



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07609641 5





OEUVRES
DE
LORD BYRON.

1811
10

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE.

OEUVRES
de
Lord Byron,
Tome 5.



à Paris.
Chez LADVOCAT, Libraire.
Editeur de Shakspeare et Schiller.
1822.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

OEUVRES
DE
LORD BYRON.

QUATRIÈME ÉDITION,
ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

PAR A. P... T;

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR LORD BYRON,

PAR M. CHARLES NODIER.

ORNÉES DE 27 VIGNETTES.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 195.

M DCCC XXII.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
443914 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1929 L

NOV 21 1929

PRÉFACE.

EN publiant les tragédies suivantes, j'ai seulement à répéter qu'elles n'ont pas été composées avec la moindre intention de les destiner au théâtre.

Quant à l'Essai des *directeurs*, dans une précédente occasion (1), l'opinion publique s'est déjà exprimée.

Pour ce qui est de mes sentiments particuliers, comme il paraît qu'on ne doit pas en tenir compte, je n'en dirai rien.

Le lecteur trouvera dans les notes la source historique des compositions suivantes.

Dans l'une, l'auteur a tenté de conserver *les unités*, et, dans l'autre, d'en approcher : il pense qu'en s'en éloignant trop, il peut y avoir de la poésie, mais point de drame. Il n'oublie pas la

(1) Le noble lord veut parler de *Marino Faliero*, joué malgré lui.

défaveur qui poursuit ce principe dans la littérature anglaise actuelle. Ce système ne m'appartient pas ; il n'y a pas très-long-temps qu'il était la loi de la littérature de toutes les nations ; et il est encore regardé comme tel chez les plus civilisées d'entre elles. *Mais nous avons changé tout cela* ; et nous recueillons les avantages de ce changement. Quels que soient les préceptes et les exemples qu'il suive, l'auteur est loin de prétendre approcher de ses devanciers, *réguliers* ou même *irréguliers*. Il donne seulement la raison qu'il a de préférer un mode plus régulier de composition , à l'abandon de toute règle : s'il a échoué , la faute est à l'architecte..... et non à l'art.



SARDANAPALE.*

* Dans cette tragédie, mon intention a été de suivre le récit de Diodore de Sicile, en le réduisant, autant que j'ai pu, à une régularité dramatique, et cherchant à approcher des unités. Je suppose donc que la rébellion réussit en un seul jour par une conspiration soudaine, au lieu de la longue guerre de l'histoire.

PERSONNAGES.

HOMMES.

SARDANAPALE, roi de Ninive et d'Assyrie, etc.

ARBACES, le mède, qui aspira au trône.

BELÈSES, chaldéen et devin.

SALEMÈNES, beau-frère du roi.

ALTADA, officier du palais.

PANIA.

ZAMES.

SFÉRO.

BALÉA.

FEMMES.

ZARINA, la reine.

MYRRHA, ionienne, esclave favorite de Sardanapale.

Femmes composant le harem de Sardanapale.

Gardes, serviteurs, prêtres chaldéens, Mèdes, etc.

.....

La scène se passe dans une des salles du palais de Ninive.



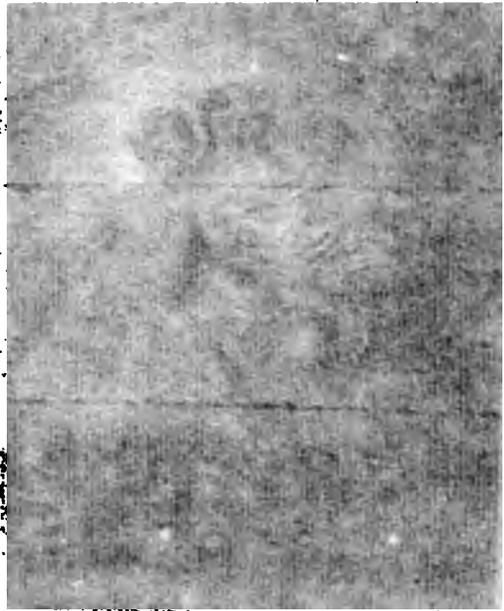
Pl. 34.

A. P. 1845.

SAURDANAPALE.

MYRRA—LA FLAMME S'ÉLÈVE.

PUBLIÉ PAR L'AVOCAT, JANVIER, 1845.



SARDANAPALE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Appartement dans le palais.)

SALEMÈNES, SEUL.

IL a outragé sa royale compagne, mais il est encore son époux; il a outragé ma sœur..... il est encore mon frère; il a outragé son peuple, il est encore son souverain, et je dois rester son ami autant que son sujet : il ne faut pas qu'il périsse ainsi. Je ne verrai pas le sang de Nemrod et de Sémiramis se perdre dans la terre, et un empire de treize siècles finir comme un conte de berger; il faut le réveiller. Dans son cœur efféminé, il est un courage insouciant que la corruption n'a pas tout-à-fait éteint, et une énergie secrète, arrêtée par les circonstances, mais non détruite..... plongée, mais non noyée dans les voluptés. S'il était né sous le chaume, il eût été capable de parvenir à un empire; né sur le trône, il n'en laissera point à ses fils, qui n'hériteront que d'un nom sans gloire : cependant, n'étant pas complètement

perdu, il peut encore racheter sa mollesse et sa honte en devenant seulement ce qu'il devrait être, et avec autant de facilité qu'il en a à être ce qu'il est. Lui serait-il plus pénible de gouverner ses peuples que de consumer sa vie?... de conduire une armée qu'un harem? Il s'épuise dans de lâches plaisirs, il énerve son ame et mine ses forces dans des fatigues qui ne lui donnent ni la santé comme le ferait la chasse, ni la gloire comme le ferait la guerre..... Il faut le réveiller. Hélas! il n'est qu'un son aussi terrible que celui du tonnerre, qui en soit capable. (*On entend une musique mélodieuse.*) Écoutez! le luth, la lyre, les sons lascifs de ces instruments qui invitent au sommeil; la douce voix des femmes, et de ces êtres au-dessous des femmes, se marie à la voix de la débauche, tandis que le monarque de toute la terre connue se balance couronné de roses, laissant négligemment près de lui son diadème que peut saisir la première main qui l'osera..... Les voici : j'aperçois déjà les vapeurs odorantes que répand sur son passage le cortège parfumé; les pierreries des jeunes beautés, compagnes et conseil du roi, étincèlent le long de la galerie, et je reconnais parmi ces femmes, vêtu en efféminé, et presque aussi femme qu'elles, le petit-fils de Sémiramis, cet homme-reine..... Il vient! l'attendrai-je? oui, je l'aborderai; je lui dirai ce que se disent tous les hommes vertueux en parlant de lui et de sa cour. Les voici, ces esclaves conduits par un monarque sujet de ses esclaves!

SCÈNE II.

SARDANAPALE entre, la tête couronnée de fleurs, avec une robe flottante, et suivi d'une troupe de femmes et de jeunes esclaves.

SARDANAPALE, s'adressant à quelques hommes de sa suite.

Que le pavillon sur l'Euphrate soit décoré de guirlandes, illuminé et préparé pour un banquet ; à l'heure de minuit nous y souperons ; que rien n'y manque et tenez la galère prête. Une brise fraîche caresse le fleuve limpide : nous nous embarquerons bientôt. Belles nymphes, qui daignez partager les moments fortunés de Sardanapale, nous nous reverrons dans cette heure délicieuse où nous serons réunis comme les astres sur nos têtes, et vous formerez un ciel aussi brillant que le leur. Jusque-là, que chacune soit maîtresse de son temps ; et toi, mon ionienne Myrrha, choisis, veux-tu aller avec elles ou rester avec moi ?

MYRRA.

Seigneur.....

SARDANAPALE.

Seigneur ! ma vie, pourquoi réponds-tu si froidement ? est-ce le malheur des rois de recevoir de semblables réponses ? Dispose de tes heures, tu disposes des miennes.... dis-moi, veux-tu accompagner nos hôtes, ou me faire oublier la fuite des moments ?

MYRRA.

La volonté du roi est la mienne.

SARDANAPALE.

SARDANAPALE.

Je t'en prie, ne parle pas ainsi : ma plus douce jouissance est d'obéir à tes desirs. Je n'ose pas exprimer les miens de peur que les tiens ne soient en contradiction avec eux, car tu es toujours trop prompte à sacrifier tes penchants à ceux des autres.

MYRRHA.

Je préfère rester : je n'ai d'autre bonheur que de te voir heureux ; cependant...

SARDANAPALE.

Cependant ? quel est ce *cependant* ? ta douce volonté sera la seule barrière qui s'élèvera jamais entre toi et moi.

MYRRHA.

Je crois que voici l'heure accoutumée du conseil, je ferais mieux de me retirer.

SALEMÈNES s'avance et dit :

L'esclave ionienne a raison, laissez-la se retirer.

SARDANAPALE.

Qui répond ? Est-ce vous, mon frère ?

SALEMÈNES.

Le frère de la reine et votre fidèle sujet, ô mon prince !

SARDANAPALE, à sa suite.

Ainsi que je l'ai dit, que chacun dispose de son temps jusqu'à minuit où nous vous prions de revenir près de nous. (*La cour se retire.*) (*A Myrrha qui va pour sortir :*) Myrrha, je croyais que tu restais.

MYRRHA.

Grand roi, tu ne l'as pas dit.

SARDANAPALE.

Mais tes yeux le disaient, je devine tous les regards de ces yeux ioniens; ils me disaient que tu ne me quitterais pas.

MYRRHA.

Sire, votre frère.....

SALEMÈNES.

Le frère de *la reine*, favorite d'Ionie! comment oses-tu *me* nommer sans rougir?

SARDANAPALE.

Sans rougir! tu n'as pas le cœur meilleur que la vue, de faire ainsi rougir Myrrha comme le jour mourant sur le Caucase où les derniers rayons du soleil colorent la neige d'une teinte de rose; et puis tu lui fais un reproche de ton propre aveuglement. Quoi! tu verses des larmes, ma Myrrha?

SALEMÈNES.

Laisse-les couler; elle pleure pour beaucoup d'autres; elle est la cause de larmes plus amères que les siennes.

SARDANAPALE.

Maudit soit celui qui a fait couler ces larmes!

SALEMÈNES.

Ne te maudis pas toi-même..... des millions d'hommes le font déjà.

SARDANAPALE.

Tu t'oublies; ne me fais pas souvenir que je suis roi.

SALEMÈNES.

Puisses-tu t'en souvenir !

MYRRHA.

Mon souverain, je vous en supplie, et vous aussi, prince, souffrez que je me retire.

SARDANAPALE.

Puisqu'il le faut et que ce barbare a attristé ton ame si douce, va..... mais rappelle-toi que nous devons nous revoir plus tard : j'aimerais mieux perdre un empire que ta présence.

Myrrha sort.

SALEMÈNES.

Peut-être perdras-tu l'un et l'autre, et pour jamais.

SARDANAPALE.

Mon frère, je puis du moins me gouverner moi-même, puisque j'écoute un pareil langage ; mais ne me force pas de sortir de mon naturel facile.

SALEMÈNES.

C'est de ce naturel facile, trop facile et indolent, que je voudrais t'arracher. O que ne puis-je te réveiller, serait-ce contre moi-même !

SARDANAPALE.

Par le dieu Baal, cet homme voudrait faire un tyran de moi.

SALEMÈNES.

Tu en es un. Penses-tu qu'il n'est de tyrannie que celle du sang et des chaînes ? le despotisme du vice... la faiblesse et le crime de la volupté... la négligence... l'apathie... les maux d'une mollesse sensuelle... pro-

duisent dix mille tyrans dont la cruauté fatale surpasse les actes les plus odieux d'un maître énergique, quelque dur et barbare qu'il soit. Les perfides exemples de tes débauches corrompent autant qu'ils oppriment, et minent en même temps tout ton vain pouvoir et ceux qui le soutiendraient. De sorte que, soit qu'un ennemi étranger nous envahisse, ou que la discorde intérieure nous divise, l'un ou l'autre nous seront également funestes..... l'ennemi!... tes sujets n'auront aucun courage pour le vaincre..... la révolte trouvera plutôt en eux ses appuis que tes défenseurs.

SARDANAPALE.

Qui donc te rend l'interprète de mes peuples ?

SALEMÈNES.

Le pardon des outrages reçus par la reine, ma sœur; l'affection naturelle qui m'attache à mes jeunes neveux, ma fidélité pour le roi.... fidélité dont il peut bientôt avoir besoin autrement qu'en paroles; mon respect pour la postérité de Ninus, et aussi un autre motif que tu ne connais pas.

SARDANAPALE.

Quel est-il ?

SALEMÈNES.

Le mot t'est inconnu.

SARDANAPALE.

Dis-le, je desire l'apprendre.

SALEMÈNES.

La vertu.

SARDANAPALE.

SARDANAPALE.

Ce mot m'est inconnu ! jamais il n'y eut de mot qui retentît autant à mon oreille..... et plus haut que les clameurs de la populace ou les sons aigus du clairon ; ta sœur ne me parlait pas d'autre chose.

SALEMÈNES.

Pour passer à un sujet moins ennuyeux, entends parler du vice.

SARDANAPALE.

Par qui ?

SALEMÈNES.

Eh ! s'il le faut, par l'entremise même des vents, si tu peux écouter l'écho qui répète la voix de la nation.

SARDANAPALE.

Allons..... je suis indulgent, comme tu sais, et patient, comme tu l'as souvent éprouvé..... parle, qu'est-ce qui t'amène ?

SALEMÈNES.

Ton péril.

SARDANAPALE.

Continue.

SALEMÈNES.

Eh bien ! toutes les nations que ton père t'a laissées en héritage, expriment tout haut leur ressentiment contre toi.

SARDANAPALE.

Contre moi ? Que veulent-ils ces esclaves ?

SALEMÈNES.

Un roi.

SARDANAPALE.

Que suis-je donc ?

SALEMÈNES.

Rien à leurs yeux ; mais aux miens un homme qui pourrait encore être quelque chose.

SARDANAPALE.

Mais que veulent-ils donc , n'ont-ils pas la paix et l'abondance ?

SALEMÈNES.

La paix, oui, plus que la gloire n'en demande ; l'abondance, bien moins que le roi pense.

SARDANAPALE.

A qui donc la faute, si ce n'est celle des satrapes perfides qui ne s'acquittent pas mieux de ce soin ?

SALEMÈNES.

C'est aussi un peu la faute du prince, qui ne porte jamais ses regards au-delà des murs de son palais, ou qui n'en sort que pour se rendre à quelque palais des montagnes jusqu'à la fin des ardeurs de l'été. O glorieux Baal, qui fondas ce vaste empire, et fus reçu parmi les Dieux, ou qui du moins brilles comme tel dans une suite de siècles de gloire..... vois ton prétendu descendant qui ne considéra jamais en roi ces royaumes que tu lui as laissés ; en héros, ces royaumes conquis avec ton sang, tes travaux et tes dangers..... pourquoi ? pour fournir des impôts à la débauche ou des extorsions multipliées à un favori !

SARDANAPALE.

Je te comprends..... tu voudrais me voir marcher

en conquérant. Par tous les astres que consultent les Chaldéens ! ces esclaves ennemis du repos, mériteraient que je consentisse à leur fatal desir et que je les menasse à la gloire.

SALEMÈNES.

Pourquoi non ? Sémiramis..... qui n'était qu'une femme..... conduisit ces mêmes Assyriens aux rives du Gange.

SARDANAPALE.

C'est la vérité ; et comment revint-elle ?

SALEMÈNES.

Eh bien, en homme..... en héros ; trompée dans son espoir, mais non vaincue. Accompagnée de vingt gardes seulement, elle effectua sa retraite dans la Bactriane.

SARDANAPALE.

Et combien en laissa-t-elle en proie aux vautours de l'Inde ?

SALEMÈNES.

Nos annales n'en disent rien.

SARDANAPALE.

Je le dirai pour elles..... Il eût mieux valu pour cette reine coudre dans son palais une vingtaine de robes que de fuir avec vingt gardes dans la Bactriane, laissant aux vautours, aux loups et aux hommes plus féroces qu'eux..... des myriades de ses sujets fidèles. Est-ce là ce que vous appelez la gloire ? Laisse-moi vivre à jamais dans l'ignominie.

SALEMÈNES.

Tous les esprits belliqueux n'ont pas la même destinée : Sémiramis, la glorieuse mère de cent rois, quoiqu'elle eût échoué dans l'Inde, réunit la Perse, la Médie et la Bactriane aux royaumes qu'elle gouvernait..... et que tu pourrais gouverner toi-même.

SARDANAPALE.

Je les gouverne..... elle ne fit que les conquérir.

SALEMÈNES.

Peut-être auront-ils besoin de son épée plus que de ton sceptre.

SARDANAPALE.

Il y eut un certain Bacchus, je crois?.... J'en ai entendu parler par mes jeunes Grecques..... elles disent que c'était un Dieu, c'est-à-dire un Dieu de la Grèce, une idole étrangère au culte de l'Assyrie; ce Bacchus fit la conquête de ces régions si riches de l'Inde, dont tu me parles, et où Sémiramis fut vaincue.

SALEMÈNES.

J'en ai entendu parler..... et tu vois qu'il est monté au rang des Dieux pour ce qu'il a fait.

SARDANAPALE.

Et je veux l'honorer dans sa divinité, et non comme homme..... Holà! mon échanton.

SALEMÈNES.

Quelle est l'intention du roi?

SARDANAPALE.

D'honorer votre nouveau dieu et votre conqué-

rant.... du vin, dis-je. (*L'échanson entre, et le roi continue en s'adressant à lui.*) Apporte-moi la coupe d'or incrustée de pierreries qui porte le nom de coupe de Nemrod, cours, va la remplir, et reviens promptement. (*L'échanson sort.*)

SALEMÈNES.

Est-ce le moment de recommencer des libations qui n'ont pas encore été suivies du sommeil?

(*L'échanson rentre avec du vin.*)

SARDANAPALE prend la coupe.

Noble frère, si ces Grecs barbares, habitants des lointains rivages qui bornent nos royaumes, ne mentent pas, ce Bacchus conquiert toute l'Inde!

SALEMÈNES.

Oui, et ses conquêtes lui valurent de passer pour dieu.

SARDANAPALE.

Tu te trompes.... de toutes ses victoires, quelques colonnes, qui pourraient m'appartenir si je les croyais dignes d'être achetées et transportées, sont les limites des mers de sang des royaumes qu'il fit ravager, et des cœurs qu'il brisa. Mais voici, voici dans cette coupe, son titre à l'immortalité..... la grappe immortelle dont il fut le premier à exprimer l'ame, et dont il voulut que l'homme réjouît la sienne en expiation des maux causés par ses victoires; si ce n'eût été cela, il aurait encore le nom d'un mortel comme il en a le tombeau..... semblable à mon ancêtre Sémiramis, ce serait une espèce de monstre humain à demi glorieux; voici

ce qui l'a déifié..... Souffre que ce suc t'humanise, mon frère; censeur farouche, bois avec moi au Dieu des Grecs.

SALEMÈNES.

Pour tous tes royaumes, je ne voudrais pas blasphémer ainsi contre la croyance de ma patrie.

SARDANAPALE.

C'est-à-dire que tu le crois un dieu, parce qu'il répandit le sang par torrents; et que tu cesses de le croire dieu, parce qu'il exprima d'un fruit ce suc enchanteur qui bannit la tristesse du cœur, ranime l'âge avancé, inspire la jeunesse, fait oublier ses travaux à la lassitude, à la crainte ses dangers, et nous ouvre un nouveau monde quand celui-ci nous dégoûte. Eh bien! je bois à toi et à *lui*, comme à un homme qui fit tout pour surprendre en bien et en mal l'espèce humaine. (Il boit.)

SALEMÈNES.

Veux-tu déjà recommencer une orgie?

SARDANAPALE.

Et, quand je le ferais, ne serait-elle pas préférable à un trophée, puisqu'elle ne coûterait pas une larme? mais ce n'est pas mon dessein; tu ne veux point vider la coupe? eh bien, continue. (A l'échanson :) Retire-toi. (L'échanson se retire.)

SALEMÈNES.

Je voudrais te tirer de ton rêve; j'aimerais mieux te voir réveillé par moi que par la rébellion.

BYRON. — *Tome V.*

SARDANAPALE.

Qui se révolterait? pourquoi? quelle cause? quel prétexte? Je suis roi légitime, descendu d'une race de princes qui ne connurent point de prédécesseurs. Que t'ai-je fait, à toi ou aux peuples, pour que tu m'outrages, ou pour qu'ils se lèvent contre moi?

SALEMÈNES.

Je ne parle pas de ce que tu m'as fait.

SARDANAPALE.

Mais tu penses que j'ai été injuste envers la reine... n'est-ce pas?

SALEMÈNES.

Je pense..... oui, tu as été injuste.

SARDANAPALE.

Patience, prince, écoute-moi. Elle a tout le pouvoir et toute la splendeur de son sang, le respect, le soin des héritiers de la couronne, les hommages et l'apanage de la souveraineté. Je l'épousai comme font les monarques..... pour l'état, et je l'aimai comme la plupart des époux aiment leurs femmes. Si elle, ou toi, vous supposiez que je pouvais rester enchaîné à ma compagne comme un paysan chaldéen à la sienne, vous ne connaissez ni moi, ni les princes, ni les hommes.

SALEMÈNES.

Je t'en prie, changeons d'entretien : mon sang méprise la plainte, et la sœur de Salemènes ne réclame point un amour forcé, même du roi d'Assyrie; elle ne

daignerait même pas partager sa tendresse avec des courtisanes étrangères et des esclaves ioniennes : la reine garde le silence.

SARDANAPALE.

Et pourquoi son frère ne le garde-t-il pas comme elle ?

SALEMÈNES.

Je ne suis ici que l'interprète de l'empire. Celui qui le néglige long-temps ne tardera pas à cesser de le gouverner.

SARDANAPALE.

Esclaves ingrats ! ils murmurent , parce que je n'ai pas versé leur sang ; parce que je ne les ai pas conduits dans les déserts pour les y faire mourir de soif par myriades , ou , sur le bord du Gange , pour le blanchir de leurs ossements..... ils murmurent parce que je ne les ai pas décimés par des lois barbares ; parce que je n'ai pas fait construire , au prix de leurs sueurs , des pyramides ou les remparts de Babylone.

SALEMÈNES.

Ce sont pourtant là des trophées plus dignes d'un peuple et de son roi que des chansons , des concerts , des festins , des concubines , des profanations et le mépris des vertus.

SARDANAPALE.

Pour mes trophées , j'ai fondé des villes : Tharse et Anchiale ont été bâties en un jour..... qu'aurait pu faire de plus cette reine altérée de sang , mon aïeule

guerrière, la chaste Sémiramis, excepté de les détruire ?

SALEMÈNES.

Oui, je reconnais ton mérite dans la fondation de ces villes, fruits d'un caprice, et connues surtout par des vers qui les déshonorent, elles et toi, dans les siècles à venir.

SARDANAPALE.

Me déshonorer ! par Baal ! ces villes, quoique bien bâties, ne valent pas les vers. Dis tout ce que tu voudras sur mon genre de vie, mais rien contre la vérité de cette courte inscription. Comment donc ! ces trois lignes contiennent l'histoire du monde ; écoute :

LE ROI SARDANAPALE, FILS D'ANACYNDARAXES,
BATIT EN UN JOUR ANCHIALE ET THARSE.
.... MANGEZ, BUVEZ, AIMEZ,
LE RESTE NE VAUT PAS UNE OBOLE.

SALEMÈNES.

Noble morale et sage inscription qu'un roi présente là à ses sujets !

SARDANAPALE.

Oh ! sans doute, tu voudrais me faire publier des édits ainsi conçus : « Obéissez au roi..... portez votre argent à son trésor ; recrutez ses phalanges..... versez votre sang à mon signal..... prosternez-vous et adorez-moi, ou relevez-vous et travaillez »..... Ou aimerais-tu mieux une inscription comme celle-ci ? « C'est dans ce lieu que Sardanapale tua cinquante mille de ses

ennemis : voici leurs tombeaux et voilà son trophée. »
 Je laisse tout cela aux conquérants ; c'est assez pour moi si je puis diminuer pour mes sujets le poids des misères humaines, et les laisser descendre, sans les faire gémir, dans la tombe. Je ne prends aucune licence que je leur refuse. Nous sommes tous hommes.

SALEMÈNES.

Tes pères ont été révévés comme des Dieux.

SARDANAPALE.

Oui, depuis leur mort et dans la poussière des tombeaux où ils ne sont ni dieux ni hommes. Ne me parle pas de cela. Les vers sont des dieux, du moins ils se sont nourris de nos dieux, et ne sont morts que quand ce mets leur a manqué. Va, ces dieux ne furent que des hommes, regarde leur descendant. Je sens en moi mille choses mortelles, et rien de divin, si ce n'est peut-être ce que tu condamnes en moi, une disposition à aimer, à être clément, à excuser les folies de mes semblables, et (ceci est le propre de la nature humaine) à être indulgent pour les miennes.

SALEMÈNES.

Hélas ! le sort de Ninive est arrêté..... Malheur !..... malheur à la cité sans rivale !

SARDANAPALE.

Que crains-tu ?

SALEMÈNES.

Tu es gardé par tes ennemis..... dans quelques heures peut éclater la tempête qui te frappera, toi,

les tiens et les miens, et il ne faudra qu'un jour pour que la race de Bélus n'existe plus.

SARDANAPALE.

Qu'avons-nous à redouter ?

SALEMÈNES.

Une trahison ambitieuse qui t'a environné de pièges ; mais il est encore une ressource : confie-moi ton sceau pour étouffer tous les complots, et je mets à tes pieds les têtes de tes principaux ennemis.

SARDANAPALE.

Les têtes ! et combien ?

SALEMÈNES.

Le nombre doit-il m'arrêter quand le danger menace la tienne ? Laisse-moi faire..... donne-moi ton sceau et repose-toi du reste sur moi.

SARDANAPALE.

Je ne me fierai à aucun homme pour trancher un nombre illimité de vies : quand nous ôtons la vie aux mortels, nous ne savons pas ce qui leur est ravi, ni ce que nous leur donnons.

SALEMÈNES.

Ne voudrais-tu pas ôter la vie à ceux qui en veulent à la tienne ?

SARDANAPALE.

C'est une question difficile..... cependant je réponds oui. N'y a-t-il pas d'autre moyen ? Qui sont ceux que tu soupçonnes ? — fais-les arrêter.

SALEMÈNES.

Je te prie de ne pas me le demander..... un moment suffirait pour faire connaître ma réponse à la bande de tes courtisans, et bientôt elle parcourrait le palais, la ville même, pour tout déjouer..... fie-toi à moi.

SARDANAPALE.

Tu sais que je m'y suis toujours fié, prends le sceau. (Il lui remet le sceau.)

SALEMÈNES.

J'ai encore une prière à te faire.

SARDANAPALE.

Laquelle ?

SALEMÈNES.

Ne va pas cette nuit au banquet dans le pavillon sur l'Euphrate.

SARDANAPALE.

Ne pas aller au banquet ? non ; j'irai malgré tous les conspirateurs qui ont jamais ébranlé un royaume. Qu'ils viennent et n'épargnent rien, ils ne me feront ni pâlir, ni me lever plutôt, ni laisser la coupe, ni me couronner d'une rose de moins, ni perdre enfin une seule heure de plaisir..... je ne les crains pas.

SALEMÈNES.

Mais tu t'armerais..... si cela était nécessaire ?

SARDANAPALE.

Peut-être. J'ai une si belle armure, une épée si bien trempée, un arc et une javeline dignes de Nemrod..... ces armes sont un peu pesantes, mais on peut encore les porter, et, maintenant que j'y pense,

il y a long-temps que je ne m'en suis servi, même pour la chasse : les as-tu jamais vues , mon frère ?

SALEMÈNES.

Est-ce le temps de plaisanter ainsi ?..... S'il le faut, les porteras-tu ?

SARDANAPALE.

Tu me le demandes ? Oh ! s'il le faut, si ces téméraires esclaves veulent être ainsi gouvernés, je me servirai de l'épée jusqu'à ce qu'ils desirent de la voir changer en fuseau.

SALEMÈNES.

Ils disent que ton sceptre est déjà devenu tel.

SARDANAPALE.

C'est faux ! mais qu'ils le disent. Les anciens Grecs, dont nous entretennent souvent les chants de nos captifs, racontaient la même chose du plus grand de leurs héros, Hercule, parce qu'il aimait une reine indienne : tu vois que la populace de toutes les nations saisit toute calomnie capable de rabaisser les souverains.

SALEMÈNES.

On ne parlait pas ainsi de ton père.

SARDANAPALE.

Non : les peuples le craignaient trop ; ils étaient continuellement dans les travaux et dans les combats, et ne changeaient jamais leurs chaînes que contre des armes : maintenant ils ont avec la paix et l'absence de tout peine la liberté de se réjouir et d'injurier leur roi. Je m'en offense peu. Je ne donnerais

pas le sourire d'une jeune beauté pour tous les suffrages populaires qui ont tiré jamais un nom du néant. Que sont donc les langues empoisonnées de ce vil troupeau, que trop de nourriture rend insolent, pour que je doive ambitionner leurs bruyantes louanges, ou craindre leurs étourdissantes clameurs?

SALEMÈNES.

Vous avez dit qu'ils étaient hommes, comme tels leurs cœurs sont quelque chose.

SARDANAPALE.

Les cœurs de mes chiens aussi, et meilleurs encore puisqu'ils sont plus fidèles..... Mais poursuivons..... tu as mon sceau..... puisqu'ils se font rebelles, qu'ils soient réduits, mais sans rigueur, à moins que la nécessité n'y force. Je hais toute douleur, quelle que soit la victime; le dernier des sujets et le plus superbe des monarques en ont assez en eux pour ne pas ajouter au fardeau naturel de leur mutuelle misère..... comme mortels, ils devraient plutôt diminuer, par de tendres soulagements réciproques, les fatales nécessités imposées à la vie; mais c'est ce qu'ils ne savent pas ou ce qu'ils ne veulent pas savoir. Par Baal! j'ai fait tout ce que je pouvais pour adoucir leur destinée; je n'ai point déclaré de guerre, je n'ai point levé de nouveaux impôts, je ne me suis point mêlé de leurs affaires privées..... et je leur ai laissé passer leurs jours à leur gré, en disposant des miens d'après mon goût.

SARDANAPALE.

SALEMÈNES.

Tu t'affranchis des devoirs d'un roi, voilà pour quoi ils disent que tu es incapable d'être un monarque.

SARDANAPALE.

Ils mentent..... Malheureusement je ne suis capable que d'être sur un trône ; sans cela le dernier des Mèdes pourrait s'y asseoir à ma place.

SALEMÈNES.

Il est du moins un Mède qui y prétend.

SARDANAPALE.

Que veux-tu dire?..... C'est ton secret..... tu desires peu de questions, et je ne suis pas curieux. Fais tout ce que tu jugeras convenable, et, puisque la nécessité l'exige, je t'approuverai et te soutiendrai. Jamais homme ne souhaite plus que moi de gouverner en paix des sujets paisibles..... s'ils me réveillent..... ils auraient mieux fait d'évoquer de ses cendres le farouche Nemrod, « le puissant chasseur. » Je ferai de cet empire un vaste désert pour des animaux féroces qui étaient hommes malgré leur choix. Ils calomnient ce que j'ai été jusqu'à présent..... ce que je saurai être défiera leur désir de me représenter sous des traits plus odieux..... et qu'ils en rendent grâce à eux-mêmes.

SALEMÈNES.

Enfin tu peux sentir ?

SARDANAPALE.

Sentir ! qui ne sent pas l'ingratitude ?

SALEMÈNES.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps, afin de te répondre par des actions. Toi, entretiens cette énergie qui parfois sommeille, mais qui n'a pas cessé d'exister en toi; et tu pourras encore être un monarque aussi glorieux que puissant. Adieu. (Il sort.)

SARDANAPALE, *seul.*

Adieu. Il est parti, et il porte à sa main la bague qui me sert de sceau et qui est un sceptre pour lui. Il est sévère autant que je suis irrésolû; et les esclaves méritent de connaître un maître. Quel peut être le danger? c'est ce que j'ignore..... c'est lui qui l'a trouvé, c'est à lui à le repousser. Irais-je consumer ma vie..... cette courte vie..... à combattre contre tout ce qui peut l'abrêger? Elle ne vaut pas tant de peine..... ce serait mourir avant l'heure que de vivre dans la crainte de la mort, occupé à épier la rébellion, soupçonnant tous ceux qui m'entourent parce qu'ils sont près de moi, et tous ceux qui sont loin à cause de leur éloignement; mais s'il le faut..... s'il est inévitable qu'ils m'exilent de la terre et du trône, eh bien! que sont la terre et le trône de la terre? J'ai aimé, j'ai vécu, et j'ai multiplié mon image; mourir n'est pas moins naturel que..... ces actes de l'existence matérielle; il est vrai que je n'ai pas, comme je l'aurais pu, versé le sang par torrents jusqu'à ce que mon nom devînt le synonyme de la mort, un épouvantail et un trophée, mais je n'en sens aucun regret; ma vie, c'est l'amour. Pour faire

verser le sang , il faut que j'y sois forcé. Jusques à présent aucune goutte de sang assyrien n'a coulé à cause de moi , et la moindre partie des vastes richesses de Ninive n'a pas été prodiguée à des objets capables de coûter une larme à ses fils. S'ils me haïssent donc , c'est parce que je ne hais pas ; s'ils se révoltent , c'est parce que je n'opprime pas ! Mortels , il faut vous gouverner avec des faux et non avec des sceptres , et vous moissonner comme les épis mûrs , sinon tout ce que nous récoltons est une abondance nuisible et une moisson corrompue de mécontents qui , infectant le plus beau sol , en font un désert de fertilité !..... N'y pensons plus..... Holà ! quelqu'un.

(Un esclave.)

SARDANAPALE.

Esclave , dis à l'ionienne Myrrha que nous désirons sa présence.

L'ESCLAVE.

Roi , la voici.

(Myrrha entre.)

SARDANAPALE , à l'esclave.

Sors. (A Myrrha :) Aimable beauté , tu devines presque mon cœur ; il palpitait pour toi , et tu viens ! laisse-moi croire que quelque influence inconnue , quelque tendre oracle nous fait communiquer ensemble , quoique invisible dans l'absence , et nous attire l'un à l'autre.

MYRRHA.

C'est ce qui existe.

SARDANAPALE.

Je le sais , mais j'ignore sous quel nom , dis-le-moi.

MYRRHA.

Dans ma terre natale c'est un dieu ; et dans mon cœur c'est un sentiment exalté, comme celui d'un dieu : cependant, je l'avoue, ce n'est que celui d'une simple mortelle ; humble, et cependant heureux..... c'est-à-dire aspirant au bonheur, mais...

(Myrrha s'interrompt.)

SARDANAPALE.

Cette hésitation m'afflige. Il s'élève toujours quelque chose entre nous et ce qui semble le bonheur : laisse-moi écarter la barrière qui s'oppose au tien, et le mien sera complet.

MYRRHA.

Mon seigneur...

SARDANAPALE.

Mon seigneur!..... mon roi..... sire..... souverain , voilà comme on s'adresse à moi avec respect : je ne puis jamais voir un sourire, si ce n'est dans l'ivresse d'un grand banquet, quand les bouffons ont vidé assez de coupes pour se rendre mes égaux, ou quand j'ai moi-même assez fait de libations pour descendre jusqu'à leur abaissement. Myrrha, je puis écouter tous ces noms, seigneur roi sire..... monarque..... bien plus, il fut un temps où je les entendais avec plaisir, ou du moins avec patience..... dans la bouche des esclaves et des grands : mais quand ces mots sortent des lèvres que j'aime, des lèvres que j'ai pressées contre les miennes, un frisson saisit mon cœur ; c'est en moi l'amer dégoût d'un rang qui repousse la sympathie dans ceux qui m'en inspirent le plus ;

voilà ce qui me fait desirer de pouvoir déposer la tiare pour partager une chaumière avec toi sur le Caucase, où je ne porterais plus que des couronnes de fleurs.

MYRRHA.

Ah ! si cela était possible !

SARDANAPALE.

Tu sens donc la même chose ? Pourquoi ?

MYRRHA.

Tu saurais alors ce que tu ne peux savoir jamais.

SARDANAPALE.

Et c'est.....

MYRRHA.

Le véritable prix d'un cœur, ou du moins de celui d'une femme.

SARDANAPALE.

J'en ai éprouvé mille, et puis mille encore.

MYRRHA.

Des cœurs ?

SARDANAPALE.

Je le pense ainsi.

MYRRHA.

Jamais un seul..... Un temps peut venir où tu pourras faire cette épreuve.

SARDANAPALE.

Ce temps viendra. Écoute, Myrrhâ, Salemènes a déclaré.... comment l'a-t-il deviné ? Bélus, qui fonda ce grand empire, le sait mieux que moi.... mais Salemènes a déclaré mon trône en péril.

MYRRHA.

Il a bien fait.

SARDANAPALE.

Et c'est toi qui le dis?... toi qu'il a traitée tout-à-l'heure si durement; toi, qu'il a osé bannir de notre présence avec ses barbares sarcasmes; toi, qu'il a fait pleurer et rougir?

MYRRHA.

Je devrais rougir et pleurer plus souvent, et je le remercie de m'avoir rappelée à mon devoir; mais tu parlais de péril..... d'un péril qui te regarde?

SARDANAPALE.

Oui: il s'agit de pièges et de noirs complots d'un Mède..... de soldats et de peuples mécontents..... je ne sais de quel labyrinthe inextricable de menaces et de mystères..... tu connais Salemènes..... c'est là sa manière accoutumée, mais il est vertueux. Viens, ne pensons plus..... qu'à la fête de cette nuit.

MYRRHA.

Il est temps de penser à autre chose qu'à des fêtes : tu n'as pas dédaigné de sages avis?

SARDANAPALE.

Quoi!.... as-tu peur?

MYRRHA.

Peur?... je suis Grecque, comment redouterais-je la mort?... Je suis esclave, pourquoi redouterais-je ma liberté?

SARDANAPALE.

Alors pourquoi as-tu pâli?

MYRRHA.

J'aime.

SARDANAPALE.

Et moi, je n'aime donc pas? oui, je t'aime..... bien plus que la courte vie ou le vaste empire qui sont peut-être menacés..... cependant je ne tremble pas.

MYRRHA.

Parce que tu n'aimes ni toi-même ni moi : car celui qui en aime un autre, s'aime lui-même pour l'amour de cet autre. C'est trop d'imprudence, on ne doit point perdre ainsi la vie et des royaumes.

SARDANAPALE.

Perdre?... Eh! quel est donc le chef ambitieux qui oserait tenter de me les ravir?

MYRRHA.

Qui oserait le tenter?... quand celui qui gouverne s'oublie, se souvient-on de lui? Ne me regarde pas en fronçant le sourcil; tu m'as souri trop souvent pour ne pas rendre ces regards de courroux plus amers pour moi qu'aucun des châtimens dont ils pourraient être le présage..... Roi, je suis ta sujette..... maître, je suis ton esclave..... homme, je t'ai aimé.... aimé par je ne sais quelle fatale faiblesse, quoique Grecque et née ennemie des rois..... esclave et abhorrant les fers..... Ionienne, et par conséquent ne pouvant aimer un étranger sans être plus dégradée par un tel amour que par les chaînes..... Eh bien! je t'ai aimé: si cet amour a été assez fort pour dompter une première nature, ne peut-il pas réclamer le privilège de te sauver?

SARDANAPALE.

Me *sauver*, Myrrha! tu es belle..... et ce que je te demande c'est l'amour..... et non ma sûreté.

MYRRHA.

Quelle sécurité y a-t-il sans amour?

SARDANAPALE.

Je parle de l'amour de la femme.

MYRRHA.

Le premier aliment de la vie prend sa source dans le sein de la femme; vos premières paroles vous sont apprises par ses lèvres; vos premières larmes sont essuyées par elle; et votre dernier soupir est trop souvent reçu par une femme, lorsque déjà les hommes ont reculé devant l'ignoble soin d'assister dans sa dernière heure celui qui fut leur chef.

SARDANAPALE.

Mon éloquente Ionienne! tes paroles sont plus harmonieuses que les chœurs de ces chants tragiques dont je t'ai entendu parler comme du passe-temps favori de la terre lointaine de tes pères..... Oh! ne pleure pas..... calme-toi.

MYRRHA.

Je ne pleure pas: — mais, je t'en prie, ne parle pas de mes pères ni de ma patrie.

SARDANAPALE.

Cependant tu en parles souvent.

MYRRHA.

Il est vrai..... une pensée constante se trahira mal-

BYRON. — *Tome V.*

gré elle en parlant ; mais quand un autre parle de la Grèce , cela me déchire le cœur.

SARDANAPALE.

Eh bien ! comment voudrais-tu me *sauver* ?

MYRRHA.

En t'apprenant à te sauver toi-même..... non pas seul , mais avec ces vastes royaumes , de la rage de la plus terrible des guerres..... celle des frères entre eux.

SARDANAPALE.

Oh ! ma bien - aimée ! Je déteste toute sorte de guerre et les guerriers..... je vis en paix et pour le plaisir..... qu'est - ce qu'un homme peut faire de plus ?

MYRRHA.

Hélas ! seigneur , pour les peuples il est trop souvent besoin d'un appareil de guerre afin de maintenir la paix , et pour un roi il est quelquefois plus heureux d'être craint qu'aimé.

SARDANAPALE.

Je n'ai jamais désiré que d'être aimé.

MYRRHA.

Et maintenant tu n'es ni aimé ni craint.

SARDANAPALE.

Est-ce bien toi qui le dis , Myrrha ?

MYRRHA.

Je parle de l'amour populaire , de cet amour qui prouve que les hommes sont tenus en respect par les

lois sans être opprimés..... ou du moins il faut qu'ils ne le pensent pas, ou, s'ils se l'imaginent, qu'ils le croient nécessaire pour éviter une oppression pire encore que celle de leurs propres passions. Un roi de festins, de fleurs, de vin, de débauches, d'amour et de folâtres jeux, ne fut jamais un roi de gloire.

SARDANAPALE.

La gloire! qu'est-ce que la gloire?

MYRRHA.

Demande-le aux Dieux tes ancêtres.

SARDANAPALE.

Ils ne peuvent répondre; quand les prêtres parlent en leur nom, c'est pour demander de nouveaux tributs destinés à leur temple.

MYRRHA.

Consulte les annales des fondateurs de ton empire.

SARDANAPALE.

Elles sont effacées par tant de sang, que je ne puis.... Mais que voudrais-tu? L'empire *a été* fondé, je ne puis continuer de multiplier des empires.

MYRRHA.

Conserve le tien.

SARDANAPALE.

Du moins j'en jouirai. Viens, Myrrha, rendons-nous à l'Euphrate, l'heure nous y invite, la galère est prête; le pavillon décoré pour notre retour resplendira de tant de lumières qu'il semblera aux astres qui se-

ront sur nos têtes, un astre rival; et nous nous couronnerons de fleurs nouvelles, comme.....

MYRRA.

Des victimes.

SARDANAPALE.

Non, comme des souverains; tels que les rois pasteurs du temps patriarcal, qui ne connaissaient pas de plus brillants diadèmes que les guirlandes de l'été, et dont aucune victoire ne coûtait des larmes..... Allons.

(Pania entre.)

PANIA.

Vive à jamais le roi!

SARDANAPALE.

Pas une heure au-delà de celle où il cessera d'aimer. Comme mon ame hait ce langage qui fait de la vie elle-même un mensonge en flattant la poussière d'une promesse d'éternité! Parle, Pania, et en peu de mots.

PANIA.

Je suis chargé par Salemènes de réitérer la prière qu'il a faite au roi de ne point quitter son palais pour aujourd'hui au moins : quand le général reviendra, il justifiera sa hardiesse et obtiendra peut-être le pardon de sa présomption.

SARDANAPALE.

Quoi donc! suis-je enfermé? Suis-je déjà captif? ne puis-je moi-même respirer l'air du ciel? Dis au prince Salemènes que, quand toute l'Assyrie révoltée

pousserait des cris de fureur autour de ces remparts ,
je sortirais.....

PANIA.

Je dois obéir , cependant.

MYRRHA.

O monarque! écoute..... combien de jours et de
nuits tu es resté pompeusement paré dans ce palais
sans te montrer aux regards de ton peuple , privant
tes sujets du plaisir de ta présence ; laissant les sa-
trapes impunis , les Dieux sans culte ; et tout dans
une telle anarchie d'indolence , que tout dormait dans
ton royaume excepté le mal ! et maintenant ne peux-
tu rester dans cette enceinte un jour de plus , un jour
qui peut te sauver?.... refuseras-tu au petit nombre
de ceux qui te sont fidèles , quelques heures encore
pour eux , pour toi , pour la race de tes ancêtres ,
pour l'héritage de tes fils ?

PANIA.

C'est la vérité. D'après la hâte avec laquelle le
prince m'a envoyé auprès de votre personne sacrée ,
j'oserai ajouter ma faible voix à celle qui vient de
parler.

SARDANAPALE.

Non , cela ne sera pas.

MYRRHA.

Pour l'amour de ton royaume.

SARDANAPALE.

Partons.

SARDANAPALE.

SARDANAPALE.

Je serai roi comme auparavant.

MYRRHA.

Où

SARDANAPALE.

Avec Baal, Nemrod et Sémiramis, seul dans l'Assyrie, ou partout ailleurs, avec eux. Le destin m'a fait ce que je suis..... et me réduira au néant..... Mais il faut que je reste ce que je suis, ou que je ne sois rien, je ne vivrai pas dégradé.

MYRRHA.

Si tu avais toujours eu ces sentiments, personne n'aurait jamais osé te dégrader.

SARDANAPALE.

Et qui l'osera maintenant?

MYRRHA.

Ne soupçonnes-tu personne?

SARDANAPALE.

Soupçonner !.... c'est un métier d'espion. Oh ! nous perdons dix mille moments précieux en vains discours, en craintes plus vaines encore..... Allons ! esclaves, décorez la salle de Nemrod pour le banquet de cette nuit. Si je dois faire une prison de mon palais, du moins nous porterons joyeusement nos fers. Si l'Euphrate nous est défendu ainsi que le pavillon d'été construit sur ses bords riants, ici du moins on ne nous menace pas encore. Eh ! quelqu'un là-dedans !

(Sardanapale sort.)

MYRRHA seule.

Pourquoi aimé - je cet homme ? Les filles de ma patrie n'aiment que des héros. Mais je n'ai point de patrie ! l'esclave a tout perdu , excepté ses liens. Je l'aime ; et c'est l'anneau le plus pesant d'une chaîne..... d'aimer celui qu'on n'estime pas. Eh bien, soit. L'heure approche où il aura besoin d'être aimé de beaucoup de cœurs, et il n'en trouvera point : l'abandonner maintenant serait plus lâche qu'il n'eût été noble aux yeux de ma patrie de l'avoir poignardé sur son trône au plus beau jour de sa puissance. Je ne suis née ni pour l'une ni pour l'autre de ces actions. Si je pouvais le sauver, ce n'est pas *lui*, c'est moi-même que j'en aimerais mieux..... et j'en ai besoin ; car je suis déchue dans mes propres pensées par l'amour que je porte à cet étranger ; cependant il me semble que je l'aime davantage , en m'apercevant qu'il est haï des Barbares, ses sujets, les ennemis naturels de tout ce qui tient à la Grèce. Si je pouvais éveiller dans son cœur une seule pensée comme celles qui animaient jusqu'aux Phrygiens eux-mêmes, combattant entre Ilion et la mer, il foulerait aux pieds ces peuples barbares et triompherait. Il m'aime et je l'aime : l'esclave aime son maître et voudrait l'affranchir de ses vices. Sinon, il me reste un moyen de liberté ; si je ne puis lui apprendre à régner, je saurai lui apprendre du moins la seule manière dont un roi peut descendre de son trône. Il faut que je ne le quitte pas. (Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le portique du même appartement dans le palais.)

BELÈSES seul.

LE soleil s'abaisse : il me semble qu'il se retire avec plus de lenteur en laissant tomber pour la dernière fois son regard sur l'empire d'Assyrie ; quelle rouge clarté il jette au milieu de ces sombres nuages qui deviennent comme le sang qu'il prédit ! Si ce n'est pas en vain , ô toi , soleil , qui t'éclipses , et vous , étoiles , qui vous levez , si ce n'est pas en vain que je vous ai étudiés sans cesse , consultant , dans chacun de vos rayons , les arrêts de vos ordres qui font frémir le Temps effrayé lui-même de ce qu'il apporte aux nations , voici la dernière heure de l'empire d'Assyrie : et cependant quel calme ! un tremblement de terre devrait annoncer une si grande chute..... c'est un soleil d'été qui la révèle. Au Chaldéen qui sait lire dans les astres ce disque annonce , sur son immortelle page , la fin de ce qui semblait éternel. Mais , ô soleil ,

oracle de feu de tous les vivants, aussi bien que source de toute vie, et symbole de celui qui la donne, où se terminent donc tes présages de malheur? Pourquoi ne pas nous dévoiler des jours plus dignes de ta glorieuse sortie de l'Océan? Pourquoi ne pas faire luire un rayon d'espérance à travers les âges à venir pour consoler le présent de la funeste clarté qui le menace? Écoute - moi, exauce - moi, je suis ton adorateur, ton prêtre et ton ministre..... je t'ai contemplant à ton lever et à ton coucher; j'ai fléchi ma tête sous les feux de midi quand mes yeux n'osaient se fixer sur toi; j'ai veillé pour attendre ton retour; je t'ai prié, je t'ai fait des sacrifices; je t'ai consulté, je t'ai craint, je t'ai interrogé et tu m'as répondu..... mais ne m'en diras-tu pas davantage?..... Pendant que je parle, il s'abaisse..... il est parti..... et laisse sa beauté, mais non ses oracles, à l'occident ravi qui se plaît dans les couleurs de sa gloire expirante..... Eh bien! qu'est-ce que la mort si elle est glorieuse? c'est un soleil couchant, et les mortels peuvent être heureux de ressembler du moins aux Dieux dans le déclin de leur vie. (Arbaces entre.)

ARBACES.

Belèses, pourquoi es-tu si absorbé dans tes méditations pieuses? Cherches-tu à suivre les traces fugitives de ton Dieu dans les espaces d'un jour inconnu? Nos projets ont besoin de la nuit..... elle est venue.

BELÈSES.

Mais elle n'est pas passée.

ARBACES.

Laisse-la s'écouler..... nous sommes prêts.

BELÈSES.

Oui..... que n'est-elle à sa fin ?

ARBACES.

Douterait-il encore, le prophète à qui les astres promettent la victoire ?

BELÈSES.

Je ne doute pas de la victoire, mais du nom du vainqueur.

ARBACES.

Eh bien ! que ta science règle cela. En attendant, j'ai préparé assez de lances pour éclipser l'éclat de tes planètes : il n'est plus rien qui puisse nous arrêter... Le roi-femme, et même au-dessous d'une femme, est à-présent sur l'Euphrate avec ses compagnes : l'ordre est donné pour le banquet dans le pavillon. La première coupe qu'il videra sera la dernière remplie pour la race de Nemrod.

BELÈSES.

C'était une vaillante race.

ARBACES.

Elle n'est plus que faible..... elle est usée..... nous la régènererons.

BELÈSES.

En es-tu sûr ?

ARBACES.

Son fondateur fut un chasseur..... je suis un soldat : qui peut inspirer des craintes ?

BELÈSES.

Le soldat.

ARBACES.

Et le prêtre peut-être ; mais si tu pensais ainsi , si c'est encore ta pensée , pourquoi ne pas garder ton roi de concubines ? Pourquoi t'adresser à moi ? pourquoi m'exciter à cette entreprise ?.... elle t'appartient plutôt qu'à moi.

BELÈSES.

Regarde les cieux.

ARBACES.

Que vois-tu ?

ARBACES.

Un beau crépuscule d'été et l'armée des étoiles.

BELÈSES.

Et , parmi elles , remarque cette dernière , la plus brillante , qui scintille et se meut comme si elle voulait quitter sa place dans la voûte azurée.

ARBACES.

Eh bien ?

BELÈSES.

C'est celle qui gouverne ta destinée..... et qui présida à ta naissance.

ARBACES , touchant son épée dans le fourreau.

Mon étoile est dans ce fourreau..... quand elle brillera , elle surpassera l'éclat des comètes. Songeons à ce qu'il nous faut faire pour justifier tes astres et leurs présages ; quand nous aurons vaincu , ils auront des temples..... oui , et des prêtres ; et tu seras le pon-

tife des..... Dieux que tu voudras , car j'observe qu'ils sont toujours justes , et reconnaissent le plus brave pour le plus pieux.

BELÈSES.

Oui , et les plus pieux pour des braves..... tu ne m'as pas vu tourner le dos au danger des batailles.

ARBACES.

Non ; j'avoue que tu es aussi brave capitaine qu'habile dans le culte chaldéen. Maintenant voudrais-tu oublier le prêtre pour être le guerrier ?

BELÈSES.

Pourquoi pas l'un et l'autre ?

ARBACES.

Encore mieux ; cependant je suis presque honteux que nous ayons si peu à faire : cette guerre de femmes dégrade jusqu'au vainqueur. Arracher de son trône un despote valeureux et sanguinaire , lutter avec lui corps à corps , acier contre acier , voilà qui serait héroïque.... vainqueur ou vaincu. Mais lever mon épée contre ce vermisseau , et l'entendre gémir peut-être.....

BELÈSES.

N'en crois rien : il y a en lui de quoi te forcer au combat ; et , serait-il ce que tu crois , ses gardes sont braves et commandés par l'impassible et austère Salmènes.....

ARBACES.

Ils ne résisteront pas.

BELÈSES.

Et pourquoi ? ce sont des soldats.

ARBACES.

Tu dis vrai , ils ont donc besoin d'un soldat pour chef.

BELÈSES.

C'est Salemènes qui l'est.

ARBACES.

Mais non leur roi ; d'ailleurs il hait l'efféminé qui gouverne , à cause de la reine sa sœur..... Ne remarques-tu pas qu'il s'éloigne de toutes les fêtes ?

BELÈSES.

Mais non des conseils..... où il est toujours exact à se rendre.

ARBACES.

Et toujours contrarié..... que veux-tu de plus pour en faire un rebelle ? Un lâche est sur le trône , son sang est déshonoré , et lui-même dédaigné ; c'est à sa vengeance que nous travaillons.

BELÈSES.

S'il pouvait le penser..... j'en doute.

ARBACES.

Si nous le sondions ?

BELÈSES.

Oui , si c'était l'occasion propice.

(Baléa entre.)

BALÉA.

Satrapes ! le roi demande votre présence au festin de ce soir.

BELÈSES.

L'entendre c'est obéir. Dans le pavillon ?

BALÉA.

Non, ici dans le palais.

ARBACES.

Comment ! dans le palais ? ce n'était pas là l'ordre.

BALÉA.

C'est l'ordre maintenant.

ARBACES.

Et pourquoi ?

BALÉA.

Je l'ignore. Puis-je me retirer ?

ARBACES.

Reste.

BELÈSES, à part, à Arbaces.

Silence ! laisse-le aller.... (*A Baléa :*) Oui, Baléa ; va, remercie le monarque ; baise les franges de sa robe impériale et dis-lui que ses esclaves recevront les miettes qu'il daignera laisser tomber de sa royale table, à l'heure..... Est-ce à minuit ?

BALÉA.

Oui ; dans la salle de Nemrod. Seigneurs, je m'humilie devant vous, et je sors.

(Baléa sort.)

ARBACES.

Je n'aime pas ce changement soudain de lieu ; il y a là quelque mystère..... pourquoi changer ?

BELÈSES.

Ne change-t-il pas mille fois le jour ? Est-il rien de plus capricieux que l'indolence ? elle varie plus souvent dans ses goûts que les généraux dans leurs

marches et contre-marches quand ils cherchent à tromper leur ennemi..... A quoi rêves-tu ?

ARBACES.

Il aimait ce joli pavillon..... il le préférerait à tout dans l'été.

BELÈSES.

Et il aimait la reine..... et puis trois mille courtisanes après elle..... il a tout aimé tour-à-tour, excepté la sagesse et la gloire.

ARBACES.

Ce changement me contrarie..... il nous faut changer nous-mêmes : l'attaque était aisée dans le pavillon solitaire gardé par des soldats endormis et des courtisanes ivres ; mais dans la salle de Nemrod.....

BELÈSES.

Eh bien ? il me semblait que le superbe guerrier craignait de monter trop aisément sur le trône..... es-tu donc affligé d'avoir à gravir une marche ou deux plus glissantes que tu n'avais cru ?

ARBACES.

Quand l'heure viendra, tu sauras si je crains. Tu as vu ma vie en péril..... et risquée gaîment..... mais ici il s'agit de quelque chose de plus..... d'un royaume !

BELÈSES.

Je t'ai déjà prédit... que tu l'obtiendras, poursuis donc et sois vainqueur.

ARBACES.

Si j'étais un devin, je m'en serais prédit autant...

BYRON. — *Tome V.*

Mais obéissons aux astres.... je ne puis leur r
ni à leur interprète.... Qui vient ici ?

(Salem

SALEMÈNES.

Satrapes !

BELÈSES.

Mon prince ?

SALEMÈNES.

Je vous cherchais mais ailleurs que
palais.

ARBACES.

Pourquoi ?

SALEMÈNES.

Ce n'est pas l'heure.

ARBACES.

L'heure!... quelle heure ?

SALEMÈNES.

De minuit.

BELÈSES.

Minuit, Seigneur ?

SALEMÈNES.

Quoi ! n'êtes-vous pas conviés ?

BELÈSES.

Ah!... nous avons oublié.

SALEMÈNES.

Est-il ordinaire d'oublier ainsi l'invitati
prince ?

ARBACES.

Comment!... nous ne faisons que de la re

SALEMÈNES.

Alors pourquoi êtes-vous ici ?

ARBACES.

Pour notre devoir.

SALEMÈNES.

Quel devoir ?

BELÈSES.

Notre devoir envers l'état : nous avons le privilège
d'approcher du monarque, nous l'avons trouvé absent.

SALEMÈNES.

Et moi aussi je vais faire mon devoir.

ARBACES.

Pouvons-nous demander quelle est votre mission ?

SALEMÈNES.

D'arrêter deux traîtres. Gardes ! à moi. (*Les
gardes entrent ; Salemènes continue :*) Satrapes,
vos épées.

BELÈSES, donnant la sienne.

Seigneur, voilà la mienne.

ARBACES, tirant son épée du fourreau.

Prends la mienne.

SALEMÈNES, s'avancant.

Je vais la prendre.

ARBACES.

Oui ; reçois-en le fer dans ton cœur..... la poignée
ne quitte pas ma main.

SALEMÈNES, tirant son épée du fourreau.

Comment oses-tu me braver ? Fort bien..... ceci
t'épargnera un jugement et une fatale clémence.
Soldats !... immolez le rebelle.

ARBACES.

Tu appelles tes soldats!... *Seul*, tu n'oserais.

SALEMÈNES.

Seul, insolent esclave!... Qu'y a-t-il en toi qui doit faire reculer un prince? Nous craignons ta trahison, et non ta force. La dent du serpent n'est pas comme celle du lion..... elle serait sans danger, si ce n'était son venin.... Immolez ce traître.

BELESSES, s'interposant.

Arbaces!... êtes-vous insensé? n'ai-je pas rendu mon épée? Fiez-vous donc, comme moi, à la justice de notre souverain.

ARBACES.

Non..... je me fierai plutôt aux astres, dont tu te dis l'interprète, et à ce faible bras, pour mourir du moins maître de ma vie et de ma liberté..... ne souffrant pas que personne me fasse porter des chaînes.

(Les gardes attaquent Arbaces, qui se défend avec tant d'adresse, qu'il les fait chanceler.)

SALEMÈNES.

Quoi donc!... dois-je faire l'office du bourreau? Lâches! voyez comme on punit un traître!

(Salemènes attaque Arbaces.) (Sardanapale entre avec sa suite.)

SARDANAPALE.

Arrêtez!... sous peine de la vie..... arrêtez! vous dis-je. Quoi! êtes-vous sourds, ou ivres! Mon épée! oh! je n'ai point d'épée. (*Aux gardes:*) Ici, soldat, prête-moi ton arme. (*Sardanapale prend l'épée d'un soldat, se met entre les combattants et les sépare.*)

Dans mon propre palais! Qui n'empêcherait de vous
immoler tous deux, audacieux querelleurs?

BELESES.

Sire! votre justice.

SALEMÈNES.

Ou... votre faiblesse.

SARDANAPALE, levant son épée.

Comment?

SALEMÈNES.

Frappe! pourvu que tu frappes aussi ce traître.....
que tu épargnes un moment, j'espère, pour le livrer
aux tortures..... j'y consens.

SARDANAPALE.

Quoi! lui! qui oserait attaquer Arbaces?

SALEMÈNES.

Moi.

SARDANAPALE.

En vérité, prince, vous vous oubliez. Par quel
droit...?

SALEMÈNES, montrant le sceau.

Par le tien.

ARBACES, confus.

Le sceau du roi!

SALEMÈNES.

Oui, et que le roi confirme qu'il me l'a confié.

SARDANAPALE.

Ce n'est pas pour un tel usage que je m'en suis
séparé.

SARDANAPALE.

SALEMÈNES.

Vous vous en êtes séparé pour votre sûreté.... Je m'en suis servi pour le mieux : prononcez vous-même.... Ici, je ne suis que votre serviteur..... il n'y a qu'un moment que je vous représentais.

SARDANAPALÉ.

Eh bien ! remettez vos glaives dans le fourreau.

(Arbaces et Salemènes remettent leur épée dans le fourreau.)

SALEMÈNES.

J'ai obéi : je vous conjure de garder la vôtre ; il n'y a que ce sceptre qui puisse maintenant faire votre salut.

SARDANAPALE.

C'est un sceptre trop lourd..... la poignée d'ailleurs blesse ma main. (*A un garde :*) Tiens, soldat, reprend ton arme.... Eh bien ! seigneurs, qu'est-ce que cela veut dire ?

BELÈSES.

C'est au prince à répondre.

SALEMÈNES.

De mon côté, fidélité ; du leur, trahison.

SARDANAPALE.

Trahison... Arbaces ! trahison et Belèses ! je ne crois pas à cette alliance.

BELÈSES.

Où sont vos preuves !

SALEMÈNES.

Je répondrai, si le roi veut demander l'épée de son complice.

ARBACES à Salemènes.

Une épée tirée jadis, aussi souvent que la tienne,
contre les ennemis de son trône.

SALEMÈNES.

Et maintenant contre son frère, et, dans une
heure, contre lui-même.

SARDANAPALE.

Cela n'est pas possible, il n'oserait: non.... non!...
je ne veux pas entendre de pareilles choses. Ces vaines
querelles naissent dans les cours; de bas intrigants,
de vils mercenaires, vivent de calomnies contre le
mérite. Vous avez été trompé, mon frère!

SALEMÈNES.

D'abord, qu'il rende son épée, qu'il se proclame
votre sujet soumis par cet acte d'obéissance, et je
répondrai à tout.

SARDANAPALE.

Ah! si je pensais..... mais non, ce ne peut être:
le Mède Arbaces..... ce guerrier loyal, brave et fidèle,
le meilleur capitaine de ceux qui disciplinent mes
peuples..... non, je ne lui ferai pas cet affront, de
l'obliger à rendre un glaive qu'il ne rendit jamais à
nos ennemis. Satrape, gardez votre arme.

SALEMÈNES, rendant le sceau.

Sire, reprenez votre sceau.

SARDANAPALE.

Non, garde-le; mais uses-en avec plus de modé-
ration.

SALEMÈNES.

Sire, je m'en suis servi pour votre honneur ; et je le rends, parce que je ne puis le garder : donnez-le à Arbaces.

SARDANAPALE.

Je le lui aurais donné, s'il me l'eût demandé.

SALEMÈNES.

Ne doutez pas qu'il ne l'obtienne sans cette vaine forme de respect.

BELÈSES.

J'ignore ce qui a si fortement prévenu le prince contre deux sujets dont le zèle est sans égal pour l'empire d'Assyrie.

SALEMÈNES.

Silence ! prêtre factieux, et soldat traître ! tu réunis en ta personne les plus grands vices des ordres les plus dangereux du genre humain. Garde tes paroles mielleuses et tes homélies perfides pour ceux qui ne te connaissent pas. Le crime de ton complice est au moins un crime hardi, sans mélange des ruses que tu as apprises dans la Chaldée.

BELÈSES.

Entends-le, mon souverain..... fils de Bélus ! il blasphème contre le culte d'un empire qui se prosterna devant tes ancêtres.

SARDANAPALE.

Oh ! quant à cela, je vous prie de l'absoudre : je dispense du culte des morts ; sentant que je suis mor-

tel, et croyant, d'après ce que je vois, que la race d'où je sors est... un monceau de cendres.

BELÈSES.

Roi, ne crois pas cela, ils sont avec les astres, et...

SARDANAPALE.

Tu iras les joindre là-haut, avant qu'ils se lèvent, si tu prêches davantage.... Voilà de la trahison, par exemple.

SALEMÈNES.

Seigneur!

SARDANAPALE.

Vouloir m'instruire dans le culte des idoles d'Assyrie!... Qu'il soit libre..... rendez-lui son épée.

SALEMÈNES.

Mon seigneur, mon roi, et mon frère, je vous prie de réfléchir.

SARDANAPALE.

Oui, et de me laisser faire la leçon, de me laisser étourdir par des contes sur les morts, sur Baal et tous les mystères astrologiques de la Chaldée.

BELÈSES.

Monarque, respecte-les.

SARDANAPALE.

Oh! quant aux astres, je les aime; j'aime à les observer dans la voûte azurée, et les comparer aux yeux de ma Myrrha. J'aime à voir leurs rayons réfléchis dans l'onde argentée de l'Euphrate légèrement agité, quand la douce brise de la nuit glisse sur le

vaste sein du fleuve et va soupirer parmi les arbrisseaux qui décorent ses bords. Mais que ce soient des dieux, comme les uns disent ; que ce soient les demeures des dieux, comme disent d'autres, ou simplement les lampes de la nuit..... que ce soient des mondes ou les clartés des mondes qu'ils éclairent.... je l'ignore et m'en inquiète peu. Il est dans mon incertitude, quelque chose de si doux, que je ne le changerais pas pour votre science chaldéenne. D'ailleurs, je sais tout ce qu'une créature d'argile peut savoir de ce qui est au-dessus ou au-dessous d'elle..... rien. Je vois leur éclat et je sens leur beauté..... quand ils brilleront sur ma tombe, je ne verrai ni ne sentirai plus rien.

BELÈSES.

Dites que vous verrez et sentirez *mieux*.

SARDANAPALE.

J'attendrai patiemment, si cela vous plaît, pontife, le temps de cette science.... A présent, recevez votre épée : apprenez que je préfère votre service de guerrier à celui de prêtre..... quoique je n'aime ni l'un ni l'autre.

SALEMÈNES à part.

Ses excès l'ont privé de sa raison : il faut donc que je le sauve, malgré lui-même.

SARDANAPALE.

Je vous prie de m'écouter : satrapes, et toi surtout, prêtre, car je me méfie plus de toi que d'un guerrier, et je m'en méfieraient tout-à-fait, si tu n'étais

à demi soldat. Séparons-nous en paix.... Je ne parlerai pas de pardon..... ce n'est qu'aux coupables qu'on le donne. Je ne vous prononcerai pas tels, quoique d'un souffle de ma bouche dépende votre vie..... et ce sont surtout mes craintes qui vous seraient fatales. Mais ne craignez rien..... car je suis clément et incapable de craintes..... vivez donc. Si j'étais ce que quelques-uns me supposent, vos têtes seraient maintenant sur les portes de ce palais, arrosant, des dernières gouttes de leur sang, la poussière, seule portion de ce royaume objet de leur ambition, sur laquelle il leur serait permis de régner.... mais laissons cela : comme je vous l'ai dit, je ne vous *croirai* pas coupables, et je ne vous condamnerai pas innocents. Cependant des hommes qui valent mieux que moi, sont prêts à vous accuser; et si j'abandonnais votre destinée à des juges plus sévères et à toutes sortes de preuves, je pourrais sacrifier deux hommes qui, quels qu'ils soient aujourd'hui, ont jadis été fidèles. Vous êtes libres, seigneurs.

ARBA CES.

Sire, cette clémence....

BELÈSES l'interrompt.

Est digne de vous, et qu'innocents nous rendons grâces....

SARDANAPALE.

Prêtre, garde tes actions de grâces pour Bélus; son descendant n'en a pas besoin.

BELÈSES.

Mais étant innocent....

SARDANAPALE.

Il faut te taire..... le crime a la voix haute : si vous êtes fidèles, vous êtes outragés ; vous devez donc être tristes, et non reconnaissants.

BELÈSES.

Nous le serions si la justice était toujours rendue par une toute-puissance terrestre ; mais l'innocence est souvent obligée de recevoir comme une simple faveur ce qui est son droit.

SARDANAPALE.

Voilà une bonne sentence pour une homélie, mais non pour cette occasion..... je te prie de la réserver pour le jour où tu plaideras la cause de ton souverain devant son peuple.

BELÈSES.

J'espère qu'il n'y a point de motif...

SARDANAPALE.

De motifs, non, peut-être, mais beaucoup de gens qui en cherchent..... si vous rencontrez de ces gens-là dans votre ministère sur cette terre, ou s'ils vous sont révélés dans le ciel par le scintillement mystérieux d'une étoile où vous lisez comme dans une chronique, je vous prie d'observer qu'il est, entre le ciel et la terre, des êtres plus dignes de haine que celui qui gouverne beaucoup de sujets et n'en immole aucun, ne se haïssant pas lui-même, et toutefois aimant assez ses semblables pour épargner ceux par qui il ne serait pas épargné s'ils devenaient les maîtres.... Mais je doute de ce qu'on me dit.... Satrapes, vous

êtes libres, vos armes vous sont laissées pour en faire l'usage que vous voudrez.... mais, à compter de cette heure, je vous dispense l'un et l'autre de paraître devant moi. Salemènes, suis-moi.

(Sardanapale sort avec Salemènes et sa suite , etc. , laissant Arbaces et Belèses.)

ARBACES.

Belèses!

BELÈSES.

Eh bien! que pense-tu?

ARBACES.

Que c'en est fait de nous.

BELÈSES.

Que nous avons conquis l'empire.

ARBACES.

Comment! ainsi soupçonnés!... avec le glaive suspendu sur nos têtes par un seul cheveu que peut briser, en un moment, la voix royale qui vient de nous épargner... je ne sais comment.

BELÈSES.

Ne cherche pas comment, mais profitons de l'intervalle; l'heure est encore à nous..... notre pouvoir le même..... ainsi que la nuit destinée à notre entreprise. Il n'y a rien de changé, excepté notre ignorance de tout soupçon, qui est devenue une certitude si évidente, que tout délai serait une folie.

ARBACES:

Pourtant....

BELÈSES.

Quoi! toujours indécis!

ARBACES.

Il a épargné notre vie et il l'a défendue contre Salemènes.

BELÈSES.

Et combien de temps encore nous épargnera-t-il? jusqu'au premier moment d'ivresse.

ARBACES.

Ou de sobriété plutôt. Cependant il s'est conduit noblement, et nous a accordé, en grand roi, ce que nous avons lâchement mérité de perdre.

BELÈSES.

Dis, courageusement.

ARBACES.

L'un et l'autre peut-être; mais il m'a touché, et, quoiqu'il arrive, je renonce à mes projets.

BELÈSES.

Et tu perdras l'empire du monde?

ARBACES.

Je perdrai tout, excepté ma propre estime.

BELÈSES.

Je rougis de devoir la vie à ce roi des fuseaux.

ARBACES.

Nous ne la lui devons pas moins, et je rougirais bien plus de l'ôter à qui me la donne.

BELÈSES.

Tu peux souffrir tout ce que tu voudras; les astres en ont décidé autrement.

ARBACES.

Ils descendraient de la voûte éthérée pour me précéder dans tout leur éclat, que je ne les suivrais pas.

BELÈSES.

Voilà une faiblesse... pire que celle d'une femme effrayée d'avoir rêvé de la mort ou de se trouver dans les ténèbres..... allons, reprends courage.

ARBACES.

Il m'a semblé voir en lui Nemrod quand il parlait ; il était tel que sa statue impériale au milieu du temple où l'on dirait qu'elle est le roi des rois qui l'entourent et le Dieu de l'édifice dont ils ne sont que l'ornement.

BELÈSES.

Je t'avais dit que tu l'avais trop méprisé, et qu'il y avait en lui quelque grandeur royale..... Eh bien ! il n'en est qu'un plus noble ennemi.

ARBACES.

Et nous des ennemis plus coupables.... Je voudrais qu'il ne nous eût pas épargnés.

BELÈSES.

Oui..... voudrais-tu être sacrifié si promptement ?

ARBACES.

Non..... mais il eût mieux valu mourir que de vivre ingrats.

BELÈSES.

Quelles ames ont quelques hommes ! tu voulais régner par ce que les uns appellent une trahison et

les ignorants une perfidie..... mais voilà que soudain, parce que, peut-être sans motif, cet imprudent débauché s'avance avec ostentation entre toi et Salmènes, tu es changé en... quoi dirais-je?... en un Sardanapale! je ne connais pas de nom plus ignominieux.

ARBACES.

Il n'y a pas une heure que celui qui eût osé m'appeler ainsi aurait peu tenu à sa vie..... maintenant je dois vous pardonner comme le roi nous a pardonné à tous deux.... Sémiramis elle-même ne l'eût pas fait.

BELÈSES.

Non..... la reine n'aimait pas ceux qui auraient voulu partager le royaume, pas même un époux.

ARBACES.

Je dois le servir fidèlement.

BELÈSES.

Et humblement?

ARBACES.

Non, seigneur, avec fierté..... en conservant ma vertu, je serai plus près du trône que vous du ciel; pas tout-à-fait si hautain peut-être, mais plus élevé. Vous pouvez suivre vos pensées..... vous avez des lois, des mystères, et des règles pour le bien et le mal, dont je manque pour me conduire; je me laisse aller à la direction d'un cœur simple.... Maintenant vous me connaissez.

BELÈSES.

Avez-vous tout dit?

ARBACES.

Oui..... avec vous.

BELÈSES.

Et vous pensez peut-être à me trahir en me quittant?

ARBACES.

C'est là une idée de prêtre, et non celle d'un soldat.

BELÈSES.

Appelez-la comme vous voudrez..... trêve à ces querelles, écoutez-moi.

ARBACES.

Non..... votre esprit subtil est plus redoutable qu'une phalange.

BELÈSES.

S'il le faut..... je marcherai seul.

ARBACES.

Seul?

BELÈSES.

Les trônes ne peuvent contenir qu'un seul roi.

ARBACES.

Mais celui d'Assyrie est occupé.

BELÈSES.

Un trône où est assis un monarque méprisé, est pire que celui qui se trouve sans maître. Réfléchissez, Arbaces : je vous ai toujours aidé, chéri et encouragé ; je voulais vous servir, espérant servir en même temps l'Assyrie et la sauver. Le ciel lui-même semblait consentir, et tous les événements

nous étaient favorables, excepté le dernier qui vient de faire tomber votre esprit dans une lâche faiblesse; mais moi, plutôt que de voir languir ma patrie, je veux être son libérateur, ou la victime de son tyran, et peut-être l'un et l'autre comme il arrive quelquefois; mais, si je réussis, Arbaces est mon sujet.

ARBACES.

Votre sujet!

BELÈSES.

Pourquoi pas? Vaudrait-il mieux être l'esclave, l'esclave *pardonné* de l'*efféminé Sardanapale*?

(Pania entre.)

PANIA.

Seigneurs, je porte un ordre du roi.

ARBACES.

Nous obéirons aussitôt qu'il sera connu.

BELÈSES.

Néanmoins sachons ce que c'est.

PANIA.

Cette nuit même, et sans retarder, rendez-vous à vos satrapies de Babylone et de Médie.

BELÈSES.

Avec nos troupes?

PANIA.

Mon ordre s'adresse aux satrapes et aux gens de leur maison.

ARBACES.

Mais.....

BELÈSES.

Il faut obéir..... Va dire que nous partons.

PANIA.

J'ai ordre de vous voir partir et non de porter votre réponse.

BELÈSES, à part.

Oui!.... eh bien, nous allons vous suivre.

PANIA.

Je me retire pour faire prendre les armes à la garde d'honneur qui convient à votre rang, et j'attendrai votre loisir pourvu que vous ne passiez pas l'heure.

(Pania sort.)

BELÈSES.

Maintenant, obéirons-nous ?

ARBACES.

Sans doute.

BELÈSES.

Oui, jusqu'aux portes du palais qui est maintenant notre prison, pas au-delà.

ARBACES.

Tu as dit vrai : l'empire dans toute son étendue ouvre des cachots à chaque pas pour toi et pour moi.

BELÈSES.

Dis, des tombeaux.

ARBACES.

Si je te croyais, cette brave épée en creuserait un de plus que le mien.

BELÈSES.

Il y aura de l'ouvrage pour elle. Laisse-moi espérer mieux que tu n'augures. Maintenant sortons d'ici

comme nous pourrons ; tu es d'accord avec moi pour regarder l'ordre du roi comme une sentence.

ARBACES.

Quoi donc ? quelle autre interprétation lui donner ?... Telle est la politique des monarques d'Orient... le pardon et la prison..... des faveurs et le poignard..... un voyage lointain et un éternel sommeil. Combien de satrapes du temps de son père..... car lui, je l'avoue, il est, ou du moins il *était* ennemi du sang.

BELÈSES.

Il ne peut et ne peut plus l'être maintenant.

ARBACES.

Je m'en doute. Combien de satrapes j'ai vu partir du temps de son père pour de grandes vices-royautés, et qui ont trouvé leur tombeau sous leurs pas ! Je ne sais comment, mais ils tombaient tous malades dans la route..... elle était si longue et si fatigante !

BELÈSES.

Parvenons seulement jusqu'à l'air libre de la ville, et nous abrègerons le voyage.

ARBACES.

Il sera fini peut-être aux portes.

BELÈSES.

Non, ils n'oseraient : ils veulent nous faire mourir séparément, mais non dans le palais ni dans la ville, où nous sommes connus et pouvons avoir des partisans. S'ils avaient voulu nous immoler ici, nous ne serions déjà plus au nombre des vivants. Partons.

ARBACES.

Si je croyais qu'ils n'en veulent pas à ma vie!

BELÈSES.

Insensé!..... Partons..... Quel autre but aurait le despotisme alarmé? Rejoignons nos troupes, et marchons.

ARBACES.

Vers nos provinces?

BELÈSES.

Non, vers ton royaume : leurs demi-mesures nous laissent encore notre courage, nos espérances, nos forces, tous nos moyens..... Partons.

ARBACES.

Il faut donc redevenir coupable, en étant encore repentant.

BELÈSES.

Le soin de notre défense est une vertu, c'est le rempart de tous les droits. Partons, dis-je, quittons ces lieux, l'air y devient épais et funeste..... les murailles y sentent la prison.... En marche : ne leur laissons pas le temps de délibérer davantage ; notre prompt départ prouve notre zèle pour le trône, et empêche notre fidèle escorte, commandée par Pania, d'anticiper sur les ordres de quelque manœuvre secrète : il n'est pas d'autre parti..... allons, dis-je.

(Il sort avec Arbaces qu'il entraîne.)... (Sardanapale entre avec Salemènes.)

SARDANAPALE.

Eh bien ! tout est sauvé sans avoir versé le sang ,

ce qui serait le pire de tous les faux remèdes ; nous sommes maintenant en sûreté par l'exil de ces deux satrapes.

SALEMÈNES.

Oui, comme celui qui, marchant sur les fleurs, croit n'avoir rien à craindre de la vipère cachée dans les racines.

SARDANAPALE.

Que voudrais-tu que je fisse ?

SALEMÈNES.

Annuler ce que vous avez fait.

SARDANAPALE.

Révoquer mon pardon !

SALEMÈNES.

Fixer la couronne qui chancelle sur votre tête.

SARDANAPALE.

Ce serait un moyen tyrannique.

SALEMÈNES.

Mais sûr.

SARDANAPALE.

Nous sommes en sûreté : quel danger peuvent-ils susciter contre nous sur la frontière ?

SALEMÈNES.

Ils n'y sont pas encore..... ils n'y seraient jamais si vous n'écoutez.

SARDANAPALE.

Je t'ai écouté avec impartialité..... pourquoi ne devrais-je pas les écouter de même ?

SALEMÈNES.

Vous le saurez plus tard..... là-dessus je prends congé de vous pour rassembler votre garde.

SARDANAPALE.

Et tu nous rejoindras au banquet?

SALEMÈNES.

Sire, dispensez-m'en..... je ne suis pas ami des festins. Exigez de moi tous les services, excepté celui des Bacchantes.

SARDANAPALE.

Cependant il est bien de se réjouir de temps en temps.

SALEMÈNES.

Il est bien aussi que quelques-uns veillent pour ceux qui se réjouissent trop souvent..... Ai-je la permission de sortir?

SARDANAPALE.

Oui.... mais reste un moment encore, mon fidèle Salemènes, mon frère, mon meilleur sujet, meilleur prince que je ne suis roi..... Tu aurais dû être le monarque, et moi..... je ne sais et m'en soucie peu; mais ne crois pas que je sois insensible à ta loyauté, à ta sagesse et à ton indulgence pour mes folies, malgré les reproches que ton zèle m'adresse souvent. Si j'ai épargné ces hommes malgré ton avis, ce n'est pas que je doute que ton avis ne fût vrai; mais laisse-les vivre; pourvu qu'ils se repentent. Leur bannissement ne me privera pas du sommeil que leur mort m'eût ravi.

SARDANAPALE.

SALEMÈNES.

Vous courez le risque de dormir à jamais, pour sauver des traîtres..... ils auraient souffert un moment, vous leur laissez des années de crimes. Permettez-moi de les forcer à un long repos.

SARDANAPALE.

Ne me tente pas, ma sentence est prononcée.

SALEMÈNES.

On peut la révoquer.

SARDANAPALE.

C'est celle d'un roi.

SALEMÈNES.

Elle devrait donc être décisive. Cette demi-indulgence, qui ne les condamne qu'à l'exil, ne servira qu'à provoquer la révolte..... un pardon doit être entier, ou ce n'est plus un pardon.

SARDANAPALE.

Et qui m'a persuadé, après que je les avais seulement bannis de ma présence, qui m'a pressé de les renvoyer dans leurs gouvernements ?

SALEMÈNES.

Il est vrai, je l'avais oublié..... Si toutefois, Sire, ils arrivent jusque-là..... oh ! alors, vous me reprochez mon avis.

SARDANAPALE.

Et s'ils n'y arrivent pas en sûreté..... écoute - moi bien..... en sûreté, entends-tu?... songe à la tienne.

SALEMÈNES.

Permettez - moi de partir..... on pourvoira à leur sûreté.

SARDANAPALE.

Va donc, et pense plus favorablement de ton frère.

SALEMÈNES.

Sire , je ferai toujours mon devoir envers mon souverain.

(Salemènes sort.) ●

SARDANAPALE , seul.

Cet homme est d'un caractère trop sévère , aussi dur , mais aussi élevé que le rocher , et libre de toutes les empreintes vulgaires de la terre..... tandis que moi je suis comme une argile plus douce , imprégnée des semences des fleurs ; mais nos fruits doivent être conformes à notre nature. Si j'ai commis une faute , elle est de cette espèce qui trouble le moins ce certain sens que je ne sais comment appeler , mais il me cause parfois une impression de peine et parfois de plaisir : c'est comme un esprit qui semble placé auprès de mon cœur pour calmer ses battements et non pour les activer ; seul il me fait des questions que jamais n'osèrent m'adresser , ni les mortels , ni même Baal , quoique ce soit une divinité rendant des oracles , et que son image majestueuse fronce le sourcil quand les ombres du soir changent l'expression de son front de marbre comme si elle allait parler. Loin de moi ces vaines pensées!..... Je veux me livrer à la joie..... voici celle qui la précède toujours comme son héraut.

(Myrrha entre.)

SARDANAPALE.

MYRRHA.

Roi, le ciel est couvert et le tonnerre commence à gronder sourdement dans les nuages qui s'approchent et nous menacent d'une horrible tempête par la lueur des éclairs. Voulez - vous donc quitter le palais ?

SARDANAPALE.

• Une tempête, dis-tu ?

MYRRHA.

Oui, seigneur.

SARDANAPALE.

Pour moi, je ne serais pas fâché de changer de spectacle et d'observer la guerre des éléments; mais cela conviendrait peu aux vêtements de soie et aux visages délicats de nos hôtes; dis-moi, Myrrha, es-tu de celles qui craignent la voix tonnante des nuages ?

MYRRHA.

Dans ma patrie nous respectons leur voix comme les augures de Jupiter.

SARDANAPALE.

Jupiter?... ah oui! votre Baal : le nôtre tient aussi le sceptre du tonnerre; de temps à autre quelque carreau tombe pour prouver sa divinité, quelquefois cependant il frappe ses propres autels.

MYRRHA.

C'est un triste présage.

SARDANAPALE.

Oui..... pour les prêtres. Eh bien ! donc nous ne

sortirons pas du palais cette nuit , et nous célébrerons ici notre festin.

MYRRHA.

Maintenant, que Jupiter soit loué ! il a entendu la prière que tu ne voulais pas écouter. Les Dieux t'aiment plus que tu ne t'aimes toi-même, et font éclater cet orage entre toi et tes ennemis pour te protéger contre eux.

SARDANAPALE.

Ma bien-aimée ! s'il y a du danger, il me semble qu'il est le même dans ces murs que sur les bords de l'Euphrate.

MYRRHA.

Non, seigneur ; ces remparts sont élevés et solides, il faut que la trahison pénètre à travers trop de détours et de portes massives ; mais dans le pavillon il n'est point de défense.

SARDANAPALE.

Ni dans le palais, ni dans la forteresse, ni sur le sommet du Caucase entouré d'un rempart de nuages, où l'aigle bâtit son aire entre des rochers impraticables, nulle part enfin, si la trahison nous y attaque ; de même que la flèche atteint le roi des airs, le poignard atteindra celui de la terre. Mais rassure-toi, les satrapes, innocents ou coupables, sont bannis et déjà loin de ces lieux.

MYRRHA.

Ils vivent donc ?

SARDANAPALE.

Si cruelle, toi aussi ?

SARDANAPALE.

MYRRHA.

Je ne reculerai pas devant le juste châtement infligé à ceux qui attendent à votre vie ; s'il en était autrement, je ne mériterais pas de conserver la mienne ; d'ailleurs, vous avez entendu le prince Salemènes.

SARDANAPALE.

Chose étrange ! la douceur et la sévérité sont également contre moi, et m'excitent à la vengeance.

MYRRHA.

C'est une vertu grecque.

SARDANAPALE.

Mais non la vertu d'un roi..... je n'en veux nullement, ou, si jamais je l'adopte, ce sera avec les rois mes égaux.

MYRRHA.

Ces hommes ont voulu l'être.

SARDANAPALE.

Myrrha, ce conseil sent trop la femme, et vient de la peur.....

MYRRHA.

Oui pour vous.

SARDANAPALE.

N'importe..... c'est toujours de la peur. J'ai observé que votre sexe, une fois irrité, est, malgré sa timidité, vindicatif jusqu'à un degré de persévérance que je ne voudrais pas imiter. Je vous croyais exempte de ce sentiment autant que de la faiblesse puérile des femmes asiatiques.

MYRRHA.

Seigneur, je n'aime pas à me vanter de mon amour ni de mes vertus : j'ai partagé votre splendeur, je partagerai votre destinée. Vous verrez peut-être une esclave plus fidèle que des myriades de sujets ; mais que les Dieux écartent de nous ce malheur. Je me contente d'être aimée sur la foi de ce que je sens, plutôt que de vous le prouver avant vos malheurs que mes soins ne suffiraient peut-être pas pour détourner.

SARDANAPALE.

Le malheur ne saurait survenir où existe l'amour parfait, excepté pour l'augmenter encore et s'évanouir après avoir vainement essayé de causer son effroi et sa fuite. Entrons ; l'heure approche : il faut nous préparer à accueillir les hôtes conviés à notre banquet.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Salle du palais illuminé..... Sardanapale et ses hôtes sont à table....
Tempête au-dehors, et, par moments, le tonnerre se fait entendre
pendant le banquet.)

SARDANAPALE.

REMPLISSEZ jusqu'aux bords! à la bonne heure.
C'est ici qu'est mon vrai royaume, au milieu de ces
yeux brillants et de ces visages aussi heureux qu'ai-
mables! Ici le chagrin ne pourrait nous atteindre.

ZAMES.

Ici, ni ailleurs..... partout où est le roi, le plaisir
établit son séjour.

SARDANAPALE.

Ceci n'est-il pas préférable aux chasses de Nemrod,
ou aux expéditions que faisait mon aïeule guerrière
pour conquérir des royaumes qu'elle ne pouvait con-
server?

ALTADA.

Quelle qu'ait été la puissance de Nemrod, de Sé-
miramis, et de toute la race royale, cependant aucun

de ceux qui t'ont précédé n'est parvenu au degré de Sardanapale, qui a mis son bonheur dans la paix..... la seule vraie gloire.

SARDANAPALE.

Et le plaisir, cher Altada, dont la gloire n'est que le chemin. Que cherchons-nous? la jouissance! Nous avons abrégé la route pour la trouver, sans aller suivre ses traces à travers des cendres humaines en creusant un tombeau sous chacun de nos pas.

ZAMES.

Non; tous les cœurs sont heureux, et toutes les bouches bénissent le roi de la paix qui maintient l'univers dans l'allégresse.

SARDANAPALE.

En es-tu sûr? J'ai entendu parler différemment : on dit qu'il y a des traîtres!

ZAMES.

Traîtres sont ceux qui osent le dire!.... Chose impossible!.... Eh! quelle cause?

SARDANAPALE.

Quelle cause! il est vrai..... Remplis la coupe; nous ne voulons plus y penser. Il n'y a pas de traîtres ici.... ou, s'il y en avait, ils sont partis.

ALTADA.

Convives, faites-moi raison! Tombez à genoux, et buvez à la santé du roi..... du monarque, ai-je dit, du dieu Sardanapale!

ZAMES ET LES GARDES s'agenouillent et s'écrient :

Son ancêtre Baal est moins grand que le dieu Sardanapale.

(Il tonne au moment où ils s'agenouillent , quelques-uns se relèvent confus.)

ZAMES.

Pourquoi vous relevez-vous , mes amis ? Cette voix de la foudre exprime l'assentiment des dieux ses ancêtres.

MYRRHA.

C'est plutôt leur menace. Roi ! souffriras-tu cette folle impiété ?

SARDANAPALE.

Impiété?... comment donc ! si mes aïeux , qui régnerent avant moi , peuvent être des dieux , je ne ferai pas honte à leur lignage. Mais levez-vous , mes pieux amis ; réservez vos prières pour le Dieu qui tonne : je cherche à être aimé , et non à être adoré.

ALTADA.

Vous serez l'un et l'autre : vous serez toujours aimé et adoré par tous vos fidèles sujets.

SARDANAPALE.

Il me semble que le tonnerre augmente : c'est une nuit terrible.

MYRRHA.

Oh ! oui , pour ceux qui n'ont point de palais pour protéger leurs adorateurs.

SARDANAPALE.

Cela est vrai , ma Myrrha ; et si je pouvais convertir

mon royaume en un vaste abri pour les malheureux, je le ferais.

MYRRHA.

Tu n'es donc pas un dieu, si tu ne peux accomplir un si vertueux souhait.

SARDANAPALE.

Et vos dieux qui le peuvent et ne le font pas?

MYRRHA.

Ne parle pas de cela, de peur de les irriter.

SARDANAPALE.

Il est vrai qu'ils n'aiment pas la censure plus que les mortels. Amis, une pensée me frappe : s'il n'y avait pas de temples..... y aurait-il, croyez-vous, des adorateurs de l'air..... c'est-à-dire quand il est courroucé et fatal comme en ce moment?

MYRRHA.

La Perse prie sur ses montagnes.

SARDANAPALE.

Oui, quand le soleil luit.

MYRRHA.

Je voudrais savoir, si ce palais était sans toiture et en ruines, combien de vos flatteurs baiseraient la poussière dans laquelle le roi serait enseveli?

ALTADA.

La belle Ionienne est trop satyrique envers une nation qu'elle ne connaît pas bien : les Assyriens ne veulent d'autre plaisir que celui de leur roi, et sont fiers de lui rendre hommage.

Mes hôtes, je vous prie de pardonner les reparties un peu vives de la belle Grecque.

ALTADA.

Pardonnez! sire, après toi, nous n'honorons personne plus qu'elle. Mais silence! qu'ai-je entendu?

ZAMES.

C'est sans doute le bruit de quelque porte éloignée qu'ébranle le vent.

ALTADA.

J'ai cru reconnaître le son de..... Écoutez encore.

ZAMES.

C'est la pluie qui bondit sur le faite du palais.

SARDANAPALE.

C'est assez. Myrrha, mon amour, as-tu ta lyre prête?... chante-moi un chant de Sapho, de celle.... tu sais, qui dans ta patrie se.....

(Pania entre avec son épée et ses vêtements ensanglantés. Les gardes se lèvent en désordre.)

PANIA, aux gardes.

Accourez aux portes, et au plus vite sur les remparts! aux armes! le roi est en danger; sire, excusez cet empressement.... c'est celui de la fidélité.

SARDANAPALE.

Parle.

PANIA.

Comme le craignait Salemènes, les perfides satrapes.....

SARDANAPALE.

Tu es blessé !.... Donnez du vin. Reprends haleine, cher Pania.

PANIA.

Ce n'est rien..... une simple blessure : je suis plus fatigué de la hâte avec laquelle je suis venu avertir mon souverain, que du sang que j'ai perdu pour sa défense.

MYRRHA.

Eh bien ! dites-vous, les rebelles.....

PANIA.

Aussitôt qu'Arbaces et Belèses sont arrivés à leurs quartiers dans la ville, ils ont refusé d'aller plus loin; et quand j'ai voulu user du pouvoir qui m'était confié, ils ont fait un appel à leurs soldats qui se sont soulevés avec audace.

MYRRHA.

Tous ?

PANIA.

Un trop grand nombre.

SARDANAPALE.

Ne dissimule pas pour épargner la vérité à mon oreille.

PANIA.

Les gardes de mon escorte ont été fidèles..... et ceux qui survivent le sont encore.

MYRRHA.

Et sont-ce là tous ceux qui sont fidèles ?

PANIA.

Non, il reste les Bactriens, commandés par Salemènes qui était en marche toujours poussé par le soupçon que lui inspiraient les satrapes. Les Bactriens sont nombreux et résistent bravement aux rebelles, sans céder un pouce de terrain, et formant un cercle autour du palais où ils prétendent concentrer toutes leurs forces et sauver le roi..... (*Il hésite.*) Je suis chargé.....

MYRRHA.

Il n'est pas temps d'hésiter.

PANIA.

Le prince Salemènes supplie le roi de s'armer, ne serait-ce que pour un moment, et de se montrer aux soldats : sa seule présence pourrait faire plus que des armées.

SARDANAPALE.

Allons, mes armes!

MYRRHA.

Tu veux donc?

SARDANAPALE.

Puis-je ne pas vouloir? Qu'on les apporte!.... mais point de bouclier..... il est trop lourd..... donnez-moi une cuirasse légère et mon épée. Où sont les rebelles?

PANIA.

C'est à peine à un stade du mur extérieur que le combat a lieu.

SARDANAPALE.

Alors je puis combattre à cheval. Holà, Sféro! selle

mon coursier..... Il y a assez d'espace même dans les cours et près la porte extérieure, pour faire manœuvrer la moitié des cavaliers de l'Arabie.

(Stéro va chercher l'armure.)

MYRRHA.

Combien je t'aime!

SARDANAPALE.

Je n'en doutai jamais.

MYRRHA.

Mais maintenant je te connais.

SARDANAPALE, à ses serviteurs.

Apportez aussi ma pique.... Où est Salemènes?

PANIA.

Où doit être un soldat, au plus épais de la mêlée.

SARDANAPALE.

Va donc le trouver à la hâte..... le passage est-il encore ouvert, et la communication libre entre le palais et nos troupes?

PANIA.

Elle l'était quand je l'ai quitté..... Je ne crains rien..... nos soldats étaient fermes et la phalange formée.

SARDANAPALE.

Dis-lui d'épargner sa personne pour le moment, et que je n'épargnerai pas la mienne..... et dis-lui que je viens.

PANIA.

Ce mot garantit la victoire.

(Pania sort.)

Altada..... Zames.... Allons, armez-vous..... tout est prêt dans l'arsenal. Que les femmes soient enfermées en sûreté dans les appartements reculés; qu'une garde y soit placée avec ordre de n'abandonner son poste qu'avec la vie..... commande-la , Zames..... Altada, armez-vous et revenez ici, votre poste est auprès de notre personne.

(Zames, Altada et tous sortent, excepté Myrrha. Sféro et d'autres officiers du palais entrent avec les armes du roi, etc.)

SFÉRO.

Sire, voilà votre armure.

SARDANAPALE, s'armant.

Donne - moi la cuirasse..... bien; mon baudrier; maintenant mon épée; j'ai oublié le casque, où est-il? c'est bien..... non, il est trop pesant : vous vous êtes mépris.... ce n'est pas celui que je voulais, mais l'autre qui porte un diadème.

SFÉRO.

Sire, je l'avais cru trop remarquable à cause des pierreries précieuses, pour risquer de le poser sur votre front sacré..... et je vous assure que celui-ci est d'un métal plus solide, quoique moins riche.

SARDANAPALE.

Tu avais cru ! Es-tu aussi devenu un rebelle, Sféro? ton devoir est d'obéir..... retourne, et.... non.... il est trop tard..... je sortirai sans casque.

SFÉRO.

Portez du moins celui-ci,

SARDANAPALE.

Autant porter le Caucase ! c'est une montagne sur ma tête.

SFÉRO.

Sire, le dernier des soldats ne va pas combattre exposé ainsi : chacun vous reconnaîtra..... car l'orage a cessé, et la lune déploie son disque étincelant.

SARDANAPALE.

Je vais pour me faire reconnaître, et par ce moyen je le serai plutôt. Maintenant..... ma lance!.... Je suis armé.... (*Il va pour sortir, s'arrête, et se tourne vers Sféro.*) Sféro, j'avais oublié..... apporte le miroir (*).

SFÉRO.

Le miroir, sire?

SARDANAPALE.

Oui, le métal poli, rapporté parmi les dépouilles de l'Inde. (*Sféro sort.*) (*A Myrrha:*) Myrrha, retire-toi dans un lieu sûr. Pourquoi n'es-tu pas allée avec les autres femmes?

MYRRHA.

Parce que ma place est ici.

SARDANAPALE.

Et quand je serai parti?

MYRRHA.

Je te suis.

SARDANAPALE.

Toi, au combat!

(*) Tel Othon portait un *miroir* dans les plaines illyriennes.

Voyez JUVÉNAL.

SARDANAPALE.

MYRRHA.

Si cela était, je ne serais pas la première fille de la Grèce qui en aurait parcouru les glorieux sentiers.... J'attendrai ici votre *retour*.

SARDANAPALE.

Ce lieu est spacieux, et le premier qu'on cherchera si les rebelles triomphent ; si cela était, si je ne reviens pas.....

MYRRHA.

Nous nous rejoindrons.

SARDANAPALE.

Comment ?

MYRRHA.

Au lieu où tous se trouvent à la fin..... dans le séjour des ombres, s'il est, comme je crois, un rivage au-delà du Styx, et s'il n'en est pas..... dans le tombeau.

SARDANAPALE.

Oseras-tu ?

MYRRHA.

J'oserai tout, excepté de survivre à ce que j'aime, et d'être la proie d'un rebelle. Pars, et déploie tout ton courage.

(*Sféro rentre avec le miroir.*)

SARDANAPALE, se mirant.

La cuirasse me va bien ; le baudrier encore mieux, et le casque pas du tout. (*Il rejette le casque après l'avoir essayé de nouveau.*) Il me semble que je suis assez bien avec cette parure, et maintenant il faut en faire l'essai. Altada ! où est Altada ?

SFÉRO.

Sire, il vous attend hors du palais, et tient votre bouclier prêt.

SARDANAPALE.

Il est vrai ; j'oubliai qu'il est mon porte-bouclier, par un droit de naissance, transmis d'âge en âge. Myrrha, embrasse-moi ; encore, et puis encore..... aime-moi, quoi qu'il arrive. Ma principale gloire sera de me rendre plus digne de ton amour.

MYRRHA.

Va combattre et vaincre ! (*Sardanapale sort avec Sféro.*) Je suis seule : ils sont tous partis, combien peu il en reviendra, peut-être ! Qu'il soit vainqueur, devrais-je périr à ce prix ? s'il est vaincu, je meurs ne voulant pas lui survivre. Il a pénétré dans mon cœur, je ne sais comment.... non parce qu'il est roi, car son trône chancelle, et la terre s'entr'ouvre pour ne plus lui céder qu'un tombeau ; et je l'en aime davantage ! O puissant Jupiter ! pardonne cet amour coupable pour un Barbare qui ne connaît pas l'Olympe ! Oui, je l'aime maintenant bien plus..... Silence !.... écoutons ce bruit de guerre ; il me semble qu'il approche. S'il en était ainsi..... (*elle tire une fiole*) ce poison subtil de Colchos, que mon père apprit à distiller sur les rivages de l'Euxin, et qu'il m'enseigna à conserver, ce poison me rendra libre ; il l'eût fait depuis long-temps, si je n'eusse aimé jusqu'à oublier que j'étais esclave..... dans ces lieux où tous sont esclaves, excepté un seul, et fiers de la servitude, pourvu

qu'ils soient eux-mêmes servis par d'autres esclaves; nous oublions que des fers portés comme ornements n'en sont pas moins des chaînes. Encore des cris! et puis le choc des armes!... et maintenant....

(Altada entre.)

ALTADA.

Holà, Sféro!

MYRRHA.

Il n'est pas ici; que lui veux-tu? Où en est le combat?

ALTADA.

Il est douteux et terrible.

MYRRHA.

Et le roi?

ALTADA.

Il se conduit en roi! je cherche Sféro pour lui procurer une autre lance et un casque. Il a combattu jusqu'à présent tête nue et trop exposé. Ses soldats ont reconnu son visage et les rebelles aussi. A la clarté de la lune sa tiare de soie et ses cheveux flottants le désignent trop aux traits ennemis. Toutes les flèches sont dirigées sur cette chevelure, ce front royal et le large bandeau qui le couronne.

MYRRHA.

O vous, dieux qui faites entendre vos tonnerres dans la terre de mes aïeux, protégez-le. Est-ce le roi qui t'envoie?

ALTADA.

C'est Salemènes qui a pris sur lui de m'envoyer ici sans que notre souverain inattentif y prît garde. Le

roi! le roi est aussi vaillant soldat que bon convive.
Eh! Sféro!... J'vais à l'arsenal, c'est là qu'il doit être.

(Altada sort.)

MYRRHA.

Ce n'est pas un déshonneur..... non..... ce n'est pas un déshonneur d'avoir aimé cet homme. Je desire presque, maintenant, ce que je n'ai jamais désiré jusqu'ici, qu'il eût été Grec. Si Alcide fut livré à la honte pour avoir porté les vêtements de la lydienne Omphale et manié son vil fuseau, certes celui qui se montre un Hercule tout-à-coup, quoique, depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge viril, élevé dans tous les arts qui énervent;.... celui qui s'élance du banquet au combat comme à une couche d'amour, celui-là mérite qu'une fille grecque soit sa maîtresse, un poète grec son poète, et un tombeau grec son monument.

(Un officier entre.)

MYRRHA.

Où en est la bataille, seigneur?

L'OFFICIER.

Elle est perdue, perdue presque sans espoir. Zames!
où est Zames?

MYRRHA.

A la tête des gardes qui veillent devant l'appartement des femmes. (*L'officier sort.*) (*Myrrha seule.*) Il est parti; et tout ce qu'il m'a dit, c'est que tout est perdu. Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage? Ces mots, ces mots si courts annoncent la perte d'un royaume et d'un roi, d'une race de treize siècles, d'une armée fidèle et de la fortune de tous ceux qui survivront;

moi aussi, dans ce naufrage, semblable à la bulle d'eau qui se perd avec la vague qui la portait.... je vais être anéantie. Du moins, mon sort est dans mes mains.... Un orgueilleux vainqueur ne me comptera pas au nombre de ses dépouilles.

(Pania entre.)

PANIA.

Venez avec moi, Myrrha, et sans délai. Nous n'avons pas un moment à perdre.

MYRRHA.

Le roi ?

PANIA.

Le roi m'a envoyé ici pour vous emmener d'ici de l'autre côté du fleuve par un passage secret.

MYRRHA.

Il vit donc ?

PANIA.

Il m'a chargé de mettre vos jours en sûreté et de vous forcer de vivre pour l'amour de lui, jusqu'à ce qu'il puisse vous rejoindre.

MYRRHA.

Veut-il donc céder ?

PANIA.

Il tiendra jusqu'au dernier moment.... Il fait encore tout ce que peut le désespoir, et dispute chaque pouce de terrain dans le palais.

MYRRHA.

Ils ont donc pénétré ici.... Oui, leurs clameurs retentissent le long des antiques salles dont l'écho n'avait jamais été profané par des voix rebelles, jusqu'à cette

fatale nuit.... Adieu, race royale de l'Assyrie, adieu, fils de Nemrod. Leur nom même va être oublié.

PANIA.

Venez, venez avec moi.

MYRRHA.

Non, je veux mourir ici.... Va dire à ton roi que je l'ai aimé jusqu'au dernier moment.

(Sardanapale entre avec Salemènes et ses soldats; Pania quitte Myrrha et se joint à eux.)

SARDANAPALE.

Puisqu'il en est ainsi, nous mourrons où nous sommes nés, dans notre propre palais..... Serrez vos rangs.... Soyez fermes. J'ai dépêché un fidèle Satrape à la garde que commande Zames. Cette troupe est encore fraîche et prête à verser son sang pour nous..... Elle va arriver..... Tout n'est pas perdu..... Pania, veille sur Myrrha.....

(Pania revient à côté de Myrrha.)

SALEMÈNES.

Nous pouvons reprendre haleine..... encore une charge, mes amis, pour l'Assyrie.

SARDANAPALE.

Dis plutôt pour la Bactriane! ma fidèle Bactriane! je veux désormais être le roi de votre nation, et nous gouvernerons ensemble cet empire comme une province.

SALEMÈNES.

Écoutez..... les voici..... les voici.

(Belèses et Arbaces entrent avec les rebelles.)

ARBACES.

Poursuivons, nous les tenons dans le piège. Chargez, chargez.

BELÈSES.

En avant, en avant!.... Le ciel combat pour nous et avec nous..... En avant. (*Ils chargent le roi, Salemènes et leurs troupes, qui se défendent jusqu'à l'arrivée de Zames avec les gardes ci-dessus mentionnés. Les rebelles sont repoussés et poursuivis par Salemènes.... Le roi va aussi pour les poursuivre, lorsqu'il est arrêté par Belèses.*) Arrête, tyran..... je vais terminer la guerre.

SARDANAPALE.

En vérité! mon prêtre belliqueux! mon précieux prophète? sujet fidèle et reconnaissant..... rends-toi, je te prie. Je voudrais te réserver pour une destinée plus digne de toi, plutôt que de tremper mes mains dans un sang sacré.

BELÈSES.

Ton heure est venue.

SARDANAPALE.

Non, c'est la tienne..... Quoique novice encore en astrologie j'ai récemment consulté les astres. Et, en parcourant le zodiaque, j'ai trouvé ton avenir dans le signe du Scorpion, qui annonce que tu vas être écrasé.

BELÈSES.

Mais non par toi.

(Ils combattent : Belèses est blessé et désarmé.)

SARDANAPALE, levant son épée pour le tuer, s'écrie :

Maintenant invoque tes planètes; s'élanceront-elles du ciel pour préserver leur devin et leur crédit? (*Ungros de rebelles entre et délivre Belèses. Ils entourent le roi, qui à son tour est délivré par un détachement de ses soldats qui repoussent les rebelles.*) Le lâche était un prophète après tout. Poursuivez-les.... allons, la victoire est à nous.

(Il sort à la poursuite des rebelles.)

MYRRHA, à Pania.

Poursuis donc! que fais-tu ici? pourquoi laisses-tu tes compagnons vaincre sans toi?

PANIA.

L'ordre du roi m'oblige à ne pas te quitter.

MYRRHA.

Moi! ne songe pas à moi.... il n'est pas un soldat dont le bras ne soit nécessaire. Je ne demande pas de garde. Je n'ai pas besoin de garde : quoi! quand il s'agit d'un monde, veiller sur une femme! Va, dis-je, ou tu es déshonoré : ou bien j'irai moi-même, faible femme, me jeter au milieu de la mêlée, et c'est là que je te forcerai de me servir de garde..... Va, tu devrais couvrir ton souverain de ton bouclier.

(Myrrha sort.)

PANIA.

Arrêtez, Myrrha!.... elle est partie. Si quelque malheur lui arrive, il vaudrait mieux que j'eusse perdu la vie. Elle est plus précieuse aux yeux de Sardana-pale, que son royaume pour lequel il combat.... Et puis-je faire moins que lui qui manie un cimeterre

pour la première fois? Myrrha, reviens, ou je t'obéis même en désobéissant au monarque.

(Pania sort.) (Altada et Sféro entrent par une porte opposée.)

ALTADA.

Myrrha!.... elle est partie? elle était ici pourtant au moment le plus terrible du combat, et Pania avec elle. Que leur serait-il arrivé?

SFÉRO.

Je les ai vus sains et saufs quand les rebelles ont fui : probablement qu'ils se sont retirés dans l'appartement des femmes.

ALTADA.

Si le roi est vainqueur, comme il semble maintenant devoir l'être, et qu'il vienne à ne plus trouver son Ionienne, nous serons plus sévèrement jugés que les rebelles captifs.

SFÉRO.

Courons sur leurs traces. Myrrha ne peut être loin : la retrouver, c'est faire à notre tendre souverain un présent plus riche que son royaume recouvert.

ALTADA.

Baal lui-même ne combattit jamais avec plus de courage pour conquérir l'empire, que son fils voluptueux pour défendre le sien. Il fait mentir tout ce que disaient de lui ses amis et ses ennemis : semblable à l'air brûlant d'un soir d'été qui prédit une tempête nocturne, il éclate comme la foudre, ravage les airs et inonde la terre. Cet homme est indéfinissable.

SFÉRO.

Pas plus que d'autres. Tous sont les enfants des circonstances..... allons, cherchons la belle esclave, ou préparons-nous à être livrés à la torture par son amant irrité qui nous condamnera malgré notre innocence.

(Ils sortent.) (Salemènes entre avec les soldats, etc., etc.)

SALEMÈNES.

Le triomphe est flatteur ; ils sont chassés du palais, et nous nous sommes ouvert un libre accès jusqu'aux troupes campées sur l'autre rive de l'Euphrate. Elles sont peut-être fidèles..... elles le seront en apprenant notre victoire ; mais où est le principal vainqueur ? où est le roi ?

(Sardanapale entre avec les siens, etc., et Myrrha.)

SARDANAPALE.

Le voici, mon frère.

SALEMÈNES.

Sans blessure, j'espère ?

SARDANAPALE.

Pas tout-à-fait, mais peu importe, nous avons chassé l'ennemi du palais.....

SALEMÈNES.

Et de la ville, j'aime à le croire. Notre nombre s'accroît, et j'ai envoyé après les rebelles un gros de Parthes, pleins d'ardeur, tenus en réserve pour les molester dans leur retraite, qui bientôt sera une dérouté.

BYRON. — *Tome V.*

SARDANAPALE.

SARDANAPALE.

C'est déjà une déroute, ou du moins ils fuyaient plus vite que je ne pouvais suivre avec mes Bactriens, malgré notre célérité; je suis accablé de fatigue, donnez-moi un siège.

SALEMÈNES.

Voilà le trône, sire.

SARDANAPALE.

Ce n'est pas une place pour goûter le repos de l'esprit ni celui du corps; approchez une couche, une escabelle, peu m'importe (*on apporte un siège*): c'est bien..... Maintenant je respire plus librement.

SALEMÈNES.

Cette heure est devenue la plus brillante et la plus glorieuse de votre vie.

SARDANAPALE.

Et la plus fatigante. Où est mon échanson?... qu'il m'apporte de l'eau.

SALEMÈNES, (en souriant.)

C'est la première fois qu'il reçoit un ordre pareil; moi-même, votre conseiller le plus austère, je vous indiquerais pour le moment un breuvage dont la couleur ressemblerait davantage à la pourpre.

SARDANAPALE.

Du sang..... sans doute, mais il y en a assez de répandu. Quant au vin..... j'ai connu cette nuit le prix de l'élément limpide; j'en ai bu trois fois; e trois fois, avec une vigueur plus grande que celle qu

j'ai jamais puisée dans le vin, j'ai recommencé à charger les rebelles; où est le soldat qui m'a donné de l'eau dans son casque?

UN DES GARDES.

Tué, sire : une flèche est venue lui percer le front pendant qu'il répandait les dernières gouttes avant de se couvrir la tête.

SARDANAPALE.

Tué sans récompense ! et tué pour avoir satisfait ma soif ! destinée cruelle pour ce pauvre soldat ! s'il vivait, je l'aurais rassasié d'or : tout l'or de la terre ne pouvait payer le plaisir que m'a fait goûter cette eau, car j'avais le gosier desséché comme à présent. (*On apporte de l'eau, Sardanapale boit.*) Je revis.... Désormais je réserve la coupe des festins pour les heures de l'amour : je ferai la guerre avec de l'eau.

SALEMÈNES.

Et ce bandage, sire, qui entoure votre bras?

SARDANAPALE.

C'est une égratignure de Belèses.

MYRRHA.

Dieux ! il est blessé !

SARDANAPALE.

C'est peu de chose.... cependant, à présent que je suis de sang-froid, j'éprouve une douleur légère.

MYRRHA.

Vous avez bandé votre blessure avec....

SARDANAPALE.

Le bandeau de mon diadème : c'est la première

fois que cet ornement a cessé d'être pour moi un embarras.

MYRRHA, (aux esclaves.)

Appelez au plus vite le plus habile médecin : je vous en prie, retirez-vous..... je vais défaire votre appareil et panser votre blessure.

SARDANAPALE.

Oui, fais-le ; car le sang y bat avec force : que connais-tu aux blessures ? mais pourquoi le demander ! Sais-tu, mon frère, où j'ai rencontré cette belle esclave ?

SALEMÈNES.

Avec les autres femmes réunies comme des gazelles effrayées.

SARDANAPALE.

Non : telle que la compagne du jeune lion, dans sa rage féminine (et féminine veut dire furieuse, car toutes les passions excessives appartiennent au sexe féminin) ; telle, dis-je, que la lionne qui poursuit le ravisseur, de ses lionceaux Myrrha, de la voix et du geste, la chevelure flottante et les yeux étincelants, excitait les soldats à la poursuite.

SALEMÈNES.

En vérité ?

SARDANAPALE.

Tu vois que je ne suis pas le seul dont cette nuit a fait un guerrier. Je me suis arrêté pour la contempler : son teint enflammé ; ses grands yeux noirs qui brillaient à travers ses longs cheveux, dont les tresses rayonnaient autour d'elle ; ses veine azurées qui de-

venaient brillantes sur son front d'albâtre; ses narines dilatées..... ses lèvres entr'ouvertes; sa voix qui perçait au milieu du tumulte, comme les sons d'un luth se distinguent du bruit discordant de la cymbale; ses bras étendus, dont la blancheur était plus éblouissante que celle de l'acier tenu par la main qui l'avait arrachée à la main d'un soldat expirant..... tout enfin l'a fait apparaître aux troupes comme une prêtresse de la victoire, ou la victoire elle-même, descendue du ciel pour nous proclamer ses favoris.

SALEMÈNES, à part.

L'amour s'empare de nouveau de lui..... tout est perdu si nous ne détournons ses pensées. (*Haut.*) Mais, e vous en prie, sire, songez à votre blessure..... vous venez de dire qu'elle était douloureuse.

SARDANAPALE.

Cela est vrai..... mais je ne dois pas y penser.

SALEMÈNES.

J'ai prévu tout ce qui était nécessaire. Je vais maintenant voir comment on exécute nos ordres, et je reviendrai prendre les vôtres.

SARDANAPALE.

Soit.

SALEMÈNES, en se retirant.

Myrrha!

MYRRHA.

Prince?

SALEMÈNES.

Vous avez montré cette nuit tant de force d'ame,

que, si le roi n'était pas l'époux de ma sœur.... Mais je n'ai pas le temps de m'expliquer..... vous aimez le roi ?

MYRRHA.

J'aime Sardanapale.

SALEMÈNES.

Voulez-vous qu'il continue à être roi ?

MYRRHA.

Je veux qu'il ne soit jamais au-dessous de ce qu'il doit être.

SALEMÈNES.

Eh bien donc , pour qu'il soit roi, qu'il soit à vous, tout ce qu'il doit ou ne devrait pas être; pour qu'il vive enfin, ne le laisse pas retomber dans la volupté : tu as plus de pouvoir sur lui que n'en a la sagesse dans ces murs, ou l'audacieuse révolte au-dehors..... veille à ce qu'il ne retombe pas.

MYRRHA.

Je n'avais nul besoin de la voix de Salemènes pour m'exciter à cela; je vous le promets : tout ce que peut la faiblesse d'une femme.....

SALEMÈNES.

Est une toute-puissance sur un cœur comme le sien. Uses-en avec sagesse.

(Salemènes sort.)

SARDANAPALE.

Myrrha ! quoi ! tu parles tout bas avec mon frère sévère ? Je serai bientôt jaloux.

MYRRHA, souriant.

Vous avez raison, sire; car il n'est pas sur la terre

un homme plus digne de l'amour d'une femme..... de la foi qu'on doit aux guerriers..... de l'estime d'un roi..... de l'admiration du monde.....

SARDANAPALE.

Fais son éloge , mais avec moins de chaleur : je ne dois pas entendre ces douces lèvres consacrer leur éloquence à ce qui me laisse dans l'ombre. Cependant tu as dit vrai.

MYRRHA.

Maintenant , retirez-vous pour faire panser votre blessure..... Appuyez-vous sur moi.

SARDANAPALE.

Oui , mon amour ; mais ce n'est pas la douleur qui m'y fait consentir.

(Tous sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Sardanapale dort sur une couche , et il est par moments troublé dans son sommeil. Myrrha veille auprès de lui.)

MYRRHA, en le regardant.

JE me suis glissée auprès de lui pendant son repos , si c'est un repos que ce sommeil convulsif : l'éveillerai-je ? non , il semble plus calme. O toi , dieu du repos ! qui règues sur les paupières fermées et les doux songes , dieu du sommeil..... daigne ressembler à la mort ta sœur..... si paisible , si immobile..... car alors nous sommes heureux , parce que peut-être nous le sommes au plus haut degré sous l'empire de cette sœur sombre , silencieuse et sans réveil. Il s'agite encore..... l'expression de la douleur se répand sur ses traits , comme la brise soudaine trouble le lac qui jouissait d'un calme si doux à l'ombre de la montagne : ou tel on voit le vent d'orage flétrir les feuilles d'automne qui pendent , languissantes et immobiles , à leurs rameaux. Il faut que je l'éveille. Cependant pas encore ! qui sait à quelle vision je l'arrache ? Il semble

souffrir; mais si je le réveille pour une peine encore plus vive? la fièvre de cette nuit de tumulte, la douleur de sa blessure, quoique légère, me causent peut-être ce trouble et m'inquiètent beaucoup plus qu'il ne souffre. Non.... laissons-le aux soins maternels de la nature.... c'est pour la seconder que je veille, et non pour la contrarier.

SARDANAPALE, s'éveillant.

Non, non.... quand vous multiplieriez les étoiles pour m'en donner l'empire ou le partager avec moi!... Je n'achèterais pas à ce prix le trône de l'Éternité.... Retire-toi.... ancien chasseur des premiers animaux, et toi qui fis la chasse aux hommes tes semblables comme aux bêtes féroces.... ô vous, jadis, mortels sanguinaires.... et maintenant idoles encore plus altérées de sang, si vos prêtres ne mentent pas; et toi, ombre terrible de mon aïeule, reine ensanglantée qui foules aux pieds les cadavres de l'Inde.... loin de moi.... loin d'ici!.... Où suis-je.... où sont les spectres? où.... non.... ce n'est point une illusion trompeuse. Je le reconnaîtrais au milieu des apparitions de ces morts qui sortent de leur gouffre ténébreux pour épouvanter les vivants. Myrrha!

MYRRA.

Hélas? tu es pâle, et les gouttes de sueur s'amasent sur ton front comme la rosée de la nuit. Mon bien-aimé! silence!.... Calme-toi. Tes paroles semblent celles d'un autre monde; et tu es aimé dans celui-ci. Rassure-toi.... tout ira bien.

SARDANAPALE.

SARDANAPALE.

Ta main..... oui..... c'est là ta main. La main d'une créature vivante.... presse la mienne.... presse-la plus étroitement encore, que je me reconnaisse pour ce que j'étais.

MYRRHA.

Ah! du moins reconnais-moi pour ce que je suis, pour ce que je dois toujours être..... ton amie.

SARDANAPALE.

Je reconnais enfin..... je reconnais l'existence. Ah! Myrrha, je viens d'un lieu où nous irons habiter à jamais.

MYRRHA.

Seigneur?

SARDANAPALE.

Je viens du séjour des tombeaux..... Où les vers sont les rois, et où les rois..... mais je ne le croyais pas..... je pensais que ce n'était rien.

MYRRHA.

Ce n'est rien, en effet, excepté pour les ames timides qui anticipent sur ce qui ne doit jamais être.

SARDANAPALE.

O Myrrha, si le sommeil nous montre de semblables choses, qu'est-ce que la mort ne doit pas révéler?

MYRRHA.

Je ne connais pas de malheur que la mort puisse faire éprouver, qui n'ait déjà été révélé à ceux qui vivent long-temps sur la terre. S'il existe, en effet, un rivage où l'ame survit..... ce doit être comme ame,

et incorporelle. Ou si elle porte avec elle une ombre de ce corps embarrassant d'argile, qui se meut, il me semble, entre nos ames et le ciel, et nous lie à la terre..... au moins le fantôme, quelque chose qu'il ait eu à craindre, n'aura plus à craindre le trépas.

SARDANAPALE.

Je ne le crains point..... mais j'ai senti..... j'ai vu..... une légion de morts.

MYRRHA.

Et moi de même. La poussière que nous foulons aux pieds fut jadis vivante et malheureuse..... Mais poursuis, qu'as-tu vu ? parle, tu expliqueras tes pensées encore obscures.

SARDANAPALE.

Il m'a semblé.....

MYRRHA.

Non, attends, tu es fatigué..... tu souffres. C'en est assez pour affaiblir le corps et l'esprit, cherche plutôt à te rendormir.

SARDANAPALE.

Pas à présent..... je ne voudrais plus rêver, quoique je sache maintenant que je n'ai eu qu'un songe..... pourras-tu en supporter le récit ?

MYRRHA.

Je puis tout supporter ; songes heureux ou lugubres, enfin tout ce que je puis partager avec vous, en idée ou en réalité.

SARDANAPALE.

Ce songe semblait réel, je te le dis ; mes yeux étaient

ouverts quand je voyais encore les fantômes s'éloigner..... maintenant ils ont disparu.

MYRRHA.

Continue.

SARDANAPALE.

J'ai vu, c'est-à-dire je rêvais que j'étais ici..... icioù nous sommes..... conviés à un festin..... moi-même j'étais l'hôte, mais je ne me regardais que comme un simple convive, et voulant n'avoir que des égaux pour jouir d'une aimable liberté; à mes côtés, au lieu de toi, de Zames et de nos convives accoutumés, était d'abord un visage hautain, sombre et terrible..... je ne pouvais le reconnaître; cependant je l'avais vu, sans savoir où. Ses traits étaient ceux d'un géant, son œil immobile et pourtant étincelant; ses longs cheveux descendaient sur ses vastes épaules, où était placé un énorme carquois garni de flèches empennées aux dépens des ailes de l'aigle, et qui élevaient leurs fers aigus à travers ses cheveux semblables à des serpents.

Je l'invitai à remplir la coupe qui était entre nous, mais il ne répondit pas..... je l'emplis... il ne la prit pas, mais il tourna son œil sur moi et me fit trembler par la fixité de ses regards. Je fronçais le sourcil comme il convient à un roi..... il ne fronça pas le sien, mais continua à me regarder avec le même aspect dont l'inaltérable immobilité ne fit que m'effrayer davantage. Je voulus, pour le fuir, m'adresser à des hôtes plus doux et les chercher à ma droite où tu as coutume de te placer..... mais.....

(Il s'arrête.)

MYRRA.

Eh bien ! au lieu de moi ?

SARDANAPALE.

Sur ton propre siège..... à la place qui t'est destinée..... je cherchais ton séduisant visage dans le cercle..... mais au lieu de toi.... était assis un fantôme aux cheveux gris, aux traits ridés, l'œil en feu, la main sanglante, vêtu comme une femme, avec une couronne sur son front sillonné par les ans, mais qui exprimait encore l'ironie cruelle de la vengeance et en même temps les désirs de la volupté..... mon sang se glaça.

MYRRA.

Est-ce tout ?

SARDANAPALE.

A sa main droite..... à sa main décharnée, semblable aux serres d'un aigle..... était une coupe, dans laquelle bouillonnait du sang; et sa gauche en tenait une autre, remplie de..... je ne le vis pas, je détournais les yeux. Le long de la table était assis une suite de fantômes couronnés, d'aspects divers, mais d'une même expression.

MYRRA.

Et ne reconnûtes-vous pas que ce n'était qu'une vision ?

SARDANAPALE.

Non : tout était, ou semblait palpable. Je passais d'un visage à l'autre, dans l'espoir d'en trouver enfin un que j'eusse déjà connu..... mais non..... tous

se tournaient vers moi , me regardaient jusqu'à me changer en marbre , dont ils paraissaient eux-mêmes formés à demi ; mais en marbre doué de la vie , car je sentais qu'ils vivaient et moi aussi ; il y avait entre nous une espèce de sympathie horrible , comme s'ils eussent perdu une moitié de leur mort en venant à moi , et moi une moitié de ma vie en m'asseyant à leurs côtés ; nous jouissions d'une existence à part , différente de celle du ciel ou de la terre..... oh ! plutôt la mort qu'une telle existence !

MYRRA.

Et la fin ?

SARDANAPALE.

J'étais devenu de marbre comme eux , quand le chasseur se leva et puis les autres ; il me sourit..... oui , le visage gigantesque mais noble du chasseur me sourit ; je devrais dire ses lèvres , car ses yeux ne cessaient pas d'être immobiles..... les lèvres amaigries de la femme exprimèrent aussi une sorte de sourire. Tous deux se levèrent , et de chaque côté les spectres couronnés se levèrent aussi à l'imitation de ces ombres plus puissantes..... imitateurs même après la mort..... seul je restai assis. Le courage du désespoir affermit tout mes membres..... enfin je vins à ne plus craindre ces fantômes et à leur rire en face ; mais alors..... alors le chasseur posa sa main sur la mienne : je la pris et la serrai..... mais elle s'évanouit dans mon étreinte , il disparut lui-même et ne laissa plus que le souvenir d'un héros.

MYRRHA.

C'en était un : l'ancêtre d'une race de héros et le tien.

SARDANAPALE.

Oui, Myrrhá ; mais la femme..... la femme qui restait..... elle s'élança sur moi , et brûla mes lèvres de ses bruyants baisers ; elle jeta les coupes que tenaient ses mains , et il me sembla que leurs poisons se répandaient par flots autour de nous jusqu'à former deux fleuves hideux. Cette femme me retenait : les autres fantômes , tels qu'un rang de statues , restaient insensibles comme dans nos temples ; mais elle ne cessait de m'embrasser , tandis que je cherchais à la fuir avec horreur , comme si , au lieu d'être son descendant éloigné , j'avais été le fils qui la poignarda pour son inceste..... Ensuite..... ensuite..... succéda un chaos de choses affreuses , sans corps et multipliées rapidement : j'étais sans vie et je sentais..... j'étais enseveli et j'échappais à la mort , consumé par les vers , purifié par les flammes , évanoui dans les airs ! Je ne puis plus rien retracer dans mes pensées , si ce n'est que je soupirais après toi , que je te cherchais au milieu de cette agonie , lorsque je me réveillai et te trouvai près de moi.

MYRRHA.

Tu m'y trouveras toujours , ici et dans l'autre monde , s'il en existe un autre. Mais ne pense pas à ces choses..... simple produit des derniers événements sur un corps nullement habitué à la fatigue ,

et épuisé par des travaux qui auraient éprouvé les plus robustes.

SARDANAPALE.

Je suis mieux..... maintenant que je te revois..... ce que *j'ai vu* ne me semble rien.

(Salemènes entre.)

SALEMÈNES.

Le roi est-il déjà réveillé ?

SARDANAPALE.

Oui, mon frère, et je voudrais n'avoir pas dormi; car tous les rois mes ancêtres m'ont apparu, je crois, pour m'attirer à eux. Mon père était aussi parmi eux; mais lui, je ne sais pourquoi, se tenait à l'écart, me laissant entre le chasseur qui fonda notre race et cette reine..... la meurtrière de son époux, que tu appelles glorieuse.

SALEMÈNES.

Je vous donne aussi à vous ce titre, maintenant que vous avez montré une ame semblable à la sienne. Au point du jour, je propose de sortir et d'aller attaquer les rebelles qui se recrutent encore, repoussés, mais non détruits.

SARDANAPALE.

Où en est la nuit ?

SALEMÈNES.

Il reste encore quelques heures d'obscurité, profitez-en pour vous reposer.

SARDANAPALE.

Non..... pas pour cette nuit si elle n'est pas finie. Je croyais que cette vision avait duré des heures.

MYRRHA.

A peine une heure ; je veillais près de vous ; c'était une heure pénible, mais une heure seulement.

SARDANAPALE.

Tenons donc conseil. Ce matin nous ferons une sortie.

SALEMÈNES.

Mais auparavant, j'avais une grâce à demander.

SARDANAPALE.

Elle t'est accordée.

SALEMÈNES.

Entendez-moi avant de vous presser de répondre ; je ne puis parler qu'à vous.

MYRRHA.

Prince, je me retire.

(Myrrha sort.)

SALEMÈNES.

Cette esclave mérite sa liberté.

SARDANAPALE.

La liberté, dis-tu ! cette esclave mérite de partager un trône.

SALEMÈNES.

Prenez patience..... la place n'est pas encore vacante, et c'est de la reine que je viens vous parler.

SARDANAPALE.

Comment, de la reine ?

SALEMÈNES.

Oui..... j'ai jugé convenable pour sa sûreté et celle

BYRON. — *Tome V.*

de ses enfants, de la faire partir avec eux avant l'aurore pour la Paphlagonie, où notre allié Cotta gouverne. A tout événement la vie de vos fils, mes neveux, serait hors de danger, et avec eux votre race conserverait ses justes prétentions à la couronne, si....

SARDANAPALE.

Si je péris..... comme il est probable : bien pensé!.... qu'ils partent avec une escorte sûre.

SALEMÈNES.

Elle est choisie, et la galère est prête à descendre l'Euphrate; mais, avant qu'ils partent, ne voudrez-vous pas voir....

SARDANAPALE.

Mes fils? cela pourrait énerver mon courage, les pauvres enfants pleureraient; que pourrais-je faire pour les consoler?... leur donner quelques fausses espérances, et les tromper par un sourire contraint? Vous savez que je ne puis feindre.

SALEMÈNES.

Mais vous pouvez n'être pas insensible.... du moins je le crois : en un mot, la reine demande à vous voir avant de vous quitter..... pour jamais.

SARDANAPALE.

Dans quel but? Quelle est son intention? J'accorde tout..... tout ce qu'elle peut demander..... mais une semblable entrevue.....

SALEMÈNES.

Vous connaissez, ou vous devez connaître assez les femmes, puisque vous en avez fait une étude si sui-

vie, pour savoir que quelque chose qu'elles demandent sur ce qui touche le cœur est plus cher à leurs affections ou à leur caprice que le monde entier..... Je pense comme vous du désir de ma sœur ; mais c'est son désir..... elle est ma sœur..... vous êtes son époux.... voulez-vous le lui accorder ?

SARDANAPALE.

Inutile entrevue !.... qu'elle vienne.

SALEMÈNES.

Je vais l'avertir.

(Salemènes sort.)

SARDANAPALE.

Nous avons trop long-temps vécu séparés pour nous revoir..... et nous revoir en de tels moments. N'ai-je pas assez de soucis, assez d'angoisses à supporter seul ! devons-nous encore mêler nos chagrins quand nous avons cessé de nous aimer ?

(Salemènes rentre avec Zarina.)

SALEMÈNES.

Ma sœur, courage : ne fais pas honte à notre sang ; souviens-toi de quelle famille tu sors.... La reine est en votre présence, sire.

ZARINA.

Mon frère, je te prie, laisse-moi.

SALEMÈNES.

Puisque vous le désirez....

(Il sort.)

ZARINA.

Seule avec lui ! Que d'années se sont écoulées, quoique si jeunes encore, depuis que nous ne nous sommes

vous! années passées pour moi dans le veuvage du cœur..... Il ne m'aimait pas : cependant il me semble peu changé..... ce n'est que pour moi qu'il l'est..... si du moins le changement était mutuel! Il ne me dit rien..... à peine me regarde-t-il.... pas une parole... ni un regard..... cependant il avait un accent et un air pleins de douceur..... il était indifférent, mais non sévère..... Seigneur!

SARDANAPALE.

Zarina!

ZARINA.

Non, pas Zarina.... ne dites pas Zarina. Ce ton.... ce mot.... anéantissent de longues années et des choses qui les rendirent encore plus longues!

SARDANAPALE.

C'est trop tard penser à ces regrets du passé. Ne nous faisons pas de reproches..... c'est-à-dire ne m'en faites pas..... pour la *dernière* fois.....

ZARINA.

Et *la première*. Je ne vous en ai jamais adressés.

SARDANAPALE.

Il est vrai; cette remarque déchire plus mon cœur que..... Mais nos cœurs ne sont pas en notre pouvoir.

ZARINA.

Ni notre main; cependant je donnai mon cœur et ma main.

SARDANAPALE.

Votre frère m'a dit que vous désiriez me voir avant que de partir de Ninive, avec..... (Il hésite.)

ZARINA.

Nos enfants : il est vrai ; je voulais vous remercier de n'avoir point séparé mon cœur de tout ce qui est maintenant laissé à son amour.... ceux qui sont à vous et à moi, qui vous ressemblent et m'aiment comme vous m'aimiez jadis.... ils n'ont pas changé, eux.

SARDANAPALE.

Et ils ne changeront jamais. Je veux qu'ils soient dévoués à leur mère.

ZARINA.

Je ne chéris pas ces enfants seulement avec l'aveugle tendresse d'une mère ; mais aussi comme une tendre épouse. Ils sont le seul lien qui existe entre nous.

SARDANAPALE.

Croyez que je vous ai rendu justice ; faites-les ressembler plutôt aux princes de votre race qu'à leur père. Je vous les confie.... à vous. Qu'ils soient dignes d'un trône, ou, s'il leur est refusé.... vous avez appris les désordres de cette nuit ?

ZARINA.

Je les avais presque oubliés : je bénirais tout autre malheur que le vôtre, auquel je devrais de vous revoir.

SARDANAPALE.

Le trône.... ce n'est pas la peur qui me le fait dire.... le trône est en péril ; nos enfants n'y monteront peut-être jamais. Mais qu'ils ne le perdent pas de vue. J'oserai tout pour le leur laisser ; si je succombe, il faudra qu'ils le reconquièrent avec courage...

et une fois rétablis, qu'ils se conduisent sagement, au lieu de se perdre comme j'ai fait.

ZARINA.

Ils n'apprendront jamais de moi que ce qui peut faire honneur à leur père.

SARDANAPALE.

Qu'ils apprennent plutôt la vérité de vous que d'un monde dédaigneux. S'ils vivent dans l'adversité, ils sauront trop tôt que le mépris des peuples poursuit les princes détrônés, et que les fautes de leur père sont leur unique héritage..... mes fils!... J'aurais pu supporter tout, si j'avais été sans enfants.

ZARINA.

Oh! ne parle pas ainsi, et.... n'empoisonne pas toute la félicité qui me reste, en regrettant d'être père. Si tu es vainqueur, ils règneront, ils honoreront celui qui conserva pour eux un royaume dont il se souciait si peu pour lui-même; et si.....

SARDANAPALE.

Et si l'empire est perdu, toute la terre leur criera: rendez-en grâces à votre père! et à ces cris ils mêleront une malédiction.

ZARINA.

Jamais. Ils honoreront plutôt le nom de celui qui, mourant en roi, fit plus pour sa mémoire dans sa dernière heure que beaucoup de monarques dans une longue suite de jours, sans annales.

SARDANAPALE.

Nos annales sont peut-être à leur dernière page,

mais du moins quel que soit le passé, la fin en sera comme le commencement..... mémorable.

ZARINA.

Cependant écoutez la prudence..... prenez soin de votre vie, vivez du moins pour ceux qui vous aiment.

SARDANAPALE.

Et qui sont-ils ? une esclave..... qui aime par passion ; je ne dirai pas par ambition ; elle a vu le trône ébranlé, elle aime encore..... quelques amis, qui ont si constamment partagé mes débauches qu'ils ne font qu'un avec moi, car ils ne sont plus rien, si je tombe..... un frère que j'ai outragé..... des enfants que j'ai négligés ; et une épouse.....

ZARINA.

Qui aime. .

SARDANAPALE.

Et qui pardonne ?

ZARINA.

Je n'ai jamais pensé à cela, et ne pourrai pardonner que lorsque j'aurai condamné.

SARDANAPALE.

Mon épouse !

ZARINA.

Sois béni pour ce mot ; je ne croyais plus l'entendre.... de ta bouche.

SARDANAPALE.

Ah ! tu l'entendras de celle de mes sujets. Oui.... ces esclaves, que j'ai nourris et bien traités dans la paix, les fêtes et l'abondance, jusqu'à les faire régner

eux-mêmes..... vrais monarques dans leurs maisons ; les voilà maintenant qui se révoltent par milliers, et demandent la mort de celui qui les fit vivre dans la joie pendant que le petit nombre de ceux dont je n'ai rien à réclamer sont les fidèles ! voilà qui est vrai, mais monstrueux.

ZARINA.

Ingratitude peut-être trop naturelle ; car les bienfaits se changent en poison dans le cœur des méchants.

SARDANAPALE.

Et les bons tirent le bien du mal ; plus heureux que l'abeille qui n'extrait son miel que des fleurs salutaires.

ZARINA.

Recueillez donc le miel, sans demander d'où il vient. Soyez satisfait, vous n'êtes pas abandonné de tous.

SARDANAPALE.

Ma vie me l'assure : si je n'étais plus roi, croyez-vous que je serais encore mortel, c'est-à-dire parmi les mortels ?

ZARINA.

Je ne sais. Mais vivez pour l'amour de..... pour l'amour de vos enfants.

SARDANAPALE.

Ma Zarina, épouse tendre et outragée ! je suis l'esclave des circonstances et d'une impulsion étrangère... jouet de chaque souffle ! Déplacé sur le trône.... déplacé dans la vie. Je ne sais ce que j'aurais été, mais je sens que je ne suis pas ce que je devrais être.... il

faut en finir. Mais écoute cet aveu. Je n'étais pas fait pour apprécier un amour comme le tien, un cœur comme le tien, ni pour m'enivrer de ta beauté.... puisque je me suis laissé séduire par des charmes inférieurs aux tiens, et pourquoi.... parce que t'aimer était un devoir, et que je haïssais tout ce qui ressemblait à une chaîne pour moi ou pour les autres, (j'en appelle aux révoltés eux-mêmes.) Cependant retiens ces paroles, qui sont peut-être de mes dernières.... personne n'estima plus que moi tes vertus, quoique je n'aie pas su en profiter; tel que le mineur qui, rencontrant une veine d'or vierge, découvre ce qui ne lui sera d'aucune utilité; il la trouve, mais elle n'est point à lui.... elle appartient au maître qui l'a placée là pour creuser la terre, et non pour partager la richesse qui brille à ses pieds; il n'ose pas l'enlever ni la peser, il faut qu'il gémisses en bouleversant un sol ingrat pour lui.

ZARINA.

Oh! si tu as enfin découvert que mon amour est digne d'estime, tout ce je demande c'est que nous fuyions ensemble; et nous... permets-moi de dire *nous*.... oui nous serons encore heureux. L'Assyrie n'est pas toute la terre.... nous nous ferons un monde à nous; et nous serons plus heureux que je n'ai été, ou que tu n'as été toi-même avec tout un empire pour te flatter.

(Salemènes entre.)

SALEMÈNES.

Il faut que je vous sépare.... des moments s'écoulent que nous ne devons pas perdre.

ZARINA.

Frère inhumain, veux-tu donc interrompre des moments si doux et si heureux ?

SALEMÈNES.

Heureux !

ZARINA.

Il m'a parlé avec tant de bonté que je ne puis penser à le quitter.

SALEMÈNES.

Ainsi donc..... cet adieu, comme tous les adieux d'une femme, se termine par la résolution de ne plus partir. Je le prévoyais, et j'ai cédé contre tous mes pressentiments. Mais cela ne peut pas être.

ZARINA.

Ne pas être ?

SALEMÈNES.

Reste et péris.

ZARINA.

Avec mon époux.

SALEMÈNES.

Et tes enfants.

ZARINA.

Hélas !

SALEMÈNES.

Écoute-moi, ma sœur, comme ma sœur doit m'écouter..... Tout est prêt pour assurer ton salut et celui de tes fils, notre dernière espérance. Ce n'est pas une simple question de sentiment, ce qui serait déjà beaucoup..... c'est une question d'état : si les rebelles s'emparaient de la postérité de leur souverain et détruiraient ainsi.....

ZARINA.

N'achève pas.

SALEMÈNES.

Eh bien donc, écoute-moi : quand ils seront hors de danger, les rebelles auront manqué leur but..... l'extinction de la race de Nemrod. Si le roi succombe, ses fils vivent pour la victoire et la vengeance.

ZARINA.

Mais ne puis-je rester seule ?

SALEMÈNES.

Quoi ! laisser vos enfants, orphelins du vivant de leur père et leur mère..... orphelins dans une terre étrangère..... si jeunes et si loin ?

ZARINA.

Non ; mon cœur se brisera.

SALEMÈNES.

Maintenant que tu sais tout..... décide.....

SARDANAPALE.

Zarina, il a sagement parlé, et nous devons céder à cette nécessité pour un temps. En restant ici, vous pouvez tout perdre ; en partant, vous sauvez ce qui nous reste de plus précieux à vous, à moi, et à tous les cœurs fidèles de notre empire.

SALEMÈNES.

Le temps presse.

SARDANAPALE.

Partez donc..... si nous nous revoyons jamais, peut-être serais-je plus digne de vous ; et si c'est

pour toujours..... souvenez-vous que , si mes fautes ne sont pas réparées..... elles sont du moins finies. Je crains cependant que tu n'aies plutôt à pleurer sur le nom flétri et les cendres de celui qui fut jadis tout-puissant en Assyrie..... que..... Mais je perds encore mon courage, et je dois apprendre à être ferme maintenant..... mes fautes ont toutes été celles de la faiblesse... Cache tes larmes... je ne te dis pas de n'en pas verser..... il serait plus facile d'arrêter l'Euphrate à sa source, qu'une seule larme d'un cœur tendre et fidèle; mais que je ne les voie pas; elles m'énervent lorsque je viens de m'armer d'une force qui me régénère..... Mon frère, conduis-la.

ZARINA.

O Dieu! je ne le verrai plus!

SALEMÈNES, s'efforçant de l'entraîner.

Allons, ma sœur, je *dois* être obéi.

ZARINA.

Je dois rester.... retirez-vous, je ne vous suivrai pas. Quoi!... mourrait-il seul.... et vivrais-je seule?

SALEMÈNES.

Il ne *mourra pas seul*. Mais vous, vous avez vécu seule pendant des années. ●

ZARINA.

Fausseté! je savais qu'*il* vivait, et je vivais avec son image..... Laissez-moi.

SALEMÈNES, l'entraînant.

Il faut donc que j'emploie une violence que vous pardonnerez à l'affection d'un frère.

ZARINA.

Jamais. A mon secours! O Sardanapale! me laisseras-tu arracher à toi?

SALEMÈNES.

Tout est encore perdu si nous perdons ce moment.

ZARINA.

Ma tête tourne..... mes yeux s'affaissent..... Où est-il?

(Elle s'évanouit.)

SARDANAPALE, s'avancant.

Non..... déposez-la..... Elle est morte..... et vous l'avez tuée.

SALEMÈNES.

Ce n'est que l'épuisement d'un excès de douleur : l'air la fera revenir à elle. Je vous en prie, retirez-vous..... (*Apart.*) Il faut profiter de ce seul instant pour la transporter sur la galère royale où ses enfants sont embarqués.

(Salemènes la transporte.)

SARDANAPALE, seul.

Voilà encore..... voilà ce qu'il me faut souffrir..... moi, qui ne fis jamais à dessein gémir un seul cœur! Que dis-je? elle m'aimait, et je l'aimais. Passion fatale! pourquoi n'expirais-tu pas en même temps dans les deux cœurs que tu avais embrasés à-la-fois? Zarina, je paie chèrement le désespoir qui est devenu ton partage. Si je n'avais jamais aimé que toi, j'aurais été le monarque respecté de mes peuples obéissants! A quel abyme un seul pas hors des sentiers du devoir conduit même ceux qui peuvent réclamer l'hom-

image du genre humain comme un droit de leur naissance, et qui le perdent bientôt par leur faute!
(Myrrha entre.) Vous ici ! qui vous appelle ?

MYRRHA.

Personne..... mais j'ai entendu de loin une voix de douleur et de lamentation, et je pensais.....

SARDANAPALE.

Aucun devoir ne vous oblige d'entrer ici sans qu'on vous demande.

MYRRHA.

Je pourrais rappeler quelques mots plus tendres de votre bouche ; c'étaient aussi des reproches que vous m'adressiez pourtant, parce que j'avais craint de me rendre coupable en venant à vous sans être demandée. Mais je résisterai à mon propre désir et à cet ordre que vous m'aviez donné de m'approcher de vous en tout temps et en présence de qui que ce pût être : je me retire.

SARDANAPALE.

Non, restez..... puisque vous êtes venue..... Pardonnez-moi, je vous prie : les événements ont aigri mon humeur.... n'y faites pas attention, je redeviendrai bientôt moi-même.

MYRRHA..

Je le verrai avec plaisir..... je l'attends avec patience.

SARDANAPALE.

Un moment avant votre entrée dans cette salle, Zarina, la reine d'Assyrie, en sortait.

MYRRHA.

Ah!

SARDANAPALE.

Pourquoi tressaillir?

MYRRHA.

Ai-je donc tressailli?

SARDANAPALE.

Il est heureux que vous soyez entrée par une autre porte, vous l'auriez rencontrée..... Cette douleur du moins lui est épargnée.

MYRRHA.

Je sais la plaindre.

SARDANAPALE.

C'est trop, et contre nature..... ce sentiment n'est point réciproque ni même possible..... vous ne sauriez la plaindre. Elle ne peut que.....

MYRRHA.

Mépriser l'esclave favorite. Eh bien!..... pas plus que je me suis méprisée moi-même.

SARDANAPALE.

Méprisée! quoi! vous, l'envie de votre sexe..... et qui régnerez sur le cœur du maître du monde?

MYRRHA.

Seriez-vous le roi de vingt mille mondes... comme vous êtes sur le point de perdre le seul que vous gouvernez.... je m'avilirais autant en étant votre maîtresse que si vous n'étiez qu'un pauvre paysan..... je dis plus, si vous étiez même un paysan grec.

Vous parlez bien.....

MYRRHA.

Je dis vrai.

SARDANAPALE.

Quand vient l'heure de l'adversité, tout s'arme d'audace contre le malheureux ; mais comme je ne suis pas tout-à-fait tombé, ni disposé, quant à présent, à souffrir des reproches, peut-être parce que je n'en mérite que trop..... séparons-nous lorsque la paix existe encore entre nous.

MYRRHA.

Nous séparer !

SARDANAPALE.

Tous les cœurs qui s'aimèrent jadis ne sont-ils pas séparés, et ceux d'aujourd'hui ne le seront-ils pas un jour ?

MYRRHA.

Mais pourquoi ?

SARDANAPALE.

Pour votre sûreté ; j'ai pensé à vous donner une escorte jusqu'à votre patrie. Si vous n'avez pas été tout-à-fait reine, vous emporterez assez de présents pour avoir une dot égale au prix d'un royaume.

MYRRHA.

Je vous prie de changer d'entretien.

SARDANAPALE.

La reine est partie ; vous ne devez pas avoir honte de la suivre : je voudrais succomber seul. Je ne veux que des compagnons de plaisir.

MYRRHA.

Et moi d'autre plaisir que celui de ne pas vous quitter. Vous ne me ferez pas éloigner par la violence.

SARDANAPALE.

Pensez-y bien : avant peu ce sera peut-être trop tard.

MYRRHA.

Plût au ciel !.... car alors vous ne pourriez me séparer de vous.

SARDANAPALE.

J'y consens, mais j'aurais cru que vous le désiriez.

MYRRHA.

Moi !

SARDANAPALE.

Vous parliez de votre avilissement.

MYRRHA.

Et je le sens.... plus vivement que tout au monde, excepté l'amour.

SARDANAPALE.

Fuyez-le donc.

MYRRHA.

Je n'abolirai pas le passé..... rien ne me rendra mon honneur ni mon cœur. Si vous triomphez, je vis pour jouir de votre grande victoire ; si votre sort est différent, je ne verserai pas de larmes..... je le partagerai. Vous ne doutiez pas de moi il y a quelques heures.

SARDANAPALE.

De votre courage, jamais..... de votre amour, à présent pour la première fois ; et vous seule avez pu m'en faire douter..... ces paroles.....

BYRON. — *Tome V.*

MYRRHA.

N'étaient que des paroles..... cherchez les preuves dans la conduite que vous avez daigné louer cette nuit et dans celle que je tiendrai, quel que soit votre destin.

SARDANAPALE.

Je suis satisfait : et me confiant à la bonté de ma cause, je pense que nous pouvons encore être vainqueurs et ramener la paix.... seule victoire que j'ambitionne; pour moi la guerre est sans gloire..... le triomphe sans renommée. Être forcé de soutenir mon droit avec les armes, me déchire plus le cœur que tous les outrages dont les rebelles voudraient m'accabler. Jamais, jamais je n'oublierai cette nuit, quand je devrais vivre pour la graver dans le souvenir de toutes les autres. Je croyais avoir fait de mon règne tranquille une ère de paix au milieu de nos sanglantes annales un oasis de verdure au milieu des déserts des siècles époque sur laquelle la postérité aurait tourné ses regards en souriant, heureux de la perpétuer; ou en soupirant quand elle n'aurait pu rappeler l'âge d'or de Sardanapale. Je pensais avoir fait de mon royaume un paradis, et de chaque lune un renouvellement de plaisirs. Je prenais les clameurs de la populace pour des cris d'amour..... la voix de mes amis pour celle de la vérité..... les lèvres de la femme pour ma digne récompense..... oh! oui, c'en est une, ma Myrrha.... embrasse-moi (*Il l'embrasse.*) Qu'ils m'arrachent maintenant mon royaume et ma vie.... ils auront l'un et l'autre; mais toi, jamais.

MYRRHA.

Non, jamais. L'homme peut dépouiller son semblable de tout ce qu'il appelle éclat et grandeur..... les trônes peuvent s'écrouler..... les armées être battues..... les amis se retirer..... les esclaves fuir.... tous enfin peuvent trahir..... et les premiers sont quelquefois les plus..... chargés de bienfaits.... tous, excepté le cœur qui aime sans intérêt; tel est le mien..... Éprouve-le.

(Salemènes entre.)

SALEMÈNES.

Je vous cherchais..... comment ! elle est encore ici.

SARDANAPALE.

Ne recommence pas tes reproches..... il me semble que ton visage m'annonce des événements plus importants que la présence d'une femme.

SALEMÈNES.

La seule femme qui m'intéresse, dans un tel moment, est en sûreté..... la reine est sur le vaisseau.

SARDANAPALE.

Est-elle bien ? parle.

SALEMÈNES.

Oui. Sa faiblesse passagère est dissipée ; du moins une douleur muette lui a succédé. Après avoir jeté un coup-d'œil sur ses enfants endormis, elle a fixé ses regards sur les tours du palais, pendant que la galère rapide glissait sur les ondes à la clarté des astres ; mais elle gardait le silence.

SARDANAPALE.

Je sens tout ce qu'elle n'a pas dit.

SALEMÈNES.

Il est trop tard pour se livrer à ces regrets..... ils ne sauraient guérir une seule de vos douleurs. Pour vous en distraire, je vous apporte la nouvelle que les Mèdes et les Chaldéens rebelles, conduits par leurs deux chefs, sont déjà sous les armes, et, formant leurs rangs, se préparent à nous attaquer ; ils ont apparemment été joints par d'autres satrapes.

SARDANAPALE.

Quoi ! encore des rebelles ! Prenons donc les devants.

SALEMÈNES.

Ce serait manquer maintenant à la prudence, quoique ce fût notre première intention. Si demain, au milieu du jour, nous sommes secourus par ceux à qui j'ai envoyé des messagers sûrs, nous serons assez forts pour risquer une attaque et espérer la victoire ; mais, jusqu'alors, c'est mon avis d'attendre l'ennemi.

SARDANAPALE.

Attendre m'est odieux ; nous combattrions sans danger derrière de hauts remparts, et nous pourrions précipiter les rebelles dans de profonds fossés ou les recevoir à coups de piques : mais un tel genre de combat me déplaît..... et mon ame y perdrait toute son ardeur ; au contraire, si je fonde sur eux, seraient-ils sur des montagnes, je les atteindrais, ou je périrais dans un noble enthousiasme. Laisse-moi donc attaquer.

SALEMÈNES.

Vous parlez en jeune soldat.

SARDANAPALE.

Je ne suis point soldat , mais homme..... Ne me parle point de soldat, je déteste ce nom et ceux qui le portent avec orgueil ; mais conduis-moi où je puisse combattre.

SALEMÈNES.

Vous ne devez pas exposer témérairement votre vie ; elle n'est point comme la mienne ou celle de tout autre de vos sujets : d'elle dépend tout le sort de la guerre ; seule elle la cause, l'entretient, et peut la prolonger..... la finir.

SARDANAPALE.

Terminons l'une et l'autre ; cela vaudrait mieux peut-être : je suis fatigué de l'une, et peut-être de toutes deux.

(Un trompette sonne.)

SALEMÈNES.

Écoutons.

SARDANAPALE.

Répondons plutôt que d'écouter.

SALEMÈNES.

Et votre blessure ?

SARDANAPALE.

Elle est pansée.... elle est guérie.... je l'ai oubliée.... Partons. Une lancette m'eût fait une égratignure plus profonde ; le lâche qui m'a atteint pourrait être honteux d'avoir frappé un si faible coup.

SALEMÈNES.

Puisse un autre ne pas mieux réussir !

SARDANAPALE.

SARDANAPALE.

Oui, si nous triomphons ; sinon ils laisseront à leur roi une tâche qu'ils auraient bien pu lui épargner. Marchons.

(Les trompettes sonnent encore.)

SALEMÈNES.

Je vous suis.

SARDANAPALE.

Mes armes ! allons, mes armes !

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La même salle du palais.)

MYRRHA ET BALÉA.

MYRRHA, à un balcon.

LE jour enfin a paru. Quelle nuit l'a précédé! Qu'elle a été belle dans le ciel! le passage rapide d'une tempête n'a fait que varier sa magnificence! qu'elle a été horrible sur la terre! où dans une heure, la paix et l'espérance, l'amour et la joie ont été foulés par les passions humaines et confondues en un véritable chaos dont les divers éléments ne sont pas encore distincts! La guerre continue! le soleil peut-il se lever si brillant, et transformer ainsi les nuages en vapeurs de formes élégantes figurant des dômes d'or, des monts couronnés de neiges et des vagues plus pourprées que celles de l'Océan? Ce splendide assemblage, plus beau qu'un ciel azuré, imite les constructions de la terre; imitation si fidèle qu'on la croirait presque permanente, mais si fugitive dans l'éternelle voûte, qu'on peut à peine lui donner d'autre nom que celui

de vision passagère : et cependant ce spectacle s'empare de l'ame, l'adoucit et se fond en elle jusqu'à ce qu'enfin le lever et le coucher du soleil deviennent des heures consacrées à l'amour et à la mélancolie, deux génies qui châtient et purifient nos cœurs, et dont nous ne changerions pas les doux reproches pour toutes les joies bruyantes qui frappent l'air de leurs clameurs : ceux qui ne leur rendent pas cette espèce de culte ne connaissent pas les régions dans lesquelles ils construisent ces palais où leurs adorateurs respirent un calme délicieux.... un calme de peu de durée, il est vrai, mais qui participe assez de celui du ciel pour leur donner la force de supporter le reste des heures fatigantes de la vie mortelle. Ces heures mêmes ils peuvent encore les passer à rêver dans une douce résignation, quoique employés, en apparence, comme leurs frères, à remplir une tâche de peine et de plaisir.... deux noms pour un seul sentiment, que dans son inquiétude notre souffrance intérieure voudrait varier par des sons, tandis que la sensation réelle échappe à tous nos efforts pour être heureux.

BALÉA.

Vous vous livrez à une rêverie bien paisible : pouvez-vous contempler ainsi l'aurore d'un jour qui peut-être sera le dernier de notre vie ?

MYRRHA.

C'est pour cela même que je le contemple et que je reproche à mes yeux, qui peut-être ne le reverront plus, de l'avoir vu souvent, trop souvent, sans la vé-

nération et les transports que mérite ce qui empêchela terre d'être aussi fragile que je le suis dans ce corps mortel.... Viens , regarde le dieu de la Chaldée; quand je l'admire , je me convertis presque à votre Baal.

BALÉA.

Il régna jadis sur la terre comme il règne aujourd'hui dans le ciel.

MYRRHA.

Il gouverne bien mieux la terre maintenant. Jamais monarque terrestre n'eut la moitié de la paisible gloire d'un seul de ses rayons.

BALÉA.

Assurément c'est un dieu.

MYRRHA.

Nous le croyons aussi nous autres Grecs; cependant je pense quelquefois que cet orbe splendide doit plutôt être un séjour de dieux que faire partie des rois immortels. Le voilà qui écarte tous les nuages et remplit mes yeux d'une lumière qui fait disparaître pour moi le reste du monde. Je ne puis plus regarder.

BALÉA.

Paix! n'avez-vous rien entendu?

MYRRHA.

Illusion! ils combattent au-delà des murs, et non, comme cette nuit, dans le palais même qui depuis cette heure fatale est devenu une forteresse. Ici dans le centre des appartements, entourés par de vastes cours et des salles royales construites avec des pro-

portions si pyramidales qu'il faudra que les rebelles assiègent une à une avant de pénétrer aussi loin que la première fois, nous sommes également hors d'état d'entendre la voix du danger et celle de la gloire.

BALÉA.

Mais ils sont parvenus jusqu'ici.

MYRRHA.

Oui, par surprise; et ils ont été repoussés par la valeur; maintenant nous avons pour nous garder et le courage et la vigilance.

BALÉA.

Puissent-ils y réussir!

MYRRHA.

C'est la prière de plusieurs. C'est la crainte d'un plus grand nombre encore. Heure pleine d'inquiétude, je cherche à te bannir de ma pensée, hélas! vainement!

BALÉA.

On dit que la conduite du roi dans le premier combat n'a guère moins surpris ses fidèles sujets qu'elle n'a effrayé les rebelles.

MYRRHA.

Il est facile d'étonner ou de frapper d'effroi une horde vulgaire d'esclaves, mais il s'est conduit avec bravoure.

BALÉA.

N'a-t-il pas tué Belèses? j'ai entendu dire à des soldats, qu'il l'avait terrassé.

MYRRHA.

Le misérable a été sauvé, pour triompher peut-être de celui qui l'a vaincu les armes à la main, comme il l'avait épargné malgré sa trahison imprudente ; c'est cette clémence qui met sa couronne en péril.

BALÉA.

Écoutez.

MYRRHA.

Vous avez raison, on s'approche, mais lentement.

(On voit entrer des soldats qui portent Salemènes blessé au côté avec un javelot dont une partie est encore dans sa plaie. On le dépose sur une des couches qui meublent l'appartement.)

O Jupiter !

BALÉA.

Tout est donc perdu !

SALEMÈNES.

C'est une fausseté ! Tuez le lâche qui a dit ces paroles, si c'est un soldat.

MYRRHA.

Épargnez-le..... il ne l'est point..... ce n'est qu'un de ces papillons de cour qui suivent la pompe d'un monarque.

SALEMÈNES.

Alors, qu'il vive.

MYRRHA.

J'espère que vous vivrez aussi.

SALEMÈNES.

Je voudrais vivre une heure encore pour voir l'événement du combat..... mais je doute..... pourquoi m'avez-vous transporté ici ?

UN SOLDAT.

Par l'ordre du roi. Atteint de cette javeline, vous êtes tombé évanoui ; le roi nous a expressément recommandé de vous porter dans cette salle.

SALEMÈNES.

Je ne puis m'en plaindre ; puisqu'on me croyait mort dans ce moment, la vue de mon corps glacé aurait pu ébranler nos soldats..... mais..... c'est en vain..... je me sens mortellement blessé.

MYRRHA.

Laissez-moi voir la blessure..... je ne suis pas sans quelque connaissance dans l'art d'Esculape ; dans ma terre natale, cet art fait partie de notre instruction ; la guerre étant continuelle, nous sommes accoutumées à de tels spectacles.

LE SOLDAT.

Il vaudrait mieux extraire la javeline.

MYRRHA.

Arrête, non, cela ne se peut.

SALEMÈNES.

C'en est donc fait !

MYRRHA.

Le sang qui coulerait en abondance me ferait craindre pour ta vie.

SALEMÈNES.

Moi, je ne crains pas la mort. Où était le roi quand vous m'avez transporté du lieu où j'ai été atteint ?

LE SOLDAT.

Là même, encourageant de la voix et du geste les

troupes alarmées qui, témoins de votre chute, chancelaient déjà.

SALEMÈNES.

Qui avez-vous entendu nommer pour me remplacer dans le commandement?

LE SOLDAT.

Je n'ai entendu nommer personne.

SALEMÈNES.

Volez donc, et dites au roi que la dernière demande que je lui fais, c'est de confier mon poste à Zames, jusqu'à la jonction si long-temps attendue en vain d'Ofratanes, satrape de Suze. Laissez-moi ici, nos soldats ne sont pas assez nombreux pour permettre votre absence.

LE SOLDAT.

Mais, prince !

SALEMÈNES.

Allez, vous dis-je, voici un courtisan et une femme : c'est la meilleure de toutes les compagnies dans une salle ; puisque vous n'avez pas voulu me laisser expirer sur le champ de bataille, je ne souffrirai pas de soldat oisif près de mon lit de mort. Courez, et remplissez mes ordres.

(Les soldats sortent.)

MYRRHA.

Ame noble et glorieuse, faut-il que la terre te perde !

SALEMÈNES.

Aimable Myrrha, c'est la fin que j'aurais choisie

moi-même si elle avait pu suffire pour sauver le royaume ou la monarchie : du moins je ne leur ai point survécu.

MYRRHA.

Vous devenez plus pâle.

SALEMÈNES.

Votre main, Myrrha ! cette arme brisée ne fait que prolonger mes angoisses sans me laisser assez de force pour me rendre utile : je l'arracherais et ma vie avec elle, si je pouvais seulement savoir où en est le combat.

(Sardanapale arrive avec les soldats.)

SARDANAPALE.

O le meilleur des frères !

SALEMÈNES.

Et la bataille est perdue ?

SARDANAPALE, avec désespoir.

Vous me voyez ici.

SALEMÈNES.

J'aimerais mieux vous voir ainsi.

(Salemènes arrache le javelot de sa blessure et expire.)

SARDANAPALE.

Oui je t'imiterai ; à moins que le secours, derrière lequel s'appuient nos espérances, n'arrive avec Ofratanes.

MYRRHA.

N'avez-vous pas reçu un message de votre frère mourant, qui vous désignait Zames pour chef ?

SARDANAPALE.

Oui.

MYRRHA.

Où est Zames ?

SARDANAPALE.

Mort.

MYRRHA.

Et Altada ?

SARDANAPALE.

Mourant.

MYRRHA.

Pania, Sféro ?

SARDANAPALE.

Pania vit encore ; Sféro a fui, ou il est captif : je suis seul.

MYRRHA.

Et tout est-il perdu ?

SARDANAPALE.

Nos remparts, quoique mal défendus, peuvent encore tenir contre les rebelles malgré leur nombre et sauf la trahison, mais en pleine campagne....

MYRRHA.

Je croyais que c'était l'intention de Salemènes de ne pas risquer de sortie jusqu'à ce que vous fussiez joints par les secours attendus.

SARDANAPALE.

Je l'ai entraîné.

MYRRHA.

Eh bien !.... c'est la faute du courage.

SARDANAPALE.

Faute fatale ! O mon frère ! je donnerais ces royaumes

dont tu étais l'ornement, l'épée, le bouclier, et l'honneur ; oui, je les donnerais pour rappeler..... Mais je ne veux point pleurer sur toi ; tu seras regretté comme tu as désiré de l'être. Ce qui m'afflige, c'est que tu aies quitté cette vie en croyant que je pouvais survivre à ce que tu as défendu au prix de tes jours.... notre antique race royale..... si je sauve le trône, je te sacrifierai le sang et les larmes d'un million de rebelles en expiation ! (Les larmes de tous les cœurs vertueux sont déjà un hommage réservé à ta cendre.) Si tout est perdu, nous nous reverrons bientôt, pourvu que l'esprit qui est en nous vive au-delà de la tombe... tu m'entends, et tu me rends justice. Que je serre encore une fois cette main, qui tout-à-l'heure sera glacée ; laisse-moi presser ce sein qui ne palpite plus, sur le mien qu'agite un sentiment si amer....

(Il embrasse le corps de Salemènes.)

Maintenant transportez ce corps inanimé.

UN SOLDAT.

Où ?

SARDANAPALE.

Dans mon propre appartement : placez-le sous mon dais comme si c'était le roi qui eût expiré : après cela nous parlerons des autres honneurs dus à de telles cendres.

(Les soldats sortent avec le corps de Salemènes.) (Pania entre.)

SARDANAPALE.

Pania ? eh bien ! avez-vous placé les sentinelles et rempli tous mes ordres ?

PANIA.

Sire, j'ai obéi.

SARDANAPALE.

Les soldats conservent-ils leur courage?

PANIA.

Sire?

SARDANAPALE.

Tu m'as répondu! quand un roi fait deux fois une question, et reçoit une question pour réponse, c'est un triste augure : quoi! ils sont découragés?

PANIA.

La mort de Salemènes et les cris de triomphe des rebelles en le voyant tomber, leur ont inspiré.....

SARDANAPALE.

Ce devrait être *la rage* et non le découragement. Nous trouverons le moyen de ranimer leur valeur.

PANIA.

Une telle perte affligerait même la victoire.

SARDANAPALE.

Hélas! qui peut en gémir autant que moi?... Cependant, ces murs où nous sommes renfermés sont bien fortifiés, et nous avons au-dehors des amis qui s'ouvriront une voie à travers les rangs des rebelles, pour faire de nouveau de la demeure de leur souverain..... ce qu'elle était..... un palais..... et non une prison ni une forteresse. (Un officier entre avec empressement.) Ton visage semble sinistre..... Parle.

L'OFFICIER.

Je n'ose.

BYRON. — *Tome V.*

10

Tu n'oses, quand des milliers de sujets osent se révolter les armes à la main.... voilà qui est étrange! Je t'invite à rompre ce silence de la loyauté à qui il coûte d'affliger son souverain : nous pouvons entendre des nouvelles plus terribles encore que celles que tu vas nous annoncer.

PANIA.

Poursuis..... tu as entendu.

L'OFFICIER.

Le rempart qui s'élevait sur le bord de l'Euphrate vient d'être renversé par une soudaine inondation. Le fleuve, gonflé par les pluies récentes qu'ont versées les nuages sur les riantes montagnes où commence sa source, a franchi ses rives et détruit cette muraille.

PANIA.

Funeste augure! il est dit depuis des siècles que la ville ne céderait jamais à l'homme si le fleuve ne se déclarait son ennemi.

SARDANAPALE.

Je puis pardonner l'augure, mais non le ravage. Quelle étendue de muraille a été renversée?

L'OFFICIER.

Environ quarante stades.

SARDANAPALE.

Et cet espace est-il ouvert aux assiégeants?

L'OFFICIER.

Pour le moment le courroux des flots peut empê-

cher l'assaut; mais dès qu'ils reprendront leur cours accoutumé, et qu'on pourra les traverser avec des barques, le palais est aux rebelles.

SARDANAPALE.

Jamais! Quoique les hommes, les dieux, les éléments, les présages, se soient réunis contre un prince qui ne les a point provoqués, la maison de mon père ne sera jamais une caverne et un repaire pour des bêtes féroces.

PANIA.

Si vous l'approuvez, j'irai sur les lieux pour y prendre les mesures nécessaires à la défense de ce passage autant que les circonstances le permettent.

SARDANAPALE.

Cours-y en toute hâte, et rapporte-moi au plus tôt une relation fidèle de cette inondation.

(Pania sort avec l'officier.)

MYRRHA.

Ainsi donc, les flots eux-mêmes se soulèvent contre vous!

SARDANAPALE.

Ils ne sont point mes sujets, Myrrha, et doivent être pardonnés, puisqu'on ne saurait les punir.

MYRRHA.

Je me réjouis de voir que ce présage ne vous ébranle pas.

SARDANAPALE.

Je suis au-dessus de la crainte des présages: ils ne peuvent rien m'apprendre que je ne me sois dit de-

puis minuit : le désespoir anticipé sur tout ce qui doit survenir.

MYRRHA.

Le désespoir !

SARDANAPALE.

Non, ce n'est pas le désespoir précisément. Quand nous savons tout ce qui nous menace, et l'attendons comme nous le devons, notre résolution, si elle est constante, mérite sans doute un plus noble nom. Mais qu'est-ce que nous font les mots ? nous aurons bientôt fini avec les mots et les choses.

MYRRHA.

Il vous reste un dernier devoir..... le plus important pour tous les mortels, l'acte qui couronne tout ce qui fut, ou tout ce qui est, ou tout ce qui doit être..... seule chose commune à tous les hommes, quelque différents qu'ils soient d'ailleurs par leur naissance, leur langage, leur sexe, leur caractère, la couleur de leur teint, leurs traits, le climat, l'âge, les sentiments, l'intelligence, sans autre point d'union que celui-là..... but auquel nous tendons tous, pour lequel nous sommes nés et suivons le fil mystérieux du labyrinthe qu'on appelle la vie.

SARDANAPALE.

Le fil de la nôtre étant usé bientôt, ne bannissons pas la gaîté. Ceux qui n'ont plus rien autre à craindre peuvent bien sourire à l'approche de ce qui les effrayait jadis, comme les enfants qui découvrent le secret d'un vain épouvantail.

(Pania entre.)

PANIA.

On nous avait fait un rapport fidèle; j'ai doublé la garde pour veiller près de la brèche faite par les eaux, en diminuant celle d'une partie des remparts où elle était moins nécessaire.

SARDANAPALE.

Vous avez rempli fidèlement votre devoir et comme je l'attendais de mon digne Pania : tous les liens qui nous unissent n'existeront bientôt plus. Je vous prie de prendre cette clé (*il lui donne une clé*) : elle ouvre une porte secrète, derrière ma couche royale (où est déposé maintenant le plus noble fardeau qu'elle ait jamais porté..... quoique..... une longue suite de monarques se soient étendus sur l'or dont elle est construite..... je veux parler de celui qui, naguère, était Salemènes); cherchez le lieu caché où ce passage vous conduira, il renferme un trésor; prenez-le pour vous et pour vos compagnons : il est assez considérable pour vous enrichir tous, quel que soit votre nombre. Que les esclaves soient délivrés; que tous les habitants du palais, de l'un et de l'autre sexe, le quittent dans une heure. Mettez à flot les barques royales, jadis équipées pour les plaisirs de notre cour, et qui serviront à sa sûreté : embarquez-vous; le fleuve est grossi par la crue des eaux, et (plus puissant qu'un roi) il n'a rien à craindre des assiégeants. Fuyez, et soyez heureux.

PANIA.

Oui, sous votre protection! si vous accompagnez votre fidèle garde.

SARDANAPALE.

SARDANAPALE.

Non, Pania, cela ne peut être : quittez ces lieux et laissez-moi à mon sort.

PANIA.

Ce sera la première fois que j'aurai désobéi, mais aujourd'hui.....

SARDANAPALE.

Ainsi donc chacun me bravera maintenant, et l'insolence dans mon palais imitera la trahison qui m'assiège. Plus de question : ce sont mes ordres, mes derniers ordres ; veux-tu t'y opposer, Pania ?

PANIA.

Mais cependant ce n'est pas encore....

SARDANAPALE.

Eh bien ! donc, jurez de m'obéir quand je vous en donnerai le signal.

PANIA.

Je le promets, avec un cœur fidèle, mais désolé.

SARDANAPALE.

Il suffit. Maintenant qu'on entasse ici des rameaux secs, des fruits de pin, des feuilles flétries, et tous les combustibles qu'une étincelle embrase ; apportez aussi du cèdre, et des bois résineux, pour former un bûcher ; apportez aussi de l'encens et de la myrrhe, car c'est un grand sacrifice que je veux offrir. Disposez tous ces matériaux autour de ce trône.

PANIA.

Seigneur ?

SARDANAPALE.

Je t'ai parlé, et vous m'avez fait un serment.

PANIA.

Je vous serais fidèle sans l'avoir juré.

MYRRHA.

Quel est votre dessein ?

SARDANAPALE.

Vous verrez bientôt ce que la terre n'oubliera jamais.

(Pania revient avec un héraut.)

PANIA.

Prince, j'allais exécuter vos ordres quand ce héraut a été amené devant moi en demandant une audience.

SARDANAPALE.

Qu'il parle.

LE HÉRAUT.

Le roi Arbaces.....

SARDANAPALE.

Quoi ! déjà couronné !.... Mais continue.

LE HÉRAUT.

Belèses, le grand-prêtre sacré....

SARDANAPALE.

De quel dieu ou de quel démon ? Avec de nouveaux rois de nouveaux autels s'élèvent.... Mais poursuis : tu es envoyé pour exécuter les ordres de ton maître, et non pour répondre aux miens.

LE HÉRAUT.

Et le satrape Ofratanes.....

SARDANAPALE.

SARDANAPALE.

Comment! il est des vôtres?

LE HÉRAUT, montrant un anneau.

Soyez convaincu qu'il est maintenant dans le camp des vainqueurs, voyez la bague qui lui sert de sceau.

SARDANAPALE.

C'est bien la sienne. Illustre association! Pauvre Salemènes! tu es mort à temps pour ne pas voir une trahison de plus..... Cet homme était un fidèle ami et un sujet auquel j'accordais toute ma confiance. Continue.

LE HÉRAUT.

Ils t'offrent la vie et la liberté de choisir pour ta résidence une province éloignée où tu seras gardé et surveillé sans être captif, et où tu couleras tes jours en paix, mais à condition que les trois jeunes princes seront livrés comme otages.

SARDANAPALE, avec ironie.

Les vainqueurs généreux!

LE HÉRAUT.

J'attends une réponse.

SARDANAPALE.

Une réponse, misérable! depuis quand les esclaves décident-ils du sort des rois?

LE HÉRAUT.

Depuis qu'ils sont libres.

SARDANAPALE.

Orateur des mutins! tu sauras, toi, du moins, quel

châtiment est réservé à la trahison, quoique tu ne sois que son organe. Pania! que sa tête soit jetée du haut de nos murs dans les rangs des rebelles, et son cadavre dans le fleuve..... Qu'on l'entraîne!

(Pania et les gardes le saisissent.)

PANIA.

Je n'exécutai jamais aucun de vos ordres avec autant de plaisir que celui-ci..... emmenez-le, soldats; ne souillez pas ce palais auguste du sang d'un traître!... allez le mettre à mort hors de son enceinte.

LE HÉRAUT.

Je ne demande à dire qu'un seul mot : sire, mon titre est sacré.

SARDANAPALE.

Et qu'est donc le mien pour que tu oses venir me demander d'y renoncer?

LE HÉRAUT.

Je n'ai fait qu'obéir aux ordres que j'ai reçus, sous peine d'être puni si je m'y refusais, comme mon obéissance m'expose à l'être ici.

SARDANAPALE.

Ces monarques d'une heure sont donc déjà aussi despotes que des souverains dont les langes furent de pourpre, et qui ont vécu sur le trône depuis leur naissance!

LE HÉRAUT.

Ma vie dépend d'un mot de votre bouche; mais votre propre vie (je le dis avec humilité)... peut-être votre vie est dans un danger non moins imminent.

Serait-il digne de la dernière heure d'un descendant de Nemrod, de faire périr un paisible héraut, sans armes, et dans l'exercice de sa mission, violant ainsi, non-seulement tout ce que l'homme regarde comme sacré..... mais encore ce lien plus saint qui nous unit aux dieux ?

SARDANAPALE.

Il a raison..... Qu'il soit libre..... le dernier acte de ma vie ne sera pas un acte de colère. Approche, héraut, prends cette coupe d'or (il lui donne une coupe qu'il prend sur une table), garde-la pour ton usage et pour te souvenir de moi..... ou bien fonds-la en lingots si tu tiens davantage à son poids, et à sa valeur.

LE HÉRAUT.

Acceptez mes doubles actions de grâces pour m'avoir conservé la vie et pour ce magnifique don qui me la rend plus précieuse. Mais porterai-je une réponse ?

SARDANAPALE.

Oui..... je demande une heure pour y réfléchir.

LE HÉRAUT.

Rien qu'une heure ?

SARDANAPALE.

Une heure : si à l'expiration de ce terme tes maîtres ne reçoivent pas d'autre réponse de moi, ce sera la preuve que je rejette leurs conditions ; qu'ils agissent comme il leur conviendra.

LE HÉRAUT.

Je ne manquerai pas d'exprimer fidèlement votre volonté.

SARDANAPALE.

Écoute!.... encore un mot.

LE HÉRAUT.

Quel qu'il soit, n'importe, je ne l'oublierai pas.

SARDANAPALE.

Salue de ma part Belèses, et dis-lui qu'avant une année je lui donne rendez-vous ici.

LE HÉRAUT.

Où?

SARDANAPALE.

A Babylone : c'est de là du moins qu'il partira pour se rendre auprès de moi.

LE HÉRAUT.

Je vous obéirai à la lettre.

(Il sort.)

SARDANAPALE.

Pania!.... Maintenant, mon cher Pania.... hâtez-vous d'exécuter mes ordres.

PANIA.

Seigneur. . . . voici les soldats.

(Les soldats entrent et forment un bûcher autour du trône.)

SARDANAPALE.

Plus haut, mes braves guerriers, et mettez assez de bois pour que les fondements fournissent une flamme qui ne périsse pas faute d'aliments, ou qu'aucun secours officieux ne puisse éteindre; que le trône forme le cœur du bûcher. Je ne voudrais pas en laisser approcher les nouveaux venus qu'il ne soit entouré

d'un feu inextinguible. Disposez tout comme s'il s'agissait d'embraser la forteresse de nos ennemis.... Maintenant il prend quelque apparence.... Dites-moi, Pania, ce bûcher suffira-t-il pour les funérailles d'un roi?

PANIA.

Oui, et pour celles d'un royaume : je vous comprends maintenant.

SARDANAPALE.

Et me blâmes-tu?

PANIA.

Non..... mais permettez-moi de mettre le feu au bûcher pour y monter avec vous.

MYRRHA.

Ce devoir me regarde.

PANIA.

Une femme!

MYRRHA.

C'est le devoir d'un soldat de mourir pour son souverain, pourquoi ne serait-ce pas celui d'une femme de mourir avec son amant?

PANIA.

Dévouement étrange!

MYRRHA.

Moins étrange que tu ne penses, mon cher Pania. Cependant conserve ta vie..... Adieu : le bûcher est prêt.

PANIA.

J'aurais honte de laisser mon souverain avec une seule femme pour partager sa mort.

SARDANAPALE.

Un trop grand nombre d'amis m'a déjà précédé dans la tombe..... pars; enrichis-toi.

PANIA.

Et vis malheureux.

SARDANAPALE.

Pense à ton serment..... il est sacré, irrévocable.

PANIA.

Puisqu'il en est ainsi, adieu.

SARDANAPALE.

Cherche bien dans mon appartement ; n'éprouve aucun remords à emporter tout l'or que tu trouveras. Souviens-toi que tout ce que tu laisseras deviendra le partage des esclaves auteurs de ma mort : et quand vous aurez transporté tout dans vos navires, faites retentir les airs du son d'un clairon avant de quitter le palais. Les bords du fleuve sont trop éloignés, ses ondes trop tumultueuses en ce moment pour que l'écho de ces lieux pût saisir le signal de votre départ.... fuyez..... et détournez la tête en suivant le cours de l'Euphrate. Si vous abordez dans la Paphlagonie où la reine est en sûreté avec mes trois fils à la cour de Cotta, dites-lui ce que vous avez vu en partant, et priez-la de se souvenir de ce que je lui dis lors d'une séparation encore plus douloureuse.

PANIA.

O main royale!.... permettez-moi de la presser sur mes lèvres, ainsi qu'à ces pauvres soldats qui vous entourent et qui mourraient volontiers avec vous.

(Les soldats et Pania s'approchent et baisent la main de Sardanapale et les pans de sa robe.)

Mes meilleurs et mes derniers amis ! n'énervons pas mutuellement nos cœurs ; partez sans délai. Tous les adieux devraient être subits , quand on se quitte pour jamais.... sinon ils font une éternité de quelques moments et attristent par des larmes la fin de la vie. Allez, et soyez heureux ; croyez-moi , je ne suis plus à plaindre..... ou du moins je le suis bien plus pour le passé que pour le présent.... quant à l'avenir, il est entre les mains des dieux, s'il en est : je le saurai bientôt. Adieu.... adieu!

(Pania et les soldats sortent.)

MYRRHA.

Ces hommes étaient fidèles : c'est une consolation quand nos derniers regards s'arrêtent sur des visages aimants.

SARDANAPALE.

Et sur des visages aimables , ma belle Myrrha!.... mais écoute. Si dans ce moment, car nous sommes près du terme, tu éprouves une répugnance secrète à passer des flammes dans l'avenir, dis-le : je ne t'en aimerai pas moins ; peut-être même ne t'aimerai-je que davantage en te voyant céder à ta nature : il est encore temps de fuir.

MYRRHA.

Allumerai-je une des torches entassées sous la lampe qui brûle à jamais devant l'autel de Baal dans la salle voisine?

SARDANAPALE.

Oui.... Est-ce là ta réponse?

MYRRHA.

Tu vas voir.

(Myrrha sort.)

SARDANAPALE, seul.

Elle est inébranlable..... O mes aïeux, que je vais rejoindre, peut-être, purifié par la mort d'une partie des souillures grossières d'une existence trop matérielle, je ne veux point livrer votre antique demeure à la profanation de ces esclaves révoltés; si je n'ai point maintenu votre héritage tel que vous me l'aviez légué, ce palais qui en contient une portion brillante, vos trésors, vos armes consacrées, vos annales, vos monuments, vos dépouilles, dont ils auraient décoré leur triomphe, voilà ce que je vous porte avec moi dans cet élément destructeur, image la plus naturelle de l'ame comme ne laissant sur ses traces aucune matière que sa flamme dévorante n'ait consumée..... La clarté de ce bûcher funèbre le plus digne d'un roi ne sera pas une simple colonne de vapeur et de flamme, un Phare éphémère dans l'horizon et puis un monceau de cendres..... non..... cette clarté sera une leçon pour les siècles, les peuples rebelles et les hommes voluptueux. Le temps livrera à l'oubli les annales de maintes nations, les exploits de maints héros; il anéantira plus d'un empire comme celui d'Assyrie, le premier de tous. Mais il respectera ce dernier acte de Sardanapale, comme un exemple que peu oseront imiter et que personne ne méprisera..... et peut-être quelque roi, instruit par mon exemple, évitera-t-il une vie semblable à celle qui me conduit à une telle fin.

(Myrrha revient avec une torche d'une main et une coupe de l'autre.)

MYRRHA.

Voici ! j'ai allumé le flambeau dont la clarté nous guidera jusqu'aux astres.

SARDANAPALE.

Et cette coupe !

MYRRHA.

C'est l'usage de ma patrie de faire une libation aux dieux.

SARDANAPALE.

Ce fut la mienne de faire des libations avec les hommes, je ne l'ai point oublié ; et, quoique seul, je viderai la coupe en souvenir de tant de joyeux banquets.

(Sardanapale prend la coupe.... après avoir bu et frappé sur la coupe renversée, il s'écrie en voyant tomber une goutte.)

Et cette libation est pour le digne Belèses !

MYRRHA.

Pourquoi ton ame se rappelle-t-elle plutôt le nom de Belèses que celui de son complice en trahison ?

SARDANAPALE.

L'autre n'est qu'un soldat, un instrument, une espèce de glaive vivant dans la main d'un ami ; un mannequin guerrier dont Belèses tient les ressorts. Mais je les bannis de mon souvenir.... Un moment encore, ma Myrrha ; m'accompagnes-tu vraiment, de plein gré et sans crainte ?

MYRRHA.

Penses-tu qu'une fille grecque n'ose pas faire par amour ce que brave une veuve indienne.... pour obéir à une coutume ?

SARDANAPALE.

Alors, nous n'attendons plus que le signal.

MYRRHA.

Il tarde bien à sonner.

SARDANAPALE.

Allons, adieu ; un dernier embrassement.

MYRRHA.

Ce ne sera pas le dernier. Il en reste un encore.

SARDANAPALE.

Il est vrai, le feu confondra nos cendres.

MYRRHA.

Oui, elles se mêleront ensemble, pures comme mon amour, sans aucun alliage des souillures de la terre et des passions terrestres. Une seule pensée m'afflige.

SARDANAPALE.

Dis-la moi.

MYRRHA.

C'est qu'une main amie ne réunira pas notre poussière dans une urne.

SARDANAPALE.

Je m'en félicite. Qu'elle vole sur l'aile des vents du ciel et soit semée dans l'air plutôt que d'être souillée par des mains d'esclaves et de traîtres : dans ce palais embrasé, dans les ruines fumantes de ces énormes murailles, nous laissons un monument plus noble que ces montagnes de brique amoncelées par l'Égypte sur ses rois, ou pour ses bœufs, car personne ne sait si ces orgueilleux monuments sont destinés à la sépul-

ture des princes ou à celle d'Apis, le bœuf-dieu. Mais c'en est assez sur des monuments qui ont perdu le souvenir de leur propre histoire!

MYRRHA.

Adieu donc, ô terre! et toi, région, la plus aimable de la terre, Ionie, adieu! continue à être libre, belle et dans la prospérité. Ma dernière prière est pour toi; à toi encore sont adressées mes dernières pensées, excepté une seule.

SARDANAPALE.

Et celle-là?

MYRRHA.

Est pour vous.

(La trompette de Pania se fait entendre.)

SARDANAPALE.

Écoute.

MYRRHA.

Maintenant?

SARDANAPALE.

Adieu, Assyrie: je t'aimais, ô ma patrie, patrie de mes pères! je t'aimais, et bien plus comme ma terre natale que comme mon royaume. Je te rassasiai de paix et de plaisirs..... et telle est ma récompense. Je ne te dois plus rien, pas même un tombeau. (*Il monte sur le bûcher.*) Maintenant, Myrrha.....

MYRRHA.

Es-tu prêt?

SARDANAPALE.

Comme la torche que tient ta main.

(Myrrha met le feu au bûcher.)

MYRRHA.

La flamme s'élève..... je viens.

(Au moment où Myrrha s'élance sur le bûcher , la toile tombe.)

FIN DE SARDANAPALE.



NOTES

DE SARDANAPALE.

NOTE PREMIÈRE.

Pag. 7, 15 lig..... et toi, mon Ionienne Myrrha.

« Le nom d'Ionien eût été encore plus collectif, puisqu'il aurait compris les Achéens et les Béotiens, qui, réunis aux autres peuples auxquels il fut ensuite exclusivement donné, auraient fait presque la moitié de la nation grecque. Chez les Orientaux, c'était le nom général par lequel on désignait les Grecs. »

MITFORD, *Histoire de la Grèce*, vol. 1^{er}.

NOTE DEUXIÈME.

Pag. 20..... LE ROI SARDANAPALE, FILS D'ANACYNDARAXES, etc.

« Pour cette expédition, il prit seulement l'élite de la phalange, mais avec toutes ses troupes légères. Au bout d'un jour de marche il arriva à Anchiale, ville qui passe pour avoir été fondée par Sardanapale, roi d'Assyrie. Les fortifications, par leur étendue, offraient encore, au temps d'Arrianus, le caractère de grandeur que les Assyriens affectaient singulièrement dans les ouvrages de ce genre. On y trouva un monument qui représentait Sardanapale avec une inscription en lettres assyriennes et dans la langue de l'ancienne Assyrie, que les Grecs interprétèrent, bien ou mal, comme il suit : « Sardanapale, fils d'Anacyndaraxes, fonda en un jour Anchiale

« et Tharse. — Mangez, buvez, réjouissez-vous ; toutes les autres choses de ce monde ne valent pas une obole. »

« Supposons cette version exacte (et Arrien prétend qu'elle ne l'était pas), on pourrait se demander si l'intention du prince n'a pas été d'inviter à l'ordre et au bonheur civil un peuple naturellement turbulent, plutôt que de lui recommander l'excès des voluptés. Quel pouvait être, en effet, l'objet d'un roi d'Assyrie, en fondant de semblables villes dans des contrées si éloignées de sa capitale, et qui en étaient séparées par de si vastes étendues de déserts de sable et des chaînes de si hautes montagnes ? Et d'ailleurs, comment les habitants auraient-ils pu s'abandonner à ces plaisirs excessifs que le prince est supposé leur avoir recommandé ? Mais il vaut la peine d'observer que, sur les côtes sud de l'Asie mineure, des ruines de cités évidemment postérieures à Alexandre, et toutefois seulement nommées par l'histoire, étonnent aujourd'hui le voyageur par leur magnificence et leur élégance.

« Au milieu de la dévastation qui, sous un gouvernement barbare, s'est étendue dans les plus belles contrées du globe.... soit que ce fût les ressources du sol, du climat ou du commerce, il fallait que ces villes trouvassent des moyens extraordinaires pour prospérer.... D'où il peut être supposé que Sardanapale était dirigé par des vues plus justes que celles qu'on lui a communément attribuées. Mais ce monarque ayant été le dernier d'une dynastie détruite par une révolution, sa mémoire a dû être noircie naturellement par la politique de ses successeurs et de leurs partisans.

« La contradiction qu'offrent les traditions entre elles sur Sardanapale est frappante dans ce que Diodore rapporte de ce prince. »

MITFORD, *Histoire de la Grèce*, vol. 1^{er}.

LES DEUX FOSCARI,

TRAGÉDIE HISTORIQUE.

Le père est attendri, le prince est inflexible.

LE CRITIQUE.

PERSONNAGES.

FRANÇOIS FOSCARI, doge de Venise.

JACOPO FOSCARI, fils du doge.

JACQUES LOREDANO, patricien.

MARCO MEMMO, chef des Quarante.

BARBARIGO, sénateur.

Autres sénateurs, le conseil des Dix, gardes, serviteurs,
etc., etc.

MARINA, femme du jeune Foscari.

.....

(La scène se passe dans le palais ducal à Venise.)





Deveria del^a

A. P. Goddard sc.

LES DEUX FOSCAIRI.

CE SONT LES NOMS DES MALHEUREUX QUI M'ONT PRÉCÉDÉ ICI.

PUBLIÉ PAR L'ADVOCAT, JANVIER, 1925.

LES DEUX FOSCARI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Salle dans le palais ducal.)

LOREDANO ET BARBARIGO se rencontrent.

LOREDANO.

Où est le prisonnier ?

BARBARIGO.

Il se repose de la question.

LOREDANO.

L'heure fixée hier pour reprendre son jugement est
passée..... allons rejoindre nos collègues au conseil et
presser sa comparution.

BARBARIGO.

Accordons quelques minutes encore à ses membres
orturés ; il fut épuisé par la question d'hier, et peut
succomber si elle est répétée déjà.

LOREDANO.

Eh bien ?

BARBARIGO.

Je ne vous cède pas en amour de la justice, ni dans la haine des ambitieux Foscari, du père, du fils, de toute leur race dangereuse. Mais le malheureux a souffert au-delà de la constance la plus stoïque

LOREDANO.

Sans avouer son crime.

BARBARIGO.

Peut-être sans en avoir commis; il a avoué la lettre écrite au duc de Milan, et ses tortures expient à demi une semblable faiblesse.

LOREDANO.

Nous verrons.

BARBARIGO.

Vous poursuivez trop loin, Loredano, une haine héréditaire.

LOREDANO.

Et jusqu'où?

BARBARIGO.

Jusqu'à l'extermination.

LOREDANO.

Quand ils ne seront plus, vous pourrez parler ainsi... Rendons-nous au conseil.

BARBARIGO.

Un moment..... le nombre de nos collègues n'est pas encore complet, il en manque deux pour que nous puissions poursuivre.

LOREDANO.

Et le juge principal..... le doge?

BARBARIGO.

Non..... avec une force plus que romaine il siège toujours au tribunal dans ce malheureux procès contre son dernier et son unique fils.

LOREDANO.

Oui..... oui , son dernier.

BARBARIGO.

Rien ne peut vous toucher.

LOREDANO.

Est - il ému, croyez-vous ?

BARBARIGO.

Il ne le laisse pas voir.

LOREDANO.

C'est ce que j'ai remarqué..... Le misérable !

BARBARIGO.

Hier , m'a-t-on dit , à son retour dans l'appartement ducal , le vieillard s'est évanoui sur le seuil de la porte.

LOREDANO.

Il commence à sentir, enfin.

BARBARIGO.

C'est en grande partie votre ouvrage.

LOREDANO.

Ce ne devrait être que le mien.... mon père et mon oncle sont morts.

BARBARIGO.

J'ai lu leur épitaphe qui dit qu'ils sont morts par le poison.

LOREDANO.

Lorsque le doge eut déclaré qu'il ne se croirait jamais souverain qu'après la mort de Pierre Loredano, les deux frères languirent bientôt.... il est souverain.

BARBARIGO.

Souverain malheureux.

LOREDANO.

Que doivent-ils être, ceux qui font des orphelins?

BARBARIGO.

Mais est-ce le doge qui vous a rendu orphelin?

LOREDANO.

Oui.

BARBARIGO.

Quelles preuves?

LOREDANO.

Quand les princes veulent agir secrètement, les preuves et les poursuites sont également difficiles; mais j'ai assez des premières pour me passer des secondes.

BARBARIGO.

Mais vous vous adresserez aux lois?

LOREDANO.

A toutes les lois qu'il voudra nous laisser.

BARBARIGO.

Les lois sont telles dans cette cité, qu'elles rendent les réparations plus faciles que chez aucun peuple. Est-il vrai que vous avez écrit sur vos livres de commerce (source de richesse pour nos plus nobles ci-

toyens), *Le doge Foscari, mon débiteur pour la mort de Marco et de Piétro Loredano, mon père et mon oncle ?*

LOREDANO.

Cela est écrit.

BARBARIGO.

Et vous ne l'effacerez pas ?

LOREDANO.

Jusqu'à ce que le compte soit balancé.

BARBARIGO.

Et comment ?

(Deux sénateurs passent pour se rendre à la salle des Dix.)

LOREDANO.

Vous voyez que le nombre est complet ; suivez-moi.

(Loredano sort.)

BARBARIGO seul.

Te suivre ! j'ai long-temps suivi le sentier fatal que tu m'ouvrais, comme la vague suit celle qui la précède, et engloutit également le vaisseau naufragé et le malheureux qui fait entendre ses cris plaintifs dans ses flancs, entr'ouverts par les vents, où les eaux se précipitent ; mais ce fils et ce père pourraient toucher les éléments, et moi je dois le poursuivre sans relâche comme le feraient les vagues..... que ne puis-je le faire comme elles, en aveugle et sans remords !.... Mais le voici : calme-toi, mon cœur, ce sont tes ennemis, qu'ils soient tes victimes ; palpiterais-tu pour ceux qui t'ont presque brisé ?

(Les gardes entrent avec le jeune Foscari, etc.)

UN GARDE.

Laissons-le reposer. Seigneur, arrêtez-vous.

JACOPO FOSCARI.

Je te remercie, mon ami, je suis faible. Pourvu que tu n'encoures aucun reproche!...

LE GARDE.

J'en courrai le hasard.

JACOPO FOSCARI.

Sentiment généreux!.... j'ai trouvé quelque pitié, mais point de merci.... voici la première fois.

LE GARDE.

Et ce pourrait bien être la dernière, si ceux qui gouvernent nous voyaient.

BARBARIGO, s'avancant vers le garde.

Voici quelqu'un qui vous a vu. Cependant ne crains rien, je ne serai ni ton juge ni ton dénonciateur; quoique l'heure soit expirée, attends les derniers ordres du conseil des Dix..... j'en fais partie; en attendant qu'ils appellent, je t'autorise moi-même par ma présence : quand le dernier appel se fera entendre, nous entrerons ensemble.

JACOPO FOSCARI.

Quelle est cette voix?... celle de Barbarigo? l'ennemi de notre maison et l'un de mes juges!

BARBARIGO.

Pour balancer un tel ennemi, s'il existe, ton père fait aussi partie du tribunal.

JACOPO FOSCARI.

Il est vrai, il juge.

BARBARIGO.

N'accuse donc pas les lois de trop de sévérité, ces lois assez indulgentes envers un père pour lui permettre de donner sa voix dans une affaire aussi importante que celle du salut de l'état.....

JACOPO FOSCARI.

Et le salut de son fils. Je me sens défaillir; laissez-moi approcher, je vous prie, pour respirer un moment, de ce balcon qui domine les flots.

(Un officier qui entre va parler à l'oreille de Barbarigo.)

BARBARIGO, aux gardes.

Laissez-le approcher. Je ne dois pas lui parler davantage : par ce court entretien j'ai déjà violé mon devoir, et je suis obligé de rentrer dans la salle du conseil.

(Barbarigo sort.) (Le garde conduit Jacopo Foscari au balcon.)

LE GARDE.

Seigneur, le balcon est ouvert..... Comment êtes-vous ?

JACOPO FOSCARI.

Comme un enfant..... O Venise !

LE GARDE.

Et vos membres ?

JACOPO FOSCARI.

Mes membres ? que de fois ils m'ont porté bondissant sur cette onde azurée où je guidais la gondole, masqué comme un jeune gondolier au milieu de mes joyeux

rivaux, nobles comme moi, et nous disputant fièrement le prix de l'adresse et de la vigueur dans ce jeu de notre âge ! une troupe de beautés patriciennes et plébéiennes nous encourageait par leurs séduisants sourires, par l'expression de leurs tendres desirs en déployant leurs mouchoirs, et nous applaudissant des mains jusqu'au but !.... Que de fois d'un bras plus robuste j'ai fendu ces flots, opposant à leur résistance un sein plus audacieux ! avec le geste rapide du nageur, je rejetais en arrière ma chevelure humide, j'élevais en souriant ma bouche au-dessus de la mer qui la caressait comme une coupe ; suivant les flots dans leurs mouvements, plus ils s'élançaient, plus ils me soulevaient avec eux ; et souvent, en me jouant, je plongeais dans leurs gouffres de vert cristal, et j'allais toucher les coquillages et les plantes marines, invisible à ceux qui, restés sur le rivage, tremblaient de ne plus m'apercevoir. Soudain je reparaissais portant à la main les gages qui prouvaient que j'avais mesuré l'abyme ; je m'élevais en frappant avec bruit les vagues, et, donnant un libre cours à mon souffle long-temps suspendu, j'écartais avec dédain l'écume qui m'entourait, et je poursuivais ma carrière comme l'oiseau de la mer..... J'étais un enfant alors.

LE GARDE.

Aujourd'hui vous êtes un homme ; jamais on n'eut autant besoin d'un mâle courage.

JACOPO FOSCARI, regardant par le balcon.

Belle Venise, ma chère et unique patrie !.... Oh !

oui , maintenant je respire ! Comme cette brise de ton Adriatique est douce à mon visage ! l'impression même de l'air annonce la terre natale à mon sang , le rafraîchit et le calme . Quelle différence avec les vents brûlants des odieuses cyclades qui mugissaient autour de ma prison et affaissaient mon cœur !

LE GARDE.

La couleur revient sur vos joues . Que le ciel vous envoie la force pour supporter tout ce qu'on peut encore vous condamner à souffrir !.... Je tremble d'y songer .

JACOPO FOSCARI.

Ils ne me banniront plus !... Non.... non , qu'ils me torturent encore..... il me reste de la force .

LE GARDE.

Avouez , et vous ne subirez plus la question .

JACOPO FOSCARI.

J'ai avoué une première fois et une seconde , deux fois ils m'ont exilé .

LE GARDE.

Et la troisième ils vous ôteront la vie .

JACOPO FOSCARI.

Qu'ils me l'ôtent , pourvu que je sois enseveli dans la patrie qui me vit naître ; je préfère n'être plus que cendre ici , à vivre ailleurs .

LE GARDE.

Pouvez - vous tant aimer le sol qui vous hait ?

BYRON. — *Tome V.*

JACOPO FOSCARI.

Le sol !... oh ! non , ce sont les enfants du sol qui me persécutent ; mais ma terre natale me recevra comme une mère dans son sein ; je ne demande rien qu'un tombeau vénitien..... une prison, ce qu'ils voudront, pourvu que ce soit ici.

(Un officier entre.)

L'OFFICIER.

Amenez le prisonnier.

LE GARDE.

Seigneur, vous entendez l'ordre ?

JACOPO FOSCARI.

Oui, je suis accoutumé à de tels ordres ; c'est la troisième fois qu'ils m'ont torturé.... (*Au garde.*) Allons, prête-moi ton bras.

L'OFFICIER.

Prenez le mien, seigneur ; c'est mon devoir d'être auprès de votre personne.

JACOPO FOSCARI.

Vous..... vous êtes celui qui, hier, présidiez à mon supplice.... retirez - vous ! je marcherai seul.

L'OFFICIER.

Comme vous voudrez, seigneur, la sentence ne peut m'être attribuée, mais je n'osai pas désobéir au conseil quand.... les Dix....

JACOPO FOSCARI.

T'ont ordonné de m'étendre sur leur horrible instrument. Je t'en prie, ne me touche pas.... c'est-à-dire

à présent..... le temps viendra qu'ils renouvelleront leur ordre ; retire-toi jusque-là. Quand je regarde tes mains, le sang se fige dans mes membres qui frissonnent par anticipation de la torture, et sur mon front coule une sueur glacée comme si... Mais allons.... je l'ai supportée.... je puis la supporter..... Quel est l'aspect de mon père !

L'OFFICIER.

Son aspect accoutumé.

JACOPO FOSCARI.

La terre, le ciel, l'azur de l'Océan, l'éclat de notre ville, ses édifices, la gaité de sa place..... (le murmure joyeux des nations qu'elle rassemble, parvient même en ces lieux, dans ces salles des inconnus qui gouvernent, et des inconnus sans nombre condamnés à mourir en silence).... tout porte le même aspect, tout, et mon père aussi. Rien ne sympathise avec Foscari, pas même un Foscari..... Seigneur, je vous suis.

(J. Foscari et l'officier sortent, etc.)

MEMMO entre avec un sénateur.

Il est parti..... nous sommes venus trop tard..... Croyez - vous que les Dix siègeront long-temps aujourd'hui ?

LE SÉNATEUR.

On dit que le prisonnier s'obstine à persister dans son premier aveu; je n'en sais pas davantage.

MEMMO.

C'est déjà beaucoup ; les secrets de ce tribunal ter-

rible nous sont aussi cachés à nous premiers patriciens qu'au peuple.

LE SÉNATEUR.

Excepté les bruits accoutumés, qui (semblables aux contes faits sur ces spectres qui errent autour des édifices en ruines) n'ont jamais été prouvés ni entièrement réfutés : les hommes connaissent aussi peu les véritables actes de l'état que les mystères impénétrables de la tombe.

MEMMO.

Mais avec le temps nous faisons un pas vers ces secrets, et j'espère faire un jour partie des décevirs.

LE SÉNATEUR.

Ou être doge ?

MEMMO.

Oh ! pour cela non, si je puis l'éviter.

LE SÉNATEUR.

C'est le premier poste de l'État.... il peut être légitimement ambitionné et légitimement obtenu par de nobles aspirants.

MEMMO.

C'est à ceux-là que je le laisse : quoique né noble, mon ambition est bornée. Je préférerais être simple membre de la ligue de dix souverains unis entre eux, plutôt qu'un chef isolé quoique couronné.... Qui vient ici?... la femme de Foscari ?

(Marina entre avec une suivante.)

MARINA.

Quoi ! personne !.... J'ai tort, voici deux sénateurs.

MEMMO.

Noble dame, commandez-nous.

MARINA.

Moi commander!... Hélas! ma vie a été une longue et vaine prière.

MEMMO.

Je vous comprends, mais je ne dois pas répondre; et.....

MARINA, fièrement.

Il est vrai.... personne n'ose répondre ici, excepté sur le chevalet; personne n'ose questionner, excepté ceux.....

MEMMO, l'interrompant.

Noble dame! rappelle-toi où tu es.

MARINA

Où je suis... c'est ici le palais du père de mon époux.

MEMMO.

Le palais du doge.

MARINA.

Et la prison de son fils..... Oh! je ne l'ai point oublié. Et s'il n'y avait pas d'autres souvenirs plus frappants et plus amers, je remerciais l'illustre Memmo de me rappeler les plaisirs de ce lieu.

MEMMO.

- Soyez calme.

MARINA, levant les yeux vers le ciel.

Je le suis; mais ô toi, Dieu éternel! peux-tu continuer de l'être avec un monde tel que celui-ci?

MEMMO.

Votre mari peut encore être absous.

MARINA.

Il l'est dans le ciel. Je vous prie, sénateur, ne parlez pas de cela. Vous êtes un homme en place, le doge aussi ; il a un fils à la question en ce moment, et moi un époux. Ils sont là, ou ils y étaient du moins il y a une heure, face à face, l'un juge et l'autre accusé. Le condamnera-t-il ?

MEMMO.

Je ne crois pas.

MARINA.

S'il ne le fait, il en est qui les condamneront l'un et l'autre.

MEMMO.

Ils le peuvent.

MARINA.

Et en eux la puissance et la volonté s'accordent pour le mal.... mon époux est perdu.

MEMMO.

Ne parle pas ainsi ; c'est la justice qui prononce à Venise.

MARINA.

Si cela était, il n'y aurait plus de Venise ; mais qu'elle existe, pourvu que les bons ne meurent qu'à l'heure fixée par la nature. Les Dix la devancent et nous devons obéir. Ah ! un cri de douleur !

(Un faible cri se fait entendre.)

LE SÉNATEUR.

Écoutons.

MEMMO.

C'est un cri de.....

MARINA.

Non, non; ce n'est pas de mon époux.... de Foscari.

MEMMO.

C'était la voix....

MARINA.

Ce n'était pas la sienne. Non : lui pousser un cri ! non ; son père, à la bonne heure ; lui, non, il mourra en silence.

(Un nouveau cri de douleur.)

MEMMO.

Quoi ! encore ?

MARINA.

C'est sa voix, il m'a semblé : je ne veux pas le croire. S'il faiblissait, je ne puis cesser d'aimer ; cependant.... non.... non.... non.... ce doit être une cruelle torture que celle qui lui a arraché un gémissement.

LE SÉNATEUR.

Voudriez-vous dans votre ressentiment que votre époux souffrît en silence une douleur plus que mortelle ?

MARINA.

Nous avons tous nos tortures à supporter. Je n'ai point laissé stérile la noble maison de Foscari, quoiqu'ils privent de la vie le doge et son fils. En donnant le jour à ceux qui leur succéderont, j'ai souffert autant qu'ils souffriront eux-mêmes en le quittant : mais la joie était le terme de mes douleurs. Cependant elles

étaient assez déchirantes pour me faire pousser des cris, mais je me contins, car mon espérance était de mettre au jour des héros, et je ne voulais point les accueillir avec des larmes.

MEMMO.

Tout est silencieux à présent.

MARINA.

Peut-être tout est fini; mais je ne le crois pas: il s'est armé de toutes ses forces et brave ses bourreaux.

(Un officier entre brusquement.)

MEMMO.

Eh bien, ami, que cherchez-vous?

L'OFFICIER.

Un médecin. Le prisonnier s'est évanoui.

(L'officier sort.)

MEMMO.

Madame, il vaudrait mieux vous retirer.

LE SÉNATEUR.

Je vous prie, retirez-vous.

MARINA.

Laissez-moi. Je veux aller le secourir.

MEMMO.

Vous!.... rappelez-vous, madame, que l'entrée de cette salle n'est permise qu'aux Dix et à leurs familiers.

MARINA.

Oui, je sais qu'aucun de ceux qui y entrent n'en sort tel qu'il y est entré, et que plusieurs n'en sortent jamais. Mais on ne s'opposera pas à mon projet.

MEMMO.

Hélas ! ce n'est que vous exposer à un dur refus et à des doutes plus cruels.

MARINA.

Qui s'opposera à moi ?

MEMMO.

Ceux à qui le devoir le commandera.

MARINA.

C'est donc leur devoir de fouler aux pieds tout sentiment humain , tous les liens qui unissent l'homme à l'homme , et de rivaliser avec les démons qui un jour leur feront subir en retour les mêmes tortures !.... Je pénétrerai.

MEMMO.

Chose impossible.

MARINA.

J'en ferai l'essai , le désespoir défie même le despotisme. Il y a dans mon cœur de quoi me faire jour à travers les lances d'une armée , croyez-vous que quelques geoliers m'arrêteront ? Laissez-moi donc passer. Nous sommes dans le palais du doge. Je suis la femme de son fils , du fils innocent du doge , et ils m'entendront.

MEMMO.

Vous ne ferez qu'exaspérer ses juges.

MARINA.

Quels sont donc ces juges qui s'abandonnent à la colère ? Ce sont des assassins.... laissez-moi passer.

(Marina sort.)

LE SÉNATEUR.

Épouse infortunée !

MEMMO.

Ce n'est là qu'un désespoir ! Elle ne sera pas admise sur le seuil.

LE SÉNATEUR.

Et quand même, elle ne pourrait sauver son époux, mais voici l'officier de retour.

(L'officier passe avec une autre personne.)

MEMMO.

Je ne croyais pas que les Dix fussent capables même de cette pitié ou permissent qu'on secourût l'accusé.

LE SÉNATEUR.

Pitié ! Est-ce pitié de rappeler à la vie le malheureux qui n'échappe à la mort que par cet évanouissement, dernière ressource de la nature contre l'excès de la douleur ?

MEMMO.

Je m'étonne qu'on ne le condamne pas sans tant de délais.

LE SÉNATEUR.

Telle est leur politique. On le laisse vivre parce qu'il ne craint pas la mort. On le bannit, parce qu'excepté la cité qui l'a vu naître, toute la terre est pour lui une vaste prison, et que l'air qu'il respire sous un climat étranger lui semble un poison lent qui le consume sans le faire périr.

MEMMO.

Plus d'une preuve confirme ses crimes ; mais il ne les avoue pas.

LE SÉNATEUR.

Aucune, excepté la lettre qu'il dit avoir adressée au duc de Milan, sachant bien qu'elle tomberait entre les mains du sénat qui le ferait reconduire à Venise.

MEMMO.

Comme un prévenu.

LE SÉNATEUR.

Sans doute, mais dans sa patrie..... et c'est tout ce qu'il demandait, à ce qu'il affirme.

MEMMO.

L'accusation des présents fut prouvée.

LE SÉNATEUR.

Pas clairement, et l'accusation d'homicide a été annulée par la confession que fit sur son lit de mort Nicolas Érizzo, meurtrier du dernier chef des Dix.

MEMMO.

Et pourquoi donc ne pas l'acquitter?

LE SÉNATEUR.

C'est aux Dix à répondre; car il est bien connu qu'Almoro Donato, comme je l'ai dit, fut tué par Érizzo pour une vengeance particulière.

MEMMO.

Il faut qu'il y ait quelque chose de plus, dans cet étrange procès, que les crimes dont on charge Foscarini. Mais voici deux membres du conseil des Dix... retirons-nous.

(Memmo sort avec le sénateur.)

(Loredano entre avec Barbarigo.)

BARBARIGO, à Loredano.

C'en était trop : croyez-moi, il n'était pas bien de laisser continuer la procédure dans un tel moment.

LOREDANO.

Ainsi donc le conseil doit se séparer et la justice s'arrêter, parce qu'une femme sera venue s'introduire au milieu de nos délibérations !

BARBARIGO.

Non. Ce n'est pas ce motif dont je veux parler. Vous avez vu l'état du prisonnier.

LOREDANO.

Et n'est-il pas revenu à lui ?

BARBARIGO.

Pour succomber encore à la moindre torture.

LOREDANO.

C'est ce qu'on n'a pas essayé.

BARBARIGO.

Vainement vous voudriez murmurer. La majorité du conseil était contre vous.

LOREDANO.

Graces à vous, seigneur, et au vieux doge, qui avez ajouté vos voix à celles qui l'ont emporté sur la mienne.

BARBARIGO.

Je suis juge, mais je dois avouer que cette partie de notre sévère devoir qui prescrit la question et nous force d'être témoins des tortures, me fait désirer.....

LOREDANO.

Quoi !

BARBARIGO.

Que vous éprouviez quelquefois ce que j'éprouve toujours.

LOREDANO.

Allez, vous êtes un enfant, aussi faible dans vos sentiments que dans vos résolutions; un souffle vous émeut, un soupir vous ébranle, une larme vous trouble.... excellent juge pour Venise! et digne compagnon de ma politique!

BARBARIGO.

Il n'a pas répandu une larme.

LOREDANO.

Deux fois il a poussé un cri.

BARBARIGO.

Un saint martyr en eût fait autant, même avec la couronne céleste devant les yeux, s'il eût souffert une torture aussi cruelle. Mais il n'a point crié pour implorer la pitié. Aucune parole, aucun gémissement ne lui a échappé; et ces deux cris n'étaient point l'expression d'une prière, mais ils lui ont été arrachés par des transes déchirantes.

LOREDANO.

Il a murmuré plusieurs fois, entre ses dents, des phrases mal articulées.

BARBARIGO.

Je n'ai pu m'en apercevoir. Vous étiez près de lui.

LOREDANO.

Je l'ai entendu.

BARBARIGO.

Il me semble, et j'en ai été surpris, que, touché de compassion, vous avez été le premier à appeler des secours quand il s'est évanoui.

LOREDANO.

Je croyais que c'était son dernier soupir.

BARBARIGO.

Et ne vous ai-je pas entendu dire que sa mort et celle de son père satisferaient le plus ardent de vos vœux !

LOREDANO.

S'il meurt innocent, c'est-à-dire sans avouer son crime, il sera plaint.

BARBARIGO.

Quoi ! voudriez-vous immoler aussi sa mémoire ?

LOREDANO.

Voudriez-vous que son rang fût transmis à ses enfants, comme cela aurait lieu s'il meurt non flétri....

BARBARIGO.

Quoi ! guerre aussi à ses enfants ?

LOREDANO.

Et à toute sa race, jusqu'à l'extinction de la sienne ou de la mienne.

BARBARIGO.

Et la cruelle agonie de son épouse, et la contrainte que s'imposait le front noble et altier de son vieux

père , dont la douleur se trahissait rarement par un léger frémissement , ou par quelques larmes bientôt essuyées sur son visage austère..... quoi! rien ne t'a touché? (Loredano sort.) Il est silencieux dans sa haine , comme Foscari l'était dans ses souffrances ; et l'infortuné m'a plus ému par son silence que je n'aurais pu l'être par mille cris. O scène affreuse quand sa femme égarée est survenue dans la salle et a vu ce que nous-mêmes nous pouvions à peine regarder , quoique depuis longtemps habitués à de pareils spectacles! Je ne veux plus y penser , de peur d'oublier dans cette pitié pour nos ennemis leurs anciens outrages , et de perdre le fruit de la vengeance que Loredano poursuit pour lui et pour moi. Ah! mon cœur se contenterait de moindres représailles que celles qu'il cherche , et je voudrais modérer sa profonde haine par des pensées plus douces. Mais , du moins , Foscari a un répit d'une heure accordé aux instances des anciens du conseil , émus sans doute par l'aspect de sa femme dans le tribunal et par les tourments de l'accusé..... Ah! les voici. Quel air languissant et malheureux! je ne puis supporter davantage la vue d'un tel spectacle.... Allons faire mes efforts pour adoucir Loredano.

(Barbarigo sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Appartement dans le palais du doge.)

LE DOGE ET UN SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR.

EST-CE votre plaisir de signer maintenant le rapport, ou de différer jusqu'à demain?

LE DOGE.

Maintenant; je l'ai examiné hier : il n'y manque plus que la signature; donnez-moi la plume. (Le doge s'assied et signe le papier.) Voilà, seigneur.

LE SÉNATEUR, regardant le papier.

Vous avez oublié de signer.

LE DOGE.

Quoi! il n'est pas signé? Ah! je m'aperçois que mes yeux s'affaiblissent avec l'âge; je n'ai pas vu que la plume était sans encre.

LE SÉNATEUR plonge la plume dans l'écritoire, et place le papier devant le doge.

Votre main tremble, monseigneur : permettez-moi de.....

LE DOGE.

J'ai fini, je vous remercie.

LE SÉNATEUR.

Ainsi cet acte approuvé par vous et par les dix, donne la paix à Venise.

LE DOGE.

Il y a long-temps qu'elle n'en avait joui : puisse-t-elle être aussi long-temps sans reprendre les armes!

LE SÉNATEUR.

Voici presque trente-quatre ans de guerre continue avec les Turcs ou les princes d'Italie ; la république avait besoin de quelque repos.

LE DOGE.

Sans doute : je la trouvai reine de l'Océan, et je la laisse maîtresse de la Lombardie ; c'est une consolation pour moi d'avoir ajouté à son diadème les pierres précieuses de Brescia et de Ravenne. Crema et Bergame sont aussi sous ses lois. Ses domaines se sont accrus sous mon règne, tandis qu'elle n'a rien perdu de son empire sur mer.

LE SÉNATEUR.

C'est la vérité.... Vous méritez la reconnaissance de notre patrie.

LE DOGE.

Peut-être.

BYRON. — *Tome V.*

LE SÉNATEUR.

La patrie devrait le témoigner.

LE DOGE.

Je ne me suis pas plaint, seigneur.

LE SÉNATEUR.

Mon bon prince, pardonnez.....

LE DOGE.

Pourquoi ?

LE SÉNATEUR.

Mon cœur saigne pour vous.

LE DOGE.

Pour moi, seigneur ?

LE SÉNATEUR.

Et pour votre....

LE DOGE.

Arrêtez !

LE SÉNATEUR.

Je ne saurai me taire, mon prince; j'ai trop d'obligations à vous et à votre maison pour ne pas plaindre votre fils.

LE DOGE.

Cela entre-t-il dans votre commission ?

LE SÉNATEUR.

Quoi donc, seigneur ?...

LE DOGE.

Ces vains discours sur des choses que vous ignorez..... mais le traité est signé, rapportez -le à ceux qui vous ont envoyé.

LE SÉNATEUR.

J'obéis. J'étais aussi chargé par le conseil de vous prier d'assigner une heure pour sa convocation.

LE DOGE.

Dites-leur de choisir l'heure qu'ils voudront..... maintenant, à l'instant même, si cela leur fait plaisir..... je suis le serviteur de l'État.

LE SÉNATEUR.

Ils vous accorderont quelque temps pour vous reposer.

LE DOGE.

Il n'est pas de repos pour moi, aucun, veux-je dire, qui puisse faire perdre une heure à l'État. Qu'ils se rassemblent quand ils voudront, je serai à mon poste, et l'on m'y verra tel que je fus toujours.

(Le sénateur sort.)

(Le doge reste silencieux.)

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Prince!

LE DOGE.

Parle.

LE SERVITEUR.

L'illustre épouse de votre fils demande une audience.

LE DOGE.

Introduis-la..... Pauvre Marina!

(Le serviteur sort.) (Le doge reste silencieux comme tout-à-l'heure.)

(Marina entre.)

MARINA.

Je viens, mon père, au moment peut-être où vous voudriez rester seul.

LE DOGE.

Vous pouvez toujours venir auprès de moi, ma fille; disposez de mon temps quand l'État ne le réclame point.

MARINA.

Je désirais vous parler de lui.

LE DOGE.

De votre époux?

MARINA.

Et de votre fils.

LE DOGE.

Continuez, ma fille.

MARINA.

J'avais obtenu des Dix la permission de rester auprès de mon époux pendant un nombre d'heures limitées.

LE DOGE.

Vous l'aviez obtenue.

MARINA.

Cette permission est révoquée.

LE DOGE.

Par qui?

MARINA.

Par les Dix. Nous étions parvenus au pont des Soupirs que je me préparais à passer avec Foscari, lorsque le sombre gardien de ce pont fut le premier à faire des difficultés. Un messenger fut envoyé aux

Dix, mais le tribunal avait levé sa séance ; n'ayant aucune autorisation écrite, je fus repoussée en m'entendant dire que jusqu'à ce que cette haute cour se rassemblât, les murs du cachot nous sépareraient encore.

LE DOGE.

En effet, cette formalité a été omise, dans la précipitation avec laquelle la cour s'est ajournée : et jusqu'à ce qu'elle se réunisse, il est douteux que vous obteniez rien.

MARINA.

Jusqu'à ce qu'elle se réunisse ! et quand elle se réunira, on le soumettra de nouveau à la question ! C'est par une nouvelle torture que nous devons acheter cette entrevue d'un époux et de sa femme !... O Dieu ! tu es témoin de l'outrage fait au plus saint des nœuds.

LE DOGE.

Mon enfant !... mon enfant !

MARINA, (brusquement.)

Ne m'appellez pas votre enfant. . . . vous n'aurez bientôt plus d'enfant : vous n'en méritez pas. . . . vous qui parlez si froidement d'un fils dont l'infortune arracherait des larmes de sang à des Spartiates ! Quoiqu'ils ne pleurassent pas leurs fils qui mouraient en combattant, est-il écrit qu'ils les vissent périr sans tendre les mains pour les sauver ?

LE DOGE.

Vous me voyez, je ne puis pleurer. . . . je voudrais

le pouvoir..... mais, si j'avais autant de vies qu'il reste de cheveux blancs sur cette tête; si cette toque ducale était le diadème de la terre, et cette bague, gage de mon hymen avec les vagues, un talisman pour les calmer..... je donnerais le tout pour lui.

MARINA.

Il en faudrait moins pour le sauver.

LE DOGE.

Cette seule réponse prouve que vous ne connaissez pas Venise. Hélas! comment le pourriez-vous? Elle ne se connaît pas elle-même dans tous ses mystères. Écoutez-moi..... ceux qui en veulent à Foscari n'en veulent pas moins à son père. La ruine de celui-ci ne sauverait pas son fils. Ils tendent au même but par des moyens différents, et c'est..... mais ils n'ont pas encore vaincu.

MARINA.

Ils vous ont écrasé.

LE DOGE.

Pas encore..... je vis.

MARINA.

Et votre fils..... combien de temps vivra-t-il encore?

LE DOGE.

Il vivra, j'espère; et malgré tout ce qu'il a souffert..... il vivra autant d'années et plus heureux que son père. Ce jeune téméraire a tout détruit avec cette lettre que lui avait dictée son impatience de revenir dans sa patrie. C'est un crime que je ne puis nier ni

pallier, comme père ni comme doge. S'il avait patienté..... un peu plus long-temps encore dans son exil..... j'avais des espérances..... il les a toutes détruites..... il faut qu'il retourne.

MARINA.

A l'exil !

LE DOGE.

Je l'ai dit.

MARINA.

Et ne puis-je aller avec lui ?

LE DOGE.

Vous savez bien que cette demande vous a été refusée deux fois par le conseil des Dix ; elle vous serait encore moins accordée une troisième depuis qu'une aggravation d'offense les rend plus sévères pour votre époux.

MARINA.

Sévères ? dites atroces ! ces vieillards, un pied dans la tombe, et dont les yeux affaiblis ne répandent d'autres larmes que celles de la caducité ; ces démons incarnés au front à demi chauve, aux mains tremblantes, et dont la tête est aussi flétrie que leur cœur est dur, ils jugent, exilent, condamnent à mort comme si la vie n'était rien de plus précieux que le sentiment éteint dans leur sein infernal.

LE DOGE.

Vous ne savez pas.....

MARINA.

Je sais..... oui..... je sais et vous devriez savoir aussi,

ce me semble..... que ce sont des démons : se peut-il qu'ils soient des hommes, eux qui ayant reçu le jour et sucé le lait d'une femme..... aimé ou parlé d'amour..... donné leurs mains pour contracter des vœux sacrés..... bercé leurs enfants sur leurs genoux et peut-être gémi sur leurs douleurs , leurs périls ou leur mort..... vos semblables enfin par la forme du moins, se peut-il qu'ils soient des hommes après en avoir agi avec les vôtres comme ils ont fait..... et avec vous-même, vous qui les soutenez ?

LE DOGE.

Je vous pardonne parce que vous êtes mal informée.

MARINA.

Vous savez tout et vous ne sentez rien.

LE DOGE.

J'ai tant souffert que les paroles ont cessé de faire impression sur moi.

MARINA.

Oui ! sans doute ! vous avez vu couler le sang de votre fils et vous n'avez pas frémi ; après tout, que sont les paroles d'une femme ? que sont ses larmes pour vous faire impression ?

LE DOGE.

Femme, cette douleur plaintive, je te le dis, n'est rien dans la balance auprès de celle..... mais j'ai pitié de toi, ma pauvre Marina.

MARINA.

Aie pitié de mon époux, ou cesse de me plaindre

moi - même ; aie pitié de ton fils !.. toi en avoir pitié !
c'est un mot inconnu à ton cœur..... comment est-il
sorti de tes lèvres ?

LE DOGE.

Je supporte ces reproches, quoiqu'ils m'outragent !
Si tu pouvais seulement lire.....

MARINA.

Ce n'est pas sur ton front, ni dans tes yeux, ni
dans tes actes..... Où verrais - je donc cette sympa-
thie..... où est-elle ?

LE DOGE, tournant les yeux vers la terre.

Là.

MARINA.

Dans la terre ?

LE DOGE.

Vers laquelle je tends : quand elle pèsera sur ce
cœur, plus léger enfin, quoique chargé du marbre
funèbre, alors vous me connaîtrez mieux.

MARINA.

Êtes-vous donc, en effet, tant à plaindre ?

LE DOGE.

A plaindre ! Personne ne joindra jamais à mon nom
ce mot, par lequel les hommes marquent leur orgueil
trionphant : mon nom sera toujours tel que je l'ai
porté, tel que je le reçus.

MARINA.

Si ce n'étaient les pauvres enfants de celui que tu
ne peux ou que tu ne veux pas sauver, ce nom fini-
rait avec toi.

LE DOGE.

Plût au ciel ! il eût mieux valu pour mon fils de n'être pas né : j'en dis autant pour moi..... J'ai vu notre maison déshonorée.

MARINA.

C'est faux ! Jamais dans le sein d'un mortel n'a palpité un cœur plus franc, plus noble, plus fidèle, plus aimant, plus loyal. Je ne voudrais pas changer mon époux, victime de l'exil, des persécutions, des tortures ; opprimé, foulé aux pieds, vivant ou mort : non, je ne le changerais pas pour un prince ou pour le chevalier le plus illustre de la fable ou de l'histoire, quand il aurait un monde entier pour le soutenir. Deshonore !.... lui, déshonore ! Je te dis, ô Doge, que c'est Venise qui se déshonore : le nom de Foscari sera son plus honteux reproche, non pour ce qu'il a fait, mais pour ce qu'il a souffert..... C'est vous tous qui êtes des traîtres ! Tyrans ! si vous aimiez votre patrie comme cette victime, qui passe des chaînes aux tortures, et se soumet à tout plutôt qu'à l'exil, vous vous prosterneriez à ses genoux et lui demanderiez le pardon de votre insigne outrage.

LE DOGE.

Il fut, en effet, tout ce que vous avez dit. Je supportai avec plus de calme la mort des deux fils que le ciel m'a redemandés, que le déshonneur de Jacopo.

MARINA.

Encore ce mot de déshonneur !

LE DOGE.

N'a-t-il pas été condamné ?

MARINA.

N'est-ce que le coupable qui est condamné ?

LE DOGE.

Le temps peut réhabiliter sa mémoire..... je l'espère..... il était mon orgueil, mon..... Mais tout est inutile à présent..... Je ne versai jamais beaucoup de larmes ; je pleurai cependant le jour qu'il naquit : ces larmes étaient un présage.

MARINA.

Je dis qu'il est innocent..... et, ne le serait-il pas, devons-nous renier notre sang et nos proches aux jours de la fatalité ?

LE DOGE.

Je ne le renie point. Mais j'ai d'autres devoirs que ceux d'un père, et dont l'état n'a pu me dispenser : deux fois j'ai reçu un refus..... Il faut les remplir.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Un message des Dix.

LE DOGE.

Qui l'apporte ?

LE DOMESTIQUE.

Le noble Loredano.

LE DOGE.

Lui!.... qu'il entre!

(Le domestique sort.)

MARINA.

Dois-je me retirer?

LE DOGE.

Peut-être ce n'est pas nécessaire, s'il s'agit de votre époux, et sinon..... (A Loredano qui entre.) Eh bien, seigneur, quel est votre plaisir?

LOREDANO.

Je vous apporte celui des Dix.

LE DOGE.

Ils ont bien choisi leur envoyé.

LOREDANO.

C'est leur choix qui m'amène ici.

LE DOGE.

Il fait honneur à leur sagesse et plus encore à leur courtoisie..... Poursuivez.

LOREDANO.

Nous avons décidé.

LE DOGE.

Nous.

LOREDANO.

Le conseil des Dix.

LE DOGE.

Quoi! se sont-ils rassemblés, et sans m'en avertir?

LOREDANO.

Ils ont voulu respecter votre sensibilité et votre vieillesse?

LE DOGE.

Voilà du nouveau..... quand ont-ils épargné l'une ou l'autre? Je les remercie pourtant.

LOREDANO.

Vous savez qu'ils ont le pouvoir d'agir sans la présence du Doge.

LE DOGE.

Il y a quelques années que je sais cela, long-temps avant que je devinsse Doge ou que j'eusse rêvé à un tel avancement. Vous n'avez nul besoin de m'instruire, seigneur; j'étais membre du conseil que vous n'étiez qu'un jeune patricien.

LOREDANO.

Oui, du temps de mon père; je l'ai entendu dire à lui et à l'amiral son frère, votre altesse doit se le rappeler; tous deux moururent subitement.

LE DOGE.

Si cela est, mieux vaut mourir ainsi que dans une longue agonie.

LOREDANO.

Sans aucun doute; cependant la plupart des hommes préférèrent jouir de tous les jours que la nature leur accorde.

LE DOGE.

Votre oncle et votre père n'en ont-ils pas joui?

LOREDANO.

C'est ce que la tombe sait mieux que nous: ils sont morts subitement, comme je disais.

LE DOGE.

Est-ce une chose si étrange que vous deviez répéter ce mot avec emphase?

LOREDANO.

Elle est si loin d'être étrange, que selon moi jamais mort ne fut aussi naturelle que la leur ! Ne pensez-vous pas de même ?

LE DOGE.

Que penser de deux hommes mortels ?

LOREDANO.

Qu'ils ont des ennemis mortels.

LE DOGE.

Je vous comprends, vos pères étaient mes ennemis et vous êtes en tout leur héritier.

LOREDANO.

Vous savez mieux que personne si je dois l'être.

LE DOGE.

Je le sais. Vos pères furent mes ennemis, et j'ai entendu parler de certains bruits. J'ai lu aussi leur épitaphe qui attribue leur mort au poison. Peut-être est-elle aussi vraie que la plupart des épitaphes, mais ce n'en est pas moins une fable.

LOREDANO.

Qui ose le dire ?

LE DOGE.

Moi !... il est vrai que vos pères furent mes ennemis, non moins déclarés que leur fils peut l'être. Je leur rendis haine pour haine, mais je fus ouvertement leur ennemi. Je n'employai jamais de cabale dans le conseil, ou dans la république ; jamais je n'entrepris rien en secret contre leur vie par le fer ou le poison. Vous existez, en voilà une preuve.

LOREDANO.

Je ne crains rien.

LE DOGE.

Vous n'avez rien à craindre d'un homme tel que moi ; si j'étais ce que vous me supposez , depuis longtemps vous seriez hors d'état d'éprouver la crainte.....
Haissez-moi ; je m'en inquiète peu.

LOREDANO.

Je ne savais pas encore qu'un noble dans Venise n'avait rien à craindre pour sa vie de la colère d'un doge , je veux dire par des moyens avoués.

LE DOGE.

Mais , moi , Seigneur , je suis , ou j'étais du moins , quelque chose de plus qu'un simple doge par mon sang , mon caractère et mes actions ; ils le savent , ceux qui craignaient de m'élire et qui ont fait tous leurs efforts pour m'accabler. Soyez persuadé qu'avant ou depuis cette époque , si j'avais mis de l'importance à votre absence , un mot de ma bouche eût suscité des gens qui vous eussent rendu nul ; mais j'ai toujours observé avec le plus grand respect toutes les lois , non-seulement celles que vous avez dépassées contre mon autorité comme je le prouverais si j'étais disposé à m'en prévaloir contre vous , je ne dis vous que parce que je vous considère comme une voix entre dix..... mais , je le répète , j'ai observé avec autant de respect qu'un prêtre observe le culte de l'autel , tous les décrets qui ne m'ont imposé que le sacrifice de mon sang , de mon repos , de ma sûreté , de tout enfin excepté de

mon honneur ; je les ai observés pour la gloire, les intérêts, et le bonheur de l'État. Maintenant, seigneur, remplissez votre commission.

LOREDANO.

Il est décrété que sans répéter la question ou continuer un examen judiciaire qui ne sert qu'à montrer l'opiniâtreté du coupable, les Dix le dispensent de la loi qui prescrit la torture jusqu'à un aveu complet ; d'ailleurs le prisonnier ayant en partie confessé son crime en ne pas niant la lettre adressée au duc de Milan, les Dix ordonnent que Jacopo Foscari retournera au lieu de son exil dans la même galère qui l'a transporté ici.

MARINA.

Dieu soit loué ! Au moins ils ne le traîneront plus devant cet horrible tribunal. S'il pensait comme moi, le plus heureux destin pour lui et pour tous serait d'échapper à une telle patrie.

LE DOGE.

Ce n'est pas là une pensée vénitienne, ma fille.

MARINA.

Non, elle est trop humaine ! puis - je partager son exil ?

LOREDANO.

C'est ce dont les Dix n'ont point parlé.

MARINA.

Je m'y attendais ; ce serait trop humain encore. Mais cela me sera-t-il interdit ?

LOREDANO.

Il n'en a pas été question.

MARINA, au doge.

Alors, mon père, vous pourrez obtenir ou m'accorder vous-même cette faveur. (*A Loredano.*) Et vous, seigneur, vous ne vous opposerez point à ma prière d'accompagner mon époux ?

LE DOGE.

Je tâcherai.

MARINA.

Et vous, seigneur ?

LOREDANO.

Madame, ce n'est pas à moi d'anticiper sur le bon plaisir du tribunal.

MARINA.

Le plaisir ! quel mot pour parler des décrets de....

LE DOGE.

Ma fille, savez-vous en présence de qui vous parlez ?

MARINA.

En présence d'un prince et de son sujet.

LOREDANO.

Sujet !

MARINA.

Oh ! ce mot vous offense ?... eh bien ! vous êtes son égal, comme vous le croyez : mais vous ne le seriez pas s'il était un simple laboureur.... Eh bien ! oui, vous êtes un prince, un noble souverain ; et que suis-je, moi ?

LOREDANO.

La fille d'une noble maison.

MARINA.

Et l'épouse du fils d'une autre non moins noble.
Quels sont ceux dont la présence pourrait imposer
silence à mes libres pensées ?

LOREDANO.

Les juges de votre époux.

LE DOGE.

Et la déférence due au mot le plus frivole que prononcent ceux qui gouvernent Venise.

MARINA.

Réservez ces maximes pour la populace de vos ouvriers timides, de vos marchands, de vos esclaves grecs et dalmates ; pour vos tributaires, vos citoyens muets, votre noblesse en masque, vos sbires, vos espions, vos esclaves des galères, et tous ceux qui vous croient les êtres d'un autre monde pire que celui-ci, graces à vos enlèvements et vos noyades nocturnes, à vos cachots pratiqués sous le palais ou sous l'onde même ; graces à vos réunions mystérieuses, vos condamnations secrètes et vos soudaines exécutions ; votre pont des soupirs, votre chambre de la torture et vos barbares instruments ! gardez ces maximes pour ceux qui vous redoutent ; mais, moi, je ne vous crains pas. Je vous connais ; et j'ai éprouvé jusqu'où va votre méchanceté dans le procès infernal de mon époux : traitez-moi comme vous l'avez traité..... vous l'avez déjà fait en commençant par lui. Qu'ai-je donc

ant à craindre de vous, quand je serais une timide? et j'espère ne l'être pas.

LE DOGE.

entendez, elle parle en insensée.

MARINA.

arle sans prudence, mais non en insensée.

LOREDANO.

une, les paroles prononcées dans cette en-
ie me suivent pas au-delà du seuil, si ce n'est
ue le Doge et moi nous nous adressons pour
ce de l'État. Doge! avez-vous une réponse à
dre?

LE DOGE.

du Doge, et peut-être aussi celle d'un père.

LOREDANO.

message est pour le Doge.

LE DOGE.

nien, répondez que le Doge choisira son am-
ur, ou dira en personne ce qu'il conviendra.....
it au père.....

LOREDANO.

ie rappelle le mien..... Adieu. Je salue cette
dame, et le Doge avec respect.

(Loredano sort.)

MARINA.

-vous satisfait?

LE DOGE.

uis ce que vous voyez.

MARINA.

Et c'est un mystère.

LE DOGE.

Tout est mystère pour les mortels; qui peut les comprendre si ce n'est celui qui les créa? ou s'ils le peuvent, le petit nombre de ces génies privilégiés qui ont long-temps étudié l'homme et médité sur les pages sanglantes qu'offrent son esprit et son cœur, ceux-là n'obtiennent qu'une science fatale à l'adepte qui la poursuit. Tous les crimes que nous trouvons dans les autres, la nature en a jeté le germe dans nous. Tous nos avantages sont ceux de la fortune; la naissance, la richesse, la beauté, sont des accidents; et quand nous criions contre le destin, nous devrions bien nous souvenir que la fortune ne prend que ce qu'elle a donné..... tout le reste n'est que notre nudité, notre convoitise, nos appétits, notre vanité, héritage universel qui nous force à lutter comme nous pouvons, et moins dans les plus humbles rangs, où la faim confond tout dans un seul besoin vulgaire, et, réduisant l'homme à la loi première, celle de se nourrir au prix de ses sueurs, écarte toutes les passions, excepté la peur de la famine. Tout est vil, faux et vide.... tout n'est qu'une vaine argile depuis le premier homme jusqu'au dernier..... l'urne du prince et le vase du potier. Notre gloire est fondée sur le souffle des hommes, notre vie de même; sa durée sur des jours, nos jours sur les saisons, tout notre être enfin sur quelque chose qui n'est pas nous..... Nous sommes donc esclaves, les grands comme les petits..... rien ne découle de notre

volonté..... notre volonté elle-même ne dépend pas moins d'un fétu de paille que d'un orage ; et alors que nous croyons conduire les autres , nous le sommes nous-mêmes vers la mort, qui arrive indépendamment de notre choix et de notre acte, ainsi que a naissance. Voilà ce qui me fait croire que nous levons avoir péché dans quelque ancien monde, et que celui-ci est un enfer..... heureusement il n'est pas éternel.

MARINA.

Voilà des choses dont nous ne pouvons juger sur la terre.

LE DOGE.

Et comment nous jugerons-nous les uns les autres, nous qui sommes tous formés de la terre, et moi qui suis appelé à juger mon fils ? J'ai gouverné ma patrie fidèlement... victorieusement... j'en invoque la preuve, le tableau de ce qu'elle était et celui de ce qu'elle est ; mon règne a doublé ses domaines ; et en récompense, Venise reconnaissante m'a laissé ou va me laisser seul.

MARINA.

Et Foscari ? j'oublierai tout si l'on me laisse avec lui.

LE DOGE.

On vous y laissera ; ils ne pourront le refuser.

MARINA.

Et s'ils me le refusent, je fuirai avec lui.

LE DOGE.

Chose impossible ! et où fuiriez-vous ?

MARINA.

Je ne sais, peu m'importe..... en Syrie, en Égypte, chez les Ottomans, partout, pourvu que nous respirions sans être enchaînés, sans être entourés d'espions et exempts des édits des inquisiteurs d'état.

LE DOGE.

Quoi! voudrais-tu avoir un apostat pour époux, et en faire un traître?

MARINA.

Il ne l'est pas! ce nom est dû à la patrie qui exile loin d'elle ses meilleurs et ses plus braves citoyens; la tyrannie est la pire des trahisons. Crois-tu qu'il n'y ait de rebelles que les sujets? le prince qui néglige ou qui viole son mandat, est plus criminel qu'un chef de voleurs.

LE DOGE.

Je ne puis m'accuser d'un tel manque de foi.

MARINA.

Non, tu es fidèle, tu obéis à des lois qui, comparées à celles de Dracon, rendent celles-ci un code de clémence.

LE DOGE.

J'ai trouvé la loi; je ne l'ai pas faite. Si j'étais un sujet, je pourrais proposer des améliorations; mais comme prince, je ne voudrais pas pour l'honneur de ma famille changer la charte laissée par nos pères.

MARINA.

L'établirent-ils pour la ruine de leurs enfants?

LE DOGE.

Sous de telles lois, Venise s'est élevée au rang où elle est..... république digne par ses actions, sa durée, sa puissance, et, j'ose l'assurer, par sa gloire, (car nous avons eu des ames romaines parmi nous); oui, digne de rivaliser avec tout ce que furent Rome et Carthage dans leurs beaux jours, alors que les peuples gouvernaient par des sénats.

MARINA.

Dites plutôt qu'ils gémissaient sous une cruelle oligarchie.

LE DOGE.

Peut-être..... mais ils faisaient la conquête du monde : dans de tels états un individu, qu'il soit au plus haut rang ou au dernier et sans nom, n'est rien, quand la politique du gouvernement tend à de grandes fins.

MARINA.

Cela veut dire que vous êtes plus doge que père.

LE DOGE.

Cela veut dire que je suis citoyen avant tout. Si nous n'avions pas eu pendant plusieurs siècles des milliers de citoyens semblables, Venise ne serait plus. Nous en aurons toujours, j'espère.

MARINA.

Maudite soit la ville dont les lois voudraient étouffer celles de la nature!

LE DOGE.

Si j'avais autant de fils que j'ai d'années, je les au-

rais donnés, non sans douleur; mais je les aurais donnés tous à l'état pour le servir sur mer et sur terre, ou pour lui obéir s'il le fallait encore, hélas! dans l'ostracisme, l'exil, les fers et tout ce que décréterait la volonté de Venise.

MARINA.

Et voilà le patriotisme! c'est à mes yeux la dernière barbarie. Laissez-moi voir votre fils. Le vénérable conseil des Dix, malgré sa jalouse cruauté, persécutera-t-il une faible femme jusqu'à lui refuser l'accès du cachot de son époux?

LE DOGE.

Je prendrai sur moi de donner l'ordre de vous y laisser pénétrer.

MARINA.

Et que dirai-je à Foscari de la part de son père?

LE DOGE.

Qu'il obéisse aux lois.

MARINA.

Et rien de plus? Ne le verrez-vous pas avant son départ? Ce sera peut-être la dernière fois.

LE DOGE.

La dernière..... mon fils..... la dernière fois que je verrai le dernier de mes enfants! Dites-lui que j'irai.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La prison de Jacopo Foscari.)

JACOPO FOSCARI, seul.

POINT de clarté, si ce n'est cette faible lueur qui me montre des murs dont l'écho n'a jamais répété que les accents de la douleur, le soupir d'une longue captivité, le bruit des pieds chargés de chaînes, le gémissement de la mort, l'imprécation du désespoir; et voilà cependant pourquoi je suis revenu à Venise avec la timide espérance, il est vrai, que le temps, qui use jusqu'au marbre, aurait détruit la haine dans le sein des hommes; mais je ne les connaissais pas; il faut que je consume ici mon propre cœur, qui ne battit jamais pour Venise qu'avec l'émotion de la colombe éloignée de son nid, au moment où elle prend l'essor pour aller revoir sa jeune famille. (*Il s'approche du mur.*) Quels sont ces caractères tracés le long de ce mur inexorable? Cette pâle lueur me permettra-t-elle de les deviner! ah! ce sont les noms des malheureux qui m'ont précédé ici.... les dates de leur et les courtes expressions d'une douleur trop

cruelle pour la plupart d'entre eux. Cette pierre contient leur histoire comme une épitaphe, et la plainte du pauvre captif est gravée sur la barre de son cachot, comme le souvenir de l'amant sur l'écorce de l'arbre où son chiffre est entrelassé avec celui de sa bien-aimée. Hélas! je reconnais quelques noms qui me furent familiers, et flétris comme le mien que je vais leur ajouter comme propre à figurer dans une semblable chronique écrite et lue par des malheureux seuls.

(Il grave son nom.)

(Un familier des Dix entre.)

LE FAMILIER.

Je vous apporte votre nourriture.

JACOPO FOSCARI.

Déposez-la par terre; je n'ai plus faim; mais mes lèvres sont desséchées..... où est l'eau?

LE FAMILIER.

Ici.

JACOPO FOSCARI, après avoir bu.

Je vous remercie, je suis mieux.

LE FAMILIER.

J'ai ordre de vous informer que la continuation de votre procès est différée.

JACOPO FOSCARI.

Jusques à quand?

LE FAMILIER.

Je l'ignore..... J'ai aussi l'ordre d'admettre votre illustre épouse.

JACOPO FOSCARI.

Ah ! ils s'adoucissent donc..... j'avais cessé de l'espérer ; il était temps.

(Marina entre.)

MARINA.

Mon bien-aimé !

JACOPO FOSCARI, l'embrassant.

Ma fidèle épouse, ma tendre amie ! quel bonheur !

MARINA.

Nous ne nous séparerons plus.

JACOPO FOSCARI.

Comment ! voudrais-tu partager mon cachot ?

MARINA.

Oui, et la torture, le tombeau..... je voudrais tout partager avec toi ; mais le tombeau le plus tard possible, car là nous ne nous connaissons plus ; cependant, je le partagerais volontiers avec toi..... tout, excepté une nouvelle séparation ; c'en est trop d'avoir survécu à la première ! comment es-tu ? et tes membres épuisés ? Hélas ! pourquoi le demander ? ta pâleur.....

JACOPO FOSCARI.

C'est le plaisir inattendu de te revoir sitôt, qui a refoulé tout mon sang dans mon cœur et rendu mon visage semblable au tien, car tu es pâle aussi, ma tendre Marina.

MARINA.

C'est l'effet de l'obscurité de cet éternel cachot qui ne connut jamais les rayons du soleil ; la torche du fa-

milier jette aussi une sombre lueur qui semble ajouter aux ténèbres plutôt que les dissiper, en mêlant aux vapeurs du cachot sa fumée bitumineuse ; elle entoure d'un nuage tout ce que nous considérons , même tes yeux..... mais non..... comme ils étincellent !

JACOPO FOSCARI.

Et les tiens !..... mais je suis ébloui par la torche.

MARINA.

Je l'eusse été sans sa flamme..... pouvais - tu voir ici ?

JACOPO FOSCARI.

Rien d'abord ; mais l'habitude et le temps m'ont familiarisé avec les ténèbres ; et le pâle demi-jour de ses rayons qui se glissent à travers les fissures faites par les vents , était plus doux à mes regards que la splendeur du soleil quand il dorait de ses riches rayons d'autres édifices que ceux de Venise ; un moment avant que tu entrasses..... j'écrivais.

MARINA.

Quoi ?

JACOPO FOSCARI.

Mon nom ; regarde, le voici..... auprès du nom de celui qui me précéda dans ce lieu , si les dates du cachot disent vrai.

MARINA.

Et qu'est-il devenu ?

JACOPO FOSCARI.

Ces murs se taisent sur la fin des captifs ; ils ne savent nous en donner qu'un soupçon. Jamais des

murs plus sinistres n'existent sur la terre, excepté ceux qu'on élève sur les morts ou sur les hommes condamnés à un supplice prochain..... *Qu'est-il devenu?* tu me le demandes..... la même question peut-être sera bientôt faite sur moi et obtiendra la même réponse..... le doute et le soupçon de la terreur..... à moins que tu ne fasses mon histoire.

MARINA.

Moi!

JACOPO FOSCARI.

Et pourquoi non? tous alors parleront de moi : la tyrannie du silence est peu durable; et quoique les événements restent cachés, les gémissements des hommes justes brisent toute espèce de ciment et même celui d'un tombeau! Je n'ai rien à craindre pour ma mémoire, mais c'est pour ma vie; cependant je ne sens aucune crainte.

MARINA.

Ta vie est en sûreté.

JACOPO FOSCARI.

Et ma liberté.

MARINA.

L'ame doit se créer la sienne.

JACOPO FOSCARI.

Noble parole! mais ce n'est qu'un son. L'ame est beaucoup..... elle n'est pas tout. L'ame m'a donné le courage de risquer la mort et la torture, plus cruelle encore (si la mort n'est qu'un sommeil); je les ai

bravées sans gémir, ou du moins le cri que j'ai poussé a plutôt fait honte à mes juges qu'à moi ; mais ce n'est pas tout, il est des choses plus pénibles.... telles que cet étroit cachot où je puis respirer pendant maintes années.

MARINA.

Hélas ! et cet étroit cachot est tout ce qui t'appartient dans ce vaste état dont ton père est le prince.

JACOPO FOSCARI.

Cette pensée ne peut guère me consoler. Mon sort est commun à plusieurs ; plus d'un captif gémit dans un cachot, mais aucun comme moi, si près du palais de son père..... cependant quelquefois mon cœur se relève, et l'espérance brille parmi ces faibles lueurs mêlées d'atomes de poussière qui composent tout notre jour ; car, excepté la torche du geolier et un ver-luisant qui s'est laissé prendre la nuit dernière dans les toiles de cette araignée, je n'ai rien vu qui ressemblât à un rayon. Hélas ! je sais jusqu'où le courage peut nous soutenir, car j'en ai, je l'ai prouvé devant les hommes ; mais il s'affaisse dans la solitude ; mon ame est sociale.

MARINA.

Je serai avec toi.

JACOPO FOSCARI.

Ah ! s'il était possible ! mais c'est ce qu'ils ne m'accorderont jamais.... ils me le refuseront encore, et je serai seul : sans compagnons.... sans livres.... ces peintures mensongères des hommes menteurs. J'ai demandé

ces esquisses, qu'ils appellent annales, histoire, et qu'ils lèguent à la postérité comme des portraits..... on a rejeté ma demande, ces murs sont donc devenus mon étude.... tableaux plus fidèles de l'histoire de Venise, malgré leurs lacunes et leurs taches sinistres, que cette salle non loin d'ici, où l'on voit la longue suite des doges, avec le récit de leurs actions et leurs dates.

MARINA.

Je viens t'apprendre le résultat de leur dernière délibération sur ton sort.

JACOPO FOSCARI.

Je le sais.....regarde !

(Il montre ses membres pour rappeler ses tortures.)

MARINA.

Non..... non..... ce n'est plus cela..... ils renoncent à cette atrocité.

JACOPO FOSCARI.

Qu'ont-ils donc décidé ?

MARINA.

Que tu retournes à Candie.

JACOPO FOSCARI.

Alors ma dernière espérance est déçue. Je pouvais endurer la prison..... elle était à Venise; je pouvais supporter la torture, il y avait quelque chose dans l'air natal qui soutenait mon courage comme un vaisseau qui, agité par les orages de l'Océan, continue sa course orgueilleuse sur les vagues soulevées; mais loin de Venise, dans cette île maudite d'esclaves, de captifs,

d'infidèles..... telle que le débris d'un naufrage, mon ame semblaît dépérir dans mon sein, et j'y mourrai peu à peu, si l'on m'y renvoie.

MARINA.

Et ici ?

JACOPO FOSCARI.

Je mourrai tout d'un coup et d'une mort moins longue et moins douloureuse. Quoi ! voudraient-ils me refuser le sépulcre de mes pères comme ma maison et mon héritage ?

MARINA.

Mon époux ! j'ai demandé de t'accompagner sans partager ce désespoir ; ton amour pour une patrie ingrate et tyrannique est une passion et non du patriotisme. Quant à moi, pourvu que je puisse te voir calme et libre dans la jouissance de la terre et de l'air, peu m'importe sous quel climat, dans quelle contrée ; cet amas de palais et de maisons n'est point un paradis ; ses premiers habitants furent de malheureux exilés.

JACOPO FOSCARI.

Oui, et je sais combien ils étaient malheureux.

MARINA.

Pourtant tu sais que, bannis et fuyant les Tartares dans ces îles..... leur antique énergie, qui était tout ce qui leur restait de l'héritage de Rome, fonda peu à peu la Rome de l'Océan. Un malheur qui souvent conduit à d'heureux résultats, doit-il donc t'accabler ainsi ?

JACOPO FOSCARI.

Si j'avais quitté ma terre natale, comme les anciens patriarches, errant à la recherche d'une autre région avec leurs troupeaux; si j'avais été banni comme les juifs de Sion, ou comme nos pères, expulsés par Attila de la fertile Italie, dans ces îles désertes, j'aurais donné quelques larmes à ma première patrie, objet de mes pensées; mais ensuite je me serais réuni à mes compagnons d'infortune pour me créer une nouvelle patrie et un autre état. Peut-être j'aurais pu supporter cela..... cependant je ne sais.

MARINA.

Pourquoi non? C'était un sort commun à des milliers d'hommes, et que des myriades doivent subir encore.

JACOPO FOSCARI.

Oui.... nous n'entendons parler que des travaux de ceux qui survécurent dans une nouvelle patrie, de leur nombre, de leurs succès. Mais qui peut compter ceux dont les cœurs se brisèrent en silence après le départ, et qui périrent de cette maladie (1), qui offre à la vue les vastes prairies de la terre natale sur l'abyme des flots, et produit une telle illusion pour le pauvre exilé, que, dans son délire, on a peine à l'empêcher d'y porter ses pas! Ne vous souvient-il plus de cette mélodie (2) qui charme les douloureux regrets du triste montagnard éloigné du diadème de neige, dont les

(1) La calenture; voyez la note.

(2) Allusion au rantz des vaches et aux effets de cet air suisse.

frimas couronnent ses rochers? ces modulations sont pour lui un poison délicieux qui lui cause la mort. Vous appelez cela faiblesse; c'est force, selon moi... c'est la source de tout sentiment généreux.... qui n'aime point sa patrie ne peut rien aimer.

MARINA.

Obéis-lui alors; c'est elle qui te bannit.

JACOPO FOSCARI.

Oui, tu dis vrai. C'est la malédiction d'une mère, qui pèse sur mon ame.... la marque en est empreinte sur moi : les exilés dont tu parles partirent par nations; leurs bras s'entrelaçaient dans la route, leurs tentes étaient dressées à côtés les unes des autres.... Je suis seul.

MARINA.

Tu ne le seras plus.... j'irai avec toi.

JACOPO FOSCARI.

Ma tendre Marina, et nos enfants!

MARINA.

Je crains que l'odieuse politique de l'état (qui veut que tous les liens soient comme des fils qu'il puisse briser à son gré), ne permette pas qu'ils viennent avec nous.

JACOPO FOSCARI.

Et pourras-tu les laisser?

MARINA.

Oui, avec douleur; mais.... je pourrais les laisser, malgré leur bas âge, pour t'apprendre à être toi-même

un homme : apprends de moi à maîtriser tes sentiments, quand des devoirs impérieux l'exigent.... notre premier devoir, sur la terre, c'est de savoir souffrir.

JACOPO FOSCARI.

N'ai-je pas souffert?

MARINA.

Beaucoup trop d'une injuste tyrannie, et assez pour t'enseigner à ne pas reculer devant une sentence qui, comparée à ce que tu as déjà éprouvé, pourrait s'appeler clémence.

JACOPO FOSCARI.

Ah ! vous n'avez jamais été bannie de Venise.... vous n'avez jamais vu ses beaux édifices dans le lointain, pendant que chaque sillon que traçait la proue du navire semblait être imprimé dans votre cœur ; vous n'avez jamais cru voir le jour descendre sur les clochers de la terre natale, et les décorer de l'or et de la pourpre de ses rayons ; et après avoir rêvé confusément de ce doux spectacle, vous ne vous êtes jamais réveillée sans le retrouver.

MARINA.

Je partagerai ton exil ; pensons à notre départ de cette cité chérie, puisque tu veux absolument l'aimer, et le conseil t'en témoigne sa reconnaissance. Nos enfants resteront confiés aux soins du doge et de mes oncles : il faut partir avant la nuit.

JACOPO FOSCARI.

C'est bientôt ; verrai-je mon père ?

MARINA.

Tu le verras.

JACOPO FOSCARI.

Où ?

MARINA.

Ici, ou dans la salle ducale..... c'est ce qu'il n'a point dit : je voudrais que tu supportasses ton exil comme lui.

JACOPO FOSCARI.

Ne le blâme point ; parfois je murmure un moment ; mais pouvait-il autrement agir ? Un témoignage de sensibilité et de compassion , de sa part , n'aurait fait qu'attirer sur sa tête vénérable les soupçons des Dix, et accumulé de nouvelles disgrâces sur moi.

MARINA.

Quelles angoisses t'ont-ils donc épargnées ?

JACOPO FOSCARI.

Celle de quitter Venise sans vous voir lui et toi... ce qui m'avait été refusé lors de mon premier exil.

MARINA.

Cela est vrai , et en cela je suis , moi , aussi redevable à l'état , et je lui devrai bien davantage quand je fuirai avec toi sur la mer..... loin , bien loin..... serait-ce aux limites de la terre , pour ne plus revoir cette odieuse injuste et.....

JACOPO FOSCARI.

Ne la maudis point ; si je me tais , qui osera accuser ma patrie ?

MARINA.

Les hommes et les anges ! le sang des milliers de victimes, dont la vapeur s'élève au ciel... les gémissements des esclaves enchaînés, des captifs plongés dans les cachots, des mères, des épouses, des fils, des pères, et des sujets asservis à dix vieillards; enfin, ce qui n'est pas la moindre accusation, ton silence. Si tu pouvais parler en sa faveur, qui voudrait louer comme toi?

JACOPO FOSCARI.

Puisqu'il le faut, occupons-nous de notre départ. Qui vient ici?

(Loredano entre, suivi par des familiers.)

LOREDANO, aux familiers.

Retirez-vous, mais laissez la torche.

(Les familiers sortent.)

JACOPO FOSCARI.

Soyez le bienvenu, noble seigneur; je ne croyais pas que rien pût vous attirer dans un lieu si peu digne de votre présence.

LOREDANO.

Ce n'est pas la première fois que j'ai visité ces lieux.

MARINA.

Ce ne serait pas la dernière, si chacun était récompensé selon son mérite. Venez-vous ici pour nous insulter, pour nous servir d'espion ou d'otage?

LOREDANO.

Aucune de ces choses n'entre dans ma charge, noble

dame ; je suis envoyé pour annoncer à votre époux le décret des Dix.

MARINA.

Cette obligeance était inutile.... on le connaît.

LOREDANO.

Comment ?

MARINA.

Je l'ai instruit de l'indulgence de vos collègues, avec moins de douceur, sans doute, que votre sensibilité délicate l'eût désiré ; mais il en est instruit. Si vous venez chercher nos actions de grâces, recevez-les, et retirez-vous. Ce cachot est assez noir sans vous, et plein de reptiles non moins dégoûtants, quoique moins nuisibles.

JACOPO FOSCARI.

Je vous prie de vous calmer. A quoi bon de telles paroles ?

MARINA.

Pour lui apprendre qu'il est connu.

LOREDANO.

Que la noble dame jouisse du privilège de son sexe.

MARINA.

J'ai des fils, seigneur, qui un jour vous remercieront mieux.

LOREDANO.

Vous ferez bien de les élever sagement.... Foscari... vous connaissez donc votre sentence ?

JACOPO FOSCARI.

Il faudra retourner à Candie ?

LOREDANO.

Oui..... pour la vie.

JACOPO FOSCARI.

Pas pour long-temps.

LOREDANO.

Pour la vie, dis-je.

JACOPO FOSCARI.

Et moi, je répète, pas pour long-temps.

LOREDANO.

Après un an de prison à la Canée.... vous aurez la liberté de parcourir toute l'île.

JACOPO FOSCARI.

C'est une même chose pour moi..... que cette liberté et l'emprisonnement qui la précédera. Est-il vrai que mon épouse m'accompagnera ?

LOREDANO.

Oui, si elle y consent.

MARINA.

Qui a obtenu cette justice ?

LOREDANO.

Quelqu'un qui ne fait pas la guerre aux femmes.

MARINA.

Mais, qui opprime les hommes : toutefois, qu'il reçoive mes remerciements pour la seule faveur que j'eusse voulu solliciter ou recevoir de lui et de ceux qui lui ressemblent.

LOREDANO.

Il les accepte comme on les lui offre.

MARINA.

Qu'ils lui prospèrent autant que je le désire! C'en est assez.

JACOPO FOSCARI.

Est-ce là, seigneur, tout votre message? Nous avons peu de temps pour nous préparer, et vous voyez que votre présence afflige cette dame, qui sort d'une famille aussi noble que la vôtre.

MARINA.

Plus noble!

LOREDANO.

Comment plus noble?

MARINA.

Comme étant plus généreuse! Nous disons le généreux coursier, pour exprimer la pureté de sa race; née à Venise, où nous ne voyons que des coursiers de bronze, c'est ce que j'ai entendu dire à ces Vénitiens qui ont parcouru les côtes de l'Égypte et celles de l'Arabie; pourquoi ne dirions-nous pas l'homme généreux? Si la race est quelque chose, c'est par ses vertus plutôt que par son ancienneté; et la mienne, qui est aussi ancienne que la vôtre, est plus noble par les enfants qu'elle a produits.... oui.... cessez de me regarder en fronçant le sourcil.... Allez, allez consulter votre arbre généalogique si riche de feuilles et de fruits, et rougissez de trouver des ancêtres qui auraient rougi d'un tel fils..... homme au cœur dévoré de haine.

JACOPO FOSCARI.

Encore, Marina!

MARINA.

Encore, toujours ! ne voyez-vous pas qu'il vient ici rassasier sa haine en contemplant notre infortune ? qu'il la partage.

JACOPO FOSCARI.

Ce serait difficile.

MARINA.

Rien de plus aisé ; il la partage à présent.... oui..... il peut cacher le trait qui le déchire, sous le masque d'un front de marbre et d'un air d'ironie ; mais il le sent. Quelques paroles de la vérité confondent les ministres de Satan comme Satan lui-même ; j'ai éprouvé son ame un moment, comme avant peu elle le sera à jamais par le feu éternel. Vois comme il s'éloigne de moi avec effroi, emportant à la main des ordres de mort, d'emprisonnement et d'exil pour les distribuer parmi ses semblables ; ce sont ses armes, mais non son armure, car je l'ai percé jusqu'au fond de son cœur de glace..... je m'inquiète peu de ses regards menaçants.... nous ne pouvons que mourir.... il vivra, c'est pour lui le pire des supplices. Chaque jour l'enchaîne davantage au tentateur.

JACOPO FOSCARI.

Voilà de la démence.

MARINA.

Peut-être..... et qui nous a jetés dans la démence ?

LOREDANO.

Laissez-la parler ; cela ne me blesse point.

MARINA.

C'est faux! vous veniez ici pour jouir d'un lâche triomphe en considérant froidement des maux infinis. Vous veniez pour être sollicité en vain.... pour observer nos larmes, pour contempler le triste état auquel vous avez réduit le fils d'un prince... mon époux; en un mot, vous veniez fouler aux pieds les malheureux, ce qui fait horreur au bourreau autant que lui-même fait horreur à tous les hommes! Avez-vous réussi? Nous sommes malheureux, seigneur, aussi malheureux que pouvaient nous rendre vos complots, et que la vengeance pouvait le désirer; êtes-vous insensibles, sénateurs de Venise?

LOREDANO.

Comme des rochers.

MARINA.

Frappés de la foudre, ils ne sentent pas, mais ils n'en sont pas moins brisés; viens, Foscari, allons, laissons ce lâche, seul digne habitant de ce cachot qu'il a rempli souvent, mais qui ne le sera jamais comme il devrait l'être tant qu'il n'y gémissera pas sous le poids des fers.

Le doge entre.

JACOPO FOSCARI.

Mon père!

LE DOGE, l'embrassant.

Jacopo! mon fils!... mon fils!

JACOPO FOSCARI.

Mon père! mon père! qu'il y a long-temps que je ne t'avais entendu prononcer mon nom..... notre nom.

LE DOGE.

Mon fils, si tu pouvais savoir.

JACOPO FOSCARI.

J'ai rarement murmuré, seigneur !

LE DOGE.

Je sens trop que tu dis vrai.

MARINA, montrant Loredano.

Doge, regardez !

LE DOGE.

Je le vois..... que veux-tu dire ?

MARINA.

Prudence !

LOREDANO.

C'est la vertu dont cette noble dame aurait le plus besoin ; elle fait bien de la recommander.

MARINA.

Misérable ! ce n'est pas une vertu , mais la politique de ceux qui sont forcés de communiquer avec le vice. C'est comme telle que je la recommande , de même que je la recommanderais à quelqu'un dont les pas seraient dans le sentier d'une vipère.

LE DOGE.

Ma fille , paroles superflues ; je connais Loredano depuis long-temps.

LOREDANO.

Vous pourriez le connaître mieux.....

MARINA.

Oui, il ne pourrait pas le connaître pire.

JACOPO FOSCARI.

Mon père, ne perdons pas ces heures à écouter d'inutiles reproches..... est-ce, en effet, notre dernière entrevue ?

LE DOGE.

Tu vois ces cheveux blancs.

JACOPO FOSCARI.

Et je sens, d'ailleurs, que les miens ne blanchiront jamais. Embrassez-moi, mon père ! Je vous aimai toujours..... et jamais plus qu'aujourd'hui : je vous confie mes enfants..... les enfants de votre dernier enfant. Qu'ils soient pour vous tout ce qu'il fut lui-même jadis, et jamais ce qu'il est à présent ; ne pourrai-je pas les voir aussi ?

MARINA.

Non..... pas ici.

JACOPO FOSCARI.

Ils peuvent voir leur père partout.

MARINA.

Je ne voudrais pas qu'ils vissent leur père dans un lieu qui, mêlant la crainte à l'amour, glacerait leur sang dans leur cœur. Aucun soin ne leur a manqué, leur sommeil fut toujours tranquille, ils ignorent que leur père est un proscrit. Je sais bien que son destin sera un jour leur héritage, mais qu'il n'afflige pas du moins leur enfance. Leurs cœurs ouverts à l'amour le sont encore à la terreur : ils pourraient être frappés de cette humide obscurité de ces ondes verdâtres qui flottent au-dessus du lieu où nous nous trouvons,

car le cachot profond sous le niveau de la mer exhale sa vapeur pestilentielle à travers chaque crevasse. Ce n'est point une atmosphère pour eux, quoique vous puissiez la respirer sans danger, vous mon père, vous mon époux, et vous surtout comme le plus digne, vous noble Loredano.

JACOPO FOSCARI.

Je n'y avais pas réfléchi, je me rends. Je partirai donc sans les voir ?

LE DOGE.

Non..... ils vous attendront dans mon appartement.

JACOPO FOSCARI.

Et dois-je les quitter tous ?

LOREDANO.

Il le faut.

JACOPO FOSCARI.

Pas un scul ?

LOREDANO.

Ils sont à l'état.

MARINA.

Je croyais qu'ils étaient à moi.

LOREDANO.

Oui, dans tout ce qui tient aux soins maternels.

MARINA.

C'est-à-dire dans tout ce qui est pénible. S'ils sont malades, on me les laisse pour leur donner mes soins ; s'ils meurent, c'est à moi de les ensevelir et de les pleurer ; mais s'ils vivent, on en fera des soldats, des

sénateurs, des esclaves, des exilés..... ce qu'on voudra ; ou si ce sont des filles à riches douaires, on les donnera pour femmes ou pour maîtresses aux nobles afin de les séduire. Voilà les soins de l'état pour les fils et les mères.

LOREDANO.

L'heure approche et le vent est propice.

JACOPO FOSCARI.

Comment le savez-vous ici, où jamais le vent ne souffle en liberté ?

LOREDANO.

Il était favorable quand je suis venu. La galère est à la portée du trait de la Riva di Schiavoni.

JACOPO FOSCARI.

Mon père, je vous prie de me précéder pour préparer mes enfants à voir leur père.

LE DOGE.

Sois ferme, mon fils.

JACOPO FOSCARI.

Je ferai tous mes efforts pour l'être.

MARINA.

Adieu, adieu du moins à cet odieux cachot, et à celui dont les bons offices ont, en partie, causé votre captivité.

LOREDANO.

Et sa délivrance.

LE DOGE.

Il dit vrai.

JACOPO FOSCARI.

Sans doute; mais je ne lui dois que d'échanger mes chaînes pour d'autres plus pesantes. Il le sait..... je ne lui fais aucun reproche.

LOREDANO.

Le temps presse, seigneur

JACOPO FOSCARI.

Hélas! je ne croyais guère quitter avec tant de regrets un semblable séjour : mais quand je pense que chaque pas qui m'éloigne de ce cachot m'éloigne aussi de Venise, je me retourne vers ces murs humides, et.....

LE DOGE.

Mon fils! point de larmes.

MARINA.

Laissez-les couler : il n'a point pleuré sur le chevalier, ici elles ne sauraient lui faire honte, elles soulageront son cœur..... ce cœur trop tendre..... et je trouverai une heure pour essuyer ses larmes ou y mêler les miennes. Je pleurerais maintenant, mais je ne veux point donner cette satisfaction à ce misérable..... Partons; doge, précède-nous.

LOREDANO, au geolier.

La torche!

MARINA.

Oui, éclaire-nous, comme pour nous conduire à un bûcher funèbre, pendant que Loredano nous suit avec le deuil d'un héritier.

LE DOGE.

Mon fils, vous êtes faible, prenez cette main.

JACOPO FOSCARI.

Hélas! faut-il que la jeunesse s'appuie sur la vieille, et moi qui devais être le soutien de la vôtre?

LOREDANO.

Prenez ma main.

MARINA.

Ne la touche pas, Foscari; c'est le dard d'un serpent. Seigneur, tenez-vous à l'écart. Soyez sûr que si votre main devait nous tirer du gouffre où nous sommes plongés, aucune des nôtres ne s'avancerait pour la saisir : viens, Foscari, prends la main que l'autel t'a donnée, elle n'a pu te sauver, mais elle te soutiendra toujours.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Salle dans le palais ducal.)

LOREDANO, BARBARIGO.

BARBARIGO.

avez-vous confiance dans un tel projet?

LOREDANO.

BARBARIGO.

sera cruel pour sa vieillesse.

LOREDANO.

es plutôt qu'il est généreux de la soulager du
du gouvernement.

BARBARIGO.

lui brisera le cœur.

LOREDANO.

vieillesse n'a plus de cœur qui puisse se briser ;
celui de son fils sur le point de l'être ; excepté
de sensibilité qu'il a eu dans son cachot , il est
resté insensible.

RON. — *Tome V.*

BARBARIGO.

Son visage, oui, je vous l'accorde ; mais je l'ai vu quelquefois dans un calme si plein de désespoir, que la douleur la plus bruyante n'avait rien à lui envier. Où est-il ?

LOREDANO.

Dans la partie du palais qu'il habite, avec son fils et toute la race des Foscari.

BARBARIGO.

Se disant adieu.

LOREDANO.

Le dernier adieu..... comme celui que le vieillard dira bientôt à son duché.

BARBARIGO.

Quand donc s'embarque le fils ?

LOREDANO.

Aussitôt après ce long adieu..... il est temps de les avertir de nouveau. ●

BARBARIGO.

Arrêtez, n'allez pas abrégér leurs moments.

LOREDANO.

Ce ne sera pas moi..... nous avons des affaires importantes. Ce jour sera le dernier du règne du vieux doge, comme il sera le premier du dernier bannissement de son fils..... voilà ma vengeance.

BARBARIGO.

Selon moi, elle va trop loin.

LOREDANO.

Elle est modérée..... elle n'exige même pas mort pour mort, règle de représailles de tous les temps; ils me devront encore le meurtre de mon père et de mon oncle.

BARBARIGO.

Le Doge n'a-t-il pas fortement nié d'en être coupable?

LOREDANO.

Sans doute.

BARBARIGO.

Et vos soupçons n'en ont-ils pas été ébranlés?

LOREDANO.

Non.

BARBARIGO.

Mais si cette déposition doit être obtenue par notre influence mutuelle dans le conseil, que ce soit avec tous les égards que réclament son âge, son rang et ses actions.

LOREDANO.

Autant de cérémonie que vous voudrez, pourvu que la chose se fasse; vous pouvez, et peu m'importe, lui envoyer le Conseil à genoux (comme Barberousse fit au pape), pour lui demander d'avoir la courtoisie d'abdiquer.

BARBARIGO.

Et s'il refuse?

LOREDANO.

Nous en élirons un autre, et le rendrons nul.

BARBARIGO.

Mais les lois nous soutiendront-elles?

LOREDANO.

Quelles lois?... Les Dix sont la loi ; et s'ils ne l'étaient pas , je me ferais législateur dans cette occasion.

BARBARIGO.

A vos risques et périls.

LOREDANO.

Il n'y en a aucun ; je vous dis que nos pouvoirs vont jusque-là.

BARBARIGO.

Mais il a deux fois déjà sollicité la permission de se retirer ; deux fois on s'y est opposé.

LOREDANO.

Raison de plus pour la lui accorder une troisième.

BARBARIGO.

Sans qu'il le demande?

LOREDANO.

Cela prouvera l'impression produite par ses premières instances. Si elles partent du cœur , il sera reconnaissant ; sinon , son hypocrisie sera punie. Nos collègues viennent maintenant de se réunir ; allons nous joindre à eux , et soyez ferme pour cette seule fois. J'ai préparé des arguments qui ne peuvent manquer de les convaincre ; et puisque leurs pensées , leur but , ont été sondés , n'allez pas , vous , nous arrêter avec vos scrupules , et tout réussira.

BARBARIGO.

Si j'étais sûr que ceci ne fût pas pour le père le prélude d'une persécution semblable à celle qu'a éprouvée le fils, je vous appuierais.

LOREDANO.

Il est en sûreté, je vous dis; ses quatre-vingt-cinq ans dureront ce qu'ils pourront..... ce n'est qu'à son rôle qu'on en veut.

BARBARIGO.

Mais les princes déposés n'ont pas long - temps à vivre.

LOREDANO.

Encore moins les vieillards qui comptent presque un siècle.

BARBARIGO.

Et pourquoi ne pas attendre quelques années ?

LOREDANO.

Parce que nous avons assez long-temps attendu, et qu'il a vécu, lui, trop long - temps. Allons au conseil.

(Loredano sort avec Barbarigo.)

(Memmo et un sénateur entrent.)

LE SÉNATEUR.

Une convocation pour nous rendre au conseil des dix, et pourquoi ?

MEMMO.

Les Dix seuls peuvent répondre; ils n'ont guère habitude de faire deviner leurs desseins par des pro-

clamations préalables. Nous sommes convoqués ; il suffit.....

LE SÉNATEUR.

Oui , pour eux , mais non pour nous : je voudrais savoir pourquoi.

MEMMO.

Vous le saurez tout-à-l'heure si vous obéissez , ou vous n'en apprendrez pas moins pourquoi vous auriez dû obéir.

LE SÉNATEUR.

Je n'ai pas l'intention de m'opposer à eux ; mais.....

MEMMO.

Dans Venise *mais* est un traître..... plus de mais , à moins que vous ne vouliez passer sur le pont des soupirs dont peu reviennent.

LE SÉNATEUR.

Je me tais.

MEMMO.

Pourquoi hésiter ainsi ? Les Dix ont appelé à leur délibération vingt - cinq patriciens membres du sénat.... nous sommes du nombre vous et moi , honorés tous deux , il me semble , par le choix ou par le hasard qui nous réunit à un corps si auguste.

LE SÉNATEUR.

Il est vrai..... je ne dis plus rien.

MEMMO.

Comme nous espérons , seigneur , et comme nous pouvons légitimement espérer en qualité de nobles

patriciens , d'être un jour décemvirs , c'est assurément une école de sagesse pour les délégués du sénat, d'être ainsi admis, quoique novices, à assister aux mystérieuses assemblées du conseil.

LE SÉNATEUR.

Rendons-nous-y ; nous devons estimer à un haut prix ses secrets.

MEMMO.

Oui, puisqu'il en coûterait la vie de les divulguer ; sans doute ils valent quelque chose pour vous et pour moi.

LE SÉNATEUR.

Je n'ai point cherché une place dans le sanctuaire ; mais élu, quoique malgré moi, je remplirai mon devoir.

MEMMO.

Ne soyons pas des derniers à obéir à l'appel des Dix.

LE SÉNATEUR.

Tous ne sont pas arrivés ; mais je suis de votre avis, allons.

MEMMO.

Les premiers venus sont les mieux accueillis dans les convocations pressées..... nous ne serons pas des derniers.

(Ils sortent... etc.)

(Le doge entre avec Jacopo Foscari et Marina.)

JACOPO FOSCARI.

Ah ! mon père ! quoique je doive partir et que j'y consente..... cependant..... je vous prie d'obtenir

pour moi la faveur de retourner dans ma patrie ; quelque éloigné que soit le terme fixé, qu'on désigne du moins une époque qui soit comme un phare pour mon cœur ; qu'on ajoute toutes les peines qu'on voudra à ma condamnation, mais que je puisse un jour retourner.

LE DOGE.

Mon fils, obéis à la volonté de notre patrie, ce n'est pas à nous de voir au-delà.

JACOPO FOSCARI.

Mais je puis du moins jeter un regard sur le passé. Je vous prie de penser à moi.

LE DOGE.

Hélas ! tu fus toujours mon enfant le plus cher, alors même que j'avais tous mes fils ; tu ne peux l'être moins à présent que tu restes seul ; mais si l'état me demandait l'exil des cendres déshéritées de tes trois vertueux frères, leurs ombres au désespoir viendraient en vain voltiger à l'entour pour l'empêcher.... je n'obéirais pas moins à un devoir le plus impérieux de tous.

MARINA.

Mon époux ! allons : nous ne faisons que prolonger notre douleur.

JACOPO FOSCARI.

Mais on ne nous appelle pas encore ; les voiles de la galère ne sont pas déployées..... Qui sait ? le vent peut changer.

MARINA.

S'il change, il ne changera ni leurs cœurs ni ton sort; les rames de la galère suppléeront aux voiles.

JACOPO FOSCARI.

O éléments! où sont vos orages?

MARINA.

Dans les cœurs des hommes..... Hélas! rien ne te calmera-t-il!

JACOPO FOSCARI.

Jamais marinier n'adressa au saint, son patron, des vœux plus ardents pour des vents propices, que ceux que je vous adresse, ô saints protecteurs de ma ville natale; ah! vous ne l'aimez pas d'un amour plus pur que le mien. Je vous supplie de bouleverser les vagues de l'Adriatique et de réveiller le vent des tempêtes jusqu'à ce que la mer rejette mon corps brisé, sur le lido désert, où je puisse me mêler aux sables qui bornent la plage de ma patrie, tant aimée, et que je ne reverrai plus.

MARINA.

Formes-tu ce même désir pour moi qui ne te quitte plus?

JACOPO FOSCARI.

Non..... non..... pas pour toi, trop bonne, trop généreuse épouse! puisses-tu vivre long-temps, mère de ces enfants que ta tendresse fidèle va priver pour un temps de ton appui! Puissent pour moi seul tous les vents du ciel se déchaîner sur les flots et battre le

navire, jusqu'à ce que l'équipage effrayé tourne sur moi ses regards désespérés, comme les Phéniciens sur Jonas, et me jette dans l'abyme comme une offrande pour apaiser la mer; le flot qui me détruira sera plus miséricordieux que l'homme; il me portera, sans vie il est vrai, mais il me portera aux rivages où je nakis; et là les mains des pêcheurs me creuseront une tombe sur la plage, qui, entre mille débris, n'aura jamais reçu un cœur plus déchiré que le mien.... Ah! pourquoi ne se brise-t-il pas déjà? pourquoi vivre plus long-temps?

MARINA.

Pour acquérir, j'espère, avec les années, le courage de maîtriser une vaine passion; jusqu'à présent tu avais souffert, mais sans te plaindre; quoi donc! n'avais-tu pas supporté en silence des épreuves plus terribles..... le cachot et la torture?

JACOPO FOSCARI.

Ah! double et triple torture; mais vous avez raison, il faut me résigner; mon père! votre bénédiction.

LE DOGE.

Plût au ciel qu'elle pût te servir!.... mais je te la donne.

JACOPO FOSCARI.

Pardonnez.

LE DOGE.

Eh! quoi donc?

JACOPO FOSCARI.

Ma naissance à ma mère, à moi d'avoir vécu, et

à vous-même, comme je vous le pardonne, le don de la vie que je vous dois comme à mon père.

MARINA.

De quoi es-tu coupable?

JACOPO FOSCARI.

Ah! je ne puis accuser ma mémoire que de ma douleur; mais j'ai été visité par de tels châtimens, que je dois conclure que je fus criminel. Si cela est, puisse ce que j'ai souffert ici-bas me préserver d'un semblable avenir!

MARINA.

Ne crains rien, ceci est réservé à tes oppresseurs.

JACOPO FOSCARI.

Permettez-moi de ne pas l'espérer.

MARINA.

Ne pas l'espérer?

JACOPO FOSCARI.

Je ne puis leur souhaiter tout ce qu'ils m'ont fait souffrir.

MARINA.

Tout! les monstres! que le ver qui ne meurt jamais les déchire mille fois plus.

JACOPO FOSCARI.

Ils peuvent se repentir.

MARINA.

Alors, le ciel n'acceptera pas le tardif repentir des démons.

(Un officier entre avec des gardes.)

L'OFFICIER.

Seigneur, le navire est au rivage..... le vent se lève..... nous sommes prêts à vous accompagner.

JACOPO FOSCARI.

Et moi, prêt à partir..... encore une fois, mon père, votre main!

LE DOGE.

La voilà. Hélas! comme la tienne tremble!

JACOPO FOSCARI.

Non, vous vous trompez..... c'est la vôtre qui frémit, ô mon père! Adieu.

LE DOGE.

Adieu. N'as-tu plus rien à nous dire?

JACOPO FOSCARI.

Non.... rien. (*A l'officier.*) Prêtez - moi l'appui de votre bras, seigneur.

L'OFFICIER.

Vous pâlissez..... laissez-moi vous soutenir..... vous êtes plus pâle encore : oh! du secours! de l'eau!

MARINA.

Ah! il est mourant.

JACOPO FOSCARI.

Non, je suis prêt..... mes yeux se troublent. Où est la porte?

MARINA.

Retirez-vous..... laissez-moi le soutenir..... Mon bien-aimé! ô Dieu! comme son cœur bat faiblement!.....

JACOPO FOSCARI.

La clarté? est-ce la clarté que je vois?... Je suis faible.

(L'officier lui présente de l'eau.)

L'OFFICIER.

Il sera peut-être mieux au grand air.

JACOPO FOSCARI: /

Je n'en doute pas..... mon épouse ! mon père !
donnez-moi vos mains.

MARINA.

La mort est dans cette froide étreinte! ô Dieu !
mon Foscari ! comment êtes-vous?

JACOPO FOSCARI.

Bien !

(Il meurt.)

L'OFFICIER.

Il n'est plus.

LE DOGE.

Il est libre !

MARINA.

Non, non, il n'est pas mort..... il y a encore de
la vie dans ce cœur..... il n'aurait pu me laisser ainsi!

LE DOGE.

Ma fille !

MARINA.

Ne me donnez pas ce nom, vieillard; vous n'avez
plus de fille..... puisque vous n'avez plus de fils. O Fos-
cari !

L'OFFICIER.

Il nous faut transporter le corps.

MARINA.

Ne le touchez pas , vils geoliers ! votre lâche ministère finit avec sa vie , et ne va pas au-delà du meurtre , même d'après vos lois homicides : laissez son corps à ceux qui savent l'honorer.

L'OFFICIER.

Il faut que j'informe la seigneurie de Venise , et prenne ses ordres.

LE DOGE.

Informe la seigneurie , de ma part , de la part du doge , qu'elle n'a aucun pouvoir sur ses cendres ; tant qu'il vécut il appartenait à l'état , comme son sujet... maintenant il m'appartient.... mon malheureux enfant!

(L'officier sort.)

MARINA.

Et je vis encore!

LE DOGE.

Vos enfants vivent , Marina.

MARINA.

Mes enfants ! oui.... ils vivent , et je dois vivre pour leur apprendre à servir la république , et à mourir comme leur père. O quel doux bienfait serait la stérilité à Venise ! pourquoi ma mère n'en fut-elle pas frappée !

LE DOGE.

Mes malheureux fils !

MARINA.

Vous êtes donc sensible enfin..... vous ! Où est le stoïcien , homme d'état ?

LE DOGE , se jetant sur le corps de son fils.

Ici.

MARINA.

Oui , pleurez ! je croyais que vous n'aviez plus de larmes..... vous les aviez réservées jusqu'au moment où elles sont inutiles ; mais pleurez : il ne pleurera plus lui..... non , jamais.

(Loredano et Barbarigo entrent.)

LOREDANO.

Que vois-je ?

MARINA.

Ah ! le démon vient insulter les morts , éloigne-toi , démon incarné ; c'est ici une terre sainte : voici les cendres d'un martyr , qui font de ce lieu un autel....
Retourne au séjour de tes tourments.

BARBARIGO.

Madame , nous ignorions ce triste événement ; nous revenons du conseil.

MARINA.

Passez donc.

LOREDANO.

Nous cherchons le doge.

MARINA , lui montrant le doge étendu sur la terre ,
près du corps de son fils.

Le voilà occupé comme vous le désiriez : êtes-vous content ?

BARBARIGO.

Nous n'interrompons pas la douleur d'un père.

MARINA.

Non , vous la causez seulement : laissez-nous donc.

LE DOGE, se relevant.

Seigneur, je suis prêt.

BARBARIGO.

.....Non..... pas à présent.

LOREDANO.

C'était cependant une chose importante.

LE DOGE.

Si cela est, je ne puis que vous répéter que me voilà prêt.

BARBARIGO.

Ce ne sera pas en ce moment..... quand Venise vacillerait sur l'abyme comme un vaisseau en danger... je respecte vos regrets.

LE DOGE.

Je vous remercie. Si les nouvelles que vous apportez sont tristes, vous pouvez les dire..... rien ne peut me toucher après le spectacle dont vous êtes témoin; si elles sont heureuses, parlez..... vous n'avez pas à craindre qu'elles me consolent.

BARBARIGO.

Je voudrais qu'elles fussent capables de vous consoler!

LE DOGE.

Je ne vous parlais pas, mais à Loredano : il me comprend.

MARINA.

Ah! je le prévoyais!

LE DOGE.

Que voulez-vous dire?

MARINA.

Voyez, le sang commence à couler des lèvres glacées de Foscari.... le corps saigne en présence de l'assassin. (A Loredano :) Lâche meurtrier, regarde comme la mort témoigne contre ton attentat.

LE DOGE.

Mon enfant! c'est là une illusion de ta douleur. (A ses gens qui sont accourus.) Transportez le corps.... Seigneur, dans une heure je vous entendrai.

(Le doge sort avec Marina et ses gens, qui portent le corps de Jacopo Foscari.)

(Loredano et Barbarigo restent.)

BARBARIGO.

Nous ne devons pas le troubler maintenant.

LOREDANO.

Il a dit lui-même que rien ne pouvait plus l'émouvoir.

BARBARIGO.

Ce sont des mots; la douleur veut rester solitaire, l'interrompre est une barbarie.

LOREDANO.

La douleur s'entretient dans la solitude et rien ne la distrait plus de ses mélancoliques visions de l'autre monde, que de la rappeler par moments à celui-ci; les hommes occupés n'ont pas le temps de verser des larmes.

BARBARIGO.

Voilà pourquoi vous voudriez priver ce vieillard de toute occupation.

BYRON. — *Tome V.*

LOREDANO.

La chose est décidée, la Junte et les Dix en ont fait une loi, qui oserait s'y opposer?

BARBARIGO.

L'humanité.

LOREDANO.

Parce que son fils est mort?

BARBARIGO.

Et pas encore enseveli.

LOREDANO.

Si nous avions connu cet événement quand nous avons dressé l'acte, il en aurait pu retarder l'acceptation; mais il ne le détruit pas maintenant qu'il est passé.

BARBARIGO.

Je ne consentirai pas.

LOREDANO.

Vous avez consenti à ce qu'il y avait d'essentiel.... laissez-moi le reste.

BARBARIGO.

Pourquoi presser maintenant son abdication?

LOREDANO.

Les sentiments d'une passion particulière ne peuvent empêcher une mesure d'intérêt général; et ce que l'état décide aujourd'hui ne doit pas être remis à demain, à cause d'un accident naturel.

BARBARIGO.

Vous avez un fils.

LOREDANO.

Oui..... et j'avais un père.

BARBARIGO.

Toujours inexorable !

LOREDANO.

Toujours.

BARBARIGO.

Mais laissez-lui ensevelir son fils avant de lui communiquer le décret.

LOREDANO.

Qu'il rappelle à la vie mon père et mon oncle..... et j'y consens. Les hommes et même les vieillards peuvent être ou se croire les pères d'une nombreuse postérité, mais ils ne pourraient ranimer un atome de leurs ancêtres ; les victimes ne sont pas égales. Il a vu ses fils expirer d'une mort naturelle, et mon père et mon oncle ont succombé à des maladies violentes et secrètes. Je n'ai ni employé le poison ni suborné quelque professeur habile dans l'art destructeur de guérir, pour abrégér leur carrière ; ses quatre fils sont morts sans que j'aie eu recours à de vils empoisonneurs.

BARBARIGO.

Êtes-vous sûr qu'il s'en soit servi ?

LOREDANO.

Très-sûr.

BARBARIGO.

Je crois à sa franchise.

LOREDANO.

Il n'y a pas si long-temps que Carmagnole y croyait aussi.

BARBARIGO.

Cet étranger ? ce traître ?

LOREDANO.

Lui-même. Le matin où les Dix (et avec eux Foscari), venaient de décider sa perte, il aborda le doge, et lui demanda en riant s'il devait lui souhaiter le bonjour ou une bonne nuit ? Le doge répondit qu'en effet il avait passé une nuit de veilles, dans laquelle ajouta-t-il avec un sourire gracieux, il a souvent été question de vous (1). C'était vrai ; c'était la mort de Carmagnole qu'on avait résolu, huit mois d'avance ; et le vieux doge, qui le savait condamné, lui sourit avec une sinistre dissimulation pendant huit mois.... hypocrisie qui n'est possible qu'à l'âge de quatre-vingts ans. Le brave Carmagnole est mort.... ainsi que le jeune Foscari et ses frères.... je ne leur ai jamais souri.

BARBARIGO.

Ce Carmagnole était-il votre ami ?

LOREDANO.

Il était le bouclier de Venise ; son ennemi dans sa jeunesse, mais devenu plus tard son sauveur et puis sa victime.

BARBARIGO.

Ah ! cette destinée semble être la récompense de

(1) Historique.

ceux qui sauvent les cités. L'homme contre qui nous agissons a non-seulement sauvé la nôtre, mais lui a conquis de nouveaux états.

LOREDANO.

Les Romains que nous imitons donnaient une couronne à celui qui prenait une ville..... et une aussi à celui qui sauvait un citoyen dans le combat : les deux récompenses étaient égales. Maintenant si nous comptons les villes prises par Foscari, et les citoyens qu'il a fait périr ou dont il a causé la mort, le résultat sera contre lui, quand même nous nous en tiendrions aux exécutions secrètes comme celle de mon père.

BARBARIGO.

Êtes-vous donc inflexible ?

LOREDANO.

Et qu'y a-t-il qui puisse me changer ?

BARBARIGO.

Ce qui me change, moi.... si la haine n'était gravée dans votre cœur comme sur un marbre; mais quand tout sera accompli, quand le vieillard sera déposé, son nom dégradé, ses fils morts, sa famille abattue, et vous, et les vôtres triomphants, dormirez-vous ?

LOREDANO.

Profondément.

BARBARIGO.

Vous vous trompez et vous l'éprouverez avant de goûter le dernier sommeil avec vos pères.

LOREDANO.

Ils ne reposent point dans leurs tombes où ils sont

descendus avant leur temps, ils ne reposeront que lorsque Foscari remplira la sienne. Chaque nuit je les vois errer d'un air de courroux autour de ma couche, et me montrant du doigt le palais ducal pour guider ma vengeance.

BARBARIGO.

Erreur de l'imagination ! il n'est pas de passion plus superstitieuse que la haine ; l'amour lui-même, l'amour, qui lui est opposé, ne peuple pas l'air de plus de fantômes, que cette maladie du cœur.

(Un officier entre.)

LOREDANO.

Où allez-vous ?

L'OFFICIER.

Préparer, par l'ordre du duc, les funérailles du dernier de ses fils.

BARBARIGO.

Leur caveau a été souvent ouvert depuis quelques années.

LOREDANO.

Il sera bientôt rempli et fermé à jamais.

L'OFFICIER.

Puis-je passer outre ?

LOREDANO.

Vous le pouvez.

BARBARIGO.

Comment le doge supporte-t-il cette dernière calamité ?

L'OFFICIER.

Avec la fermeté du désespoir. En présence d'un témoin, il parle peu, mais j'ai vu ses lèvres se mouvoir par moments ; et une ou deux fois je l'ai entendu d'un appartement voisin murmurer : mon fils ! d'une voix à peine distincte. Je vais remplir mes ordres.

(L'officier sort.)

BARBARIGO.

Cette infortune va intéresser toute la cité en sa faveur.

LOREDANO.

Oui.... nous devons nous hâter : rassemblons les délégués que le conseil a désignés pour porter le décret.

BARBARIGO.

Je proteste contre eux, dès à présent.

LOREDANO.

Comme il vous plaira..... Je vais néanmoins prendre leurs voix, et savoir qui de vous ou de moi aura plus de crédit.

(Barbarigo sort avec Loredano.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(L'appartement du doge.)

LE DOGE, et les gens de sa maison.

UN SERVITEUR DU DOGE.

MONSEIGNEUR, la députation attend.... mais elle ajoute que si une autre heure vous convient mieux, elle s'en remet à votre choix.

LE DOGE.

Toutes les heures sont égales pour moi..... qu'ils viennent.

(Le serviteur sort.)

UN OFFICIER.

Prince, j'ai exécuté vos ordres.

LE DOGE.

Quels ordres?

L'OFFICIER.

Des ordres bien tristes..... de préparer.....

LE DOGE.

Oui..... oui..... je vous demande excuse. Je commence à perdre la mémoire et me fais bien vieux.

Jusqu'ici j'avais lutté heureusement contre mon âge, il commence à m'accabler. (Entrée de la députation, composée de six membres de la seigneurie et du chef des Dix.) Nobles seigneurs, quel est votre plaisir ?

LE CHEF DES DIX.

En premier lieu, le conseil adresse au doge ses compliments de condoléance sur son dernier malheur.

LE DOGE.

C'est assez, ne parlons plus de cela.

LE CHEF DES DIX.

Le doge n'acceptera-t-il point l'hommage de nos respects ?

LE DOGE.

Je l'accepte comme il m'est offert..... continuez.

LE CHEF DES DIX.

Les Dix, s'étant adjoints une junte de vingt-cinq nobles sénateurs, ont délibéré sur l'état de la république et les soins fatigants qui doivent doublement accabler vos années si long-temps vouées à votre patrie. Ils ont jugé convenable de solliciter, avec respect, de votre sagesse qui ne saurait s'y refuser, la cession de l'anneau ducal que vous avez si long-temps porté avec gloire. Pour prouver qu'ils ne sont ni ingrats pour vos services ni indifférents pour votre vieillesse, ils vous accordent un apanage de deux mille ducats, afin que vous jouissiez de la retraite splendide qui convient à un souverain.

LE DOGE.

Ai-je bien entendu ?

LE CHEF DES DIX.

Dois-je répéter ?

LE DOGE.

Non..... avez-vous fini ?

LE CHEF DES DIX.

J'ai parlé. Vous avez vingt-quatre heures pour rendre une réponse.

LE DOGE.

Je n'ai pas besoin de vingt-quatre secondes.

LE CHEF DES DIX.

Nous allons nous retirer.

LE DOGE.

Arrêtez. Vingt-quatre heures ne changeront rien à ce que j'ai à vous dire.

LE CHEF DES DIX.

Parlez.

LE DOGE.

Deux fois j'ai exprimé mon désir d'abdiquer, il m'a été refusé..... bien plus, on a exigé de moi le serment de jamais renouveler cette proposition. J'ai juré de mourir dans l'exercice des fonctions que ma patrie m'a confiées; je les ai remplies selon mon honneur et ma conscience..... je ne puis violer mon serment.

LE CHEF DES DIX.

Ne nous réduisez pas à l'alternative d'un décret au lieu de votre consentement.

LE DOGE.

La providence prolonge mes jours pour m'éprouver et me punir ; mais vous n'avez aucun droit de me reprocher ma vieillesse puisque chacune de mes heures a appartenu à la patrie. Je suis prêt à sacrifier ma vie pour elle, comme j'ai sacrifié des objets plus chers que la vie ; mais quant à ma dignité..... je la tiens de la république entière. Dès que la volonté générale sera manifestée, vous aurez ma réponse.

LE CHEF DES DIX.

Cette réponse nous afflige, mais elle ne peut vous servir.

LE DOGE.

Je puis me soumettre à tout, mais rien ne me fera changer, même pour un instant..... Décrétez ce que vous voudrez.

LE CHEF DES DIX.

Nous allons donc porter cette réponse à ceux qui nous ont envoyés.

LE DOGE.

Vous m'avez entendu.

LE CHEF DES DIX.

Nous nous retirons avec respect.

(La députation sort.)

(Un serviteur entre.)

LE SERVITEUR.

Monseigneur, la noble dame Marina sollicite une audience.

LE DOGE.

Je suis toujours visible pour elle.

(Marina entre.)

MARINA.

Seigneur..... peut-être désirez-vous être seul?

LE DOGE.

Seul ! que le monde entier se presse autour de moi, je suis seul maintenant, seul de plus en plus, mais nous saurons tout supporter.

MARINA.

Oui, sans doute, et pour l'amour de ceux qui restent..... O mon époux !

LE DOGE.

Ne te contrains point, je ne puis te consoler.

MARINA.

Né dans toute autre patrie, il aurait pu vivre, lui qui était fait pour les douces habitudes de la vie, lui si aimant et si aimé ! Qui eût été plus heureux que mon Foscari ? Rien ne manquait à son bonheur et au mien que de n'être pas Vénitiens.

LE DOGE.

Ou le fils d'un prince.

MARINA.

Oui ; tout ce qui favorise l'imparfaite félicité ou l'ambition des autres hommes a été fatal pour lui par quelque étrange destinée..... La patrie et le peuple qu'il aimait, le prince dont il était le fils aîné.....

LE DOGE.

Et qui ne sera bientôt plus un prince.

MARINA.

Comment ?

LE DOGE.

Ils m'ont privé de mon fils et veulent maintenant me dépouiller de mon diadème et de mon anneau. Qu'ils reprennent ces hochets, objets de leur envie.

MARINA.

Oh les tyrans ! et dans un tel jour !

LE DOGE.

C'est le temps convenable : il y a une heure que j'y eusse été sensible.

MARINA.

Et n'en aurez-vous maintenant aucun ressentiment ? O vengeance ! Mais celui qui, s'il eût été protégé, aurait pu rendre cette protection, ne peut plus secourir son père.

LE DOGE.

Il ne le ferait pas contre sa patrie, aurait-il mille vies au lieu de celle.....

MARINA.

Que les tortures lui ont arrachée. Cela peut être du pur patriotisme. Je suis une femme. Pour moi, mon époux et mes enfants étaient une patrie. J'ai-
mais mon époux..... oui, je l'aimais ! je l'ai vu passer par des épreuves qui eussent fait reculer les premiers martyrs ; il n'est plus ! et moi qui aurais

donné mon sang pour lui, je ne puis lui donner que des larmes ! mais si je pouvais obtenir de justes représailles !.... j'ai des fils, qui seront des hommes.

LE DOGE.

Votre douleur vous égare.

MARINA.

J'aurais cru pouvoir la supporter quand je le voyais abattu sous une pareille oppression ; oui, je pensais que j'aimerais mieux avoir à déplorer sa mort que sa captivité prolongée..... Je suis punie de cette pensée maintenant.

LE DOGE.

Il faut que je le voie encore une fois.

MARINA.

Venez avec moi.

LE DOGE.

Où est-il ?

MARINA.

Notre lit nuptial est maintenant sa bière.

LE DOGE.

Est-il dans son linceul ?

MARINA.

Venez, vieillard, venez.

(Le doge et Marina sortent.)

(Barbarigo entre avec Loredano.)

BARBARIGO, à un domestique.

Où est le Doge ?

LE DOMESTIQUE.

Il vient de se retirer avec l'illustre veuve de son fils.

LOREDANO.

Où ?

LE DOMESTIQUE.

Dans l'appartement où le corps repose.

BARBARIGO.

Retournons donc sur nos pas.

LOREDANO.

Oubliez - vous que vous ne le pouvez pas ? vous avez l'ordre exprès de la junte de l'attendre ici , et de vous réunir à ses membres dans leur message : ils seront bientôt ici.

BARBARIGO.

Et presseront-ils le Doge de répondre ?

LOREDANO.

Son propre désir a été que tout se fit promptement ; il a répondu sans faire attendre ; on doit en agir de même envers lui ; on a eu égard à sa dignité , on a songé à sa fortune..... que voudrait-il de plus ?

BARBARIGO.

Mourir dans sa charge , il n'aurait pas vécu longtemps ; mais j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui conserver ses titres ; et , quoique sans succès , j'ai résisté jusqu'à la fin à votre proposition..... Pourquoi le vote général m'envoie-t-il ici de force ?

LOREDANO.

Il était bien que quelqu'un , pensant autrement que nous , servît de témoin , de peur que des langues mensongères ne prétendissent qu'une majorité cruelle crai-

gnait d'exposer ses actes à la vue des autres membres du conseil.

BARBARIGO.

Et aussi, je dois le croire, pour m'humilier à cause de ma vaine opposition. Vous êtes ingénieux, Loredano, dans vos vengeances, poétique même, un véritable Ovide dans l'art de haïr. C'est ainsi (car la haine a des yeux qui lui exagèrent les objets secondaires), c'est ainsi que je dois à votre dessein de faire ressortir le zèle de vos collègues, d'être associé, malgré moi, au message de votre junte.

LOREDANO.

Comment !... ma junte !

BARBARIGO.

La vôtre. Elle parle votre langage, étudie vos moindres signes, approuve vos plans, et agit dans vos intérêts..... n'est-ce pas votre junte ?

LOREDANO.

Vous parlez sans prudence, et je vous conseille de ne pas vous laisser écouter

BARBARIGO.

Ils en entendront bien davantage un jour ; d'autres bouches se contraindront moins que la mienne ; ils ont dépassé leur pouvoir excessif ; et quand cela arrive, dans les états les plus méprisés, l'humanité indignée se soulève pour le détruire.

LOREDANO.

Vous parlez sans raison.

BARBARIGO.

C'est ce qui reste à prouver. Voici nos collègues.

(La députation rentre.)

LE CHEF DES DIX.

Le Doge est-il prévenu que nous le cherchons ?

UN DOMESTIQUE.

Il va en être informé.

(Le domestique sort.)

BARBARIGO.

Le Doge est avec son fils.

LE CHEF DES DIX.

S'il en est ainsi, nous remettrons notre message près les funérailles. Retournons, il sera encore temps demain.

LOREDANO, à part, à Barbarigo.

Que le feu d'enfer qui dévorait le mauvais riche, consume éternellement ; je te ferai arracher la langue pour te réduire à ne plus proférer que des sanglots qui expireront sur tes lèvres sanglantes. (Haut, en s'adresse aux autres.) Sages collègues, je vous prie de ne pas trop vous hâter.

BARBARIGO.

Soyez humains.

LOREDANO.

Voilà le Doge.

(Le doge entre.)

LE DOGE.

J'obéis à votre appel.

BYRON. — *Tome V.*

LE CHEF DES DIX.

Nous venons répéter notre sollicitation de tout-à-l'heure.

LE DOGE.

Et moi, je viens vous dire ma réponse.

LE CHEF DES DIX.

Quelle est-elle ?

LE DOGE.

Je vous l'ai déjà faite.

LE CHEF DES DIX.

Entendez donc notre décret définitif et irrévocable.

LE DOGE.

Au fait..... au fait. Je connais toutes les douces formalités par lesquelles on prélude aux actes de violence..... Poursuivez.

LE CHEF DES DIX.

Vous n'êtes plus Doge; vous êtes délié de votre serment comme souverain; il faut vous dépouiller de votre robe ducale; mais l'état, reconnaissant de vos services, vous accorde l'apanage que nous vous avons offert. On vous laisse trois jours pour quitter ce palais, sous peine de voir confisquer votre propre patrimoine.

LE DOGE.

Cette dernière clause, j'ose le dire, n'enrichirait pas le trésor.

LE CHEF DES DIX.

Votre réponse, Doge ?

LORÉDANO.

Votre réponse, François Foscari ?

LE DOGE.

Si j'avais pu prévoir que ma vieillesse serait préjudiciable à l'état, le chef de la république ne se serait jamais montré assez ingrat pour préférer sa dignité à sa patrie ; mais cette longue vie ayant été, pendant tant d'années, utile à ce pays, j'aurais désiré lui consacrer mes derniers moments : puisque le décret est rendu, j'obéis.

LE CHEF DES DIX.

Si les trois jours que l'on vous donne ne vous suffisent pas, nous vous en accorderons volontiers jusqu'à nuit, comme un gage de notre estime.

LE DOGE.

Je ne vous demande pas huit heures, seigneur, pas même huit minutes..... Voici l'anneau ducal. *(Il rend sa baguette et la toque.)* Et voici le diadème. Ainsi donc l'Adriatique est libre de se choisir un autre époux.

LE CHEF DES DIX.

Ne vous retirez pas si promptement.

LE DOGE.

Je suis vieux, seigneur ; et même pour me mouvoir lentement j'ai besoin de me mettre en marche de bonne heure. Il me semble que je vois parmi vous un visage qui m'est inconnu..... Sénateur, votre nom, vous que ce costume désigne pour le chef des quarante.

MEMMO.

Seigneur, je suis le fils de Marco Memmo.

LE DOGE.

Ah ! votre père était mon ami..... Mais les fils et les pères ! Hola ! ici mes serviteurs.

UN DOMESTIQUE.

Mon prince !

LE DOGE.

Plus de prince..... (Montrant la députation des Dix.) Voici les princes des princes..... Préparez-vous à partir à l'instant de ce palais.

LE CHEF DES DIX.

Pourquoi sitôt ? Ce sera donner un scandale.

LE DOGE, aux Dix.

Ce sera à vous d'y répondre, cela vous regarde.... (Aux domestiques.) Allons, disposez tout, il est un fardeau que je vous prie de porter avec soin quoiqu'il soit maintenant à l'abri de tout danger ; mais j'y veux veiller moi-même.

BARBARIGO.

Il veut parler du corps de son fils.

LE DOGE.

Et appelez Marina ; ma fille ! (Marina entre.) Prépare-toi, il faut aller pleurer ailleurs.

MARINA.

Partout.

LE DOGE.

Oui ; mais nous le pourrons librement, loin de ces

espions jaloux des grands..... seigneurs, vous pouvez partir, que voulez-vous de plus? nous allons sortir du palais, craignez-vous que nous l'emportions avec nous? ses vieux murs, deux fois plus vieux que je ne suis malgré mon grand âge, vous ont servi comme moi, et moi et eux nous pourrions raconter une histoire, mais je ne les conjure point de s'écrouler sur vous..... ils le feraient comme jadis les colonnes du temple de Dagon, qui écrasèrent à-la-fois l'Israélite et ses ennemis les Philistins. Je crois qu'une semblable vengeance pourrait être attachée à une malédiction comme la mienne, invoquée par des hommes tels que vous; mais je ne maudis point. Adieu, seigneurs, puisse le nouveau Doge être meilleur que le Doge actuel!

L O R E D A N O.

Le Doge actuel est Pascal Malipiero.

L E D O G E.

Il ne le sera que lorsque j'aurai passé le seuil de ces portes.

L O R E D A N O.

La grande cloche de Saint - Marc va sonner pour son inauguration.

L E D O G E.

Terre et ciel, répèterez-vous ce son, et moi vivrai-je pour l'entendre.... moi, le premier Doge qui ait jamais entendu la cloche proclamer son prédécesseur? Plus heureux, mon coupable prédécesseur, le sévère Faliero!.... cette insulte du moins lui fut épargnée.

LOREDANO.

Quoi! regrettez-vous un traître?

LE DOGE.

Non..... je ne fais qu'envier les morts.

LE CHEF DES DIX.

Seigneur, si vous vous obstinez ainsi à quitter le palais, retirez-vous du moins par l'escalier secret qui conduit au quai du canal.

LE DOGE.

Non, je veux descendre par l'escalier que j'ai gravi pour monter au premier rang..... l'escalier du Géant, sur l'éminence duquel je fus investi du duché; mes services m'ont appelé sur ces escaliers, la malice de mes ennemis m'en précipite. C'est là qu'il y a trente-cinq ans je fus installé; je traversai les mêmes appartements dont je n'aurais jamais cru devoir être banni, excepté comme le cadavre d'un chef mort en les défendant..... et non par mes concitoyens; mais venez, mon fils et moi nous nous en irons ensemble, lui à son tombeau, et moi pour implorer le mien.

LE CHEF DES DIX.

Quoi! en public!

LE DOGE.

Je fus publiquement élu, je serai déposé de même. Marina, venez-vous?

MARINA.

Voici mon bras.

LE DOGE.

Voici mon bâton de vieillesse ; c'est sur cet appui que je pars.

LE CHEF DES DIX.

Ce ne doit pas être..... le peuple s'en apercevra.

LE DOGE.

Le peuple!.... il n'y a pas de peuple, vous le savez bien, ou vous n'auriez pas osé agir ainsi avec lui ou avec moi ; il y a une populace peut-être, dont les regards vous feraient honte ; mais elle n'ose ni gémir ni vous maudire, excepté des yeux et du fond du cœur.

LE CHEF DES DIX.

La passion vous fait parler ainsi.

LE DOGE.

Vous avez raison ; j'ai plus parlé que je n'avais coutume ; c'est une faiblesse qu'on ne pouvait me reprocher, mais qui vous excuse, peut-être, en montrant que j'approche d'un âge qui peut justifier votre acte, à défaut de l'approbation impossible de la loi. Adieu, seigneurs.

BARBARIGO.

Vous ne sortirez pas sans une escorte convenable à votre rang passé, et à celui que vous tenez encore ; nous accompagnerons respectueusement le Doge à son palais particulier ; parlez, mes collègues, ne l'accompagnerons-nous pas ?

PLUSIEURS VOIX.

Oui !.... Oui !

LE DOGE.

Vous ne viendrez pas..... à ma suite du moins. J'entrerais ici en souverain, j'en sors citoyen par la même porte..... simple citoyen. Toutes ces vaines cérémonies sont de lâches insultes qui ne font qu'ulcérer le cœur en lui appliquant des poisons pour antidotes. La pompe est pour les princes, je ne le suis plus..... Je me trompe, je le suis, mais seulement jusqu'à cette porte..... Ah!

LOREDANO.

Écoutez.

(La grande cloche de Saint-Marc sonne.)

BARBARIGO.

C'est la cloche!

LE CHEF DES DIX.

De Saint-Marc, qui sonne pour l'élection de Malipiero.

LE DOGE.

Je reconnais bien le son. Je ne l'ai entendu qu'une fois et il y a trente ans; je n'étais déjà plus jeune.

BARBARIGO.

Asseyez-vous, seigneur, vous tremblez.

LE DOGE.

C'est le son des funérailles de mon pauvre enfant: mon cœur souffre amèrement.

BARBARIGO.

Je vous en prie, reposez-vous.

LE DOGE.

Non: mon siège a été jusqu'ici un trône. Marina, partons.

MARINA.

Volontiers.

LE DOGE fait quelques pas et s'arrête.

Je me sens altéré..... personne ne m'apportera-t-il
une coupe d'eau ?

BARBARIGO.

Moi.

MARINA.

Et moi.

LOREDANO. .

Et moi.

(Le doge prend la coupe des mains de Loredano.)

LE DOGE.

J'accepte la vôtre, Loredano, comme de la main
la plus convenable dans une telle heure.

LOREDANO.

Pourquoi ?

LE DOGE.

On dit que notre cristal vénitien a une telle anti-
pathie pour les poisons, qu'il se brise si quelque
chose de venimeux le touche : vous m'avez apporté
cette coupe, elle ne s'est point brisée.

LOREDANO.

Eh bien ! seigneur ?

LE DOGE.

On ne dit donc pas vrai ?..... ou vous êtes de bonne
foi. Pour moi, je ne crains ni l'un ni l'autre : c'est
une tradition mensongère.....

MARINA.

Vos idées s'égareront ; il vaudrait mieux vous asseoir et ne pas partir encore..... Ah ! vous pâlissez comme mon époux.

BARBARIGO.

Il tombe..... soutenez-le..... Vite, un siège..... soutenez-le.

LE DOGE.

La cloche sonne..... sortons..... Ma tête brûle.

BARBARIGO.

Je vous en supplie, appuyez-vous sur nous !

LE DOGE.

Non ! un souverain doit mourir debout ! Mon pauvre fils ! retirez vos bras..... Cette cloche !

(Le doge tombe et meurt.)

MARINA.

Mon Dieu ! mon Dieu !

BARBARIGO, à Loredano.

Voyez, votre ouvrage est achevé.

LE CHEF DES DIX.

N'y a-t-il aucun secours !... Qu'on appelle.

UN SERVITEUR DU DOGE.

C'en est fait.

LE CHEF DES DIX.

Si cela est, du moins ses obsèques seront dignes de son nom et de Venise, de son rang, et de son dévouement à ses devoirs, tant que l'âge lui a permis de les remplir avec gloire. Mes collègues, m'approuvez-vous ?

BARBARIGO.

Il n'a pas eu le malheur de mourir sujet là où il avait été souverain ; que ses funérailles soient celles d'un prince !

LE CHEF DES DIX.

Nous sommes tous d'accord.

TOUS, excepté Loredano, répondent :

Oui.

LE CHEF DES DIX.

Que la paix du ciel soit avec lui.

MARINA.

Seigneurs, pardonnez : ce n'est qu'une moquerie. Cessez de vous jouer du corps de ce vieillard ; il n'y a qu'un moment qu'il était encore l'asyle d'une ame par laquelle votre empire fut accru en puissance et en gloire. Eh bien, vous venez de le bannir de son palais, avec une indifférence sans remords. Maintenant qu'il ne peut plus connaître les honneurs, et il ne les accepterait pas s'il pouvait les connaître, vous-mêmes, seigneurs, vous proposez de consacrer une pompe vaine et superflue à la victime que vous avez foulée aux pieds : des funérailles de prince seront un reproche pour vous, et ne l'honoreront pas.

LE CHEF DES DIX.

Madame, nous ne révoquons pas si promptement nos décisions.

MARINA.

Je le sais, dans tout ce qui concerne les tortures

des vivants. Je pensais que les morts pouvaient vous échapper, quoiqu'il y en ait sans doute quelques-uns livrés à des esprits dont les fonctions ressemblent aux vôtres sur la terre. Laissez-le moi sans vie, comme vous m'auriez abandonné le reste de ses jours que vous avez abrégés généreusement. C'est mon dernier devoir; il sera une triste consolation peut-être dans mon désespoir. La douleur est superstitieuse; elle aime les morts et les appareils de la tombe.

LE CHEF DES DIX.

Persistez-vous à vous charger de ces funèbres devoirs ?

MARINA.

Oui, seigneur. Quoique ses biens aient tous été consumés au service de l'état, j'ai encore mon douaire, qui sera consacré à ses funérailles et à celles de....
(Elle s'arrête avec émotion.)

LE CHEF DES DIX.

Gardez votre dot pour vos enfants.

MARINA.

Oui, ils sont orphelins, grâces à vous.

LE CHEF DES DIX.

Nous ne pouvons céder à votre demande. Ces dépouilles mortelles seront exposées avec la pompe d'usage, et escortées au tombeau par le nouveau Doge, vêtu en simple sénateur.

MARINA.

J'ai entendu parler de ces meurtriers qui enseve-

lissent leurs victimes , mais jamais ils n'entourent de tant de splendeur ceux qu'ils ont tués. J'ai entendu parler des larmes des veuves..... hélas! j'en ai versé moi-même , graces à vous! j'ai entendu parler d'héritiers en habit de deuil : vous n'en avez point laissé au mort ; et vous voudriez en jouer le rôle. Eh bien , seigneurs , que votre volonté s'accomplisse , comme un jour celle du ciel , j'espère , s'accomplira.

LE CHEF DES DIX.

Savez-vous , madame , à qui vous parlez , et le danger de votre discours?

MARINA.

Je connais ceux à qui je parle mieux que vous-mêmes..... je connais le danger comme vous , et puis également le braver. Voulez-vous encore d'autres funérailles?

BARBARIGO.

Ne faites pas attention à ses paroles imprudentes : ses malheurs sont pour elle une excuse.

LE CHEF DES DIX.

Nous les oublierons.

BARBARIGO , à Loredano qui écrit sur ses tablettes.

Qu'écrivez-vous d'un air sérieux sur vos tablettes?

LOREDANO , montrant le corps du doge.

Qu'il m'a payé (1).

(1) « *L'ha pagata* », fait historique. Voyez l'Histoire de Venise , par P. DARU , page 411 , vol. 2.

LE CHEF DES DIX.

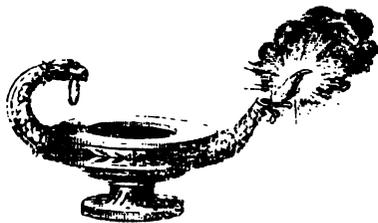
Quelle était sa dette envers vous ?

LOREDANO.

Une dette ancienne et juste; celle de la nature et
la mienne.

(La toile tombe.)

FIN DES DEUX FOSCARI.



APPENDICE.

EXTRAIT

DE L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE,

PAR P. DARU DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DEPUIS trente ans, la république n'avait pas déposé les armes. Elle avait acquis les provinces de Brescia, de Bergame, de Crème, et la principauté de Ravenne.

Mais ces guerres continuelles faisaient beaucoup de malheureux et de mécontents. Le doge François Foscari, à qui on ne pouvait pardonner d'en avoir été le promoteur, manifesta une seconde fois, en 1442, et probablement avec plus de sincérité que la première, l'intention d'abdiquer sa dignité: Le conseil s'y refusa encore. On avait exigé de lui le serment de ne plus quitter le dogat. Il était déjà avancé dans la vieillesse, conservant toujours beaucoup de force de tête et de caractère, et jouissant de la gloire d'avoir vu la république étendre au loin les limites de ses domaines pendant son administration.

Au milieu de ses prospérités, de grands chagrins vinrent mettre à l'épreuve la fermeté de son ame.

Son fils, Jacques Foscari, fut accusé, en 1445, d'avoir reçu des présents de quelques princes ou seigneurs étrangers, notamment, disait-on, du duc de Milan, Philippe Visconti. C'était non-seulement une bassesse, mais une infraction des lois positives de la république.

Le conseil des Dix traita cette affaire comme s'il se fût agi d'un délit commis par un particulier obscur. L'accusé fut amené devant ses juges, devant le doge, qui ne crut pas pouvoir s'abstenir de présider le tribunal. Là, il fut interrogé, appliqué à la question (1), déclaré coupable, et il entendit, de la bouche de son père, l'arrêt qui le condamnait au bannissement perpétuel, et le reléguait à Naples de Romanie, pour y finir ses jours.

Embarqué sur une galère pour se rendre au lieu de son exil, il tomba malade à Trieste. Les sollicitations du doge obtinrent, non sans difficulté, qu'on lui assignât une autre résidence. Enfin, le conseil des Dix lui permit de se retirer à Trévise, en lui imposant l'obligation d'y rester sous peine de mort, et de se présenter tous les jours devant le gouverneur.

Il y était depuis cinq ans, lorsqu'un des chefs du conseil des Dix fut assassiné. Les soupçons se portèrent sur lui : un de ses domestiques qu'on avait vu à Venise fut arrêté et subit la torture. Les bourreaux ne purent lui arracher aucun aveu. Ce terrible tribunal se fit amener son maître, le soumit aux mêmes épreuves ; il résista à tous les tourments, ne cessant d'attester son innocence (2) ; mais on ne vit dans cette constance que de

(1) *E datagli la corda per avere da lui la verità ; chiamato il consiglio de' Dieci colla giunta, nel quale fu messer lo doge, fu sentenziato.* (Marin Sanuto, *Vite de' Duchi, F. Foscari.*)

(2) *E fu tormentato nè mai confessò cosa alcuna, pure parve al consiglio de' Dieci di confinarlo in vita alla Canea.* (Ibid.) Voici le texte du jugement : « *Cùm Jacobus Foscari, per occasionem percussiois et mortis Hermolai Donati, fuit retentus et examinatus, et propter significationes, testificationes, et scripturas quæ habentur contra eum, clare apparet ipsum esse reum criminis prædicti ; sed propter incantationes et verba quæ sibi reperta sunt, de quibus existit indicia manifesta, videtur, propter obstinatam mentem suam, non esse possibile extrahere ab ipso illam veritatem, quæ clara est per scripturas et per testificationes, quoniam in fune aliquam nec vocem, nec gemitum, sed solum intra dentes voces ipse videtur et auditur infra se loqui, etc.... Tamen non est stur-*

l'obstination ; de ce qu'il taisait le fait, on conclut que ce fait existait : on attribua sa fermeté à la magie, et on le reléqua à la Canée. De cette terre lointaine, le banni, digne alors de quelque pitié, ne cessait d'écrire à son père, à ses amis, pour obtenir quelque adoucissement à sa déportation. N'obtenant rien, et sachant que la terreur qu'inspirait le conseil des Dix ne lui permettait pas d'espérer de trouver dans Venise une seule voix qui s'élevât en sa faveur, il fit une lettre pour le nouveau duc de Milan, par laquelle, au nom des bons offices que Sforce avait reçus du chef de la république, il implorait son intervention en faveur d'un innocent, du fils du doge.

Cette lettre, selon quelques historiens, fut confiée à un marchand qui avait promis de la faire parvenir au duc, mais qui, trop averti de ce qu'il avait à craindre en se rendant l'intermédiaire d'une pareille correspondance, se hâta, en débarquant à Venise, de la remettre au chef du tribunal. Une autre version, qui paraît plus sûre, rapporte que la lettre fut surprise par un espion ; attaché aux pas de l'exilé (1).

Ce fut un nouveau délit dont on eut à punir Jacques Foscari. Réclamer la protection d'un prince étranger était un crime, dans un sujet de la république. Une galère partit sur-le-champ pour l'amener dans les prisons de Venise. A son arrivé il fut soumis à l'estrapade (2). C'était une singulière destinée pour le

dum in istis terminis, propter honorem statûs nostri et pro multis respectibus, præsertim quòd regimen nostrum occupatur in hac re, et qui interdictum est amplius progredere ; vadit pars quòd dictus Jacobus Foscari, propter ea quæ habentur de illo, mittatur in confinium in civitate Canæ, etc. Notice sur le procès de Jacques Foscari dans un volume intitulé, *Raccolta di memorie storiche e annedote, per formar la Storia dell' eccellentissimo consiglio de' Dieci dalla sua prima istituzione sino a' giorni nostri, con le diverse variazioni e riforme nelle varie epoche successe.* (Archives de Venise.)

(1) La notice citée ci-dessus, qui rapporte les actes de cette procédure.

(2) *Ebbe prima per sapere la verità trenta squassi di corda.* (Marin Sanuto, *Vite de' Duchi, F. Foscari.*)

citoyen d'une république et pour le fils d'un prince, d'être trois fois dans sa vie appliqué à la question. Cette fois la torture était d'autant plus odieuse, qu'elle n'avait point d'objet, le fait qu'on avait à lui reprocher étant incontestable.

Quand on demanda à l'accusé, dans les intervalles que les bourreaux lui accordaient, pourquoi il avait écrit la lettre qu'on lui produisait, il répondit que c'était précisément parce qu'il ne doutait pas qu'elle ne tombât entre les mains du tribunal, que toute autre voie lui avait été fermée pour faire parvenir ses réclamations, qu'il s'attendait bien qu'on le ferait amener à Venise, mais qu'il avait tout risqué pour avoir la consolation de voir sa femme, son père et sa mère, encore une fois.

Sur cette naïve déclaration, on confirma sa sentence d'exil; mais on l'aggrava, en ajoutant qu'il serait retenu en prison pendant un an. Cette rigueur dont on usait envers un malheureux, était sans doute odieuse; mais cette politique, qui défendait à tous les citoyens de faire intervenir des étrangers dans les affaires intérieures de la république, était sage. Elle était chez eux une maxime de gouvernement et une maxime inflexible. L'historien Paul Morosini (1) a conté que l'empereur Frédéric III, pendant qu'il était l'hôte des Vénitiens, demanda, comme une faveur particulière, l'admission d'un citoyen dans le grand conseil, et la grace d'un ancien gouverneur de Candie, gendre du doge, et banni par sa mauvaise administration, sans pouvoir obtenir ni l'une ni l'autre.

Cependant on ne put refuser au condamné la permission de voir sa femme, ses enfants, ses parents, qu'il allait quitter pour toujours. Cette dernière entrevue même fut accompagnée de cruauté, par la sévère circonspection qui retenait les épanchements de la douleur paternelle et conjugale. Ce ne fut point dans l'intérieur de leur appartement, ce fut dans une des grandes salles du palais, qu'une femme, accompagnée de ses

(1) *Historia di Venezia*, lib. 23.

quatre fils, vint faire les derniers adieux à son mari; qu'un père octogénaire, et la dogaresse accablée d'infirmités, jouirent un moment de la triste consolation de mêler leurs larmes à celles de leur exilé. Il se jeta à leurs genoux en leur tendant des mains disloquées par la torture, pour les supplier de solliciter quelque adoucissement à la sentence qui venait d'être prononcée contre lui. Son père eut le courage de lui répondre : « Non, mon fils, respectez votre arrêt, et obéissez sans murmure à la seigneurie (1). » A ces mots il se sépara de l'infortuné, qui fut, sur-le-champ embarqué pour Candie.

L'antiquité vit avec autant d'horreur que d'admiration un père condamnant ses fils évidemment coupables. Elle hésita pour qualifier de vertu sublime ou de férocité cet effort qui paraît au-dessus de la nature humaine (2); mais ici, où la première faute n'était qu'une faiblesse, où la seconde n'était pas prouvée, où la troisième n'avait rien de criminel, comment concevoir la constance d'un père qui voit torturer trois

(1) Marin Sanuto, dans sa Chronique, *Vite de' Duchi*, se sert ici, sans en avoir eu l'intention, d'une expression assez énergique : « *Il doge era vecchio, in decrepita età, et camminava con una maz-zetta : E quando gli andò parlogli molto costantemente che pareo che non fosse suo figliuolo, licet fosse figliuolo unico, e Jacopo disse, Messer padre, vi prego che procuriate per me, acciocchè io torni a casa mia. Il doge disse : Jacopo, va e obbedisci a quello che vuole la terra, e non cercar più oltre.* »

(2) Cela fut un acte que l'on ne sçaurait ni suffisamment louer, ny assez blâmer : car, ou c'était une excellence de vertu qui rendait ainsi son cœur impassible, ou une violence de passion qui le rendait insensible; dont ne l'une ne l'autre n'est chose petite, ains surpassant l'ordinaire d'humaine nature et tenant ou de la divinité ou de la bestialité. Mais il est plus raisonnable que le jugement des hommes s'accorde à sa gloire, que la faiblesse des jugeants fasse décroire sa vertu. Mais pour lors, quand il se fut retiré, tout le monde demoura sur la place, comme transy d'horreur et de frayeur par un long temps sans mot dire, pour avoir veu ce qui avait été fait. (*Plutarque, Valerius Publicola.*)

fois son fils unique, qui l'entend condamner sans preuves, et qui n'éclate pas en plaintes; qui ne l'aborde que pour lui montrer un visage plus austère qu'attendri, et qui, au moment de s'en séparer pour jamais, lui interdit les murmures et jusqu'à l'espérance? Comment expliquer une si cruelle circonspection, si ce n'est en avouant, à notre honte, que la tyrannie peut obtenir de l'espèce humaine les mêmes efforts que la vertu? La servitude aurait-elle son héroïsme comme la liberté?

Quelque temps après ce jugement, on découvrit le véritable auteur de l'assassinat dont Jacques Foscari portait la peine; mais il n'était plus temps de réparer cette atroce injustice, le malheureux était mort dans sa prison.

Il me reste à raconter les suites des malheurs du père. L'histoire les attribue à l'impatience qu'avaient ses ennemis et ses rivaux de voir vaquer sa place. Elle accuse formellement Jacques Lorédan, l'un des chefs du conseil des Dix, de s'être livré contre ce vieillard aux conseils d'une haine héréditaire, et qui depuis long-temps divisait leurs maisons (1).

François Foscari avait essayé de la faire cesser, en offrant sa fille à l'illustre amiral P. Loredano, pour un de ses fils. L'alliance avait été rejetée, et l'inimitié s'en était accrue. Dans tous les conseils, dans toutes les affaires, le doge trouvait toujours les Loredano prêts à combattre ses propositions ou ses intérêts. Il lui échappa un jour de dire qu'il ne se croirait réellement prince, que lorsque Pierre Loredano aurait cessé de vivre. Cet amiral mourut quelque temps après d'une incommodité assez prompte qu'on ne put expliquer. Il n'en fallut pas davantage aux malveillants pour insinuer que François Foscari, ayant désiré cette mort, pouvait bien l'avoir hâtée.

(1) Je suis principalement dans ce récit une relation manuscrite de la déposition de François Foscari, qui est dans le volume intitulé, *Raccolta di memorie storiche e aneddoti, per formar la Storia dell' eccellentissimo consiglio de' Dieci.* (Archives de Venise.)

Ces bruits s'accréditèrent encore lorsqu'on vit aussi mourir subitement Marc Lorédan, frère de Pierre, et cela dans le moment où, en sa qualité d'avogador, il instruisait un procès contre André Donato, gendre du doge, accusé de péculat. On écrivit sur la tombe de l'amiral, qu'il avait été enlevé à la patrie par le poison.

Il n'y avait aucune preuve, aucun indice contre François Foscari, aucune raison même de le soupçonner. Quand sa vie entière n'aurait pas démenti une imputation aussi odieuse, il savait que son rang ne lui promettait ni l'impunité ni même l'indulgence. La mort tragique de l'un de ses prédécesseurs l'en avertissait, et il n'avait que trop d'exemples domestiques du soin que le conseil des Dix prenait d'humilier le chef de la république.

Cependant Jacques Lorédan, fils de Pierre, croyait ou feignait de croire avoir à venger les pertes de sa famille (1). Dans ses livres de comptes (car il faisait le commerce, comme à cette époque presque tous les patriciens), il avait inscrit de sa propre main le doge au nombre de ses débiteurs, pour la mort, y était-il dit, de mon père et de mon oncle (2). De l'autre côté du registre, il avait laissé une page en blanc, pour y faire mention du recouvrement de cette dette; et en effet, après la perte du doge, il écrivit sur son registre : Il me l'a payé, *l'ha pagata*.

Jacques Lorédan fut élu membre du conseil des Dix, en devint un des trois chefs, et se promit bien de profiter de cette occasion pour accomplir la vengeance qu'il méditait.

Le doge, en sortant de la terrible épreuve qu'il venait de subir pendant le procès de son fils, s'était retiré au fond de son palais; incapable de se livrer aux affaires, consumé de

(1) *Hasce tamen injurias, quamvis imaginarias, non tam ad animum revocaverat Jacobus Lauredanus defunctorum nepos, quam in abecedarium vindictam opportunam.* (Palazzi, *Fasi ducales*.)

(2) Note ci-contre, et l'histoire vénitienne de Vianolo.

chagrins, accablé de vieillesse, il ne se montrait plus en public, ni même dans les conseils. Cette retraite, si facile à expliquer dans un vieillard octogénaire si malheureux, déplut aux Décevirs, qui voulurent y voir un murmure contre leurs arrêts.

Lorédan commença par se plaindre devant ses collègues du tort que les infirmités du doge, son absence dans le conseil, apportaient à l'expédition des affaires; il finit par hasarder, et réussit à faire la proposition de le déposer. Ce n'était pas la première fois que Venise avait pour prince un homme dans la caducité; l'usage et les lois y avaient pourvu : dans ces circonstances, le doge était suppléé par le plus ancien du conseil. Ici, cela ne suffisait pas aux ennemis de Foscari. Pour donner plus de solennité à la délibération, le conseil des Dix demanda une adjonction de vingt-cinq sénateurs; mais comme on n'en énonçait pas l'objet, et que le grand conseil était loin de le soupçonner, il se trouva que Marc Foscari, frère du doge, leur fut donné pour l'un des adjoints. Au lieu de l'admettre à la délibération, on enferma ce sénateur dans une chambre séparée, et on lui fit jurer de ne jamais parler de cette exclusion qu'il éprouvait, en lui déclarant qu'il y allait de sa vie; ce qui n'empêcha pas qu'on n'inscrivît son nom au bas du décret, comme s'il y eût pris part (1).

Quand on en vint à la délibération, Lorédan la provoqua en ces termes (2) : « Si l'utilité publique doit imposer silence à tous les intérêts privés, je ne doute pas que nous ne prenions aujourd'hui une mesure que la patrie réclame, que nous lui devons. Les états ne peuvent se maintenir dans un ordre de choses immuable : vous n'avez qu'à voir comme le

(1) Il faut cependant remarquer que, dans la notice où l'on raconte ce fait, la délibération est rapportée, que les vingt-cinq adjoints y sont nommés, et que le nom de Marc Foscari ne s'y trouve pas.

(2) Cette harangue se lit dans la notice citée ci-dessus.

« nôtre est changé, et combien il le serait davantage s'il n'y
 « avait une autorité assez ferme pour y porter remède. J'ai
 « honte de vous faire remarquer la confusion qui règne dans
 « les conseils, le désordre des délibérations, l'encombrement
 « des affaires, et la légèreté avec laquelle les plus importantes
 « sont décidées; la licence de notre jeunesse, le peu d'assiduité
 « des magistrats, l'introduction de nouveautés dangereuses.
 « Quel est l'effet de ces désordres? de compromettre notre
 « considération. Quelle en est la cause? l'absence d'un chef
 « capable de modérer les uns, de diriger les autres, de donner
 « l'exemple à tous, et de maintenir la force des lois.

« Où est le temps où nos décrets étaient aussitôt exécutés
 « que rendus; où François Carrare se trouvait investi dans
 « Padoue, avant de pouvoir être seulement informé que nous
 « voulions lui faire la guerre? Nous avons vu tout le contraire
 « dans la dernière guerre contre le duc de Milan. Malheureuse
 « la république qui est sans chef!

« Je ne vous rappelle pas tous ces inconvénients et leurs
 « suites déplorables pour vous affliger, pour vous effrayer,
 « mais pour vous faire souvenir que vous êtes les maîtres, les
 « conservateurs de cet état fondé par vos pères, et de la liberté
 « que nous devons à leurs travaux, à leurs institutions. Ici,
 « le mal indique le remède. Nous n'avons point de chef, il
 « nous en faut un. Notre prince est notre ouvrage, nous avons
 « donc le droit de juger son mérite quand il s'agit de l'élire,
 « et son incapacité quand elle se manifeste. J'ajouterai que le
 « peuple, encore bien qu'il n'ait pas le droit de prononcer sur
 « les actions de ses maîtres, apprendra ce changement avec
 « transport. C'est la providence, je n'en doute pas, qui lui
 « inspire elle-même ces dispositions, pour vous avertir que la
 « république réclame cette résolution, et que le sort de l'état
 « est en vos mains. »

Ce discours n'éprouva que de timides contradictions; cependant la délibération dura huit jours. L'assemblée, ne se jugeant pas aussi sûre de l'approbation universelle que l'ora-

teur voulait le lui faire croire, désirait que le doge donnât lui-même sa démission. Il l'avait déjà proposée deux fois, et on n'avait pas voulu l'accepter.

Aucune loi ne portait que le prince fût révocable : il était au contraire à vie ; et les exemples qu'on pouvait citer de plusieurs doges déposés, prouvaient que de telles révolutions avaient été le résultat d'un mouvement populaire.

Mais, d'ailleurs, si le doge pouvait être déposé, ce n'était pas assurément par un tribunal composé d'un petit nombre de membres, institué pour punir les crimes, et nullement investi du droit de révoquer ce que le corps souverain de l'état avait fait.

Cependant le tribunal arrêta que les six conseillers de la seigneurie, et les chefs du conseil des Dix, se transporteraient auprès du doge, pour lui signifier que l'excellentissime conseil avait jugé convenable qu'il abdiquât une dignité dont son âge ne lui permettait plus de remplir les fonctions. On lui donnait 1500 ducats d'or pour son entretien, et vingt-quatre heures pour se décider (1).

Foscari répondit sur-le-champ avec beaucoup de gravité, que deux fois il avait voulu se démettre de sa charge ; qu'au lieu de le lui permettre, on avait exigé de lui le serment de ne plus réitérer cette demande ; que la providence avait prolongé ses jours pour l'éprouver et pour l'affliger, et que cependant on n'était pas en droit de reprocher sa longue vie à un homme qui avait employé quatre-vingt-quatre ans au service de la république ; qu'il était prêt encore à lui sacrifier sa vie ; mais que, pour sa dignité, il la tenait de la république entière, et qu'il se réservait de répondre sur ce sujet, quand la volonté générale serait légalement manifestée.

Le lendemain, à l'heure indiquée, les conseillers et les chefs des Dix se présentèrent. Il ne voulut pas leur donner d'autre réponse. Le conseil s'assembla sur-le-champ, lui envoya de-

(1) Ce décret est rapporté textuellement dans la notice.

mander encore une fois sa résolution, séance tenante ; et, la réponse ayant été la même, on prononça que le doge était relevé de son serment et déposé de sa dignité ; on lui assignait une pension de 1500 ducats d'or, en lui enjoignant de sortir du palais dans huit jours, sous peine de voir tous ses biens confisqués (1).

Le lendemain, ce décret fut porté au doge, et ce fut Jacques Lorédan qui eut la cruelle joie de le lui présenter. Il répondit : « Si j'avais pu prévoir que ma vieillesse fût préjudiciable à l'état, le chef de la république ne se serait pas montré assez ingrat pour préférer sa dignité à la patrie ; mais cette vie lui ayant été utile pendant tant d'années, je voulais lui en consacrer jusqu'au dernier moment. Le décret est rendu, je m'y conformerai. » Après avoir parlé ainsi, il se dépouilla des marques de sa dignité, remit l'anneau ducal, qui fut brisé en sa présence ; et dès le jour suivant il quitta ce palais, qu'il avait habité pendant trente-cinq ans, accompagné de son frère, de ses parents et de ses amis. Un secrétaire qui se trouva sur le perron, l'invita à descendre par un escalier dérobé, afin d'éviter la foule du peuple, qui s'était rassemblé dans les cours ; mais il s'y refusa, disant qu'il voulait descendre par où il était monté ; et quand il fut au bas de l'escalier des Géants, il se retourna, appuyé sur sa béquille, vers le palais, en proférant ces paroles : « Mes services m'avaient appelé, la malice de mes ennemis m'en fait sortir. »

La foule qui s'ouvrait sur son passage, et qui avait peut-être désiré sa mort, était émue de respect et d'attendrissement (2). Rentré dans sa maison, il recommanda à sa famille d'oublier les injures de ses ennemis. Personne, dans les divers corps de l'état, ne se crut en droit de s'étonner qu'un prince inamovible eût été déposé sans qu'on lui reprochât rien ; que

(1) La notice rapporte aussi ce décret.

(2) On lit dans la notice ces propres mots : « *Se fosse stato in loro potere, volentieri lo avrebbero restituito.* »

l'état eût perdu son chef, à l'insu du sénat et du corps souverain lui-même. Le peuple seul laissa échapper quelques regrets : une proclamation du conseil des Dix prescrivit le silence le plus absolu sur cette affaire, sous peine de mort.

Avant de donner un successeur à François Foscari, une nouvelle loi fut rendue, qui défendait au doge d'ouvrir et de lire, autrement qu'en présence de ses conseillers, les dépêches des ambassadeurs de la république, et les lettres des princes étrangers (1).

Les électeurs entrèrent au conclave, et nommèrent au dogat Pascal Malipier, le 30 octobre 1457. La cloche de Saint-Marc, qui annonçait à Venise son nouveau prince, vint frapper l'oreille de François Foscari ; cette fois sa fermeté l'abandonna ; il éprouva un tel saisissement, qu'il mourut le lendemain (2).

La république arrêta qu'on lui rendrait les mêmes honneurs funèbres que s'il fût mort dans l'exercice de sa dignité ; mais lorsqu'on se présenta pour enlever ses restes, sa veuve, qui de son nom était Marine Nani, déclara qu'elle ne le souffrirait point ; qu'on ne devait pas traiter en prince, après sa mort, celui que, vivant, on avait dépouillé de la couronne ; et que, puisqu'il avait consumé ses biens au service de l'état, elle saurait consacrer sa dot à lui faire rendre les derniers honneurs (3). On ne tint aucun compte de cette résistance ; et, malgré les protestations de l'ancienne dogaresse, le corps fut enlevé, revêtu des ornements ducaux, exposé en public, et les obsèques furent célébrées avec la pompe accoutumée. Le nouveau doge assista au convoi en robe de sénateur.

La pitié qu'avait inspirée le malheur de ce vieillard, ne fut pas tout-à-fait stérile. Un an après, on osa dire que le conseil des dix avait outrepassé ses pouvoirs ; et il lui fut défendu,

(1) *Hist. di Venezia, di Paolo Morosini, lib. 24.*

(2) *Hist. di Pietro Justiniani, lib. 8.*

(3) *Hist. d'Egnatio, lib. 6, cap. 7.*

par une loi du grand conseil, de s'ingérer à l'avenir de juger le prince, à moins que ce ne fût pour cause de félonie (1).

Un acte d'autorité tel que la déposition d'un doge inamovible de sa nature, aurait pu exciter un soulèvement général, ou au moins occasionner une division dans une république autrement constituée que Venise. Mais, depuis trois ans, il existait dans celle-ci une magistrature, ou plutôt une autorité, devant laquelle tout devait se taire.

(1) Ce décret est du 25 octobre 1458. La notice le rapporte.



EXTRAIT DE L'HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES
DU MOYEN AGE,

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI.

Tome X.

Le doge de Venise, qui avait prévu par ce traité une guerre non moins dangereuse que celle qu'il avait terminée presque en même temps par le traité de Lodi, était alors parvenu à une extrême vieillesse. François Foscari occupait cette première dignité de l'état dès le 13 avril 1423. Quoiqu'il fût déjà âgé de plus de cinquante-un ans à l'époque de son élection, il était cependant le plus jeune des quarante-un électeurs. Il avait eu beaucoup de peine à parvenir au rang qu'il convoitait, et son élection avait été conduite avec beaucoup d'adresse. Pendant plusieurs tours de scrutin ses amis les plus zélés s'étaient abstenus de lui donner leur suffrage, pour que les autres ne le considérassent pas comme un concurrent redoutable (1). Le conseil des Dix craignait son crédit parmi la noblesse pauvre, parce qu'il avait cherché à se la rendre favorable, tandis qu'il était procureur de Saint-Marc, en faisant employer plus de trente mille ducats à doter les jeunes filles de bonne maison, ou à établir de jeunes gentilshommes. On craignait encore sa nombreuse famille, car alors il était père de quatre enfants, et marié de nouveau; enfin on redoutait son ambition et son goût pour la guerre. L'opinion que ses adversaires s'étaient formée de lui fut vérifiée par les événements; pendant trente-quatre ans que Foscari fut à la tête de la république, elle ne

(1) Marin Sanuto, *Vite de' Duchi di Venezia*, p. 967.

cessa point de combattre. Si les hostilités étaient suspendues durant quelques mois, c'était pour recommencer avec plus de vigueur. Ce fut l'époque où Venise étendit son empire sur Brescia, Bergame, Ravenne et Crème; où elle fonda sa domination de Lombardie, et parut sans cesse sur le point d'asservir toute cette province. Profond, courageux, inébranlable, Foscari communiqua aux conseils son propre caractère; et ses talents lui firent obtenir plus d'influence sur la république, que n'avaient exercé la plupart de ses prédécesseurs. Mais si son ambition avait eu pour but l'agrandissement de sa famille, elle fut cruellement trompée : trois de ses fils moururent dans les huit années qui suivirent son élection; le quatrième, Jacob, par lequel la maison Foscari s'est perpétuée, fut victime de la jalousie du conseil des Dix, et empoisonna par ses malheurs les jours de son père (1).

En effet, le conseil des Dix, redoublant de défiance envers le chef de l'état, lorsqu'il le voyait plus fort par ses talents et sa popularité, veillait sans cesse sur Foscari, pour le punir de son crédit et de sa gloire. Au mois de février 1445, Michel Bevilacqua, Florentin, exilé à Venise, accusa en secret Jacques Foscari auprès des inquisiteurs d'état, d'avoir reçu du duc Philippe Visconti des présents d'argent et de bijoux, par les mains des gens de sa maison. Telle était l'odieuse procédure adoptée à Venise, que, sur cette accusation secrète, le fils du Doge, du représentant de la majesté de la république, fut mis à la torture. On lui arracha par l'estrapade l'aveu des charges portées contre lui; il fut relégué pour le reste de ses jours à Napoli de Romanie, avec obligation de se présenter tous les matins au commandant de la place (2). Cependant le vaisseau qui le portait ayant touché à Trieste, Jacob, grièvement malade de la torture, et plus encore de l'humiliation qu'il avait éprouvée, demanda en grace au conseil des Dix de

(1) Note ci-contre, p. 968.

(2) Marin Sanuto, p. 968.

n'être pas envoyé plus loin. Il obtint cette faveur, par une délibération du 28 décembre 1446 ; il fut rappelé à Trévise et il eut la liberté d'habiter tout le Trévisan indifféremment (1).

Il vivait en paix à Trévise, et la fille de Léonard Contarini, qu'il avait épousée le 10 février 1441, était venue le rejoindre dans son exil, lorsque, le 5 novembre 1450, Almorò Donato, chef du conseil des Dix, fut assassiné. Les deux autres inquisiteurs d'état, Triadano Gritti et Antonio Venieri portèrent leurs soupçons sur Jacob Foscari, parce qu'un domestique à lui, nommé Olivier, avait été vu ce soir-là même à Venise, et avait des premiers donné la nouvelle de cet assassinat. Olivier fut mis à la torture ; mais il nia jusqu'à la fin, avec un courage inébranlable, le crime dont on l'accusait, quoique ses juges eussent la barbarie de lui faire donner jusqu'à quatre-vingts tours d'estrapade. Cependant, comme Jacob Foscari avait de puissants motifs d'inimitié contre le conseil des Dix qui l'avait condamné, et qui témoignait de la haine au doge son père, on essaya de mettre à son tour Jacob à la torture, et l'on prolongea contre lui ces affreux tourments, sans réussir à en tirer aucune confession. Malgré sa dénégation, le conseil des Dix le condamna à être transporté à la Canée, et accorda une récompense à son délateur. Mais les horribles douleurs que Jacob Foscari avait éprouvées, avaient troublé sa raison ; ses persécuteurs, touchés de ce dernier malheur, permirent qu'on le ramenât à Venise le 26 mai 1451. Il embrassa son père, il puisa dans ses exhortations quelque courage et quelque calme, et il fut reconduit immédiatement à la Canée (2). Sur ces entrefaites, Nicolas Erizzo, homme déjà noté pour un précédent crime, confessa, en mourant, que c'était lui qui avait tué Almorò Donato (3).

(1) *Ibid. Vite*, p. 1123.

(2) Marin Sanuto, p. 1138. — M. Ant. Sabellico, *Dec. III, lib. VI, f. 187*.

(3) *Ibid.* p. 1139.

Le malheureux doge, François Foscari, avait déjà cherché, à plusieurs reprises, à abdiquer une dignité si funeste à lui-même et à sa famille. Il lui semblait que, redescendu au rang de simple citoyen, comme il n'inspirerait plus de crainte ou de jalousie, on n'accablerait plus son fils par ces effroyables persécutions. Abattu par la mort de ses premiers enfants, il avait voulu, dès le 26 juin 1433, déposer une dignité durant l'exercice de laquelle sa patrie avait été tourmentée par la guerre, par la peste, et par des malheurs de tout genre (1). Il renouvela cette proposition après les jugements rendus contre son fils; mais le conseil des Dix le retenait forcément sur le trône, comme il retenait son fils dans les fers.

En vain Jacob Foscari, obligé de se présenter chaque jour au gouverneur de la Canée, réclamait contre l'injustice de sa dernière sentence, sur laquelle la confession d'Erizzo ne laissait plus de doutes. En vain il demandait grace au farouche conseil des Dix; il ne pouvait obtenir aucune réponse. Le désir de revoir son père et sa mère, arrivés tous deux au dernier terme de la vieillesse, le désir de revoir une patrie dont la cruauté ne méritait pas un si tendre amour, se changèrent en lui en une vraie fureur. Ne pouvant retourner à Venise pour y vivre libre, il voulut du moins y aller chercher un supplice. Il écrivit au duc de Milan, à la fin de mai 1456, pour implorer sa protection auprès du sénat : et sachant qu'une telle lettre serait considérée comme un crime, il l'exposa lui-même dans un lieu où il était sûr qu'elle serait saisie par les espions qui l'entouraient. En effet la lettre étant déférée au conseil des Dix, on l'envoya chercher aussitôt, et il fut conduit à Venise le 19 juillet 1456 (2).

Jacob Foscari ne nia point sa lettre; il raconta en même temps dans quel but il l'avait écrite, et comment il l'avait fait tomber entre les mains de son délateur. Malgré ces aveux,

(1) Marin Sanuto, p. 1032.

(2) *Ibid.* p. 1162.

Foscari fut remis à la torture, et on lui donna trente tours d'estrapade, pour voir s'il confirmerait ensuite ses dépositions. Quand on le détacha de la corde, on le trouva déchiré par ces horribles secousses. Les juges permirent alors à son père, à sa mère, à sa femme et à ses fils, d'aller le voir dans sa prison. Le vieux Foscari, appuyé sur un bâton, ne se traîna qu'avec peine dans la chambre où son fils unique était pansé de ses blessures. Ce fils demandait encore la grâce de mourir dans sa maison. — « Retourne à ton exil, mon fils, puisque ta patrie l'ordonne, lui dit le doge, et soumets-toi à sa volonté. » Mais, en rentrant dans son palais, ce malheureux vieillard s'évanouit, épuisé par la violence qu'il s'était faite. Jacob devait encore passer une année en prison à la Canée, avant qu'on lui rendit la même liberté limitée à laquelle il était réduit avant cet événement ; mais à peine fut-il débarqué sur cette terre d'exil, qu'il y mourut de douleur (1).

Dès-lors, et pendant quinze mois, le vieux doge, accablé d'années et de chagrins, ne recouvra plus la force de son corps ou celle de son ame ; il n'assistait plus à aucun des conseils, et il ne pouvait plus remplir aucune des fonctions de sa dignité. Il était entré dans sa quatre-vingt-sixième année ; et si le conseil des Dix avait été susceptible de quelque pitié, il aurait attendu en silence la fin, sans doute prochaine, d'une carrière marquée par tant de gloire et de malheurs. Mais le chef du conseil des Dix était alors Jacques Loredano, fils de Marc, et neveu de Pierre, le grand amiral, qui, toute leur vie, avaient été ennemis acharnés du vieux doge. Ils avaient transmis leur haine à leurs enfants, et cette vieille rancune n'était pas encore satisfaite (2). A l'instigation de Loredano, Jérôme Barbarigo, inquisiteur d'état, proposa au conseil des Dix, au mois d'octobre 1457, de soumettre Foscari à une nouvelle

(1) Marin Sanuto, p. 1163. — Navagiero, *Storia Venez.* p. 1118.

(2) Vettor Sandi, *Storia civile Venez. pl. II. lib. VIII*, p. 715, p. 717.

humiliation. Dès que ce magistrat ne pouvait plus remplir ses fonctions, Barbarigo demanda qu'on nommât un autre doge. Le conseil, qui avait refusé par deux fois l'abdication de Fosari, parce que la constitution ne pouvait la permettre, hésita avant de se mettre en contradiction avec ses propres décrets. Les discussions dans le conseil et la junte se prolongèrent pendant huit jours, jusque fort avant dans la nuit. Cependant on fit entrer dans l'assemblée Marco Fosari, procureur de Saint-Marc, et frère du doge, pour qu'il fût lié par le redoutable serment du secret, et qu'il ne pût arrêter les menées de ses ennemis. Enfin, le conseil se rendit auprès du doge, et lui demanda d'abdiquer volontairement un emploi qu'il ne pouvait plus exercer. « J'ai juré, répondit le vieillard, de remplir jusqu'à ma mort, selon mon honneur et ma conscience, les fonctions auxquelles ma patrie m'a appelé. Je ne puis me délier moi-même de mon serment; qu'un ordre des conseils dispose de moi, je m'y soumettrai, mais je ne le devancerai pas. » Alors une nouvelle délibération du conseil délia François Fosari de son serment ducal, lui assura une pension de 1000 ducats pour le reste de sa vie, et lui ordonna d'évacuer en trois jours le palais, et de déposer les ornements de sa dignité. Le doge ayant remarqué parmi les conseillers qui lui portèrent cet ordre, un chef de la Quarantie, qu'il ne connaissait pas, demanda son nom : « Jé suis le fils de Marco Memmo, » lui dit le conseiller. « Ah ! ton père était mon ami, » lui dit le vieux doge en soupirant. Il donna aussitôt des ordres pour qu'on transportât ses effets dans une maison à lui; et le lendemain, 23 octobre, on le vit, se soutenant à peine, et appuyé sur son vieux frère, redescendre ces mêmes escaliers sur lesquels, trente-quatre ans auparavant, on l'avait vu installé avec tant de pompe, et traverser ces mêmes salles où la république avait reçu ses serments. Le peuple entier parut indigné de tant de dureté exercée contre un vieillard qu'il respectait et qu'il aimait; mais le conseil des Dix fit publier une défense de parler de cette révolution, sous peine

d'être traduit devant les inquisiteurs d'état. Le 20 octobre, Pascal Malipieri, procureur de Saint-Marc, fut élu pour successeur de Foscari; celui-ci n'eut pas néanmoins l'humiliation de vivre sujet là où il avait régné. En entendant le son des cloches qui sonnaient en actions de grâces pour cette élection, il mourut subitement d'une hémorragie causée par une veine qui s'éclata dans sa poitrine (1).

« Le doge, blessé de trouver constamment un contradictoire et un censeur si amer dans son frère, lui dit un jour en plein conseil : « Messire Augustin, vous faites tout votre possible pour hâter ma mort : vous vous flattez de me succéder ; mais si les autres vous connaissent aussi bien que je vous connais, ils n'auront garde de vous élire. » Là-dessus il se leva, ému de colère, rentra dans son appartement, et mourut quelques jours après. Ce frère, contre lequel il s'était emporté, fut précisément le successeur qu'on lui donna. C'était un mérite dont on aimait à tenir compte, surtout à un parent, de s'être mis en opposition avec le chef de la république. » Daru, *Histoire de Venise*, vol. 2, sect. XI, p. 533.

(1) Marin Sanuto, *Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1164. — *Chronicon Eugubinum*, t. XXI, p. 992. — Cristoforo de Soldo, *Istoria Bresciana*, t. XXI, p. 891. — Novigero, *Storia Veneziana*, t. XXIII, p. 1120. — M. A. Sabellico, *Dec. III, Lib. VIII, f. 201*.

NOTES.

NOTE DE LORD BYRON.

DANS le courageux (1) et excellent ouvrage de lady Morgan sur l'Italie, je trouve l'expression de « Rome de l'Océan » appliquée à Venise. La même phrase est dans les deux Foscaris. Mon libraire attestera que la tragédie était composée et envoyée en Angleterre quelque temps avant que j'eusse vu l'ouvrage de lady Morgan, que je n'ai reçu que le 10 août. Je me hâte toutefois de remarquer cette coïncidence, et à céder l'originalité de la phrase à celle qui l'a fait connaître avant moi au public. Je suis d'autant plus jaloux de le faire, que je suis informé (je n'ai lu moi-même que quelques-unes de ces critiques, et accidentellement); je suis informé, dis-je, que l'on a, dernièrement, porté contre moi des accusations de plagiat. J'ai reçu aussi une sorte de menace anonyme du même genre; apparemment de quelqu'un qui espérait m'extorquer de l'argent. Je n'ai point de réponse à faire à de telles accusations. Il en est une assez plaisante: on me reproche d'avoir emprunté la description d'un naufrage *en vers* aux relations de divers naufrages *en prose*, dont j'ai choisi les traits les plus frappants. Gibbon fait au Tasse un mérite d'avoir copié dans les chroniques les plus minutieux détails du siège de Jérusalem. Chez moi, c'eût été un tort, je pense.... comme on voudra. Pendant que je m'occupais à défendre le caractère de Pope, la populace littéraire de Grub-Street paraît avoir attaqué le

(1) Fearless.

mien : cela devait être de part et d'autre. Une des accusations de l'épître anonyme dont je parlais est encore plus risible : on m'y déclare sérieusement que je reçus cinq cents livres sterling pour prix des avertissements que j'aurais écrits pour le cirage *patenté* de Day et Martyn. Voilà la plus belle récompense que j'aie jamais reçue de mes productions littéraires. On ajoute qu'une personne a essayé de se lier avec M. Townsend, homme de loi, qui était avec moi en affaires à Venise il y a trois ans, afin d'en obtenir quelques particularités diffamatoires sur ma vie. Je permets à M. Townsend de dire ce qu'il sait. Je fais mention de ces détails pour montrer simplement de quoi se compose la petite canaille littéraire, et sa manière de se mettre à l'ouvrage. Une autre accusation de la gazette littéraire, m'a-t-on dit..... assure que je suis l'auteur des notes de la *Reine Mab* (1), ouvrage que je n'ai connu que quelque temps après sa publication, et que je me rappelle avoir montré à M. Sotheby comme un poème qui réunissait beaucoup de talent et d'imagination. Je n'ai pas écrit une seule ligne de ces notes, que je n'ai jamais lues qu'imprimées. Personne ne sait mieux que l'auteur véritable combien ses opinions et les miennes diffèrent matériellement sur la partie métaphysique de ce livre ; mais, ainsi que tous ceux qui ne sont pas aveuglés par la lâcheté et la bigoterie, j'admire hautement la poésie de cette production et des autres qui sont sorties de sa plume.

M. Southey aussi, dans sa pieuse préface d'un poème dont le blasphème n'est pas moins innocent que la sédition de Wat Tyler, parce qu'il est aussi absurde que cette sincère production, M. Southey invite la législature à *y bien faire attention*, puisque la tolérance accordée à de tels écrits conduisit à la révolution française. Ces écrits ne sont pas ceux qui ressemblent à Wat Tyler, mais bien ceux de l'école *satanique*. Cela est faux, et M. Southey le sait bien. Tous les écrivains

(1) *Queen Mab*, par Shelley.

français qui osèrent être libres éprouvèrent des persécutions : Voltaire et Rousseau furent exilés ; Marmontel et Diderot envoyés à la Bastille ; et une guerre perpétuelle fut déclarée à tous les philosophes par l'autorité existante. En second lieu, la révolution française ne fut causée par aucun écrit ; elle aurait éclaté quand aucun des écrivains que Southey accuse n'eût existé. C'est la mode d'attribuer tout à la révolution française, et la révolution française à toute autre cause que la réelle. Cette cause est évidente..... le gouvernement exigeait trop, et le peuple ne pouvait ni donner ni supporter davantage : sans cela les encyclopédistes auraient pu écrire à s'user les doigts sans craindre une seule altération.

Et la révolution anglaise..... (la première, veux-je dire)..... par quoi fut-elle occasionnée ? Les puritains étaient certes aussi moraux que Wesley ou son biographe..... Les actes... les actes des gouvernements, et non les écrits qui les ont combattus ; voilà ce qui a causé les révolutions passées, voilà ce qui mènera aux révolutions futures.

Je regarde une révolution comme inévitable, quoique je ne sois point *révolutionnaire* (1). Je désire que la constitution anglaise soit modifiée, et non détruite. Né aristocrate, et naturellement aristocrate par caractère, avec la plus grande partie de ma fortune actuelle sur les fonds, qu'ai-je à gagner par une révolution ? Peut-être j'ai plus à perdre que M. Southey, avec toutes ses places, ses bénéfices comme panégyriste, et son droit d'injurier par-dessus le marché ; mais une révolution est inévitable, je le répète. Le gouvernement peut se glorifier de la répression de quelques petits tumultes : ce ne sont que quelques vagues repoussées et brisées sur le rivage ; tandis que la grande inondation s'avance et gagne du terrain avec chaque brisant. M. Southey nous accuse d'attaquer la religion du pays ; et lui, la soutient-il en écrivant ses *Vies de Wesley* ? Un culte n'est détruit que par un autre. Il n'y eut, il n'y aura

(1) Revolutionist.

NOTE QUI SE RAPPORTE A LA PAGE 225, MOT *calenture*.

Les dernières productions de lord Byron ont été sévèrement critiquées en Angleterre, où l'orgueil national s'est effarouché de la préférence accordée par le poète à la littérature dramatique de la France. On lui a fait même la guerre sur les mots. Nous croyons pouvoir relever ici le critique, qui prétend que lord Byron a tort d'appeler *calenture*, et non pas *nostalgie*, la maladie qu'il décrit page 510.

Calenture n'est pas seulement, comme le veut le critique, la traduction du mot *calentura*, qui, en espagnol, est un terme générique signifiant *fièvre*. C'est aussi une espèce de nostalgie, un délire frénétique dont les marins sont spontanément atteints dans les voyages de long cours, particulièrement dans le voisinage de la ligne équinoxiale ou vers les tropiques.

L'invasion de la calenture a lieu, le plus souvent, la nuit et pendant le sommeil : le malade se réveille en délirant; il court sur le pont ou sur les gaillards du vaisseau; il croit voir, au milieu des ondes, des arbres, des forêts, des prairies émaillées de fleurs; et, transporté de joie, il se précipite à la mer, croyant descendre sur une pelouse de gazon. Il périt ainsi, à moins que ses compagnons ne soient assez agiles et assez robustes pour l'arrêter. Je dis assez robustes, car sa force musculaire est telle dans cette crise, que quatre hommes vigoureux ont peine à s'opposer à ce caprice de la démence.

A. P.

CAÏN,

MYSTÈRE.

Or, le serpent était le plus rusé de tous
les animaux que le Seigneur avait créés.

GENÈSE, ch. III, vers. 1.

A

SIR WALTER SCOTT, BARONNET,

CE MYSTÈRE DE CAÏN

EST DÉDIÉ

PAR SON FIDÈLE AMI

ET OBLIGÉ SERVITEUR

L'AUTEUR.

PRÉFACE.

LES scènes suivantes sont intitulées MYSTÈRE, conformément aux anciens titres donnés aux drames sur de semblables sujets, et qui étaient appelés *Mystères*, ou *Moralités*. L'auteur ne s'est nullement permis les libertés qu'on prenait jadis dans les pièces analogues, comme pourra le voir tout lecteur curieux de consulter ces profanes productions, en anglais, en français, en italien ou en espagnol. Il a cherché à conserver à ses personnages, le langage qui les devait caractériser; et, quand il est (ce qui arrive rarement) emprunté à l'Écriture, il a fait, même dans les mots, aussi peu de changements que le rythme l'a permis. Le lecteur voudra bien se rappeler que le livre de la Genèse ne dit pas qu'Ève fut tentée par un démon, mais par *le serpent*, et cela *parce qu'il était le plus rusé de tous les animaux*. Quelque interprétation que les Rabbins et les Pères

puissent avoir donnée de ce passage, je dois prendre les mots tels que je les trouve; et répondre avec l'évêque Watson, dans une occasion semblable, lorsque les Pères lui furent cités dans les écoles de Cambridge : voyez le livre, dit-il, en montrant la Bible. On doit se souvenir aussi que mon sujet n'a rien à faire avec le *Nouveau Testament*, auquel on ne pourrait ici faire aucune allusion sans anachronisme.

Quant aux poèmes sur des sujets qui ont quelque rapport avec Caïn, il y a long-temps que je ne les ai lus. Depuis l'âge de vingt ans, je n'ai jamais ouvert Milton; mais je l'avais lu tant de fois auparavant, que cela ne peut faire une grande différence. Je n'ai jamais lu *la Mort d'Abel* par Gessner, depuis ma huitième année, à Aberdeen. L'impression générale du souvenir que j'en ai gardé, est celle du plaisir; mais tout ce que je me rappelle, c'est que, dans ce poème, la femme de Caïn s'appelait Méhala, et celle d'Abel, Thirza. Dans les scènes suivantes, je les ai nommées comme les femmes de Lamech, Adah et Zillah, premiers noms

de femmes qu'on rencontre dans la Genèse; celles de Caïn et d'Abel n'y sont pas nommées. Si donc une analogie de sujet en a fait naître une dans l'expression, je l'ignore, et m'en inquiète fort peu.

Le lecteur voudra bien, de plus, ne pas oublier (ce dont un petit nombre se donne la peine de se souvenir) qu'il n'y a aucune allusion à un état futur dans les livres de Moïse, ni dans tout l'Ancien Testament. On peut consulter la *Légation divine de Moïse*, de Warburton, si l'on veut connaître la raison de cette omission extraordinaire : satisfaisante ou non, c'est la meilleure qu'on ait encore trouvée. J'ai donc supposé cette révélation nouvelle, pour Caïn, sans avoir, j'espère, dénaturé la sainte Écriture.

Pour ce qui regarde le langage de Lucifer, il m'était difficile de le faire parler comme un ecclésiastique sur cette matière; mais j'ai fait ce que j'ai pu pour le contenir dans les bornes de la politesse spirituelle.

S'il nie d'avoir tenté Ève sous la forme du serpent, c'est uniquement parce que le livre de la

Genèse n'offre pas l'allusion, la plus éloignée, à une telle chose, et ne parle du serpent que dans sa qualité de serpent.



NOTA. Le lecteur s'apercevra que l'auteur a en partie adopté, dans ce poème, l'opinion de Cuvier, que le monde avait été détruit plusieurs fois avant la création de l'homme. Cette idée, fondée sur les différentes couches du globe, et les ossements d'animaux connus et inconnus qu'on y a trouvés, n'est point contraire à l'histoire de Moïse, qu'elle confirme plutôt, puisque aucun ossement humain n'a encore été découvert dans ces stratifications, quoique ceux de plusieurs animaux connus se trouvent près des débris des inconnus. L'assertion de Lucifer, que le monde, antérieur à Adam, était peuplé d'êtres raisonnables beaucoup plus intelligents que l'homme, et d'une puissance proportionnée à celle du mammouth, etc., etc., est na-

turellement une fiction poétique, imaginée pour le seconder dans ses fins.



Je dois ajouter qu'il existe une *mélo-tragédie* d'Alfieri, intitulée *Abel* : je ne l'ai jamais lue, non plus qu'aucun des ouvrages posthumes de cet auteur, excepté sa Vie.



PERSONNAGES.

•

HOMMES.

ADAM.

CAÏN.

ABEL.

ESPRITS.

L'Ange du Seigneur.

Lucifer.

FEMMES.

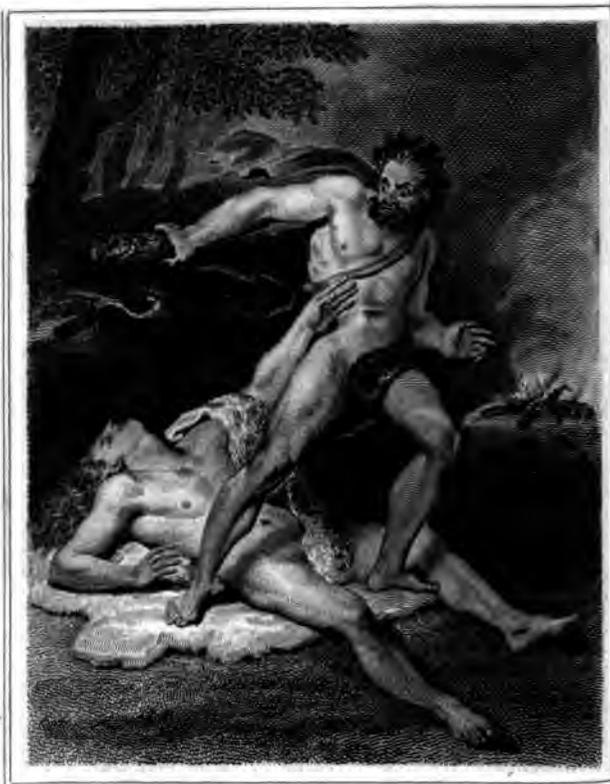
ÈVE.

ADAH.

ZILLAH.

~~~~~

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY



Deveria del!

Ad<sup>m</sup> Odeiroy sc.

## CAÏN.

ABEL. QU'AS-TU FAIT, MON FRÈRE?

PUBLIS PAR L'ADVOCAT, JANVIER 1825.

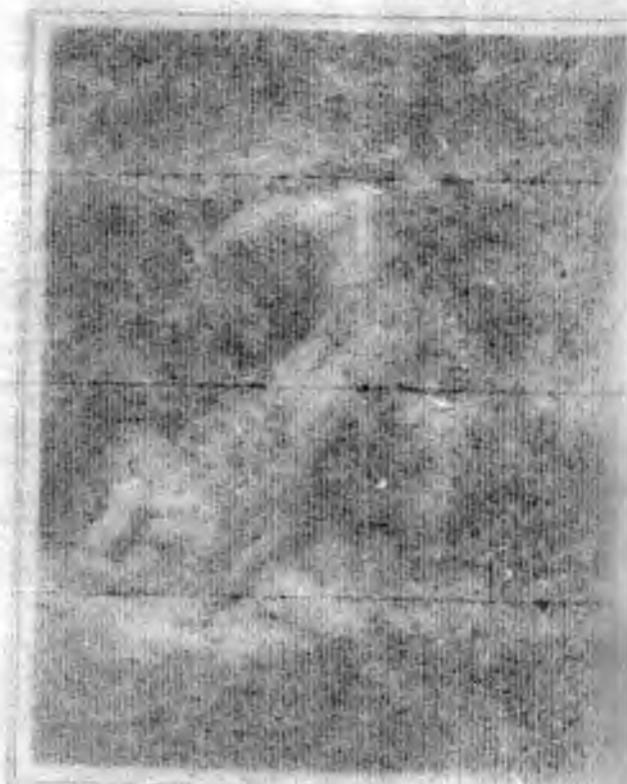
ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(L'ÉCLAIRCISSEMENT.)

DAM. EVE, LE DIEU, LE Diable, etc.

Dieu! qui des éléments composas..... la terre....  
l'Océan..... l'air..... et le feu; toi qui, avec le jour,



THE  
UNIVERSITY OF  
MICHIGAN  
LIBRARY

# CAÏN.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

(La terre hors du paradis. — Lever du Soleil.)

M, ÈVE, CAÏN, ABEL, ADAH, ZILLAH,  
offrant un sacrifice.

A D A M.

O ÉTERNEL ! infini, sagesse suprême !.... toi qui ,  
parole, tiras la lumière du sein des ténèbres ,  
fis jaillir sur les ondes..... salut ! Jehovah, au  
de la lumière, salut !

È V E.

ou ! qui nommas le jour et séparas le matin de  
t, jusqu'alors confondu avec elle ; toi , qui di-  
es flots et appelas une partie de ton ouvrage le  
ment..... salut !

A B E L.

ou ! qui des éléments composas..... la terre....  
n..... l'air..... et le feu ; toi qui , avec le jour .  
FRON. — *Tome V.* 21

la nuit, et les mondes éclairés ou obscurcis par eux tour-à-tour, créas des êtres pour en jouir, les aimer, et t'aimer toi-même..... salut!.... salut !.....

A D A M.

Dieu! Éternel! Père de toutes choses, qui créas ces êtres si bons et si beaux pour être aimés par-dessus tout, toi excepté..... laisse-moi t'aimer et eux aussi ..... salut!..... salut!

Z I L L A H.

O Dieu ! qui , aimant , créant , bénissant toutes choses, permis toutefois que le serpent rampât au milieu d'elles et fit chasser mon père du paradis, préserve - nous de tout autre mal à venir..... salut !.... salut !

A D A M.

Mon fils Caïn, mon premier-né, pourquoi gardes-tu le silence?

CAÏN.

Pourquoi parlerais-je?

A D A M.

Pour prier.

CAÏN.

N'avez-vous pas prié?

A D A M.

Oui, avec ferveur.

CAÏN.

Et à haute voix : je vous ai entendus.

A D A M.

Et Dieu aussi, je l'espère.

ABEL.

Ainsi soit-il.

ADAM.

Mais toi, mon fils aîné, tu ne dis rien encore !

CAÏN.

Il vaut mieux que je me taise.

ADAM.

Et pourquoi ?

CAÏN.

Je n'ai rien à demander.

ADAM.

Et rien dont tu doives rendre grâces ?

CAÏN.

Non.

ADAM.

Ne vis-tu pas ?

CAÏN.

Ne dois-je pas mourir ?

ÈVE.

Hélas ! le fruit de l'arbre défendu commence à tomber.

ADAM.

Et nous devons encore le recueillir. O Dieu ! pourquoi avais-tu planté l'arbre de la science ?

CAÏN.

Et pourquoi ne cueillîtes-vous pas les fruits de l'arbre de vie ? vous auriez pu alors le défier.

CAÏN.

ADAM.

O mon fils ! ne blasphème pas : ce sont les paroles du serpent.

CAÏN.

Le serpent disait la vérité : l'un était l'arbre de la science ; l'autre , l'arbre de vie.... La science est bonne , la vie est bonne ; et comment peuvent -elles être un mal ?

ÈVE.

Mon fils , tu parles comme je parlais quand je péchai , avant ta naissance : que je ne voie pas mon malheur renouvelé dans le tien. Je me suis repentie. Que je ne voie pas mes enfants tomber , hors du paradis , dans le piège qui , même au sein du paradis , perdit leurs parents. Sois content de ce qui est. Si nous l'avions été , tu le serais maintenant.... O mon fils !

ADAM.

Nos prières terminées , rendons - nous chacun à notre travail.... Il n'est pas pénible , quoique nécessaire : la terre est jeune , et nous cède ses fruits avec complaisance.

ÈVE.

Caïn , mon fils , vois ton père joyeux et résigné ; sois comme lui.

( Adam et Ève sortent.)

ZILLAH.

Ne viens-tu pas , mon frère ?

ABEL.

Pourquoi portes-tu sur ton front cet air sombre , qui ne peut qu'exciter l'éternelle colère ?

ADAH.

Caïn, mon bien-aimé, me regarderas-tu, moi aussi, avec courroux ?

CAÏN.

Non, Adah ! non ; je désirerais rester seul quelques instants..... Abel, je me sens le cœur triste, mais cela passera..... Précède-moi, mon frère ; je te suivrai bientôt..... et vous aussi, mes sœurs, ne vous arrêtez pas ; votre douceur ne mérite pas un accueil farouche : je vous rejoindrai tout-à-l'heure.

ADAH.

Sinon, je reviens te chercher ici.

ABEL.

La paix de Dieu soit avec vous, mon frère.

(Abel sort avec Zillah et Adah.)

CAÏN, seul.

Et c'est là la vie ! travailler ! Et pourquoi faut-il que je travaille?... parce que mon père n'a pu conserver sa place dans Éden. Qu'avais-je fait, moi ?..... Je n'étais pas né..... je ne cherchais pas à naître ; et je n'aime point l'état auquel la naissance m'a réduit. Pourquoi céda-t-il au serpent et à la femme ? Ou pourquoi est-il puni d'avoir cédé ! Qu'y avait-il à cela ? L'arbre fut planté ; et pourquoi pas pour lui ? Sinon, pourquoi le placer près de lui, et le faire croître le plus beau des arbres ? Ils n'ont qu'une réponse à toutes mes questions : « C'était sa volonté ; et il est bon. » Comment le sais-je ? Parce qu'il est puissant, s'en suit-il qu'il soit bon ? Je ne juge que par les fruits.....



LUCIFER.

Je connais les pensées de la poussière ; je m'y intéresse, et à toi aussi.

CAÏN.

Comment ! tu connais mes pensées ?

LUCIFER.

Ce sont les pensées de tous ceux qui sont dignes d'en avoir..... C'est la partie immortelle de toi-même qui parle en toi.

CAÏN.

Quelle partie immortelle ? Cela n'a pas été révélé. Nous avons été privés de l'arbre de vie par la faute de mon père ; tandis que le fruit de l'arbre de la science fut trop tôt cueilli par la précipitation de ma mère..... Ce fruit, c'est la mort.

LUCIFER.

Tu as été trompé..... tu vivras.

CAÏN.

Je vis ; mais je vis pour mourir : en vivant , je ne vois rien qui rende la mort odieuse, si ce n'est une répugnance innée, un instinct de vie, involontaire mais invincible, que j'abhorre autant que je me méprise moi-même, sans pouvoir le dompter..... C'est ainsi que je vis..... que je voudrais n'avoir jamais vécu.

LUCIFER.

Tu vis, et tu dois vivre à jamais : ne pense pas que la terre, qui te sert d'enveloppe extérieure, soit l'existence..... elle cessera, et tu ne seras pas au-dessous de ce que tu es à présent.

CAÏN.

CAÏN.

Pas moins ! et pourquoi pas davantage ?

LUCIFER.

Il est possible que tu deviennes ce que nous sommes.

CAÏN.

Et vous ?

LUCIFER.

Nous sommes éternels.

CAÏN.

Êtes-vous heureux ?

LUCIFER.

Nous sommes puissants.

CAÏN.

Êtes-vous heureux ?

LUCIFER.

Non. L'es-tu ?

CAÏN.

Comment le serais-je ? Regarde-moi.

LUCIFER.

Pauvre argile !.... Et tu prétends être malheureux !  
toi !

CAÏN.

Je le suis..... Et toi , avec tout ton pouvoir,  
qu'es-tu ?

LUCIFER.

Un Esprit qui tenta d'égalier celui qui te créa, et  
qui ne t'eût pas créé ce que tu es.

CAÏN.

Ah ! tu sembles presque un Dieu ; et.....

LUCIFER.

Je ne le suis point : ayant échoué quand j'ai voulu l'être, je ne voudrais pas être autre que ce que je suis. Il a vaincu ! eh bien, qu'il règne !

CAÏN.

Qui ?

LUCIFER.

Le Créateur de ton père et de la terre.

CAÏN.

Et du ciel et de tout ce qu'il contient..... c'est ce que j'ai entendu chanter à ses Séraphins ; c'est ce que dit mon père.

LUCIFER.

Ils disent..... ce qu'ils sont condamnés à dire, sous peine d'être ce que je suis..... et ce que tu es..... nous parmi les esprits, toi parmi les hommes.

CAÏN.

Et quoi !

LUCIFER.

Des ames qui osent user de leur immortalité, des ames qui osent regarder en face le tyran tout puissant dans son éternité, et lui dire, que le mal, qui est son ouvrage, n'est pas un bien. S'il a dit vrai..... ce que je ne sais ni ne crois..... mais s'il nous a créés..... il ne peut nous détruire : nous sommes immortels ! bien plus, il nous désire tels afin de nous tourmenter..... qu'il le fasse ! Il est grand..... mais, dans sa grandeur, il n'est pas plus heureux que nous dans notre résistance ! La bonté ne voudrait pas créer le

mal. A-t-il fait autre chose ! Mais qu'il reste sur son vaste trône solitaire, créant des mondes pour rendre l'éternité moins fatigante à son immense existence et à sa solitude sans partage ! qu'il entasse sphères sur sphères : il est seul, indéfini, indissoluble dans sa tyrannie. S'il pouvait seulement s'anéantir, ce serait le meilleur don de sa puissance : mais qu'il règne et se multiplie dans le malheur..... Esprits et hommes, du moins nous sympathisons, et, souffrant de concert, nous rendons nos angoisses sans nombre plus faciles à supporter par la sympathie illimitée de tous..... avec tous. Mais lui, misérable dans sa grandeur, en proie à l'inquiète activité de sa misère, il faut qu'il crée et crée encore.

## CAÏN.

Tu me parles de choses qui, depuis long-temps, assiègent ma pensée dans des visions : je n'ai pu jamais concilier ce que je voyais avec ce que j'entendais. Mon père et ma mère me parlent de serpents, de fruits et d'arbres. Je vois les portes de ce qu'ils appellent leur paradis gardées par l'épée flamboyante du Chérubin qui les expulsa, eux et moi. Je sens le poids du travail journalier et d'une continuelle tristesse ; quand je considère autour de moi un monde où je semble n'être rien, les pensées qui s'élèvent en moi pourraient dominer toutes choses..... Mais je croyais que ce malheur n'appartenait qu'à moi..... Mon père est résigné ; ma mère a oublié l'audace qui la fit soupçonner pour la science, au risque d'une éternelle ma-

lédiction. Mon frère est un jeune pasteur , qui offre les prémices du troupeau à celui qui ordonne à la terre de ne rien produire pour nous qu'arrosée de nos sueurs. Ma sœur Zillah devance la voix matinale des oiseaux pour chanter son hymne pieux : et mon Adah, ma bienaimée, elle ne comprend pas davantage la pensée qui m'accable. Jusqu'à présent, jamais je n'avais trouvé personne pour sympathiser avec moi..... Eh bien!..... je préférerais de faire cause commune avec les Esprits.

LUCIFER.

Et, si tu n'avais une ame capable de te rendre digne d'une telle association, je ne serais point venu m'offrir à tes yeux comme tu me vois : un serpent aurait suffi pour te tenter, comme ta mère.

CAÏN.

Serait-ce toi qui tentas ma mère?

LUCIFER.

Je ne tente personne, si ce n'est avec la vérité : l'arbre n'était-il pas l'arbre de la science? et l'arbre de vie ne portait-il pas aussi ses fruits? Conseillé-je à Ève de ne point les cueillir? Avais-je planté des arbres défendus, à la portée d'êtres innocents et curieux par leur innocence même? Je vous aurais créés dieux! Celui qui vous exila, ne le fit que de peur que vous ne vinssiez à manger les fruits de l'arbre de vie, qui vous auraient rendus des dieux comme nous. Sont-ce là ses paroles?

CAÏN.

CAÏN.

Les mêmes, comme je les ai entendu répéter de ceux qui les ouïrent avec le tonnerre.

LUCIFER.

Eh bien, quel était donc le démon? Celui qui ne voulait point vous laisser vivre, ou celui qui vous aurait fait vivre à jamais dans le bonheur et le pouvoir de la science?

CAÏN.

Que n'ont-ils cueilli les fruits des deux arbres, ou d'aucun des deux?

LUCIFER.

L'un est déjà à vous, l'autre peut encore vous appartenir.

CAÏN.

Et comment?

LUCIFER.

En vous montrant ce que vous êtes dans votre résistance. Rien ne peut asservir l'ame, si l'ame veut rester elle-même et le centre des choses qui l'entourent..... et qu'elle est faite pour maîtriser.

CAÏN.

Mais as-tu tenté mes parents?

LUCIFER.

Moi? pauvre poussière! pourquoi les aurais-je tentés, et comment?

CAÏN.

Ils disent que le serpent était un Esprit.

LUCIFER.

Qui le dit? cela n'est pas écrit là-haut. L'Esprit a trop d'orgueil pour s'abaisser à cette dissimulation; quoique l'homme, dans ses vastes terreurs et sa petite vanité, veuille rejeter sur une nature spirituelle sa lâche défaite. Le serpent était le serpent ..... pas davantage, sans pourtant être moins que ceux qu'il tenta; il était comme eux de terre par sa nature ..... mais au-dessus d'eux en sagesse, puisqu'il prévalut sur eux et devina la science fatale à leurs étroites félicités. Penses-tu que je voudrais emprunter la forme des êtres destinés à mourir?

CAÏN.

Mais le serpent avait en lui un démon.

LUCIFER.

Il ne fit qu'en réveiller un dans le cœur de ceux à qui parla sa langue armée d'un dard. Je te dis que le serpent n'était qu'un simple serpent : demande-le aux Chérubins qui gardent l'arbre de la tentation. Quand des milliers d'années auront passé sur vos cendres et celles de vos enfants, les habitants du monde d'alors composeront une fable de la première faute des hommes; ils m'attribueront une forme que je méprise, comme je méprise tout ce qui fléchit devant celui qui n'a créé des êtres que pour les faire prosterner devant sa farouche et solitaire éternité ..... nous, qui voyons la vérité, nous devons la dire. Tes crédules parents écoutèrent une créature rampante et ils tombèrent. Pourquoi les esprits les auraient-ils tentés?

Qu'y avait-il à envier dans l'enceinte rétrécie du paradis pour ceux qui parcourent l'espace?..... Mais je te parle de ce que tu ignores, malgré ton arbre de la science.

CAÏN.

Tu ne peux parler d'aucune science que je ne désire connaître ..... je suis altéré de savoir, et j'ai une ame qui en est capable.....

LUCIFER.

Et auras-tu un cœur assez hardi?

CAÏN.

Qu'il soit mis à l'épreuve.

LUCIFER.

Oseras-tu envisager la Mort?

CAÏN.

Elle a été jusqu'à présent invisible pour moi.

LUCIFER.

Mais il faudra la souffrir.

CAÏN.

Mon père en parle comme d'une chose terrible, et ma mère pleure en l'entendant nommer; Abel lève les yeux au ciel; Zillah baisse les siens vers la terre, et prie avec un soupir..... Adah me regarde et ne dit rien.

LUCIFER.

Et toi?

CAÏN.

D'inexprimables pensées se pressent dans mon cœur

brûlant, quand on me parle de cette mort toute-puissante, qui est, à ce qu'il paraît, inévitable. Que ne puis-je lutter avec elle? Encore enfant, je luttais en jouant avec un lion jusqu'à ce qu'il s'échappât, en rugissant, de mes jeunes bras.

LUCIFER.

La Mort n'a point de forme, mais elle absorbera tout ce qui porte celle d'Être créé.

CAÏN.

Ah! je la croyais un Être : qui a pu créer un semblable fléau pour les Êtres, si ce n'est un Être?

LUCIFER.

Demande au destructeur.

CAÏN.

Qui?

LUCIFER.

Le Créateur :..... appelle-le comme tu voudras, il ne crée que pour détruire.

CAÏN.

Je ne savais pas cela ; mais je le pensai depuis que j'entendis parler de la mort. Quoique j'ignore ce qu'elle est, elle me semble horrible. J'ai porté partout mes regards dans le vaste désert de la nuit pour la chercher ; et quand je voyais sous les murs de l'Éden des ombres gigantesques, divisées soudain par l'éclair des glaives des Chérubins, j'étais dans l'attente de ce que je croyais son approche ..... rien ne paraissait. Alors je détournais les yeux de ce paradis dont nous

sommes déshérités; je les élevais vers les astres étincelans, qui parcourent l'azur des cieux.... mourront-ils aussi?

LUCIFER.

Peut-être..... mais ils survivront long-temps à toi et aux tiens.

CAÏN.

J'en suis ravi; je ne voudrais pas qu'ils mourussent, ils sont si beaux! Qu'est-ce que la mort? Je le crains, je le sens, c'est une chose terrible, mais que je ne puis comprendre. Nous en avons été menacés comme d'un mal, tant ceux qui péchèrent que ceux qui ne péchèrent pas : quel est ce mal?

LUCIFER.

D'être confondu avec la terre.

CAÏN.

Mais le connaîtrai-je?

LUCIFER.

Comme je ne connais pas la mort, je ne puis répondre.

CAÏN.

Si j'étais calme comme la terre, ce ne serait pas un mal : je voudrais n'avoir jamais été que poussière.

LUCIFER.

C'est un lâche désir; plus lâche encore que celui de ton père, car le sien était de savoir.

CAÏN.

Mais non de vivre; ou pourquoi ne cueillit-il pas le fruit de l'arbre de vie?

LUCIFER.

Il en fut empêché.

CAÏN.

Erreur mortelle ! ne pas cueillir ce fruit d'abord !...  
Mais avant de goûter celui de la science , il ignorait  
ce qu'est la mort : hélas ! je sais à peine ce qu'elle  
est, et cependant je la redoute ..... redouter je ne  
sais quoi !

LUCIFER.

Et moi qui connais tout, je ne redoute rien : telle  
est la vraie science.

CAÏN.

Veux - tu m'instruire de tout ?

LUCIFER.

Oui, à une condition.

CAÏN.

Laquelle ?

LUCIFER.

Que tu te prosterneras et m'adoreras..... comme  
ton maître.

CAÏN.

Tu n'es pas le maître qu'adorent mes parents.

LUCIFER.

Non.

CAÏN.

Es - tu son égal ?

LUCIFER.

Non ..... je n'ai rien de commun avec lui, et ne

BYRON. — *Tome V.*

m'en soucie pas : je voudrais être au-dessus ..... au-dessous ..... tout enfin, plutôt que de partager son pouvoir, ou d'en être l'esclave. Je demeure à part ; mais je suis grand ..... il en est plusieurs qui m'adorent, un plus grand nombre le fera ..... sois des premiers.

CAÏN.

Je n'ai jamais, jusqu'à présent, fléchi le genou devant le Dieu de mon père, quoique mon frère Abel me supplie souvent de me joindre à lui dans ses sacrifices ..... pourquoi m'humilierais-je devant toi ?

LUCIFER.

Ne t'es-tu jamais prosterné devant lui ?

CAÏN.

Ne viens-je pas de le dire ? ai-je besoin de le dire ? ta grande science n'a-t-elle pas dû te l'apprendre ?

LUCIFER.

Celui qui n'a pas fléchi devant lui, a fléchi devant moi.

CAÏN.

Je ne fléchirai ni devant l'un, ni devant l'autre.

LUCIFER.

Tu n'en es pas moins mon adorateur ..... ne pas l'adorer suffit pour te donner à moi.

CAÏN.

Que veux-tu dire ?

LUCIFER.

Tu le sauras.

CAÏN.

Instruis-moi seulement du mystère de mon être.

LUCIFER.

Suis-moi où je te conduirai.

CAÏN.

Mais je dois me retirer pour labourer la terre .....  
car j'avais promis.....

LUCIFER.

Quoi ?

CAÏN.

De cueillir quelques fruits.

LUCIFER.

Pourquoi ?

CAÏN.

Pour les offrir , avec Abel , sur un autel.

LUCIFER.

Né disais-tu pas que tu n'avais jamais rendu hommage à celui qui fut ton Créateur ?

CAÏN.

Oui ..... mais la pressante prière d'Abel m'a gagné :  
l'offrande est plutôt à lui qu'à moi..... Et Adah.....

LUCIFER.

Pourquoi hésites-tu ?

CAÏN.

Elle est ma sœur, nous naquîmes le même jour, du même sein. C'est elle qui, par ses larmes, m'arracha cette promesse ; et, plutôt que de la voir pleurer, il

me semble que je supporterais tout , et qu'il n'est rien que je ne voulusse adorer.

LUCIFER.

Allons , suis-moi !

CAÏN.

Je te suis.

(Adah entre.)

ADAH.

Mon frère, je viens te chercher : c'est notre heure de repos et de joie ..... et nous perdons une partie de ses charmes, si tu n'es pas avec nous. Tu n'as pas travaillé ce matin ; mais j'ai fait ta tâche : les fruits sont mûrs, et brillants comme la lumière qui les mûrit. Viens avec moi.

CAÏN.

Ne vois-tu rien ?

ADAH.

Je vois un ange ; nous en avons vu plusieurs : veut-il partager l'heure de notre repos ?..... il est le bien-venu.

CAÏN.

Mais ils n'est pas semblable aux anges que nous avons vus.

ADAH.

En est-il donc d'autres ? Mais lui aussi , il sera bien-venu , comme l'ont été tous ceux qui daignent être nos hôtes..... Consent-il ?

CAÏN , à Lucifer.

Veux-tu ?

LUCIFER.

Je te demande d'être à moi.

CAÏN.

Il faut que j'aïlle avec lui.

ADAH.

Et que tu nous laisses ?

CAÏN.

Oui.

ADAH.

Moi aussi ?

CAÏN.

Chère Adah !

ADAH.

Permetts-moi d'aller avec toi.

LUCIFER.

Non, il ne le faut pas.

ADAH.

Qui es-tu , toi qui te mets entre les cœurs ?

CAÏN.

C'est un dieu.

ADAH.

Comment le sais-tu ?

CAÏN.

Il parle comme un dieu.

ADAH.

Ainsi parla le serpent, et il mentit.

LUCIFER.

Tu te trompes, Adah, l'arbre n'était-il pas l'arbre de la science ?

A D A H.

Oui, pour notre malheur éternel.

LUCIFER.

Soit. Cependant ce malheur est une science..... Il ne mentit pas : s'il vous trahit, ce fut avec la vérité ; la vérité dans son essence ne peut être que bonne.

A D A H.

Tout ce que nous en connaissons n'a fait qu'accumuler mal sur mal : notre expulsion de notre héritage, la crainte, le travail, les sueurs, le fardeau de la fatigue, le remords du passé..... et une espérance trompeuse. Caïn, ne vas pas avec cet esprit, continue à supporter ce que nous avons supporté jusqu'ici, et aime-moi..... Je t'aime.

LUCIFER.

Plus que ton père et ta mère ?

A D A H.

Oui..... Est-ce là aussi un péché ?

LUCIFER.

Non pas encore, ce n'en sera un quelque jour que pour vos enfants.

A D A H.

Quoi ! ma fille ne devra-t-elle pas aimer son frère Énoch ?

LUCIFER.

Non pas comme tu aimes Caïn.

A D A H.

O mon Dieu ! n'aimeront-ils pas et ne reproduiront-ils pas des êtres qui s'aimeront comme leurs parents ? N'est-ce pas le lait de ce sein qui les a nourris ? leur père n'a-t-il pas été conçu dans le même flanc, n'est-il pas né à la même heure que moi ? ne nous sommes-nous pas aimés l'un et l'autre ? en multipliant notre être n'avons-nous pas multiplié des êtres qui s'aimeront comme nous les aimons ?..... Au nom de mon amour, Caïn, ne va pas avec cet esprit..... il n'est pas des nôtres.

LUCIFER.

Le péché dont je parle n'est pas de mon invention, et ne peut être un péché pour vous..... quelque nom qu'il porte parmi ceux qui succéderont à votre nature mortelle.

A D A H.

Quel est donc le péché qui n'en est pas un en lui-même ? les circonstances peuvent-elles faire un péché de la vertu ?.... Si cela est, nous sommes les esclaves de.....

LUCIFER.

Les esclaves d'Êtres plus grands que vous n'êtes esclaves..... et des êtres plus grands qu'eux, plus grands que vous ne voudriez être, ne préférèrent-ils pas l'indépendance dans les tortures, aux douces extases de l'adulation qui s'adresse au Tout-Puissant

avec des hymnes, avec la mélodie des harpes et d'égoïstes prières, parce qu'il est tout-puissant, et non par amour, mais par terreur et par une espérance intéressée.

ADAH.

La toute-puissance doit être la suprême bonté.

LUCIFER.

Le fut-elle dans Éden ?

ADAH.

Esprit, ne me tente pas avec ta beauté, tu es plus beau que le serpent et aussi trompeur que lui.

LUCIFER.

Dis : aussi vrai. Demande à Ève, ta mère, si elle n'a pas la science du bien et du mal.

ADAH.

O ma mère ! tu as cueilli un fruit plus fatal à ta race qu'à toi-même : tu as du moins passé ta jeunesse au milieu du paradis, dans un commerce innocent avec des esprits heureux ; mais nous, tes enfants, qui n'avons point connu Éden, nous sommes assiégés de tous côtés par des démons qui s'emparent des paroles de Dieu et nous tentent par le murmure et la curiosité de nos propres pensées..... comme tu fus tentée toi-même par le serpent dans ton innocence inattentive et dans la confiance du bonheur. Je ne puis répondre à cet immortel qui est devant moi ; je ne puis l'abhorrer..... je le contemple avec une crainte qui n'est pas sans charme, et je ne le fuis pas ; dans son regard est une attraction qui fixe mes yeux troublés

sur les siens, mon cœur palpite; il me frappe de terreur, et cependant m'attire à lui de plus en plus.... Caïn!.... Caïn!.... défends-moi contre lui.

CAÏN.

Que craint mon Adah? Ce n'est pas un mauvais esprit.

ADAH.

Ce n'est pas un dieu ni un ange de Dieu: j'ai vu les Chérubins et les Séraphins, il ne leur ressemble pas.

CAÏN.

Il est encore des esprits au-dessus de ceux-là..... Les Archanges.

LUCIFER.

Et il en est au-dessus des Archanges.

ADAH.

Oui..... mais qui ne sont pas heureux.

LUCIFER.

Si le bonheur est dans l'esclavage..... non.

ADAH.

On nous a dit que les Séraphins étaient ceux qui aimaient le plus..... et les Chérubins ceux qui savaient le plus..... Celui-ci doit être un Chérubin..... puisqu'il n'aime pas.

LUCIFER.

Et si la science éteint l'amour, que doit-il être celui que vous ne pouvez aimer quand il est connu? puisque les Chérubins, qui savent tant, aiment le

moins, l'amour des Chérubins ne peut être qu'ignorance. Amour et ignorance ne sont pas compatibles; c'est ce que prouve le sort qui fut le prix de l'audace de vos malheureux parents. Choisissez entre l'amour et la science..... puisqu'il n'est pas d'autre choix, celui de votre père est déjà fait..... Son culte est celui de la crainte.

A D A H.

Ah! Caïn, choisis l'amour.

CAÏN.

Je n'ai pas besoin de le choisir pour t'aimer, mon Adah..... il est né avec moi..... Mais tu es tout ce que j'aime.

A D A H.

Et nos parents?

CAÏN.

Nous aimèrent-ils en cueillant le fruit de l'arbre qui nous a exilés du paradis?

A D A H.

Nous n'étions pas nés alors.... et quand nous l'aurions été, ne devons-nous pas aimer nos parents et nos enfants, Caïn?

CAÏN.

Mon petit Énoch, et sa sœur qui bégaie encore! si je pouvais les voir heureux..... j'oublierais à demi..... mais jamais ce ne sera oublié, même après trois mille générations; jamais les hommes n'aimeront le souvenir de l'homme qui, dans la même heure, jeta la semence du mal et celle du genre humain. Ève et

Adam portèrent la main sur l'arbre de la science et du péché..... non contents de leur propre malheur , ils nous ont engendrés , moi , toi , leurs autres enfants et les multitudes innombrables qui peuvent hériter des douleurs accumulées par les siècles à venir !.... Et il me faut être le père de cette race infortunée ! Ta beauté et ton amour..... mon amour et ma chaste joie , nos moments d'ivresse , et nos heures d'un délicieux repos , tout ce que nous aimons dans nos enfants et dans nous-mêmes , eh bien ! après des siècles de crimes et de peines..... ou pendant quelques années seulement , toujours tristes , quoique mêlées d'un court instant de plaisir , tout cela ne servira qu'à nous conduire à la mort..... l'inconnue ! il me semble que l'arbre de la science n'a pas rempli sa promesse..... s'ils péchèrent , au moins ils auraient dû connaître tout ce qui fait partie de la science..... et le mystère de la mort. Que connaissent-ils ?... Qu'ils sont misérables ! Quel besoin avions-nous de serpent et de fruits pour apprendre tout cela ?

A D A H.

Je ne suis pas malheureuse , Caïn , et si tu étais heureux.....

C A Ï N.

Sois donc heureuse , seule..... je ne veux point d'un bonheur qui m'humilie moi et les miens.

A D A H.

Seule , je ne pourrais ni ne voudrais être heureuse : mais avec ceux qui nous entourent , je pense

que je pourrais l'être, en dépit de la mort que je ne crains pas, ne la connaissant pas, quoiqu'elle semble un fantôme terrible..... si j'en peux juger par ce que j'ai entendu.

LUCIFER.

Et tu ne pourrais pas être heureuse seule, dis-tu?

ADAH.

Seule, ô mon Dieu! qui pourrait-être seul et heureux ou bon? La solitude me semble à moi un péché; à moins que je ne pense que je vais bientôt revoir mon frère, ma sœur, Abel, nos enfants et nos parents.

LUCIFER.

Cependant ton Dieu est seul, est-il heureux?... il est solitaire, est-il bon?

ADAH.

Il n'est point seul, il a les anges et les hommes dont il prépare le bonheur, heureux lui-même en communiquant la joie. Qu'est-ce que le bonheur, si ce n'est de faire des heureux?

LUCIFER.

Interroge ton père, récemment exilé d'Éden, ou son fils premier né.... interroge son propre cœur; il n'est pas tranquille.

ADAH.

Hélas! non, et toi?... es-tu habitant du ciel?

LUCIFER.

Si je ne le suis pas, demande la cause de cette félicité prétendue (que tu proclames si générale), au

Créateur grand et juste de la vie et des êtres vivants : c'est son secret, et il le garde. Nous devons tous souffrir, quelques-uns résister, mais en vain les uns et les autres, disent les Séraphins ; il vaut la peine d'en faire l'épreuve, puisque d'ailleurs nous n'en sommes pas plus heureux pour ne pas la tenter. Il est dans l'esprit une sagesse qui le dirige vers la justice ; comme pour vos yeux, à vous, jeunes mortels, il est dans l'azur obscurci de la nuit une étoile qui leur prête sa clarté, l'étoile qui précède et accueille le matin.

ADAH.

C'est une étoile dont j'aime la beauté.

LUCIFER.

Et pourquoi ne pas l'adorer ?

ADAH.

Notre père n'adore que l'invisible.

LUCIFER.

Mais les symboles de l'invisible sont les chefs-d'œuvre de ce qui est visible ; et cette brillante étoile est le chef de l'armée du firmament.

ADAH.

Notre père dit qu'il a vu Dieu lui-même qui le créa lui et notre mère.

LUCIFER.

Et toi, l'as-tu vu ?

ADAH.

Oui, dans ses œuvres.

LUCIFER.

Mais dans son être ?

Non..... excepté dans mon père, qui est l'image de Dieu, ou dans ses anges qui sont semblables à toi..... et plus brillants quoique moins beaux et moins puissants en apparence. Tels qu'un jour silencieux, ils sont pour nous tout lumière; mais tu me rappelles une nuit céleste, quand des nuages blancs s'étendent sur le pourpre foncé de la voûte mystérieuse où des milliers d'étoiles semblent vouloir défier la clarté du soleil. Ces astres innombrables, étincelants de beauté, nous attirent à eux sans éblouir, nous séduisent, et remplissent mes yeux de larmes comme tu le fais en cet instant. Tu parais malheureux..... ne nous rends pas malheureux nous-mêmes, je pleurerai pour toi.

LUCIFER.

Helas! ces larmes! si tu savais que de flots il en sera versé!

ADAH.

Par moi?

LUCIFER.

Par tous.

ADAH.

Par qui?

LUCIFER.

Par les myriades incalculables d'habitants de la terre peuplée... de la terre dépeuplée..... et de l'enfer qui la peupleront... de l'enfer dont ton sein porte le germe.

ADAH.

Où Cain est écrit sur mon front.

CAÏN

Laisse-le-dire , je veux le suivre.

ADAH.

Où ?

LUCIFER.

Dans des lieux d'où il reviendra auprès de toi dans une heure, après avoir vu pendant cette heure les choses de plusieurs jours.

ADAH.

Comment cela peut-il être ?

LUCIFER.

Votre Créateur ne créa-t-il pas en peu de jours ce nouveau monde qui en remplaçait d'autres plus anciens ? Ne puis-je , moi , qui l'aidai dans cette œuvre, montrer en une heure ce qu'il a fait en plusieurs ou détruit en quelques-unes ?

CAÏN.

Conduis-moi.

ADAH.

Reviendra-t-il dans une heure ?

LUCIFER.

Oui. Avec nous les actions sont affranchies du temps, et nous pouvons resserrer l'éternité dans une heure, ou étendre une heure dans une éternité. Nous ne vivons pas en comptant nos jours comme les mortels..... mais c'est là un mystère. Caïn, viens avec moi.

ADAH.

Reviendra-t-il ?

LUCIFER.

Oui, femme ! lui seul entre tous les mortels, le premier et le dernier, un seul autre excepté, il re-

viendra de ces lieux auprès de toi pour rendre le monde silencieux qui l'attend aussi peuplé que celui-ci ; actuellement ses habitants sont en petit nombre.

A D A H.

Où est ta demeure ?

LUCIFER.

Dans tout l'espace. Où devrait-elle être ? où sont ton dieu ou tes dieux.... C'est là que je suis ; toutes choses sont divisées par moi ; la vie et la mort.... Le temps et l'éternité , le ciel et la terre.... et ce qui , n'étant ni le ciel ni la terre , est peuplé de ceux qui les ont peuplés ou les peupleront l'un et l'autre. Voilà mes domaines ; je partage donc les siens , et je possède un royaume qui n'est point à lui. Si je n'étais pas ce que je dis , pourrais-je rester ici ? Ses anges sont à la portée de votre vue.

A D A H.

Ils n'étaient pas éloignés non plus quand le beau serpent parla pour la première fois à notre mère.

LUCIFER.

Caïn ! tu m'as entendu ? Si tu as la soif de la science , je puis la satisfaire , et je ne te demande pas de goûter aucun fruit qui te prive d'un seul des biens que le vainqueur t'a laissés : suis-moi.

CAÏN.

Esprit ! j'ai dit que je te suivrais.

( Caïn sort avec Lucifer.)

A D A H les suit , en s'écriant :

Caïn ! mon frère ! Caïn !

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE.

(L'abyme de l'espace.)

CAÏN, LUCIFER.

CAÏN.

**J**E marche dans les airs et ne tombe point! cependant je crains de tomber.

LUCIFER.

Aie confiance en moi et tu seras porté sur les airs dont je suis le prince.

CAÏN.

Le puis-je sans impiété?

LUCIFER.

Créis.... pour ne pas tomber! doute..... et péris! Telle serait la loi de l'autre dieu, qui m'appelle démon devant ses anges; ils répètent ce nom à de misérables créatures qui, ne connaissant rien au-delà des limites de leurs sens bornés, adorent la parole qui frappe leurs oreilles, et croient bon ou mauvais ce qui leur est proclamé sous l'un de ces titres, dans leur avilissement. Je ne veux point de lois semblables: adore

ou n'adore pas, tu verras les mondes situés hors de ton petit monde; et pour avoir porté le doute au-delà de ta faiblesse, je ne te condamnerai pas aux tortures qui sont mon partage. Il viendra un jour, où, s'avançant sur quelques gouttes d'eau agitées, un homme dira à un homme : « Crois en moi et marche sur les ondes; » et l'homme y marchera sans danger. Je ne dirai point, crois en moi pour condition si tu veux être sauvé, mais vole avec moi d'un essor égal sur le gouffre de l'espace, et je te montrerai ce que tu n'oseras nier, le spectacle des mondes passés, présents et à venir.

CAÏN.

O dieu, démon, ou qui que tu sois, est-ce là notre terre?

LUCIFER.

Ne reconnais-tu pas la poussière dont le père des hommes fut formé?

CAÏN.

Est-il possible? Serait-ce ce petit cercle bleu, qui nage dans les airs auprès d'un autre inférieur et immobile, semblable à celui qui éclaire nos nuits terrestres? Est-ce là notre paradis? où sont ses murs et ceux qui les gardent?

LUCIFER.

Montre-moi du doigt la situation du paradis.

CAÏN.

Comment le pourrais-je? A mesure que nous avançons comme des rayons de lumière, il devient toujours

moindre, et en diminuant il s'entoure d'un cercle brillant, semblable à la clarté que jetaient les astres orbiculaires quand je les contemplais des limites d'Eden. Il me semble que les deux points vont se joindre, pendant que nous nous éloignons, aux astres innombrables dont nous sommes entourés; plus nous avançons, plus leurs myriades augmentent.

LUCIFER.

'Et s'il existait des mondes plus grands que le tien, habités par des êtres plus grands, et plus nombreux que ne le seraient les grains de poussière de ta méprisable terre multipliés en atomes animés..... tous vivants, tous condamnés à la mort et malheureux, que penserais-tu ?

CAÏN.

Je serais fier d'une pensée qui connaîtrait de telles choses.

LUCIFER.

Mais si cette pensée sublime était enchaînée à une masse servile de matière; si, connaissant de telles choses, aspirant à de si grands secrets et à une science encore plus étendue, elle était esclave des besoins les plus grossiers, les plus misérables, les plus dégoûtants; si la plus douce de tes jouissances n'était qu'une dégradation, une illusion énervante et impure, un véritable piège pour t'exciter à la multiplication de nouvelles ames et de nouveaux corps, tous prédestinés à être aussi fragiles, et quelques-uns seulement assez heureux pour.....

Esprit ! je ne connais en rien la mort, si ce n'est comme une chose terrible dont j'ai entendu parler mes parents, qui la disaient un héritage odieux que je leur devrai aussi bien que la vie ; héritage de malheur si j'en puis juger déjà. Mais, Esprit, si ce que tu viens de me dire est vrai (et je sens en moi un cruel pressentiment qui l'atteste), fais-moi mourir ici ; car donner la naissance à ceux qui ne peuvent que souffrir pendant de nombreuses années et puis mourir, il me semble que c'est propager la mort et multiplier le meurtre.

LUCIFER.

Tu ne peux mourir tout entier..... il y a en toi quelque chose qui doit survivre.

CAÏN.

L'autre n'en a rien dit à mon père quand il l'expulsa du paradis avec la mort gravée sur son front. Mais du moins que, ce qu'il y a en moi de mortel périsse, afin que le reste me rende semblable aux anges.

LUCIFER.

Je fais partie des anges..... voudrais-tu être comme je suis ?

CAÏN.

Je ne sais ce que tu es : je vois ton pouvoir, et tu me montres des choses au-delà de ma portée et de celle de mes facultés natives, quoique au-dessous encore de mes désirs et de ma conception.

LUCIFER.

Que sont-elles ces orgueilleuses pensées qui s'avilissent jusqu'à partager la demeure des vers, un corps de boue ?

CAÏN.

Qu'es-tu toi-même, ô toi qui, fier de ton essence spirituelle, connais la nature et l'immortalité..... et qui parais cependant si malheureux ?

LUCIFER.

Je parais ce que je suis; voilà pourquoi je te demande si tu voudrais être immortel.

CAÏN.

Tu as dit que je serais immortel malgré moi, c'est ce que j'ignorais encore tout-à-l'heure..... Mais puisque cela doit être, apprends-moi, pour mon bonheur ou mon malheur, à anticiper sur mon immortalité.

LUCIFER.

Tu l'as fait avant que je vinsse à toi.

CAÏN.

Comment ?

LUCIFER.

En souffrant.

CAÏN.

Ces tortures seront-elles éternelles ?

LUCIFER.

C'est ce que nous verrons nous et tes enfants. Mais regarde maintenant! n'est-ce pas un beau spectacle ?

- O champs de l'air, si magnifiques, et dont l'imagination ne saurait se faire une idée! O vous, innombrables masses de lumière qui ne cessez de vous multiplier à mes yeux! qu'êtes-vous? qu'est donc ce désert azuré et sans bornes des plaines éthérées où vous roulez comme les feuilles tombées sur les fleuves limpides d'Eden? votre carrière vous est-elle tracée? ou parcourez-vous dans un joyeux désordre un univers aérien, infini par son étendue? cette pensée afflige mon ame, enivrée d'amour pour l'éternité. O Dieu ou Dieux, ou qui que vous soyez, que vous êtes beaux! Que je trouve vos ouvrages parfaits.... qu'ils soient des accidents ou n'importe ce qu'ils sont! Faites-moi mourir comme meurent les atomes (s'ils meurent toutefois), ou révélez-vous à moi dans votre pouvoir et votre science. Mes pensées ne sont pas indignes de ce que je vois, quoique la poussière dont je suis formé le soit..... Esprit, accorde-moi d'expirer ou de voir tout de plus près.

LUCIFER.

N'es-tu pas plus près? Retourne-toi vers la terre.

CAÏN.

Où est-elle? je ne vois rien, si ce n'est un groupe d'innombrables lumières.

LUCIFER.

Regarde par-là.

CAÏN.

Je ne puis la voir.

LUCIFER.

Cependant elle brille encore.

CAÏN.

Quoi ! là-bas ?

LUCIFER.

Oui.

CAÏN.

Me dirais-tu vrai ? Eh ! j'ai vu la luciole(\*) étinceler au crépuscule dans les sombres bosquets et sur la verdure..... je l'ai vu plus brillante que ce monde qui la nourrit.

LUCIFER.

Tu as vu tour-à-tour briller les insectes et les mondes..... qu'en penses-tu ?

CAÏN.

Qu'ils sont beaux dans leur propre sphère, et que pendant la nuit, qui donne l'éclat à la petite luciole, et à l'astre immortel, ils doivent être guidés, l'une dans son vol, et l'autre dans son cours.

LUCIFER.

Mais par qui, ou comment ?

CAÏN.

Montre-le-moi.

LUCIFER.

Oseras-tu regarder ?

CAÏN.

Comment saurais-je ce que j'oserai regarder ? Jus-

(\*) Lampyris, ver luisant.

qu'à présent tu ne m'as rien fait voir qui me fasse renoncer à voir plus encore.

LUCIFER.

Suis-moi donc ! Voudrais-tu voir des êtres mortels ou immortels ?

CAÏN.

D'abord, que sont les êtres ?

LUCIFER.

En partie mortels et immortels : qu'est-ce qui intéressait le plus ton cœur ?

CAÏN.

Les choses que je vois.

LUCIFER.

Qu'y avait-il qui l'intéressait plus encore ?

CAÏN.

Celles que je n'ai pas vues et ne verrai jamais, les mystères de la mort.

LUCIFER.

Eh bien, si je te montrais des êtres qui ont subi la mort, comme je t'en ai montré qui ne peuvent mourir.

CAÏN.

Fais-le.

LUCIFER.

Poursuivons donc sur nos puissantes ailes !

CAÏN.

Oh ! comme nous fendons l'azur ! les étoiles palis-

sent loin de nous! La terre! où est la terre? fais-la-moi voir, car c'est d'elle que je suis formé.

LUCIFER.

Elle est maintenant hors de ta vue, moindre que toi dans l'univers; ne crois pas cependant y échapper; tu retourneras bientôt à la terre et à toute sa poussière! c'est la nécessité de ton éternité et de la mienne.

CAÏN.

Où me conduis-tu?

LUCIFER.

Vers ce qui était avant toi! vers le fantôme d'un monde, dont le tien n'est qu'un débris.

CAÏN.

Quoi! il n'est donc pas nouveau!

LUCIFER.

Pas plus que la vie; cet autre monde existait avant toi.... avant moi, avant ce qui nous semble, à nous, plus grand que toi et moi. Plusieurs choses n'auront point de fin; et quelques-unes qui prétendent n'avoir point eu de commencement, en ont eu un aussi vil que toi; de plus grands êtres encore ont péri, pour faire place à d'autres au-dessous de ce que nous pouvons prévoir; car l'éternité seule et l'espace ont été et doivent être à l'abri de tout changement: mais les changements ne donnent la mort qu'à la poussière.... pour toi, tu es une œuvre de la poussière..... tu ne peux comprendre que ce qui eut la même origine; et c'est ce que tu vas voir.

CAÏN.

CAÏN.

Esprit! je puis voir tout ce que tu voudras.

LUCIFER.

Avançons.

CAÏN.

Les astres s'évanouissent rapidement loin de moi.  
Il en est qui, à mesure que nous approchions,  
s'agrandissaient et paraissaient être des mondes.

LUCIFER.

Ils sont ce qu'ils t'ont paru.

CAÏN.

Et contiennent-ils des Éden?

LUCIFER.

Peut-être.

CAÏN.

Et des hommes?

LUCIFER.

Sans doute, ou des êtres plus nobles.

CAÏN.

Oui? Et des serpents aussi?

LUCIFER.

Voudrais-tu créer des hommes sans qu'il y eût des  
serpents? Faudrait-il qu'il n'y eût d'autres reptiles  
que ceux qui marchent debout?

CAÏN.

Comme les astres s'éloignent! où volons-nous?

LUCIFER.

Au monde des fantômes, qui sont des êtres privés de vie, ou les ombres des créatures encore à naître.

CAÏN.

Mais les ténèbres s'accroissent de plus en plus..... les étoiles ont disparu.

LUCIFER.

Et cependant tu vois.

CAÏN.

Quelle lugubre clarté ! plus de soleil, plus de lune, plus d'étoiles innombrables ! l'azur pourpré du ciel dégénère lui-même en un crépuscule effrayant, à travers lequel j'aperçois de vastes et sombres masses, mais ne ressemblant en rien aux mondes dont nous nous sommes approchés, et qui, couronnés de lumière, paraissaient pleins de vie alors même que leur atmosphère lumineuse se dissipait et découvrait leurs formes inégales entrecoupées de profondes vallées et de hautes montagnes : de quelques-uns jaillissaient des gerbes de feu ; sur d'autres se développaient de vastes plaines liquides ; et j'en ai vu qui étaient entourés d'une zone lumineuse et de sphères flottantes d'un aspect semblable à celui de la terre..... tout ce que je vois me paraît maintenant obscur et triste.....

LUCIFER.

Mais distinct. Tu cherches à voir la Mort et les créatures devenues sa proie ?

CAÏN.

CAÏN.

Je ne les cherche pas ; mais comme je sais qu'il en est, et que la faute de mon père nous rend, lui, moi, et toute sa race, sujets de la Mort, je voudrais voir, de plein gré et sans plus de retard, ce que je dois voir un jour par force !

LUCIFER.

Regarde !

CAÏN.

Ce sont les ténèbres.

LUCIFER.

Elles seront toujours telles ; mais nous ouvrirons leurs portes.

CAÏN.

D'énormes vapeurs se déroulent et se séparent.....  
qu'est-ce donc ?

LUCIFER.

Entre.

CAÏN.

Pourrai-je retourner ?

LUCIFER.

Retourner ! n'en doute pas : autrement, qui peuplerait l'empire de la Mort ? jusqu'ici il est presque un désert, comparé à ce qu'il sera, grace à toi et aux tiens.

CAÏN.

Les nuages s'écartent de plus en plus et forment de vastes cercles autour de nous.

LUCIFER.

Avance.

CAÏN.

Et toi?

LUCIFER.

Ne crains rien..... sans moi, tu n'aurais pu franchir ton monde natal..... avance!..... avance!

(Ils disparaissent au milieu des nuages.)

## SCÈNE II.

Hades (le chaos, le séjour des ombres.)

LUCIFER entre avec Caïn.

CAÏN.

QU'ILS sont vastes et silencieux ces mondes ténébreux! car il me semble en voir plusieurs, et pourtant plus peuplés que ces astres lumineux qui flottaient en si grand nombre dans l'air supérieur, que je les aurais pris pour la multitude brillante d'un ciel incompréhensible à la pensée, plutôt que pour des créations destinées à être habitées elles-mêmes, si je n'avais remarqué, en nous approchant, leur palpable immensité, faite pour servir de demeure à des êtres vivants, et non pour être douée elle-même de vie. Mais ici tout est si rempli d'ombres et d'obscurité, qu'on y reconnaît un jour qui n'est plus.

LUCIFER.

C'est le royaume de la Mort..... Veux-tu la voir devant toi?

CAÏN.

Jusqu'à ce que je sache ce qu'elle est réellement, je ne puis répondre : mais si elle est ce que dit mon père dans ses plaintes répétées..... oh Dieu ! je n'ose y penser. Maudit soit celui qui inventa la vie qui mène à la mort, ou du moins l'homme doué de la vie, qui, au lieu de la conserver, la perdit..... même pour les innocents!

LUCIFER.

Tu maudis ton père!

CAÏN.

Ne me maudit-il pas en me donnant la naissance? ne me maudit-il pas avant de me l'avoir donnée, en osant toucher au fruit défendu?

LUCIFER.

Tu dis vrai : la malédiction est réciproque entre ton père et toi..... Mais tes fils et ton frère?

CAÏN.

Qu'ils la partagent avec moi, qui suis leur frère et leur père! Quel autre héritage m'est laissé, si ce n'est celui que je leur lègue?..... O vous, sombres royaumes d'ombres flottantes et d'énormes fantômes, les uns tout-à-fait à découvert, les autres à peine visibles, et tous inspirant l'effroi et la tristesse..... qu'êtes-vous? vivez-vous? avez-vous vécu?

LUCIFER.

Il y a quelque chose en eux de ces deux états.

CAÏN.

Alors, qu'est-ce que la mort ?

LUCIFER.

Quoi ! celui qui vous créa ne dit-il pas que c'est une autre vie ?

CAÏN.

Jusqu'à présent il n'a rien dit, si ce n'est que nous mourrons tous.

LUCIFER.

Peut-être un jour révélera-t-il le secret.

CAÏN.

Heureux ce jour-là !

LUCIFER.

Oui ! heureux ! quand, révélé au milieu de tortures inexprimables, il sera le gage d'une éternelle agonie pour d'innombrables myriades d'atomes à naître encore et doués de vie dans cette seule fin.

CAÏN.

Quels sont ces puissants fantômes que je vois s'agiter autour de moi ?.... ils ne ressemblent pas aux intelligences que j'ai vues aux alentours de l'Éden inconnu pour nous et tant regretté ! Leur forme n'est pas davantage celle de l'homme tel que je l'ai vue dans Adam, dans Abel, dans moi, ni dans ma sœur bien-aimée, ni dans mes enfants. Cependant ils ont un aspect qui, sans être celui des hommes ni des

anges, indique que, s'ils ne furent pas comme ces derniers, ils s'élevèrent au-dessus des autres. Ils semblent fiers, indomptables, beaux et pleins de force, mais d'une forme inexplicable; car c'est la première fois que j'en vois de pareilles. Ils n'ont ni l'aile du séraphin, ni le visage de l'homme, ni la configuration de la brute la plus robuste, ni rien qui les assimile à ce qui a vie actuellement. Ils sont puissants et beaux pourtant comme ceux qui méritent ces titres parmi les êtres vivants, dont ils diffèrent si fort, que j'ai peine à les croire doués d'existence.

LUCIFER.

Cependant ils ont vécu.

CAÏN.

Où?

LUCIFER.

Où tu vis.

CAÏN.

Quand?

LUCIFER.

Ils habitaient ce que tu appelles la terre.

CAÏN.

Adam est le premier.

LUCIFER.

Des tiens, je l'accorde ..... mais trop vil pour être le dernier.

CAÏN.

Et que sont-ils?

LUCIFER.

Ce que tu seras.

CAÏN.

Mais qu'ont-ils été?

LUCIFER.

Des êtres vivants! nobles, intelligents, bons, grands et glorieux; autant supérieurs à ton père, si Adam eût pu se maintenir dans Éden, que la soixante-millième génération le sera, dans son obscure dépravation, à toi et à ton fils..... quant à leurs faiblesses, juges-en par ta propre chair.

CAÏN.

Malheureux que je suis! Et ont-ils péri?

LUCIFER.

Oui, sur leur terre, comme tu seras effacé de la tienne.

CAÏN.

La mienne était-elle la leur?

LUCIFER.

Oui.

CAÏN.

Mais non telle qu'aujourd'hui; elle est trop étroite, et peu faite pour nourrir de telles créatures?

LUCIFER.

Il est vrai qu'elle était plus belle.

CAÏN.

Et pourquoi est-elle déchuë?

LUCIFER.

Demande à celui qui détruit.

BYRON. — *Tome V.*

CAÏN.

CAÏN.

Mais comment ?

LUCIFER.

Par un bouleversement fatal, irrésistible, et un désordre des élémens, qui fit du monde un chaos, comme d'un chaos ton Dieu avait tiré le monde. De telles révolutions, rares dans le temps, sont fréquentes dans l'éternité..... Avance, et contemple le passé.

CAÏN.

Spectacle imposant !

LUCIFER.

Et vrai..... Vois ces fantômes, ils étaient jadis formés de la matière comme toi.

CAÏN.

Et je dois être comme eux ?

LUCIFER.

Que celui qui te créa te réponde. Je te montre ce que sont tes prédécesseurs ; tu sens ce qu'ils furent, autant que te le permettent tes sensations plus faibles, et ta portion moindre d'intelligence immortelle et de force terrestre. Ce que vous avez de commun avec ce qu'ils eurent, c'est la vie, et ce que vous aurez..... c'est la mort. Le reste de vos chétifs attributs convient à des reptiles enfantés par l'écume d'un immense univers réduit à une planète presque informe, peuplée d'êtres dont la félicité consiste dans leur aveuglement..... un paradis d'ignorance, d'où la science fut prohibée comme un poison..... Mais regarde ce que furent ces êtres supérieurs : ou, si cela

te fait mal, retourne à ta tâche, de labourer la terre....  
je t'y transporterai en sûreté.

CAÏN.

Non, je veux rester ici.

LUCIFER.

Combien de temps?

CAÏN.

Toujours : puisque je dois un jour y revenir, j'aimerais mieux y rester. Je suis dégoûté de tout ce que m'a fait voir la poussière..... laisse-moi vivre parmi les ombres.

LUCIFER.

Cela ne se peut : tu considères maintenant comme une vision ce qui est la réalité. Pour te rendre propre à habiter ce séjour, tu dois passer par où ont passé les êtres que tu vois..... par les portes de la Mort.

CAÏN.

Mais par quelles portes sommes-nous entrés tout-à-l'heure?

LUCIFER.

Par les miennes! ma parole est donnée pour ton retour ; c'est mon Esprit qui te transporte sans danger dans des régions où tout a cessé de vivre, excepté toi seul. Regarde..... mais ne songe pas à habiter ici, jusqu'à ce que ton heure soit venue.

CAÏN.

Et ceux-ci ne peuvent-ils plus retourner sur la terre?

LUCIFER.

Leur terre a cessé d'être à jamais. Elle est si changée par ses convulsions qu'ils ne reconnaîtraient plus une seule place de sa surface renouvelée et à peine durcie.... C'était.... oh! quel magnifique monde c'était!

CAÏN.

Il l'est encore. Ce n'est pas à la terre, quoique forcé de la cultiver, que mon cœur déclare la guerre; ce qui m'indigne, c'est de ne pouvoir, sans travail, profiter de ce qu'elle porte de beau; c'est de ne pouvoir satisfaire ma soif insatiable de science, ni calmer ma crainte continuelle de la mort et de la vie.

LUCIFER.

Tu vois ce qu'est ton monde, mais tu ne peux comprendre l'ombre de ce qu'il fut.

CAÏN.

Et ces énormes créatures, fantômes inférieurs en intelligence (tels ils paraissent du moins) aux êtres que nous venons de laisser?..... Ils ressemblent aux sauvages habitants des noires forêts de la terre, aux plus forts de ceux qui effraient la nuit de leurs rugissements, mais ils sont dix fois plus terribles et plus grands; leur taille égale même en hauteur les murailles d'Éden gardées par les Chérubins; leurs yeux jettent des éclairs tels que ceux des glaives flamboyants dont ces anges sont armés, et leurs défenses se projettent comme des arbres dépouillés de leur écorce et de leurs rameaux..... Qu'étaient-ils?

LUCIFER.

Ce qu'est le mammoth dans le monde actuel, mais ceux-ci restent gisants par myriades sous sa surface.

CAÏN.

Et aucun ne survit ?

LUCIFER.

Non..... car la guerre qu'ils feraient à ta frêle race rendrait inutile la malédiction prononcée sur elle.... tant elle serait rapidement détruite !

CAÏN.

Mais pourquoi la guerre ?

LUCIFER.

Tu as oublié la sentence qui expulsa ta race d'Éden... la guerre avec tous les êtres, la mort à tous ; et les maladies, les douleurs, les amertumes..... tels furent les fruits de l'arbre défendu.

CAÏN.

Mais les animaux..... en ont-ils goûté aussi, qu'ils doivent mourir ?

LUCIFER.

Votre Créateur vous dit qu'ils étaient créés pour vous, comme vous pour lui..... auriez-vous voulu qu'ils jouissent d'une destinée supérieure à la vôtre ? Si Adam n'était pas tombé, eux non plus.

CAÏN.

Hélas ! les malheureuses créatures ! elles partageront donc le sort de mon père comme ses enfants, comme nous, sans avoir goûté la pomme, et sans la science,

si chèrement acquise! Arbre menteur!..... car nous ne savons rien : il promettait la science..... au prix de la mort, il est vrai, mais la science, du moins!... Que sait l'homme?

LUCIFER.

Il est possible que ce soit la mort qui conduise à la plus haute science..... comme elle est la seule chose certaine; elle conduit du moins à la science la plus sûre. L'arbre disait vrai, quoiqu'il donnât la mort.

CAÏN.

Ténébreux royaumes!..... je les vois, mais ne les conçois point!

LUCIFER.

Parce que ton heure est encore loin et que la matière ne peut comprendre complètement l'esprit..... mais c'est quelque chose de savoir qu'il est de tels royaumes.

CAÏN.

Nous savions déjà que la mort existait.

LUCIFER.

Mais non ce qu'il y avait au-delà.

CAÏN.

Je n'en sais pas davantage maintenant.

LUCIFER.

Tu sais qu'il est un état et plusieurs états outre le tien, et c'est ce que tu ignorais ce matin.

CAÏN.

Mais tout me paraît obscur et voilé d'ombres.

LUCIFER.

Sois satisfait; tout paraîtra plus clair à ton immortalité.

CAÏN.

Et cette immense étendue liquide, d'un azur éclatant, qui se déroule là-bas, semblable à des ondes, et que je prendrais pour le fleuve qui sort du paradis et baigne le pied de ma demeure, si elle n'était sans rivages, sans bornes, et d'un bleu éthéré.... apprends-moi ce que c'est.

LUCIFER.

Il est encore quelque chose de semblable sur la terre, quoique bien moins vaste, et c'est auprès d'un de ces éléments liquides qu'habitera ta postérité..... c'est le fantôme d'un Océan.

CAÏN.

Il est tel qu'un autre univers, tel qu'un soleil liquide. Et ces créatures extraordinaires qui se jouent sur sa surface resplendissante?

LUCIFER.

Ce sont ses habitants, les Léviathans d'autrefois.

CAÏN.

Et cet énorme serpent qui, du fond de l'abyme, lève sa crinière humide et sa tête dix fois plus haute que le plus haut des cèdres! on dirait qu'il pourrait embrasser de ses longs anneaux les globes que nous avons contemplés naguère..... n'est-il pas de l'espèce qui se tenait au soleil sous l'arbre d'Éden?

CAÏN.

LUCIFER.

Ève, ta mère, pourrait seule dire qu'elle sorte de serpent la tenta.

CAÏN.

Il semble trop terrible..... sans doute, l'autre avait plus de beauté.

LUCIFER.

L'as-tu jamais vu?

CAÏN.

J'en ai vu plusieurs de la même espèce (ou du moins on me le disait), mais jamais celui qui persuada à Ève de manger le fruit fatal, ou un autre qui fût exactement semblable.

LUCIFER.

Votre père ne l'a-t-il pas vu?

CAÏN.

Non : ce fut ma mère qui le tenta..... elle-même tentée par le serpent.

LUCIFER.

Homme facile !..... si jamais ta femme ou celles de tes fils vous tentent un jour eux et toi à quelque chose de nouveau ou d'étrange, sois sûr de voir d'abord celui qui les aura tentées.

CAÏN.

Ton précepte vient trop tard : il n'est plus pour les serpents de moyen de tentation contre la femme.

LUCIFER.

Mais il est encore des choses auxquelles la femme

peut tenter l'homme, et l'homme la femme..... que tes enfants y prennent garde. Mon conseil est généreux, car il est donné à mes dépens; il est vrai qu'il ne sera pas suivi, ainsi je n'y perdrai guère.

CAÏN. .

Je ne te comprends pas.

LUCIFER. .

Tu n'en es que plus heureux ..... ton monde et toi vous êtes encore trop jeunes; tu te crois très-criminel et très-malheureux : n'est-ce pas ce que tu penses ?

CAÏN.

Quant au crime, je ne sais; quant à la douleur, j'en ai beaucoup éprouvé.

LUCIFER.

Premier né du premier homme ! ton état actuel de péché..... et tu es en effet coupable..... ton état de malheur ..... et tu souffres ..... sont Éden dans toute son innocence, comparés à ce que tu peux être bientôt; et ce même état de péché et de malheur est un paradis auprès de ce que feront et souffriront les fils de tes petits-fils, accumulant générations sur générations, nombreux comme les grains de la poussière qu'ils ne feront qu'accroître.... Maintenant retournons sur la terre.

CAÏN.

Et pourquoi? m'as-tu conduit ici pour m'instruire de cela seulement?

LUCIFER.

Ne cherchais-tu pas la science?

CAÏN.

CAÏN.

Oui, comme une route au bonheur.

LUCIFER.

Si la vérité est le bonheur, tu le possèdes.

CAÏN.

Alors le dieu de mon père avait raison de lui défendre l'arbre fatal.

LUCIFER.

Il eût mieux fait de ne pas le planter. Mais l'ignorance du mal ne préserve pas du mal ; il faut qu'il continue ses progrès et fasse partie de toutes choses.

CAÏN.

De toutes choses ? Non, je ne puis le croire .... car j'ai la soif du bien.

LUCIFER.

Et qui ne l'a pas ? qui désire le mal pour sa propre amertume ? .... personne .... rien ! c'est .... le levain de tout ce qui a vie et de ce qui en est privé.

CAÏN.

Dans ces globes radieux et innombrables que nous avons vus briller dans l'éloignement, avant de descendre dans ces régions de fantômes, le mal ne saurait parvenir : ils sont trop beaux.

LUCIFER.

Tu les as vus de loin.

CAÏN.

Qu'importe ? la distance ne peut que diminuer

l'éclat ..... de près ils doivent être encore plus admirables.

LUCIFER.

Approche des créatures les plus belles de la terre, et juge leur beauté de près.

CAÏN.

C'est ce que j'ai fait ..... l'être qui m'a charmé le plus est plus aimable encore de près.

LUCIFER.

Il doit y avoir illusion ..... quel est-il cet être qui, vu de près, est plus beau que les objets les plus beaux dans leur lointain ?

CAÏN.

Ma sœur Adah!..... tous les astres du ciel, l'azur foncé de la nuit éclairé par un orbe qui semble un Esprit ou un monde d'Esprits..... les nuances du demi-jour ..... l'approche pompeuse du soleil ..... son coucher impossible à décrire, qui remplit mes yeux de délicieuses larmes quand je le vois s'abaisser et que je sens mon cœur le suivre doucement avec les nuages qui forment pour lui, à l'occident, un pavillon céleste à l'ombre de la forêt..... les verts ombrages ..... la voix de l'oiseau, de cet oiseau des soirées qui semble chanter l'amour et s'unit aux concerts des Chérubins quand le jour se voile au-dessus des murs d'Éden .... tout cela n'a rien pour mes yeux et mon cœur, de comparable au sourire d'Adah : je me détourne de la terre et des cieus pour la contempler.

LUCIFER.

Fruit des premières caresses de ceux qui peupleront la terre, elle a, quoique frêle mortelle, autant de beauté que peut en donner la nature à ses enfants dans la fleur de la création ..... mais c'est toujours une illusion.

CAÏN.

Tu le penses parce que tu n'es pas son frère.

LUCIFER.

Mortel ! je n'ai de frères que parmi ceux qui n'ont point de postérité.

CAÏN.

Tu ne peux donc avoir aucune société avec nous ?

LUCIFER.

Il est possible que les tiens soient destinés à faire la mienne ; mais si tu possèdes un être dont la beauté soit, à tes yeux, au-dessus de tout, pourquoi es-tu malheureux ?

CAÏN.

Pourquoi existé-je ? Pourquoi es-tu malheureux toi-même ? pourquoi tous les êtres le sont-ils ? celui même qui nous créa doit l'être, comme créateur d'êtres malheureux : produire la destruction ne saurait jamais être une œuvre de bonheur, et cependant mon père le dit tout-puissant..... et s'il est bon, pourquoi donc le mal existe-t-il ? J'ai adressé cette question à mon père ; il me répondit que le mal n'était qu'une voie pour arriver au bien. Étrange bien, qui naît de ce

qui lui est le plus opposé ! Je vis dernièrement un agneau blessé par un reptile ; le pauvre animal était étendu mourant à côté de sa mère, dont les bêlements plaintifs exprimaient l'inquiétude ; mon père cueillit quelques herbes et les posa sur les blessures ; par degrés le pauvre agneau fut rendu à sa vie d'insouciance, et se leva pour téter le lait de la mère qui, agitée d'un doux frémissement, léchait avec joie ses membres ranimés : Regarde, mon fils, dit Adam, comme du mal naît le bien !

LUCIFER.

Et que répondis-tu ?

CAÏN.

Rien ; car il est mon père : mais je pensai qu'il aurait mieux valu pour l'animal de n'avoir jamais été blessé que d'acheter le retour de sa frêle vie au prix d'une inexprimable douleur, quoique calmée par des simples.

LUCIFER.

Mais, disais-tu, de tous les êtres que tu aimes, tu préfères celle qui partagea avec toi le lait de ta mère, et qui donne le sien à tes enfants.

CAÏN.

Assurément : que serais-je sans elle ?

LUCIFER.

Que suis-je ?

CAÏN.

N'aimas-tu rien ?

CAÏN.

LUCIFER.

Qu'aime ton Dieu ?

CAÏN.

Toutes choses , dit mon père : mais j'avoue que je ne le reconnais pas dans leur sort ici-bas.

LUCIFER.

Tu ne peux donc voir si, moi, j'aime ou non..... ou si je poursuis quelque plan vaste et général, dans lequel les êtres particuliers doivent se fondre comme les neiges.

CAÏN.

Les neiges ! qu'appelles-tu ainsi ?

LUCIFER.

Tu n'es que plus heureux de ne pas connaître ce que doit rencontrer ta postérité éloignée ; jouis de ton climat sans hivers.

CAÏN.

Mais n'aimes - tu pas quelque chose semblable à toi ?

LUCIFER.

Et toi, t'aimes-tu toi-même ?

CAÏN.

Oui : mais j'aime davantage celle qui rend mes ennuis plus supportables, et qui est plus que moi, parce que je l'aime.

LUCIFER.

Tu l'aimes, parce qu'elle est belle, comme était la

pomme aux yeux de ta mère ; quand elle cessera de l'être , ton amour cessera comme tout autre goût.

CAÏN.

Cesser d'être belle ! comment cela peut-il être ?

LUCIFER.

Avec le temps.

CAÏN.

Mais le temps passe , et jusqu'ici Adam et ma mère sont beaux encore , moins beaux qu'Adah et les Séraphins , mais très-beaux toutefois.

LUCIFER.

Tous ces charmes doivent s'effacer en eux et en elle.

CAÏN.

J'en suis fâché ; mais je ne puis concevoir que mon amour pour elle en diminue ; et , quand sa beauté disparaîtra , il me semble que le Créateur de toute beauté perdra plus que moi , en voyant périr un pareil ouvrage.

LUCIFER.

Je te plains d'aimer ce qui doit périr.

CAÏN.

Je te plains , toi qui n'aimes rien.

LUCIFER.

Et ton frère..... est-il cher à ton cœur ?

CAÏN.

Pourquoi ne le serait-il pas ?

LUCIFER.

Ton père l'aime beaucoup..... et ton Dieu de même.

CAÏN.

CAÏN.

Je l'aime aussi.

LUCIFER.

Tu agis bien, et avec humilité.

CAÏN.

Avec humilité.

LUCIFER.

Il est le second fils de la chair..... et le favori de ta mère !

CAÏN.

Qu'il conserve sa faveur , puisque le serpent fut le premier à l'obtenir.

LUCIFER.

Et celle de ton père ?

CAÏN.

Que m'importe , à moi ? Pourquoi n'aimerais-je pas celui qui est aimé de tous ?

LUCIFER.

Et Jehovah !.... le Seigneur indulgent , le généreux Créateur du paradis dont il vous exile..... lui aussi il sourit à Abel.

CAÏN.

Je ne l'ai jamais vu , et j'ignore s'il sourit.

LUCIFER.

Mais tu as vu ses anges ?

CAÏN.

Rarement.

LUCIFER.

Assez, néanmoins, pour savoir qu'ils aiment ton frère : ses sacrifices sont agréables.

CAÏN.

Qu'ils le soient. Pourquoi me parler de cela ?

LUCIFER.

Parce que tu y as pensé avant que je t'en eusse parlé.

CAÏN.

Et si j'y ai pensé, pourquoi mé le rappeler ?....  
 ( Il se tait, et puis continue avec agitation..... ) Esprit ! ici nous sommes dans ton monde, ne parle pas du mien. Tu m'as découvert des merveilles ; tu m'as fait connaître ces êtres puissants, antérieurs à Adam, qui habitaient une terre dont la nôtre n'est que le débris ; tu m'as montré des myriades de mondes lumineux, dont le nôtre est le compagnon obscur et éloigné dans l'infini de la création ; tu m'as révélé les ombres de cette existence au nom redouté que notre père nous apporta..... la Mort..... tu m'as fait voir beaucoup..... mais pas tout encore..... Montre-moi la demeure de Jehovah, son paradis spécial..... ou bien le tien : où est-il ?

LUCIFER.

Ici, et dans tout l'espace.

CAÏN.

Mais vous avez quelque demeure désignée..... comme tous les êtres ? Ceux qui furent formés d'argile ont leur terre, et les autres mondes leurs habi-

tants ; toutes les créatures qui respirent pour un temps ont leur élément particulier ; ils ont même le leur , dis-tu , ces êtres qui ont depuis long - temps cessé de vivre. Jehovah et toi vous avez..... Vous n'habitez pas ensemble ?

LUCIFER.

Non : nous régnons ensemble , mais nos demeures sont séparées.

CAÏN.

Que n'existe-t-il qu'un seul de vous ! peut-être une unité de plan réunirait des éléments dont la division enfante des orages. Comment avez-vous pu vous séparer , étant des Esprits sages et infinis ? N'êtes-vous point frères dans votre essence, votre nature et votre gloire ?

LUCIFER.

N'es-tu pas le frère d'Abel ?

CAÏN.

Nous sommes frères , et nous resterons frères. Mais, quand même ! l'Esprit est - il semblable à la chair ? peut-il connaître la discorde?... l'infini avec l'immortalité..... se diviser et se donner en proie au malheur.... Pourquoi ?

LUCIFER.

Pour régner.

CAÏN.

Ne m'as-tu pas dit que vous étiez tous deux éternels ?

LUCIFER.

Oui!

CAÏN.

Et, à ce que j'ai vu, ces plaines azurées sont sans limites ?

LUCIFER.

Oui.

CAÏN.

Et ne pouvez-vous donc régner l'un et l'autre?... N'avez-vous pas assez d'espace?... Pourquoi vous être divisés ?

LUCIFER.

Nous régnons tous deux.

CAÏN.

Mais un de vous fait le mal

LUCIFER.

Lequel ?

CAÏN.

Toi ! car, si tu peux rendre l'homme bon, pourquoi ne le fais-tu pas ?

LUCIFER.

Et pourquoi ne serait-ce pas à celui qui vous créa, de le faire?... Ce n'est pas moi qui vous ai créés : vous êtes ses créatures, et non les miennes.

CAÏN.

Laisse-nous donc ses créatures, comme tu nous appelles ; sinon, montre-moi ta demeure ou la sienne.

CAÏN.

LUCIFER.

Je pourrais te montrer l'une et l'autre ; mais le temps viendra que tu en verras une des deux, pour jamais.

CAÏN.

Et pourquoi pas maintenant ?

LUCIFER.

A peine ton intelligence humaine peut - elle recueillir, dans une pensée calme et distincte, le peu que je t'ai montré ; et tu voudrais connaître le double mystère, les deux principes ! tu voudrais les contempler sur leurs trônes secrets ? créature de poussière ! borne ton ambition ; car voir l'un ou l'autre , ce serait pour toi la mort !

CAÏN.

Que je périsse, pourvu que je les voie.

LUCIFER.

Je reconnais bien là le fils de celle qui cueillit la pomme!.... Mais tu ne ferais que périr sans les voir. Cette vue est réservée pour l'autre état.

CAÏN.

Celui de la mort ?

LUCIFER.

Elle en est le prélude.

CAÏN.

Eh bien ! je la crains moins , à présent que je sais qu'elle conduit à quelque chose de défini.

LUCIFER.

Je vais te transporter de nouveau sur la terre, où tu multiplieras la race d'Adam, condamné à satisfaire ta faim et ta soif, à travailler, trembler, rire, pleurer, dormir et mourir.

CAÏN.

Et pour quelle fin m'as-tu montré tout ce que je viens de voir ?

LUCIFER.

Ne demandais-tu pas la science ? Et, par ce que je t'ai montré, ne t'ai-je pas appris à te connaître toi-même ?

CAÏN.

Hélas ! il me semble que je ne suis rien.

LUCIFER.

Et voilà quelle doit être la somme de toute science humaine..... apprendre le néant de la nature mortelle. Lègue cette science à tes enfants ; elle leur épargnera bien des tourments.

CAÏN.

Orgueilleux Esprit ! tu parles avec un fier dédain ! Mais toi, tout superbe que tu es, tu as aussi un supérieur ?

LUCIFER.

Non ! Par le ciel qu'il occupe, par l'abyme, et l'immensité des mondes et de la vie que je partage avec lui..... non ! J'ai un vainqueur..... il est vrai, mais

point de supérieur : il reçoit les hommages de tous, et jamais les miens : je combats encore contre lui, comme je le combattis dans le ciel.... Pendant toute l'éternité, dans les impénétrables gouffres du chaos, dans les régions sans bornes de l'espace, et l'infini des siècles, je lui disputerai tout, oui, toujours tout. Le dernier monde, le dernier astre, univers après univers; trembleront dans la balance, jusqu'à ce que cette grande lutte cesse, si elle cesse jamais ! et jamais elle ne cessera que par l'extinction de lui ou de moi ! Eh ! qui pourrait éteindre notre immortalité ou notre haine mutuelle et irrévocable ? Lui, en qualité de vainqueur, il appellera le vaincu le Dieu du mal. Mais où est le bien qu'il fait ? Si j'étais le vainqueur, ses œuvres seules seraient appelées mauvaises. Et vous, nouveaux mortels à peine nés, quels sont les dons qu'il vous a déjà faits dans votre monde misérable ?

CAÏN.

Ils sont en petit nombre..... et quelques-uns bien amers.

LUCIFER.

Retourne donc avec moi sur la terre, pour y essayer le reste des célestes biens qu'il te destine à toi et aux tiens. Le bien et le mal sont tels par leur essence, et non par la volonté de celui qui les dispense. Mais, si ses dons sont bons..... appelez-le bon lui-même. Si c'est le mal qui vous vient de lui, ne me l'attribuez pas, jusqu'à ce que vous connaissiez mieux sa véritable source : et gardez-vous de juger par des

paroles, même par celles des Esprits, plutôt que par les fruits de votre existence. Vous devez à la pomme fatale un présent qui peut être nommé bon..... votre raison..... ne la laissez pas maîtriser par des menaces tyranniques qui voudraient la forcer à croire contre l'évidence de tout sens extérieur et de tout sentiment intime : pensez et souffrez..... Créez-vous un monde intérieur dans votre cœur, où le monde extérieur ne pourra prévaloir ; vous vous rapprocherez par - là de la nature des Esprits , et sortirez vainqueurs de votre lutte contre la vôtre.

( Ils disparaissent. )

FIN DU SECOND ACTE.

**ACTE III.**

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

( La terre près d'Éden , comme dans l'acte premier. )

CAÏN ET ADAH.

ADAH.

**S**ILENCE ! marche doucement, Caïn.

CAÏN.

Oui ; mais pourquoi ?

ADAH.

Notre petit Énoch dort sur cette couche de feuillage, sous le cyprès.

CAÏN.

Le cyprès ! c'est un arbre bien triste qui semble gémir sur ce qu'il ombrage ; pourquoi l'as-tu choisi pour le payillon de notre enfant ?

ADAH.

Parce que ses branches, impénétrables aux rayons du jour, m'ont paru plus propres à protéger le sommeil.

CAÏN.

Oui, le dernier.... et le plus long; mais n'importe.... viens, approchons-nous de lui. (Ils vont auprès de l'enfant.)  
..... Qu'il est beau! le pur incarnat de ses petites joues le dispute aux feuilles de rose dont sa couche est jonchée.

ADAH.

Et ses lèvres, qu'elles sont séparées avec grace!.... non, tu ne lui feras point de baiser..... pas encore du moins : il se réveillera bientôt..... son sommeil du milieu du jour ne tardera pas à finir, mais il serait cruel de le troubler.

CAÏN.

Je t'approuve; je contiendrai mon cœur jusqu'alors. Il sourit et il dort!.... continue à dormir et à sourire, jeune héritier d'un monde presque aussi jeune que toi : la vie n'est encore pour toi que bonheur et innocence; tu n'as pas cueilli le fruit; tu ne sais pas que tu es nu; faut-il qu'il vienne un temps où tu seras puni pour un crime qui ne fut ni le tien ni le mien! mais à présent dors en paix! Un sommeil plus profond colore ses joues; les cils brillants tremblent sur ses longues paupières, et leur teinte est aussi noire que le cyprès qui se balance sur sa tête; les rideaux de ses yeux presque entr'ouverts en laissent apercevoir l'azur qui s'anime, même dans le sommeil..... Il rêve, sans doute..... de quoi? du paradis, peut-être!.... Oui, rêve d'Éden! mon fils déshérité! ce n'est plus

qu'un songe ; car jamais , ni toi , ni tes fils , ni tes pères , ne verront ce lieu de délices.

A D A H.

Cher Caïn ! je t'en prie , ne murmure pas sur notre fils ces mélancoliques regrets du passé : pourquoi toujours gémir sur le paradis , ne pouvons-nous pas en faire un autre ?

CAÏN.

Où ?

A D A H.

Ici , et partout où tu voudras : en quelque lieu que tu sois , je ne sens pas l'absence de cet Éden si regretté : ne t'ai-je pas , n'ai-je pas nos enfants , notre père , notre frère , et notre tendre sœur Zillah , et notre mère Ève , à qui nous devons tant , outre notre naissance ?

CAÏN.

Oui..... la mort est aussi parmi les obligations que nous lui avons.

A D A H.

Caïn ! cet Esprit orgueilleux qui t'a emmené avec lui , a rendu ton humeur encore plus sombre. J'avais espéré que ces merveilles promises , ces visions , dis-tu , des mondes passés et actuels , auraient versé dans ton ame le calme et le contentement de la science , mais je vois que ton guide t'a fait mal : je le remercie néanmoins , et je puis tout lui pardonner puisqu'il t'a sitôt rendu à nous.

CAÏN.

Sitôt ?

A D A H.

A peine y a-t-il deux heures que vous êtes partis : deux longues heures pour moi, mais deux heures seulement d'après le soleil.

CAÏN.

J'ai cependant approché de ce soleil et vu des mondes qu'il éclaira jadis, qu'il n'éclairera plus..... et d'autres qu'il n'éclaira jamais..... il me semble que des années se sont écoulées depuis mon absence.

A D A H.

A peine des heures !

CAÏN.

L'esprit a donc sa mesure du temps, et le calcule parce qu'il voit d'agréable ou de pénible, de petit ou de grand. J'avais vu les mémorables ouvrages d'Êtres infinis; j'avais parcouru des mondes éteints; et en contemplant l'éternité, il me semblait avoir emprunté quelque chose de plus à son immensité; je sens de nouveau ma petitesse; l'esprit me disait bien que je n'étais rien !

A D A H.

Pourquoi le disait-il? Jehovah n'a pas parlé ainsi.

CAÏN.

Non, il se contente de nous faire ce que nous sommes; et après avoir flatté la poussière en lui laiss-

sant entrevoir Éden et l'immortalité, il la réduit à n'être plus que poussière..... pourquoi?

A D A H.

Tu le sais..... pour la faute de nos parents.

CAÏN.

Qu'est donc cette faute pour nous? ils péchèrent, eh bien! qu'ils meurent!

A D A H.

Ce que tu viens de dire n'est pas bien..... et cette pensée ne t'appartient pas, c'est celle de l'Esprit qui était avec toi. Plût à Dieu que je pusse mourir pour eux et racheter leur vie!

CAÏN.

Je dis comme toi..... pourvu qu'une victime pût rassasier l'Être que tourmente une soif insatiable de la vie, afin que notre petit enfant endormi, aux joues de rose, ne connût jamais la mort et la douleur pour la transmettre à ceux qui naîtront de lui.

A D A H.

Savons-nous si quelque expiation ne rachètera pas un jour notre race?

CAÏN.

En sacrifiant l'innocent pour le coupable? quelle serait cette expiation! quoi! nous sommes innocents; qu'avons-nous fait pour être victimes d'une action commise avant notre naissance? Pourquoi serions-nous forcés d'avoir des victimes pour expier ce crime

mystérieux et sans nom..... si c'est un crime de chercher la science!

ADAH.

Hélas! tu es coupable en ce moment, mon cher Caïn; tes paroles paraissent impies à mon oreille.

CAÏN.

Eh bien! laisse-moi.

ADAH.

Jamais, quand ton Dieu te laisserait.

CAÏN.

Dis-moi, que vois-je ici?

ADAH.

Deux autels que notre frère Abel a érigés en ton absence pour offrir à Dieu un sacrifice après ton retour.

CAÏN.

Comment savait-il que je serais sitôt prêt à unir mes offrandes à celles qu'il apporte tous les jours pour en faire hommage au Créateur, avec un front modeste dont la lâche humilité exprime plus de crainte que d'amour?

ADAH.

Assurément il fait bien.

CAÏN.

Un autel peut suffire; je n'ai point d'offrande.

ADAH.

Les productions de la terre, les fleurs nouvelles et

vermeilles , les fruits si doux, voilà une sainte ofrande pour le Seigneur quand elle est faite avec un cœur docile et contrit.

CAÏN.

J'ai travaillé et labouré à la sueur de mon front, exposé au soleil, suivant la malédiction divine.... dois - je faire davantage? Pour quel motif serais-je docile? pour la guerre que nous font tous les éléments avant de nous céder le pain dont nous nous nourrissons? De quoi serais-je reconnaissant? d'être poussière, et de ramper dans la poussière jusqu'à ce que je redevienne poussière?... Si je ne suis rien.... pour rien du moins je ne serai un hypocrite qui feint d'être satisfait de souffrir! Pourquoi serais-je contrit? pour le péché de mon père déjà expié par tout ce que nous avons supporté, et qui sera plus qu'expié par les siècles prédits à notre race. Cet enfant, endormi, ne se doute guère qu'il porte en lui le germe d'une éternelle misère pour des myriades de mortels; ah! mieux vaudrait que mon bras le saisît dans son sommeil et l'écrasât contre les rochers..... que de le laisser vivre pour.....

A D A H.

Oh! mon Dieu! ne touche pas l'enfant, mon fils, ton fils, ô Caïn!

CAÏN.

Ne crains rien : pour tous les astres et le pouvoir qui les dirige, je ne voudrais pas m'approcher de cet enfant autrement qu'avec le baiser d'un père.

A D A H.

Alors , pourquoi ces paroles terribles ?

C A Ï N.

Je disais qu'il vaudrait mieux pour lui de cesser de vivre , que de souffrir toutes les peines dont il est menacé , et d'en léguer de plus cruelles encore à ceux qui viendront après lui. Mais , puisque ces paroles t'affligent , disons seulement qu'il vaudrait mieux qu'il ne fût jamais né.

A D A H.

Oh ! ne dis pas cela ! Où serait donc ce plaisir si doux pour une mère , de veiller sur lui , de le nourrir et de l'aimer ? Silence ! il s'éveille : mon tendre Énoch !... (Elle s'approche de l'enfant.) O Caïn ! regarde-le , vois comme il est plein de vie , de force , de santé , de beauté , et de joie ; comme il me ressemble ..... et à toi aussi , quand tu es calme , car alors nous sommes tous semblables : n'est-il pas vrai , Caïn ? La mère , le père , le fils ..... nos traits se réfléchissent les uns les autres , comme dans une onde limpide alors que tu es paisible comme elle. Aime-nous donc , mon cher Cain ! aime-toi pour l'amour de nous , puisque nous t'aimons..... Regarde comme il sourit et tend les bras ; comme il ouvre ses yeux bleus et les fixe sur les tiens pour reconnaître son père ; tandis que son petit corps s'agite , comme si la joie allait lui donner des ailes. Ne parle pas de nos peines ! les Chérubins , sans enfants , pourraient bien t'envier les plaisirs d'un père. Bénis-le , Caïn. Il ne parle pas encore pour te remer-

cier ; mais son cœur le fera , et ton propre cœur s'ouvrira à la reconnaissance.

CAÏN.

Sois béni, ô mon fils ! si toutefois la bénédiction d'un mortel peut te servir contre la malédiction du serpent.

ADAH.

Oh ! oui, assurément !..... La bénédiction d'un père peut déjouer la ruse d'un reptile.

CAÏN.

J'en doute ; mais je le bénis cependant.

ADAH.

Notre frère vient.

CAÏN.

Ton frère Abel.

(Abel entre.)

ABEL.

Salut, Caïn, mon frère ! la parole de Dieu soit avec toi !

CAÏN.

Abel, salut !

ABEL.

Notre sœur m'a dit que tu as eu des entretiens secrets avec un Esprit qui t'a conduit bien au-delà de nos promenades habituelles. Était-il semblable à notre père, et à ceux que nous avons nous-mêmes vus et qui nous ont parlé ?

CAÏN.

Non.

ABEL.

Pourquoi donc aller avec lui? C'est peut-être un ennemi du Très-Haut.

CAÏN.

Et un ami de l'homme. Le Très-Haut s'est-il montré tel..... si c'est ainsi que vous l'appellez?

ABEL.

Que vous l'appellez! vos paroles sont étranges, aujourd'hui, mon frère! Adah, ma sœur, laissez-nous quelque temps..... nous voulons faire un sacrifice.

ADAH.

Adieu, Caïn : mais d'abord embrasse ton fils. Puissent sa douceur et le pieux ministère d'Abel rendre la paix et la sérénité à ton ame!

(Elle sort avec l'enfant.)

ABEL.

Où as-tu été?

CAÏN.

Je ne le sais pas.

ABEL.

Ni ce que tu as vu?

CAÏN.

Les sujets de la Mort; les mystères immortels, infinis et tout-puissants de l'espace..... les innombrables mondes qui furent jadis, et ceux qui subsistent encore..... un tourbillon de tant de choses accablantes, de soleils, de planètes, de globes roulant avec une bruyante harmonie dans leurs sphères, que j'en suis

devenu incapable de converser avec les mortels : laisse-moi, Abel.

ABEL.

Dans tes yeux brille une lumière qui n'est pas naturelle..... tes joues s'enflamment..... tes paroles ont un accent extraordinaire..... que dois-je en penser ?

CAÏN.

En penser !..... Je t'en prie, laisse-moi.

ABEL.

Je ne te quitterai pas que nous n'ayons prié et sacrifié ensemble.

CAÏN.

Abel ! je t'en prie, sacrifie seul..... Jehovah t'aime.

ABEL.

Il nous aime tous deux, j'espère.

CAÏN.

Mais c'est toi qu'il aime le mieux : je ne m'en inquiète guère. Tu es plus propre à son culte que moi..... révère-le donc..... mais seul..... ou du moins sans moi.

ABEL.

Mon frère, je ne mériterais pas le nom du fils de notre respectable père, si je ne t'honorais comme mon aîné, et si, dans le culte que nous devons à Dieu, je ne t'invitais pas à te joindre à moi et à me précéder..... c'est ton droit.

CAÏN.

Je ne l'ai jamais réclamé.



ABEL.

C'est ce qui m'afflige le plus. Je te prie de le faire aujourd'hui. Ton ame semble lutter contre une illusion dangereuse : la prière te calmera.

CAÏN.

Non ! rien ne peut plus me calmer. Me calmer, ai-je dit ? jamais je n'ai connu le calme de l'ame, quoique j'aie vu celui des éléments. Mon frère, laisse-moi, ou permets-moi de te laisser dans ton pieux dessein.

ABEL.

Ni l'un ni l'autre : nous devons remplir notre tâche ensemble : ne me dédaigne pas.

CAÏN.

Il le faut ?..... Eh bien ! soit ..... Que dois-je faire ?

ABEL.

Choisir un de ces deux autels.

CAÏN.

Choisis pour moi : à mes yeux ils ne sont que des pierres et du gazon.

ABEL.

C'est à toi de choisir.

CAÏN.

Voilà mon choix.

ABEL.

C'est l'autel le plus élevé ; il te convient comme à l'aîné. Maintenant , prépare tes offrandes.

CAÏN.

CAÏN.

Où sont les tiennes ?

ABEL.

Les voici : les prémices du troupeau..... humble offrande d'un pasteur.

CAÏN.

Je n'ai pas de troupeau. Je suis un laboureur, et ne puis donner que ce que la terre accorde à mon travail... ses fruits... (Il cueille des fruits.) Les voici dans leur maturité et brillant de leurs couleurs variées.

( Ils décorent leurs autels et y allument une flamme. )

ABEL.

Mon frère, comme le premier-né, offre, le premier, tes prières et tes actions de grâces avec le sacrifice!

CAÏN.

Non!..... je suis novice dans cet usage. Commence, je t'imiterai..... comme je pourrai.

ABEL, s'agenouillant.

O Dieu! qui nous créas, et nous communiquas le souffle de la vie, toi, qui nous as bénis..... toi qui, malgré le péché de notre père, as daigné ne pas nous perdre, comme tu le pouvais dans ta justice, si ta clémence ne nous eût pas accordé un pardon, véritable paradis, si nous le comparons à nos crimes; unique Roi de la lumière, du bien, de la gloire et de l'éternité, toi sans qui tout est mal, et avec qui rien ne peut errer que dans les saintes vues de ta bienveillance toute-puissante et impenétrable..... accepte les pre-

miers-nés du troupeau d'un berger..... Cette offrande n'est rien en elle-même.... quelle offrande peut être quelque chose devant toi?... Accepte-la cependant comme un gage de la reconnaissance de celui qui la place devant ton trône, en se prosternant dans la poussière dont il fait partie..... Honneur à toi et à ton nom, à jamais!

CAÏN.

(Il reste debout.)

Esprit! qui que tu sois, tout-puissant peut-être.... et si tu es bon, c'est ce que doivent prouver tes actes; Jehovah sur la terre! et Dieu dans le ciel; connu sans doute aussi sous d'autres noms, parce que tes attributs semblent aussi nombreux que tes œuvres..... s'il faut te rendre propice par des prières, agrée les nôtres; s'il faut obtenir tes grâces par des autels et t'adoucir avec des sacrifices, reçois ceux que t'offrent deux êtres debout ici en ta présence; si tu aimes le sang, l'autel du pasteur, à ma droite, est teint en ton honneur de celui des premiers-nés de son troupeau dont les membres palpitants exhalent aux cieux une vapeur ensanglantée..... si les fruits vermeils de la terre et des saisons favorables, étalés sur ce gazon vert, à la face de ce soleil qui les mûrit, te sont agréables sans aucune altération dans leurs formes et leur vie, et plutôt un choix de tes œuvres qu'un hommage pour appeler ton attention sur les nôtres.... si, dis-jè, un autel sans victime, un autel non teint de sang peut mériter ta faveur, regarde-le! et quant à celui dont la main le décore, il est..... tel que tu

l'as fait, et ne cherchant rien de ce qui s'obtient par des génuflexions : s'il est méchant, frappe-le : tu es Tout-Puissant, et tu le peux..... quelle résistance ferait-il? S'il est bon, punis ou pardonne à ton gré puisque tout repose sur toi, et que le bien et le mal semblent n'avoir de pouvoir que dans ta volonté : qu'elle soit juste ou non, je l'ignore ; n'étant pas tout-puissant ni destiné à juger la toute-puissance, mais condamné simplement à subir ses ordres..... que j'ai subis jusqu'ici.

( Le feu de l'autel d'Abel forme une colonne de brillante flamme qui monte au ciel, pendant qu'un tourbillon renverse l'autel de Caïn et répand les fruits sur la terre.)

ABEL, se prosternant.

O mon frère, prie ! la colère de Jehovah est contre toi.

CAÏN.

Pourquoi?

ABEL.

Tes fruits sont dispersés çà et là sur la terre.

CAÏN.

Ils venaient de la terre, qu'ils lui soient rendus, leurs semences porteront de nouveaux fruits avant l'été. Ton sacrifice d'animaux égorgés a plus de bonheur : vois comme le ciel absorbe les flammes quand elles sont mêlées de sang.

ABEL.

Ne pense pas à mon offrande, fais-en une autre avant qu'il soit trop tard.

CAÏN.

Je ne construirai plus d'autels et n'en veux plus souffrir.

ABEL, se relevant.

Caïn, que veux-tu faire ?

CAÏN.

Renverser ce vil flatteur des nuages, dont la fumée est le précurseur de tes fades prières.... ton hôtel teint du sang des agneaux et des chevreaux ravis à la mamelle de leurs mères pour être immolés!

ABEL, s'opposant à son frère.

Tu n'en feras rien.... n'ajoute pas des actes impies à des paroles impies! respecte cet autel..... il est consacré pour le plaisir immortel de Jehovah qui a accepté mon offrande.

CAÏN.

Son plaisir! quoi! son plaisir est-il dans la chair palpitante et la vapeur du sang! dans le bêlement douloureux des mères qui gémissent sur leurs nourrissons égorgés, ou dans les angoisses des malheureuses victimes sous le pieux couteau? Sois anéanti, monument de sang! ne reste pas à la vue du soleil pour la honte de la création!

ABEL.

Caïn, recule! tu ne toucheras pas mon autel avec des mains violentes; si tu le choisis pour un autre sacrifice, il est à toi.

CAÏN.

CAÏN.

Un autre sacrifice! Retire-toi! ou peut-être ce sacrifice serait....

ABEL.

Que veux-tu dire?

CAÏN.

Retire, retire-toi. Ton Dieu aime le sang!... prends-y donc garde.... retire-toi avant qu'il lui en soit offert davantage.

ABEL.

C'est en son nom que je me mets entre toi et l'autel qui a obtenu son agrément.

CAÏN.

Si tu t'aimes toi-même, tiens-toi à l'écart jusqu'à ce que j'aie dispersé ce gazon sur son sol natal.... sinon.....

ABEL, s'opposant à lui.

J'aime Dieu bien plus que la vie.

CAÏN, le frappant sur les tempes avec un tison qu'il prend sur l'autel.

Remets donc ta vie à ton Dieu, puisqu'il aime les victimes!

ABEL tombe.

Qu'as-tu fait, mon frère!

CAÏN.

Mon frère!

ABEL.

O Dieu! reçois ton serviteur et pardonne à son meurtrier, car il ne savait pas ce qu'il faisait.... Caïn!

donne-moi..... donne-moi ta main, et dis à la pauvre Zillah.....

CAÏN, après être resté confondu un moment.

Ma main ! elle est rougie, et avec..... quoi? (Long silence..... Caïn promène lentement ses yeux alentour.) Où suis-je? seul! Où est Abel? où est Cain? est-ce bien moi? Mon frère; réveille-toi..... pourquoi rester ainsi étendu sur la terre, ce n'est pas l'heure du sommeil? Pourquoi es-tu si pâle? Qu'as-tu?... Tu étais plein de vie ce matin. Abel! je t'en prie, ne feins pas avec moi; je t'ai frappé avec trop de colère, mais non mortellement. Ah! pourquoi voulais-tu me résister? C'est un jeu pour m'effrayer : ce n'a été qu'un coup..... rien qu'un coup..... fais un mouvement..... un seul mouvement, oh oui!.... voilà qui est bien.... tu respirez! fais-moi sentir ton souffle! oh Dieu! oh Dieu!

ABEL, d'une voix faible.

Qui est-il, celui qui parle de Dieu?

CAÏN.

Ton meurtrier.

ABEL.

Alors puisse Dieu lui pardonner! Caïn, console la pauvre Zillah.... maintenant elle n'a plus qu'un frère.

(Abel meurt.)

CAÏN.

Et moi je n'en ai plus!.... Qui m'a privé de mon frère? Ses yeux sont ouverts! il n'est donc pas mort! la mort ressemble au sommeil, et le sommeil abaisse nos paupières; ses lèvres aussi sont séparées, il res-

pire donc! et cependant je ne le sens plus.... Son cœur! son cœur.... J'en approche la main : bat-il?... il me semble.... non! non, c'est une vision, ou je suis devenu l'habitant d'un autre monde pire que celui-ci. La terre tourne autour de moi.... qu'est ceci?... une empreinte humide (il porte la main à son front et puis la regarde); et ce n'est pourtant pas des gouttes de sueur, c'est du sang!... mon sang.... celui de mon frère et le mien.... répandu par moi! Qu'ai-je donc à faire maintenant de la vie, puisque je l'ai arrachée à ma propre chair? Mais il ne peut être mort; le silence est-il la mort? non, il se réveillera; je veux veiller près de lui. La vie ne saurait être si frêle qu'elle soit éteinte avec tant de promptitude! il m'a parlé depuis.... Que lui dirai-je? Mon frère!... non, il ne répondra pas à ce nom; les frères ne se frappent pas l'un l'autre.... Cependant.... parle-moi : oh! un seul mot de cette douce voix, afin que je puisse supporter le son de la mienne.

(Zillah survient.)

ZILLAH.

J'ai entendu un bruit : qu'est-ce que cela peut être? C'est Caïn qui veille auprès de mon époux : que fais-tu là, mon frère? Dort-il? ô ciel! que veulent dire cette pâleur et ce sang?... non, non, ce n'est pas du sang; qui aurait voulu répandre son sang? Abel! qu'est-ce donc? qui a fait cela? Il ne fait aucun mouvement; il ne respire plus, et ses mains insensibles échappent aux miennes! Ah! cruel Caïn, pourquoi n'es-tu pas accouru à temps pour le sauver? quel que fût celui qui

l'a attaqué, tu aurais été le plus fort et te serais mis entre lui et l'agresseur? Mon père!.... Ève..... Adah! accourez! la mort est dans le monde.

( Zillah sort en appelant. )

CAÏN, seul.

Et qui l'y a introduite?.. moi, qui abhorre tellement le nom de la mort que cette pensée seule empoisonnait toute ma vie avant que je connusse son aspect; c'est moi qui l'ai amenée sur la terre, et qui ai livré mon frère à ses froids embrassements, comme si, sans mon aide, elle n'aurait pu réclamer ses droits inexorables! Je suis enfin réveillé..... un songe funeste m'avait jeté dans le délire..... mais Abel ne se réveillera plus.

( Adam, Ève, Adah et Zillah accourent. )

A D A M.

Un cri de douleur poussé par Zillah m'a attiré ici : que vois-je? est-il bien vrai!.... mon fils! mon fils! (A Ève.) Femme, voilà ton ouvrage et celui du serpent!

È V E.

Oh! ne parle pas de cela maintenant : le dard du serpent me déchire le cœur. Mon bien-aimé, Abel!.... Jehovah! me ravir mon fils!.... ce châtiment est au-dessus de la faute d'une mère.

A D A M.

Qui a répandu son sang?.... Parle, Caïn, puisque tu étais présent. Est-ce quelque ange ennemi qui n'est point de ceux de Jehovah, ou quelque animal féroce de la forêt?

CAÏN.

ÈVE.

Ah! une clarté funeste luit à mes yeux comme du sein d'un nuage : ce tison sanglant arraché à l'autel, noirci par la flamme et rougi de.....

ADAM.

Parle, mon fils, parle et assure-nous, tout misérables que nous étions, que nous ne le sommes pas davantage encore.

ADAH.

Parle, Caïn; et dis-leur que ce n'est pas toi.

ÈVE.

C'est lui! je le vois maintenant..... il baisse sa tête coupable et cache ses yeux féroces avec ses mains ensanglantées.

ADAH.

Ma mère, tu lui fais injure.... Caïn, justifie-toi de cette horrible accusation que la douleur fait sortir de la bouche de notre mère.

ÈVE.

Écoute-moi, Jehovah! puisse l'éternelle malédiction du serpent peser sur lui! elle est plutôt faite pour sa race que pour la nôtre!.... puissent tous ses jours être flétris par le désespoir! puisse....

ADAH.

Arrête! ne le maudis pas, ma mère, car il est ton fils.... ne le maudis pas, car il est mon frère et mon époux.

ÈVE.

Il t'a privée d'un frère.... Zillah d'un époux, et moi je n'ai plus de fils!.... voilà pourquoi je le maudis et le bannis de ma vue à jamais.... je romps tous les liens qui nous attachent, comme il les a brisés déjà dans ce.... O mort! ô mort! pourquoi ne m'as-tu pas choisie, moi, qui t'ai méritée la première? Pourquoi m'épargnes-tu maintenant?

A D A M.

Ève, que cette douleur naturelle ne te conduise pas à l'impiété; une pénible destinée nous est depuis long-temps prédite; maintenant qu'elle commence, supportons-la de manière à montrer à notre Dieu que nous sommes les fidèles serviteurs de sa sainte volonté.

ÈVE, montrant Caïn.

Sa volonté! dis celle de cet Esprit incarné du trépas que j'ai mis au monde pour y multiplier les morts! Que toutes les malédictions l'accompagnent : que ses angoisses le chassent d'ici dans le désert, comme nous le fûmes d'Eden; jusqu'à ce que ses enfants le traitent comme il a traité ses frères; puissent les glaives de feu des Chérubins le poursuivre jour et nuit!... que les serpents naissent sous ses pas.... que les fruits de la terre se convertissent en cendres dans sa bouche.... que le feuillage sur lequel il voudra reposer sa tête soit semé de scorpions; que ses songes lui représentent sa victime; que ses veilles soient une terreur continuelle de la mort! puissent les rivières limpides

se changer en sang quand il se baissera pour les souiller de ses lèvres farouches! que les éléments l'évitent ou trompent ses désirs; puisse-t-il vivre au milieu des angoisses avec lesquelles les autres meurent, et la mort être quelque chose de pire que la mort pour celui qui, le premier, l'a fait connaître à l'homme! Loin d'ici, fratricide! désormais le nom de Caïn remplacera ce mot dans toute la suite des générations à venir qui t'abhorreront, quoique tu sois leur père. Puisse le gazon se flétrir sous tes pieds, les bois te refuser un asyle, la terre un toit, la poussière un tombeau, le soleil sa lumière, et le ciel son Dieu!

(Ève sort.)

A D A M.

Caïn! retire-toi : nous n'habiterons plus ensemble; pars, et laisse-moi celui qui n'est plus.... désormais je suis seul.... nous ne pouvons plus nous revoir!

A D A H.

Oh! ne le quitte pas ainsi, ô mon père : n'ajoute point sur sa tête ta terrible malédiction à celle d'Ève.

A D A M.

Je ne le maudis point.... que son cœur soit sa malédiction..... Viens, Zillah.

Z I L L A H.

Je dois veiller auprès du corps de mon époux.

A D A M.

Nous reviendrons quand sera parti celui à qui nous sommes redevables du triste soin qu'Abel réclame de nous; viens, Zillah.

ZILLAH.

Oh! encore un baiser sur ce pâle cadavre et sur ses lèvres naguère si vermeilles!.... Mon cœur! mon cœur!

(Adam et Zillah sortent en pleurant.)

ADAH.

Caïn, tu l'as entendu; il faut partir.... je suis prête, et nos enfants le seront bientôt: je porterai Énoch, et toi sa sœur. Avant que le soleil décline, partons, pour ne pas traverser le désert sous l'ombre de la nuit.... Oh! je t'en supplie, parle-moi, à moi..... à ton épouse.

CAÏN.

Laisse-moi.

ADAH:

Hélas! tous t'ont laissé.

CAÏN.

Et pourquoi resterais-tu? Ne crains-tu pas de demeurer avec celui qui s'est rendu coupable d'une telle action?

ADAH.

Je ne crains que de te laisser; quelque horreur que m'inspire l'action qui te prive d'un frère, je ne dois pas en parler.... cette action est entre Dieu et toi.

UNE VOIX s'écrie:

Caïn! Caïn!

ADAH.

Entends-tu cette voix?

CAÏN.

LA VOIX.

Caïn ! Caïn !

ADAH.

Elle résonne comme celle d'un ange.

( L'ange du Seigneur entre. )

L'ANGE.

Où est ton frère Abel ?

CAÏN.

Suis-je donc le gardien de mon frère ?

L'ANGE.

Caïn, qu'as-tu fait ? Le sang de ton frère égorgé crie jusqu'au trône du Seigneur ! Maintenant tu es maudit sur la terre, qui s'est tout-à-l'heure entr'ouverte pour recevoir dans son sein le sang répandu par ton bras égaré. A compter de ce moment, lorsque tu laboureras la terre, elle sera rebelle à tes efforts; tu seras fugitif et vagabond sur sa surface.

ADAH.

Ce châtement est au-dessus de ses forces : tu l'exiles de la face de la terre, et celle de Dieu lui sera cachée; fugitif et vagabond !... il sera tué par celui qui le rencontrera.

CAÏN.

Que cela n'est-il possible ! Mais qui sont-ils ceux qui me tueront ? où sont-ils sur la terre encore inhabitée ?

L'ANGE.

Tu as tué ton frère; qui te sauvera contre ton fils ?

ADAH.

Ange de lumière ! sois miséricordieux ; et ne dis pas que ce pauvre sein désolé allaite un meurtrier, et le meurtrier de son père.

L'ANGE.

Il ne serait que ce qu'est son père. Le lait d'Ève n'a-t-il pas nourri celui que tu vois, devant toi, souillé de sang ? Le fratricide peut bien engendrer des paricides..... Mais il n'en sera point ainsi..... le Seigneur, ton Dieu et le mien, me commande de mettre sur Caïn son propre sceau, pour qu'il puisse aller en sûreté. Une vengeance, sept fois plus terrible, tombera sur la tête de celui qui tuera Caïn. Viens ici.

CAÏN.

Que veux-tu de moi ?

L'ANGE.

Graver sur ton front ce qui te garantira du meurtre que tu viens de commettre.

CAÏN.

Non : laisse-moi mourir.

L'ANGE.

Cela ne doit pas être.

(L'ange met la marque sur le front de Caïn.)

CAÏN.

Mon front brûle, mais bien moins que ce qu'il ontient. Est-ce tout ? Je suis prêt à tout.

BYRON. — *Tome V.*

CAÏN.

L'ANGE.

Depuis le sein de ta mère, tu as été dur comme la terre que tu dois désormais labourer : mais celui que tu as tué était aussi doux que les agneaux, objets de ses soins.

CAÏN.

Je fus engendré trop tôt après la chute de mes parents ; le cœur de ma mère n'avait pas encore oublié le serpent, et mon père gémissait sur Éden. Je suis ce que je suis : je n'ai pas demandé ma vie, et ne me suis pas créé ; mais, si ma propre mort pouvait racheter les jours d'Abel... et pourquoi non?... Qu'il revienne à la lumière, et que je sois étendu sanglant à sa place. Ainsi, la vie sera rendue par Dieu à celui qu'il aimait, et je serai privé de l'existence, que je ne supportais qu'à regret.

L'ANGE.

Qui annulera le meurtre ? ce qui est fait est fait. Va, remplis tes jours, et que tes actions ne ressemblent plus à cette dernière.

(L'ange disparaît.)

ADAH.

Il est parti ; mettons-nous en marche. J'entends pleurer notre petit Énoch.

CAÏN.

Ah ! il ne sait guère pourquoi il pleure ! et moi, qui ai versé le sang, je ne puis verser des larmes ! Mais

es quatre fleuves (\*) ne pourraient laver mon ame!  
Crois-tu que mon fils voudra me regarder?

A D A H.

Si je croyais qu'il ne le voulût pas, je.....

CAÏN, l'interrompant.

Non, plus de menaces.... nous n'en avons que trop  
entendu. Va chercher nos enfants : je te suivrai.

A D A H.

Je ne te laisserai pas seul avec celui qui n'est  
plus..... allons ensemble.

CAÏN.

O témoin inanimé et éternel ! dont le sang iné-  
puisable obscurcit la terre et le ciel ; ce que tu es  
maintenant, je l'ignore ! Mais, si tu vois ce que je  
suis, je crois que tu pardonneras celui que ne pour-  
ront jamais pardonner ni ton Dieu, ni mon ame.....  
Adieu : je ne dois ni je n'ose toucher ce que tu es  
devenu par moi.... moi qui, sorti du même sein, suçai  
le même lait que toi, et te serrai souvent sur mon  
cœur avec une tendresse fraternelle et infantine, je  
ne dois plus te revoir, et n'ose même pas faire pour  
toi ce que tu aurais fait pour moi..... déposer tes restes  
dans leur tombeau.... le premier tombeau creusé pour  
l'homme. Qui l'a ouvert ce tombeau ? O terre ! ô terre !

(\*) Ces quatre fleuves coulaient autour d'Éden, et par conséquent  
c'étaient les seules eaux de la terre que Caïn connût.

pour tous les fruits que tu m'as donnés, je te rends celui-ci.... Maintenant, marchons vers le désert.

(Adah se baisse et embrasse le corps d'Abel.)

A D A H.

Une fin cruelle et prématurée, ô mon frère, a été ton partage! De tous ceux qui gémissent sur toi, moi seule je ne dois point pleurer : mon devoir est désormais de sécher les larmes et non d'en verser ; mais cependant, de tous ceux qui gémissent, aucun ne gémit autant que je le fais, non-seulement pour toi, mais pour celui qui t'a immolé. Maintenant, Caïn, je partagerai ton fardeau.

C A Ï N.

Nous dirigerons notre route à l'est d'Éden ; c'est le côté le plus aride et qui convient le mieux à mes pas.

A D A H.

Précède-moi, tu seras mon guide ; et puisse notre Dieu être le tien ! maintenant allons chercher nos enfants.

C A Ï N.

Et celui qui est là était sans enfants ! J'ai tari la source d'une vertueuse postérité, qui eût embelli bientôt sa couche conjugale ; et le mélange des enfants d'Abel avec les nôtres aurait pu tempérer ce sang farouche qui coule dans mes veines ! O Abel !....

ADAH.

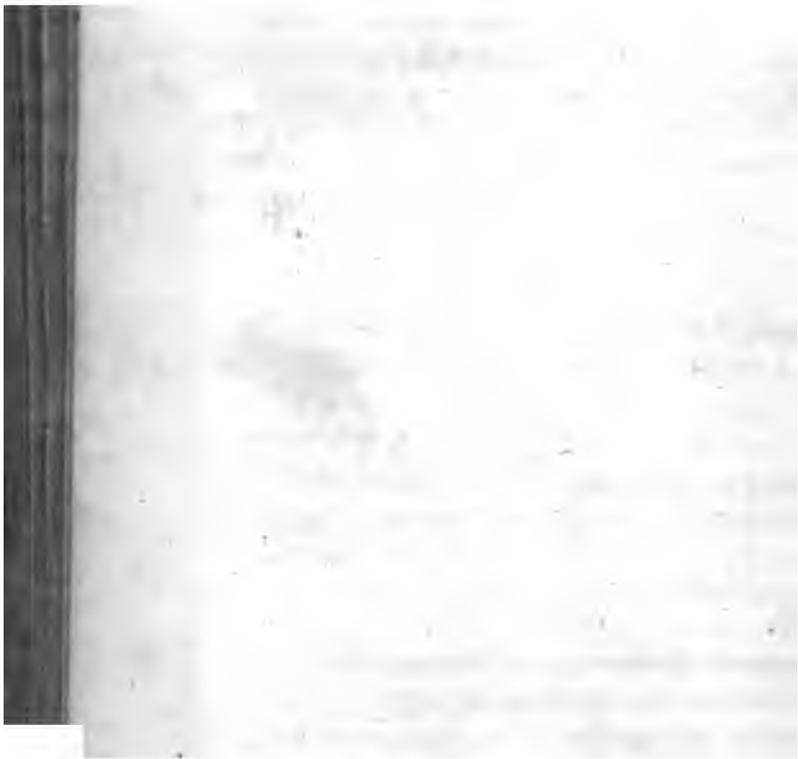
Que la paix soit avec lui!

CAÏN.

Mais avec moi....

(Ils sortent.)

FIN.



---

## NOTE.

---

LES JOURNAUX ANGLAIS ONT PUBLIÉ LA LETTRE SUIVANTE DU  
POÈTE ANGLAIS A. M. MURRAY.

Pise, 8 février 1822.

« **M**ON CHER MONSIEUR,

« On m'a attaqué; cela ne doit surprendre personne; mais je vois dans les journaux qu'on vous a attaqué, et, je l'avoue, je ne m'y attendais pas. Comment, de quelle façon pouvez-vous être considéré comme responsable de ce que je publie? je ne le conçois pas. Si *Cain* est un ouvrage blasphématoire, le *Paradis Perdu* l'est aussi; et la maxime que m'a attribuée l'auteur de la lettre d'Oxford, *que le mal soit mon bien*, est prononcée par Satan dans Milton; et fais-je dire rien de plus à Lucifer dans le *Mystère de Caïn*? *Caïn* n'est qu'un drame, et non une argumentation. Si Lucifer et Caïn parlent comme on peut supposer que parlent le premier meurtrier et le premier rebelle, certes les autres personnages parlent aussi selon leur caractère; et les passions les plus fortes ont toujours été permises dans le drame. J'ai même évité d'introduire la Divinité, comme dans l'Écriture (quoique Milton l'ait fait, à tort), mais je me suis servi de son ange comme envoyé à Caïn, afin de ne pas mériter le reproche de n'être pas parvenu à donner une idée suffisante de l'effet de la présence de Jehovah, succès auquel doit renoncer tout homme non inspiré. Dans les anciens mystères on ne se faisait pas scrupule de mettre Dieu en scène, et je l'ai évité avec soin.

« La tentative qu'on a faite pour vous *chercher querelle*, parce qu'on sait que cela ne réussit pas avec moi ; me semble un acte atroce qui déshonore le siècle. Comment ! quand depuis soixante et dix ans on a laissé en repos les éditeurs de Gibbon, de Hume, de Priestley et de Drummond, est-ce vous qui devez être dénoncé seul pour un ouvrage de pure fiction, et non d'histoire et de controverse ? Il doit y avoir quelque chose au fond de tout cela, quelque inimitié particulière contre vous. Autrement, c'est incroyable.

« Je réponds seulement que je vous prie de faire diriger contre moi (*Me, me, adsum qui feci*;) toutes les poursuites faites contre vous ; que je veux, que je dois les endurer ; que, si vous avez perdu de l'argent par la publication de *Cain*, je vous le rembourserai ; que je desire qu'on sache que vous, M. Gifford et M. Hobhouse, vous vous êtes opposés à sa publication ; que seul je l'ai voulu ; que seul je dois en être responsable devant les tribunaux, ou partout ailleurs. Si l'on me poursuit, je viendrai en Angleterre, pourvu que ma présence puisse vous soustraire aux poursuites : faites-le-moi savoir ; vous ne souffrirez pas pour moi, si je puis l'éviter. Faites de ma lettre l'usage que vous voudrez. »

Tout à vous,

BYRON.



# LA PROPHÉTIE

## DU DANTE.

*'Tis the sunset of life gives me mystical lore,  
And coming events cast their shadows before.*

CAMPBELL.

C'est le soir de la vie qui m'inspire ces récits  
mystérieux, et les événements futurs jettent  
leurs ombres devant moi.

STUDY OF THE

THE

THE

THE

# DÉDICACE.

---

**B**ELLE AUSONNIENNE, si j'ose imiter le grand poète de ta patrie dans cette copie runique des sublimes chants du Sud, destinée au climat froid et brumeux où je naquis, mais où je ne veux pas mourir, tu en es seule la cause; et, quoique je reste loin de l'harmonie immortelle du Dante, ton cœur indulgent me pardonnera ma criminelle audace. Tu m'as parlé avec l'assurance de la beauté et de la jeunesse; et pour toi, parler c'est être obéie. Mais ce n'est que dans le Midi que de tels accents se font entendre, et que de tels charmes s'offrent à nos yeux ravis; le doux langage de l'Italie est encore plus doux quand il sort d'une aussi jolie bouche.—Ah! quels travaux ne persuaderait-il pas à ceux qui t'écoutent!

Ravenne, 21 juin 1819.

---



---

## PRÉFACE.

---

**D**ANS le cours d'une visite faite à Ravenne dans l'été de 1819, on insinua à l'auteur qu'ayant composé quelque chose sur la prison du Tasse, il devrait en faire autant sur l'exil du Dante. La tombe du poète est un des objets les plus intéressants de cette ville et pour l'habitant et pour l'étranger.

Cette idée m'inspira, et je composai les quatre chants suivants en *terza rima*, que j'offre maintenant au lecteur. Si je suis compris et approuvé, mon dessein est de continuer ce poème et de le conduire jusqu'à notre siècle. Le lecteur devra supposer que le Dante s'adresse à lui dans l'intervalle qui s'écoula depuis qu'il eut achevé la Divine Comédie jusqu'à sa mort. C'est peu de temps avant cette dernière époque qu'il prédit les destinées de l'Italie dans les siècles à venir.

En traitant ce sujet, j'avais présentes à l'esprit la Cassandre de Lycophron, la prophétie de Nérée dans Horace, et celles de l'Écriture sainte. Le mètre que j'ai adopté est la *terza rima* du Dante, que je ne crois pas avoir jamais été employé dans notre langue, à moins que ce ne fût par M. Hayley dans sa traduction dont je n'ai jamais lu qu'un extrait cité dans les notes du Calife de Vathek : ainsi, sauf erreur de ma part, ce poème peut être considéré comme l'essai d'un nouveau mètre ; les chants en sont courts, à peu près comme ceux du poète dont j'ai emprunté le nom, et probablement en vain.

Parmi les inconvénients qui de nos jours s'attachent à la qualité d'auteur, il est difficile d'avoir un nom bon ou mauvais, et d'échapper à la traduction. J'ai eu le sort de voir le quatrième chant de Childe-Harold traduit en italien en *versi sciolti*, c'est-à-dire en vers blancs, sans aucun égard à la division naturelle des stances et du sens. Si ce nouveau poème, qui est pour l'Italie un sujet national, rencontre la même chance, je prierai le lecteur italien de ne pas oublier que si j'échoue dans l'imitation de son grand « *Padre*

*Alighieri*», j'ai osé lutter contre un auteur que tout le monde étudie, et que peu de gens comprennent, puisque aujourd'hui encore on n'est pas fixé sur le sens de l'allégorie du premier chant de l'Enfer, à moins qu'on ne regarde la question comme décidée par la conjecture ingénieuse et vraisemblable du comte Marcheti.

Il sera d'autant plus porté à me pardonner si j'échoue, que je ne suis pas sûr qu'il eût applaudi à mon succès; car les Italiens, et cet esprit national est bien pardonnable, sont singulièrement jaloux de tout ce qui leur reste encore de leur littérature nationale: et, dans l'état de guerre qui existe entre le romantique et le classique, ils sont très-peu disposés à permettre qu'un étranger vienne les admirer et les imiter, sans blâmer sa présomption ultramontaine. J'entre dans toutes ces raisons, moi qui sais l'accueil qu'on ferait en Angleterre à un Italien imitateur de Milton, ou à une traduction de Monti, de Pindemonte ou d'Arici, qu'on voudrait offrir à la génération naissante comme le modèle de ses essais futurs. Mais je m'aperçois que je m'oublie à causer avec les lecteurs italiens, tandis que c'est aux lecteurs an-

glais que j'ai affaire : ainsi je vais prendre congé des uns et des autres, que le nombre en soit grand ou petit.



**LA PROPHÉTIE**

**DU DANTE.**



**CHANT PREMIER.**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS

---

# LA PROPHÉTIE

## DU DANTE.

---

### CHANT PREMIER.

**M**E voici encore une fois dans le monde périssable des mortels ! Je l'avais abandonné pendant si longtemps, qu'il était oublié de moi. Je sens de nouveau le poids de mon corps d'argile, privé trop tôt de l'immortelle vision qui, charmant tous mes chagrins terrestres, m'éleva jusqu'aux célestes demeures, après m'avoir fait traverser le gouffre profond et sans issue où j'entendis retentir à mon oreille les cris et les blasphèmes des âmes condamnées à des tourments sans espoir : je franchis aussi le lieu des peines moins cruelles d'où l'homme peut sortir purifié par le feu pour aller se mêler au chœur des anges ; c'est là que ma belle Béatrix réjouit ma vue et me conduisit au pied de l'éternelle Trinité, de ce Dieu le premier et le dernier, mystérieux, seul et composé de trois, infini et grand, âme universelle. Il a daigné recevoir un hôte mortel sans l'anéantir de sa gloire, quoique je parvinsse d'étoile en étoile à son trône tout-puissant.

O Béatrix, toi dont le gazon et le marbre glacé ont si long-temps couvert les formes gracieuses; ô toi, ange pur de mon premier amour! cet amour fut si ineffable et si fidèle, que rien sur la terre n'a pu toucher mon cœur depuis ton trépas: si je ne t'avais revue dans le ciel, mon ame, semblable à la colombe éloignée de l'arche, eût erré sans cesse pour te chercher, et n'aurait reposé ses ailes qu'après t'avoir trouvée; oui, mon paradis eût été imparfait sans toi <sup>1</sup>.

Depuis mon dixième été, tu fus ma vie, l'essence de ma pensée; je t'aimai avant de connaître le nom de l'amour, et tu ravis encore aujourd'hui ces yeux affaiblis par l'âge, par les persécutions, l'exil et les larmes qu'ils ont versées pour toi seule, et que d'autres douleurs n'ont jamais pu faire couler: mon ame n'est point de celles que font fléchir une faction tyrannique et les clameurs de la foule; quoique après une lutte longue et vaine je ne doive plus revoir Florence, excepté quand mon imagination, perçant les nuages qui planent sur l'Apennin, se figure cette ville jadis si fière de moi; quoique je ne doive plus retourner dans ma terre natale que pour y périr, on n'a point encore éteint l'esprit ardent et fier d'un ancien exilé; mais quoique le soleil ne soit point couvert, il faut qu'il se retire à l'approche de la nuit. Je suis vieilli par mes longs jours, par mes travaux, par mes méditations, et j'ai bravé face à face la destruction dans toutes ses formes. Le monde m'a laissé pur, tel qu'il m'a trouvé: si je n'ai point encore obtenu

ses louanges, je ne les ai point cherchées par de lâches artifices. L'homme outrage, le temps venge ; et un jour, sans que mon ambition l'ait désiré, mon nom peut être un monument ajouté à ceux de ces vains amants de la renommée dont l'esprit étroit fait servir le souffle inconstant des hommes à enfler leur voile, et qui tiennent à honneur d'être classés avec les conquérants et les autres ennemis de la vertu dans les annales sanglantes des siècles.

J'aurais voulu rendre Florence grande et libre <sup>2</sup> :  
O Florence ! Florence ! tu fus pour moi comme cette Jérusalem sur laquelle pleurait le fils du Très-Haut.....  
Mais tu m'as repoussé. Comme l'oiseau rassemble ses petits, j'aurais voulu te protéger sous une aile paternelle ; tu as entendu ma voix ; mais, comme la couleuvre farouche, tu dardas ton venin contre le cœur qui te chérissait ; tu me dépouillas de mes biens, et tu condamnas mon corps aux flammes. Hélas ! que la malédiction de la patrie est amère pour celui qui voudrait mourir pour elle, mais qui ne méritait pas d'être proscrit par elle et qui l'aime jusque dans sa colère !

Le temps peut venir qu'elle cessera d'être injuste ; le temps peut venir qu'elle serait fière de posséder la cendre qu'elle <sup>3</sup> voudrait aujourd'hui disperser au vent ; le temps peut venir qu'elle sera jalouse du tombeau de l'homme à qui elle refusa un toit pendant sa vie. Mais elle le regrettera en vain ; que ma poussière demeure où je mourrai : le pays où je respirai pour la première fois, mais qui dans ses fureurs me força

d'aller respirer l'air de la terre étrangère, ne recouvrera pas mes ossements indignes parce que son caprice est passé et son arrêt révoqué : non, il m'a refusé ce qui m'appartenait, mon toit paternel..... il n'aura jamais ce qui ne lui appartient pas..... mon tombeau.

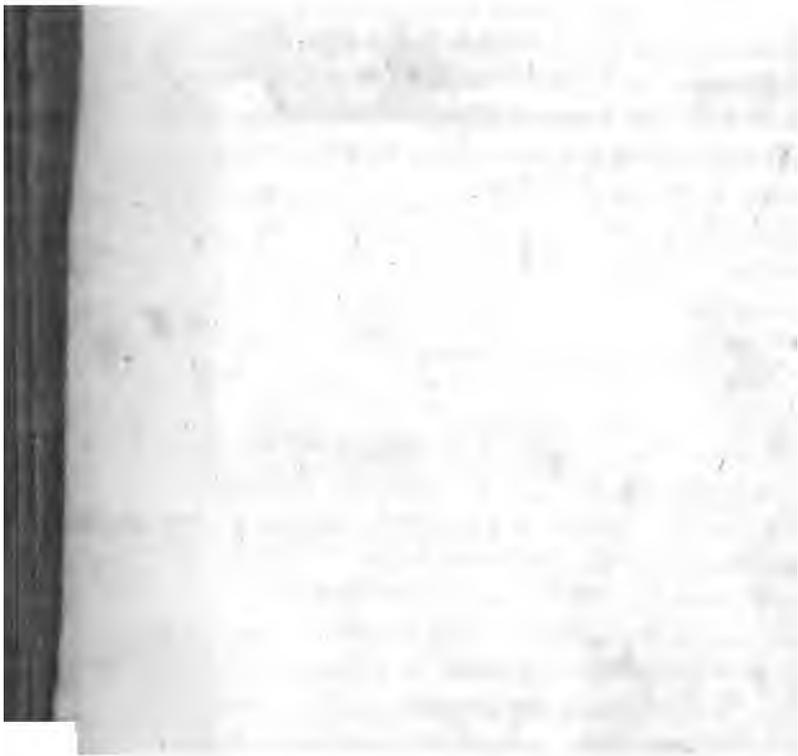
Trop long - temps sa rage armée a tenu éloigné l'homme qui eût perdu son sang pour la sauver, dont le cœur battait d'amour pour elle, qui, d'une ame à l'épreuve, combattit, entreprit des travaux et des voyages pénibles, remplit enfin tous les devoirs d'un véritable citoyen, et pour récompense vit les Guelfes faire passer sa proscription en loi par leur ascendant artificieux. Ces choses ne sont pas faites pour l'oubli : Florence sera plutôt oubliée. La blessure fut trop cruelle, l'outrage trop profond, et ma douleur trop prolongée ! Il n'est plus de pardon dans mon cœur ; l'injustice de ma patrie ne sera pas effacée par son repentir tardif..... Cependant..... cependant je sens encore quelques tendres émotions pour elle ; et pour l'amour de toi, ma Béatrix, j'aurais de la répugnance à me venger de la contrée qui fut ma patrie : elle est consacrée par le retour de ta cendre qui suffirait pour protéger cette homicide cité comme une sainte relique..... oui, ton urne seule suffirait pour sauver dix mille ennemis. Il est vrai que parfois mon cœur solitaire est dévoré de souvenirs brûlants et de pensées de colère, comme celui de Marius dans les marais de Minturnes et sur les ruines de Carthage ; parfois le spectacle des dernières tranches d'un vil ennemi vient

s'offrir à moi dans mes songes, et fait rayonner sur mon front l'espérance du triomphe..... Mais que ces émotions ne réviennent plus ! ce sont les dernières faiblesses des cœurs qui ont long - temps souffert des douleurs plus que mortelles , et qui , ne cessant pas d'être mortels , n'ont de repos que sur la couche de la vengeance..... la vengeance qui dort pour rêver de carnage , et qui s'éveille consumée de la soif insatiable et souvent abusée d'un changement de fortune..... la vengeance , qui appelle par ses vœux le jour où nous nous relèverons , et où ceux qui nous foulèrent aux pieds seront foulés sous les nôtres , tandis que la mort et Até marcheront sur leurs têtes humiliées et séparées de leurs corps..... Grand dieu ! éloigne de moi ces pensées..... Je remets dans tes mains tous mes outrages , et ta verge puissante tombera sur ceux qui m'ont frappé..... Sois mon bouclier , comme tu le fus dans mes périls et dans mes douleurs , au milieu des cités troublées par les factions , sur le champ de bataille , et dans les travaux et les chagrins que j'ai vainement bravés pour Florence..... C'est à toi que j'en appelle..... à toi que j'ai vu sur le trône de ta majesté , dans cette glorieuse vision dont seul j'ai obtenu la faveur , et qu'aucun autre mortel n'avait jamais eue sans perdre la vie. Hélas ! que mon front est accablé de l'impression douloureuse de la terre et des choses terrestres , des passions dévorantes , des sentiments d'une nature monotone et vulgaire , de l'agitation du cœur , véritable torture mentale ; de la longueur du jour , des fan-

tômes de la nuit, du souvenir d'un demi-siècle souillé de massacres, et du petit nombre d'années que peuvent encore attendre mes cheveux blancs ! Elles seront cependant moins pénibles à supporter, car j'ai été trop long-temps sur le roc désert du désespoir pour attacher encore mes yeux sur la voile passagère qui fuit cet écueil affreux ; je n'élèverai plus la voix.... quel est celui qui voudrait écouter mes plaintes ? Je ne fais plus partie de ce peuple ni de ce siècle, et néanmoins mes chants célébreront un sujet qui sauvera cette époque de l'oubli : aucune page des annales de nos fureurs civiles n'attirerait l'œil de la postérité, si mes vers, comme un parfum préservateur, ne conserveraient maintes actions criminelles et dignes de ceux qui les ont commises. C'est le sort des esprits de mon ordre d'être persécutés pendant la vie, d'user leur cœur, de consumer leurs jours dans d'éternelles dissensions, et de mourir seuls. Mais dans les siècles qui suivent, la foule se rassemble sur leurs tombeaux ; des pèlerins y viennent des climats étrangers où est parvenu le nom de celui qui n'est plus qu'un nom, et, lui rendant hommage sur la froide pierre, vont répandre au loin sa renommée dont il ne jouit pas ; du moins la mienne m'a coûté cher : mourir n'est rien ; mais se flétrir ainsi..... retenir mon ame loin des hautes régions de l'infini..... vivre dans d'étroits sentiers avec des hommes pleins de petitesesses ; servir de spectacle aux yeux vulgaires, condamné à une vie errante, quand les loups eux-mêmes trouvent une tanière ; sevré de toute ma famille, de ma maison, de

tout ce qui rend la société douce et charme la douleur..... me sentir dans la solitude des rois sans avoir la puissance qui leur met une couronne sur le front..... envier le nid et les ailes du ramier qui prend l'essor vers les lieux où l'Apennin voit l'Arno à ses pieds; du ramier qui peut-être va se percher dans mon inexorable patrie, dans la ville où sont mes enfants et cette femme fatale <sup>4</sup>, leur mère, la froide compagne qui m'a apporté la ruine pour dot.... Voilà le destin sans espoir dont j'ai reçu une leçon bien amère; mais libre du moins, je n'ai point à essuyer de reproches déshonorants, je n'ai commis aucune lâcheté; on a fait de moi un exilé..... et non un esclave.

FIN DU CHANT PREMIER



---

# NOTES

## DU CHANT PREMIER.

---

### NOTE PREMIÈRE.

Mon paradis eût été imparfait sans toi.

Che sol per le belle opre  
Che fanno in cielo il sole e l' altre stelle,  
Dentro di lui *si crede il paradiso*,  
Così se guardi fiso  
Pensar ben dei ch' ogni terren' piacere.

Canzone dans laquelle le Dante décrit la personne de Béatrix. (Strophe III, note 2.)

### NOTE II.

J'aurais voulu rendre Florence grande et libre.

L' esilio che dato onor mi tegno.  
.....  
Cader tra' buoni è pur di lode degno.

*Sonnet du Dante.*

Il représente dans ce sonnet la Justice, la Générosité et la Tempérance comme bannies par les hommes, et cherchant un refuge auprès de l'Amour qui habite son sein.

### NOTE III.

La cendre qu'elle voudrait jeter aux vents.

« *Ut si quis prædictorum ullo tempore in fortiam dicti commanis pervenerit, talis perveniens igne comburatur, sic quòd moriatur.* »

Seconde sentence des Florentins contre le Dante et ses quatorze coaccusés. Le latin est digne de la sentence.

Mes enfants, et cette fatale compagne, leur mère.

Cette dame, qui s'appelait Gemma, appartenait à une famille guelfe des plus puissantes, celle des Donati. Corso Donati était le principal ennemi des Gibelins; on la peint comme *admodum morosa, ut de Xantippe Socratis philosophi conjugis scriptum esse legimus*, selon Giannozzo Manetti.

Mais Lionardo Aretino est scandalisé, dans sa Vie du Dante, que Boccace ait prétendu que les hommes de lettres ne devaient pas se marier :

« Che il Boccaccio non ha pazienza, e dice, le moglie esser contrarie agli studj; e non si ricorda che Socrate, il più nobile filosofo che mai fosse, ebbe moglie, e figliuoli, e uffici della repubblica nella sua città; e Aristote, etc., ebbe due moglie in vari tempi, ed ebbe figliuoli, e ricchezze assai.... e Marco Tullio... e Catone, e Varrone, e Seneca, ebbero moglie, etc., etc. »

Il est singulier que les exemples cités par le bon Lionardo, à l'exception de Sénèque, et je crois aussi d'Aristote, ne soient pas des plus heureux. La Terentia de Cicéron, la Xantippe de Socrate ne contribuèrent guère à la félicité de leurs époux, quelque chose qu'elles pussent faire à leur philosophie... Caton abandonna sa femme... On ne sait ce qu'en fit Varron; et quant à celle de Sénèque, elle fut, il est vrai, prête à mourir avec lui; mais elle revint à la santé, et lui survécut de plusieurs années.

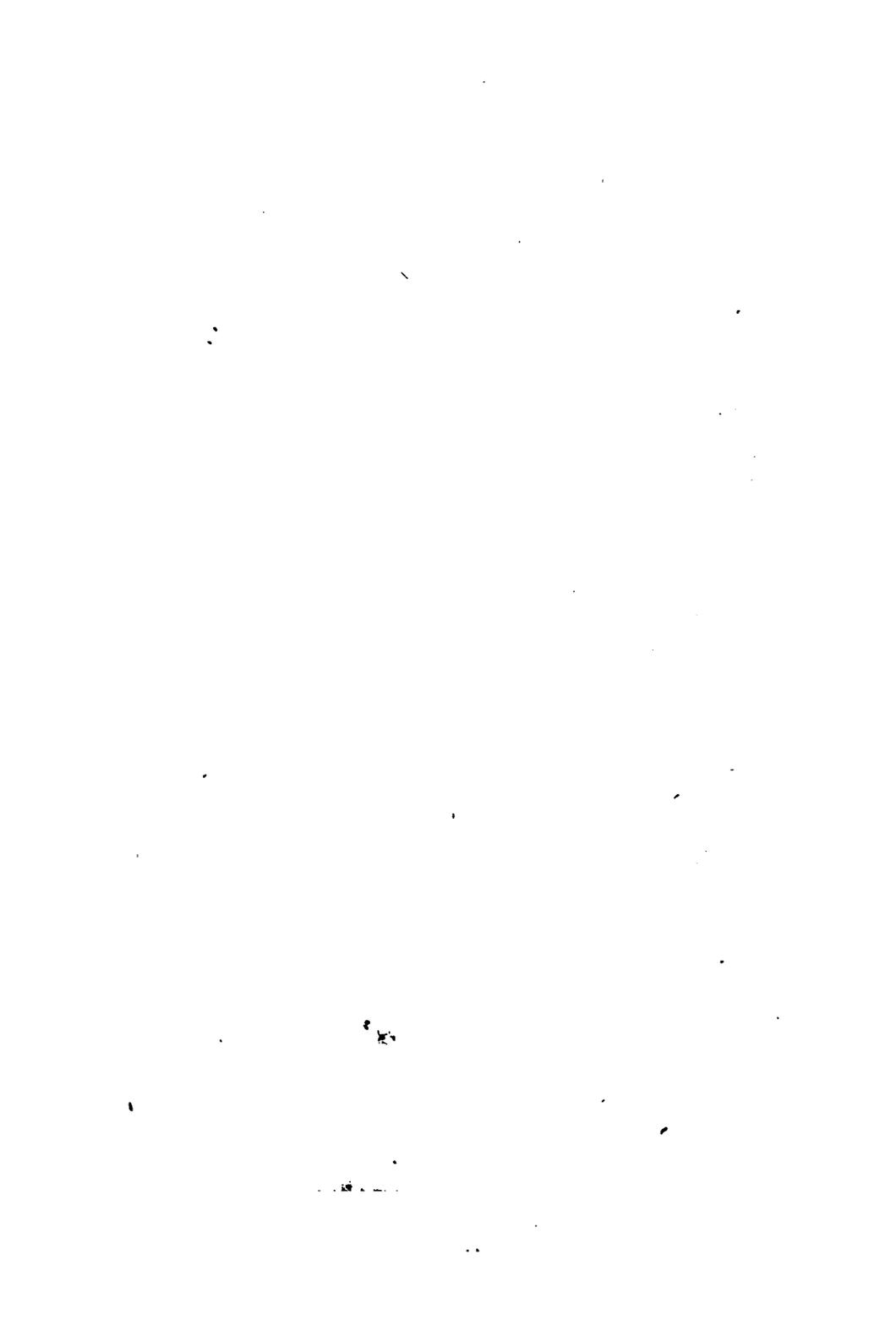
Mais, dit Lionardo, « *l'uomo e animale civile, secondo piace a tutti i filosofi* »; et il conclut par la plus grande preuve du *civisme de l'animal* :

« La prima congiunzione dalla quale multiplicata nasce la città. »

**LA PROPHÉTIE**  
**DU DANTE.**



**CHANT SECOND.**



---

# LA PROPHÉTIE

## DU DANTE.

---

### CHANT SECOND.

L'ESPRIT des jours religieux d'autrefois, alors que les paroles étaient des choses révérees, et que la pensée, jetant sa lumière sur l'avenir, faisait voir aux hommes les enfants de leurs enfants déjà sortis de l'abyme des temps à naître..... chaos d'événements où sont à demi créées les formes qui doivent subir l'existence mortelle, l'esprit que les grands prophètes d'Israël portaient sur eux, cet esprit est sur moi. Si, comme Cassandre, je ne puis me faire entendre au milieu du tumulte des factions, ou si ceux qui m'entendent ne veulent pas écouter cette voix qui sort du désert, que la faute en soit à eux, et que mes propres sentiments soient ma récompense, la seule que j'aie jamais connue.

N'as-tu pas versé ton sang? Te faudra-t-il encore le verser, ô Italie? Ah! la révélation de l'avenir que j'entrevois, par une lueur sépulcrale, me fait oublier mes malheurs dans tes malheurs irréparables : nous

ne pouvons avoir qu'une patrie, et tu es encore la miennne..... Mes ossements resteront dans ton sein, et mon génie dans ton langage, qui jadis se répandit avec l'empire de Rome dans le vaste Occident; mais je veux créer une autre langue aussi noble et plus douce, dans laquelle la gloire du héros et les soupirs d'un amant trouveront pour tout exprimer des sons si célestes que chaque mot, digne de ton climat, réalisera le rêve le plus ambitieux d'un poète, et fera de toi le rossignol des chants de l'Europe. Toutes les autres langues, comparées à la tienne, sembleront le ramage des oiseaux moins harmonieux, et tous les peuples s'avoueront barbares en t'écoutant. Voilà ce que tu devras à celui que tu accablas d'outrages, à ton barde toscan, au Gibelin exilé.

Malheur! malheur! le voile de l'avenir est déchiré: immobiles comme les vagues de l'Océan lorsque les vents sont muets, dix siècles se soulèvent tout à coup avec de sombres ondulations, et flottent à mes yeux dans le sein de l'éternité; les tempêtes dorment encore, les nuages sont arrêtés, le tremblement de terre est dans le sein qui l'a conçu, le chaos sanglant attend la création; mais tout est préparé pour ta ruine..... il ne faut plus qu'adresser ces mots aux éléments: « Que tout soit dans les ténèbres! » et tu deviens un tombeau! Oui, toi, contrée si belle, tu sentiras le tranchant du glaive; toi qui offres à l'homme réintégré dans ses droits le paradis et ses délices. Ah! les fils d'Adam doivent-ils donc le perdre deux fois?

O Italie! toi dont les champs fécondés par les seuls rayons du soleil seraient encore le grenier du monde; toi dont le ciel est parsemé d'étoiles plus brillantes et revêtu d'un azur plus foncé, l'été a construit son palais dans ton aimable séjour; tu fus le berceau de l'empire de l'univers, et les ornements de la ville éternelle furent les dépouilles des rois renversés par des citoyens libres. Patrie des héros, sanctuaire de saints, où la gloire terrestre et la gloire céleste ont tour à tour établi leur règne; toi que l'imagination se figure si brillante et trouve encore au-dessus des couleurs trop faibles de ses visions, quand l'œil enchanté te contemple avec amour du sommet des Alpes hérissé de neige, de rochers et du sombre feuillage du pin, amant des déserts, dont la vaste couronne est ébranlée par les orages; oui, à ton aspect mes regards attentifs semblent implorer la faveur de voir de plus près tes plaines dorées par le soleil, tes plaines toujours plus chéries, et qu'il serait si doux d'aimer libres! Eh bien, tu te flétriras selon le caprice de tous les tyrans. Le Goth a passé..... le Germain, le Français et le Hun sont encore à venir.... Sur la colline impériale le génie des ruines, déjà fier des ravages des anciens Barbares, en attend de nouveaux; il s'établira sur le Palatin comme sur un trône, pendant que Rome conquise sera étendue sanglante à ses pieds; la rouge vapeur des sacrifices humains et du massacre de tes citoyens souille l'air naguère d'un bleu si pur, et teint de pourpre les flots jaunâtres du Tibre chargé de cadavres : le prêtre débile et la vierge

non moins faible et non moins sacrée qui s'est vouée à Dieu, ont pris la fuite en poussant des cris, et ont cessé leur ministère : les nations saisissent leur proie... L'Ibérien, le Germain, le Lombard, auxquels viennent se joindre le loup et le vautour, qui sont plus humains qu'eux : le loup et le vautour se rassasient de la chair des cadavres, se désaltèrent dans le sang de ceux qui ne sont plus, et se retirent; mais les hommes barbares inventent des tortures, et, possédés de la faim insatiable d'Ugolin, cherchent sans cesse de nouvelles victimes<sup>1</sup>. Neuf fois la lune se lèvera sur ces scènes sanglantes; l'armée, privée de son chef, a laissé ses cendres à tes portes. S'il eût vécu, ce prince, sujet rebelle qui l'avait réunie sous sa bannière, peut-être aurais-tu été épargnée; mais son destin entraîna le tien.

O Rome, qui dépouillas la France ou qui fus sa dépouille depuis Brennus jusqu'à Bourbon, jamais, jamais un étendard étranger n'approchera de tes murs, sans que le Tibre ne devienne un fleuve de deuil. Quand l'étranger passera les Alpes et le Pô, écrasez-le, ô rochers; et vous, flots vengeurs, engloutissez-le à jamais. Pourquoi les avalanches dorment-elles inutiles pour tomber sur la tête du pèlerin isolé? Pourquoi l'Éridan ne franchit-il ses bords que pour inonder la moisson du laboureur? Ces hordes barbares ne seraient-elles pas une plus noble proie? Le désert couvrit l'armée de Cambyse sous son océan de sable, et les vagues de la mer Rouge se déroulèrent sur Pharaon et ses soldats..... Montagnes et fleuves, que ne

les imitez-vous? Et vous, Romains, qui n'osez pas mourir, fils des conquérants qui renversèrent les vainqueurs de Xerxès, où sont les morts illustres dont la tombe ne connut jamais l'oubli? Les Alpes sont-elles des barrières plus faibles que les Thermopyles? leurs défilés flattent-ils davantage les yeux des envahisseurs? Qui de vous ou d'eux ouvre les portes des montagnes à chaque nouvelle armée, et lui laisse franchir en paix le passage? La nature elle-même arrête le char du vainqueur, et rend le sol inexpugnable, si le sol pouvait l'être : mais le sol ne combat pas seul ; il aide seulement le guerrier digne d'être né dans un climat où les mères enfantent des héros : il n'en est point ainsi pour ceux dont les âmes sont sans énergie ; pour eux toute forteresse est inutile ..... La caverne du reptile qui a conservé son aiguillon est plus sûre que des murs de diamant, quand les cœurs qu'ils renferment dans leur enceinte tremblent de frayeur. Êtes-vous donc sans courage? Non ; la terre d'Ausonie a encore des cœurs, des bras et des armées pour lutter contre l'oppression : mais, vains efforts, quand la discorde sème les malheurs et la faiblesse, jusqu'à ce que l'étranger vienne en moissonner les fruits ! O ma belle patrie, depuis si long-temps abattue, tombeau des espérances de tes propres enfants, il ne faudrait qu'un coup pour briser tes chaînes ! ..... Mais le bras vengeur reste suspendu ; la défiance et la discorde se mettent entre toi et les tiens, et joignent leurs forces à l'ennemi qui t'attaque. Que te manque-t-il donc pour te délivrer et montrer ta beauté dans

452      LA PROPHÉTIE DU DANTE, etc.  
son vrai jour?..... de rendre les Alpes une barrière  
insurmontable; et c'est ce que nous pourrons faire,  
nous tes enfants par ..... notre union.

FIN DU CHANT SECOND.

---

# NOTE

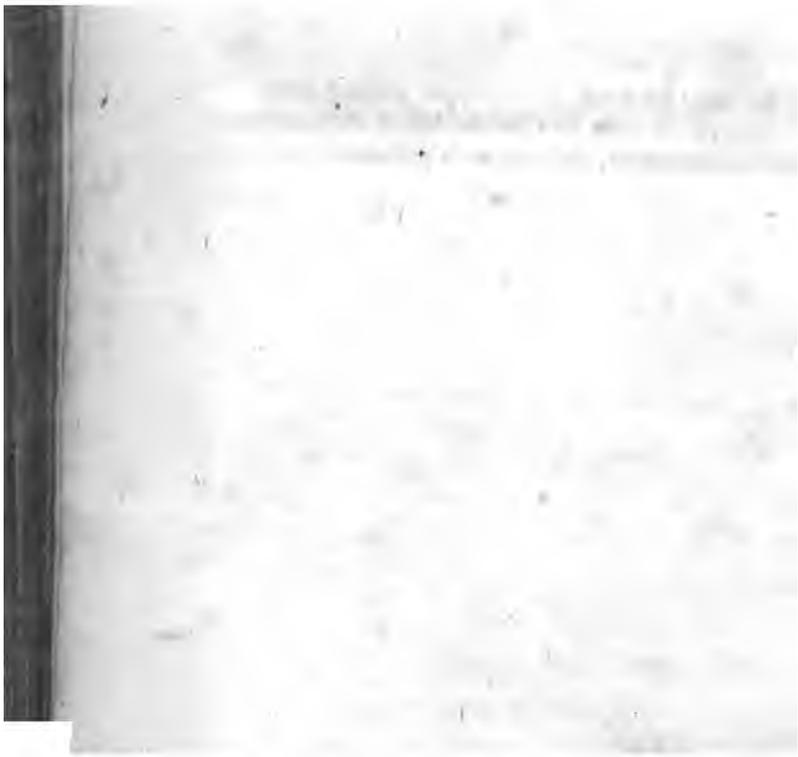
## DU CHANT SECOND.

---

Neuf fois la lune.

Voyez le *Sacco di Roma*, généralement attribué à Guicciardini. Il en est un autre écrit par un *Jacopo Buonaparte*, gentiluomo samminiatese, che vi si trovò presente.

FIN DE LA NOTE DU CHANT SECOND.



**LA PROPHÉTIE**

**DU DANTE.**



**CHANT TROISIÈME.**

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

---

# LA PROPHÉTIE

## DU DANTE.

---

### CHANT TROISIÈME.

L'URNE de la colère céleste ne se vide que pour se remplir et déborder encore. Au milieu de la multitude des malheurs qui se renouvellent sans cesse, les fléaux contagieux, les princes, les étrangers et le glaive, je ne puis retracer tout ce qui s'offre à ma vue prophétique : la terre et l'Océan ne seraient pas assez vastes pour contenir le livre de ces annales.... et cependant tout s'accomplira; oui, tout est gravé par une main immortelle, au lieu où les soleils et les étoiles les plus éloignées allument leurs rayons. Le tableau sanglant de tous nos affronts se déroule comme une bannière à la porte du ciel; et l'écho de nos gémissemens interrompt les hymnes des séraphins : ô Italie, le sang d'une nation martyre ne s'élèvera pas en vain jusqu'au trône de celui qui réunit à sa toute-puissance une miséricorde plus grande encore; comme une harpe dont le vent fait vibrer les cordes, la voix de tes douleurs ira toucher le cœur du Très-Haut.

Cependant, moi, un de tes enfants les plus respectueux, et créature de boue épurée par l'immortalité, mais condamné à sentir et à souffrir, vainement les superbes peuvent me railler, les tyrans me menacer, et les faibles se courber devant le souffle rude de l'orage; c'est à toi, ma patrie, que j'aimai toujours et que j'aime encore, c'est à toi que je voue ma lyre plaintive et le triste don que le ciel m'accorde de lire dans l'avenir; si mon feu poétique ne répand plus sur toi la même clarté que jadis, tu daigneras me pardonner. Je ne veux que prédire ton destin..... et mourir. Ne pense pas que je voulusse le prévoir et jouir encore de la vie; un esprit invisible me force de voir et de parler, et pour ma récompense il m'accorde de ne point survivre à ma prophétie: mon cœur s'épanchera et se brisera aussitôt; mais, avant de reprendre ce récit de deuil, que je puisse du moins entrevoir un jour plus doux au milieu des ténèbres qui t'entourent! cette nuit fatale est encore éclairée par quelques étoiles et plusieurs météores; sur ta tombe se penche la beauté sculptée que la mort ne peut détruire; de tes cendres des âmes sublimes s'élèvent pour accroître tes honneurs et ravir la terre; ton sol sera toujours fécond en hommes sages, aimables, savants, généreux et braves, dont tu es le berceau naturel, comme ton climat est celui des beaux jours d'été. Je reconnais parmi eux des conquérants sur les rives étrangères <sup>1</sup>. D'autres, hardis navigateurs <sup>2</sup>, vont dans les mers lointaines découvrir de nouveaux mondes qui reçoivent leur

nom. Il n'y a que toi qu'ils ne peuvent délivrer : toute ta récompense est dans leur gloire ; noble récompense pour eux, mais non pour toi..... Seront-ils donc chargés de renommée, et toi tu resteras la même ? Ah ! bien plus illustre qu'eux sera l'homme..... et déjà même il est peut-être né..... le sauveur mortel qui te rendra libre et qui verra ton diadème, usé sur le front de tant de Barbares, replacé sur le tien ; alors un plus heureux soleil renouvellera les jours de ta gloire trop long-temps obscurcie par les nuages et les vapeurs corrompues de l'Averne, que sont contraints de respirer ceux dont l'ame est captive et avilie par la servitude.

Mais, pendant cette éclipse d'un siècle de malheurs, quelques voix se feront écouter de la terre. Des poètes me suivront dans les sentiers que je leur ouvre, et les rendront plus vastes.

Le beau ciel qui inspire les concerts joyeux des oiseaux leur inspirera des chants aussi naturels, aussi nobles, aussi mélodieux ; plusieurs célébreront l'amour et quelques-uns la liberté ; mais il y en aura peu qui prendront cet essor de l'aigle, et qui oseront contempler la face du soleil, intrépides et libres, comme le roi des airs..... ils raseront plutôt la terre !.... Que de vers sublimes seront prodigués avec l'exagération de la louange à de petits souverains ! Le langage, dans sa perfide éloquence, prouvera la coupable facilité du génie, qui trop souvent, comme la beauté, oublie le respect qu'il se doit à lui-même, et regarde la prostitution comme un devoir <sup>3</sup>. Celui

qui entre comme un hôte dans le palais d'un tyran se rend esclave ; ses pensées deviennent des dépouilles conquises ; et le jour qui voit les chaînes flétrir un captif, le voit privé de la moitié de ses droits au titre d'homme <sup>4</sup> ; la castration de l'âme attriste toutes ses idées : ainsi le barde trop près du trône , à qui on fait une loi de plaire, languit et cesse d'être inspiré.... Quelle tâche servile de ne songer qu'à plaire, de polir des vers pour charmer le loisir royal d'un maître, de ne répéter que sa louange, de trouver, de saisir, de forcer ou d'inventer un sujet à son gré ! Pris au piège et condamné aux travaux de la flat-terrie, il tremble sans cesse de mal faire ; de peur que de nobles pensées, semblables à des rebelles célestes, ne se déclarent traîtres à son imagination, de peur que la vérité ne bégaié dans ses vers, il chante comme parlait l'orateur athénien, avec des cailloux dans la bouche.

Mais, dans la foule des poètes, il s'en trouvera quelques-uns qui ne chanteront pas en vain, et celui qui sera à leur tête <sup>5</sup> marchera mon égal ; l'amour sera son tourment, mais ses douleurs immortaliseront ses larmes ; l'Italie le proclamera le prince des poètes amoureux, et ses chants plus nobles, consacrés à la liberté, le décoreront d'un aussi beau laurier.

Un siècle plus tard, deux hommes encore plus grands que lui s'élèveront sur les bords du Pô ; le monde, qui avait souri à l'autre, outragera ceux-ci jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que cendres et qu'ils reposent avec moi.

Le premier fera époque avec sa lyre, et remplira la terre du récit des exploits de la chevalerie; son imagination sera semblable à l'arc-en-ciel, son ame ardente comme le feu du soleil, et sa pensée immortelle volera infatigable dans son essor.

Le plaisir, comme un papillon que la main d'un enfant vient de rendre captif, agitera ses ailes charmantes sur ses vers gracieux, et l'art lui-même y ressemblera à la nature par la transparence de son rêve brillant.

Le second, d'un caractère plus tendre et plus mélancolique, épanchera son ame sur Jérusalem; lui aussi il célébrera les armes et le sang chrétien versé dans ces lieux où le Christ répandit le sien pour l'homme; sa harpe sublime ira au pied des saules du Jourdain répéter un chant de Sion, et dire les pénibles combats et le triomphe de ces héros braves et pieux qui, malgré l'enfer ligué pour les détourner de leurs grands desseins, firent flotter les bannières de la croix sur la montagne où la première croix fut rougie du sang de celui qui mourut pour le salut du monde: tel sera son sujet. La perte de la vie, de la faveur, de la liberté, et même de sa gloire, qui lui sera contestée pour un temps par une cour hypocrite qui aurait voulu faire oublier son nom et appeler sa captivité un bienfait et une protection contre la honte et la folie..... telle sera la récompense de celui qui fut envoyé pour être le poète du Christ..... Florence ne me condamne qu'à la mort ou à l'exil; Ferrare lui destine une captivité plus dure à supporter et

plus injuste; car moi, j'avais blessé les factions que je voulais étouffer; mais cet homme tendre, qui regardera la terre et le ciel avec les yeux d'un amant, et daignera immortaliser par les flatteries de son langage céleste le plus misérable des princes nés sur le trône, quel sera donc son crime pour mériter un tel châtement? Peut-être il aimera..... et l'amour sans espoir n'est-il pas pour celui qui l'éprouve une torture assez cruelle, sans l'ensevelir tout vivant? Cependant tel sera l'arrêt du sort: lui et son émule, le poète de la chevalerie, consumeront dans la misère les dernières années de leur vie, et, mourant de douleur, laisseront au monde, qui leur accordera à peine une larme, le riche héritage des trésors de l'ame d'un vrai poète: la patrie leur devra une double couronne, qui n'aura point d'égale dans les siècles. La terre d'Hellé ne peut nous montrer dans ses olympiades deux noms aussi beaux, quoique le nom d'un de ses fils soit au premier rang..... Sera-ce donc là toujours le destin de tels hommes sous le soleil? La même récompense sera-t-elle à jamais le prix de leurs pensées sublimes, de leur esprit pénétrant, de leur cœur animé d'un sang électrique, et de leur corps devenu lui-même une ame, tant est vive en eux l'impression de ce qui existe et des objets que leur imagination invente? Le souffle impitoyable de l'orage dispersera-t-il toujours le brillant plumage de ces oiseaux du paradis? Oui, et cela doit être; formés d'une nature trop fragile, ils ne soupirent qu'après leur retour dans leur demeure natale, et, reconnaissant bientôt

que l'air brumeux de la terre ne peut convenir à leurs ailes, ils meurent ou se laissent avilir, car l'âme succombe à une longue corruption. Les passions et le désespoir, véritables vautours, les suivent de près; attendent le moment de les assaillir et de les mettre en pièces. Lorsqu'enfin leurs ailes ne les soutiennent plus et qu'ils tombent, le triomphe des oiseaux de proie commence, et les victimes sont facilement vaincues à la première attaque.

Il en est quelques-uns pourtant qui sont restés à l'abri de toute atteinte, instruits à tout supporter, inébranlables dans leur résistance et se domptant eux-mêmes, victoire encore plus pénible et plus désespérée. Si j'étais du nombre, cette destinée austère, mais tranquille, me rendrait plus fier que la gloire la plus brillante; le sommet des Alpes, couronné de neige, est plus près du ciel que la crête orgueilleuse du volcan dont la splendeur vient du ténébreux abyme; la montagne dont les entrailles brûlantes laissent échapper une flamme momentanée brille pendant une nuit de terreur, mais elle fait bientôt rentrer le feu dans l'enfer d'où il s'élançait, l'enfer qui ne cesse de dévorer son sein.



---

# NOTES

## DU CHANT TROISIÈME.

---

### NOTE PREMIÈRE.

Conquérant sur les rives étrangères.

Alexandre de Parme, Spinosa, Pescara, Eugène de Savoie, Montecuco.

### NOTE II.

D'autres hardis navigateurs.

Colomb, Améric Vespuce, Sébastien Cabot.

### NOTE III.

Celui qui entre comme un hôte dans le palais d'un tyran.

Vers d'une tragédie grecque, cité par Pompée lorsqu'il dit adieu à Cornélie pour entrer dans le navire sur lequel il fut massacré.

### NOTE IV.

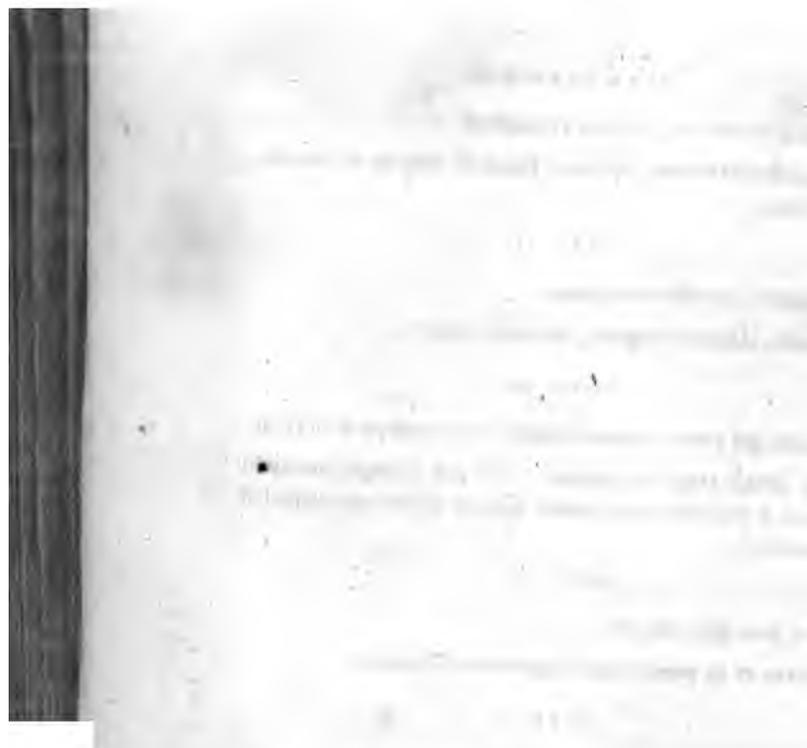
Le jour que voit, etc.

Le vers et la pensée sont empruntés d'Homère.

### NOTE V.

Pétrarque.

FIN DES NOTES DU CHANT TROISIÈME.



**LA PROPHÉTIE**  
**DU DANTE.**

---

**CHANT QUATRIÈME.**

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

---

# LA PROPHÉTIE

DU DANTE.

---

## CHANT QUATRIÈME.

IL est plusieurs poètes qui n'ont jamais écrit leurs inspirations, et ce sont peut-être les meilleurs : ils sentirent, aimèrent et moururent ; mais ils refusèrent de prêter leurs pensées aux ames vulgaires : comprimant le dieu au dedans de leurs cœurs, ils furent rejoindre les astres sans avoir cueilli de lauriers sur la terre. Moins heureux ceux qui sont dégradés par la guerre des passions et les faiblesses qui souillent leur gloire..... vainqueurs illustres, mais couverts de cicatrices.

Il est d'autres poètes qui n'en portent pas le nom.

En effet, qu'est-ce que la poésie, si ce n'est de créer par un excès de sensibilité dans le bien ou le mal ? Quel est le but du poète, si ce n'est d'échapper par une vie nouvelle à son destin, et d'être un autre Prométhée pour communiquer aux hommes le feu du ciel ? Hélas ! trop tard il trouve la douleur pour unique récompense, et des vautours dévorent le cœur de celui qui, puni d'avoir prodigué vainement ses dons

sublimes, est attaché à son roc solitaire au bord de la mer. Eh bien, nous saurons souffrir.

Ils sont donc poètes, quelle que soit la forme que leurs créations choisissent, tous ceux dont le génie est une puissance irrésistible qui repousse sans cesse son enveloppe d'argile, ou la transforme en essence spirituelle : la statue de marbre peut porter autant de poésie sur son front animé, qu'aucune des figures tracées dans les pages d'Homère.

Un noble trait de pinceau peut douer de la vie ou défier la toile par une beauté si supérieure à toutes celles de la terre, que ceux qui fléchissent le genou devant ces idoles divines ne blessent point la loi de Dieu, car le ciel y semble lui-même transfiguré. Elle ne peut rien faire de plus, la poésie qui ne peuple que les airs de nos pensées, et des êtres que nos pensées réfléchissent. Que l'artiste partage donc nos palmes ! il partage notre péril, et comme nous il se laisse abattre quand ses travaux ne sont pas approuvés..... Hélas ! le désespoir et le génie sont trop souvent associés.

Dans les siècles qui passent devant moi, l'art renouvellera et égalera les prodiges qu'il créa avec Apelle et Phidias aux jours mémorables de la Grèce. Les ruines apprendront à ressusciter les formes grecques, et les ames romaines reparaitront enfin dans des ouvrages romains exécutés par des mains italiennes. Des temples plus élevés que les anciens temples offriront à l'univers de nouvelles merveilles. Posé sur l'austère Panthéon<sup>1</sup>, un dôme, son image, s'élan-

cera jusqu'au ciel, tandis que sa base, élargissant son enceinte, formera un édifice au-dessus de tous les édifices connus, et où les peuples viendront en foule se prosterner. Jamais un tel spectacle n'a été donné aux nations qui viennent déposer leurs péchés à ce vaste portique du paradis. L'architecte à qui sera confiée l'exécution de cette œuvre hardie sera reconnu maître dans tous les arts : soit que son ciseau aille dans le chaos de la carrière <sup>2</sup> reproduire le législateur hébreu qui tira Israël de l'Égypte et arrêta les vagues dociles à ses ordres ; soit que son pinceau répande sur les damnés, devant le trône du souverain juge <sup>3</sup>, les couleurs de l'enfer telles que je les vis, telles que chacun les verra ; soit qu'il élève des temples d'une majesté encore inconnue, la source de ses grandes pensées viendra de moi, de moi, le Gibelin, par qui furent traversés les trois royaumes qui forment l'empire de l'éternité <sup>4</sup>.

Au milieu du choc des armes, le siècle que je prévois n'en sera pas moins l'âge des beautés sublimes. Pendant que les calamités pèseront sur les nations, le génie de ma patrie s'élèvera comme un cèdre superbe dans le désert, ravissant tous les regards par son feuillage, reconnu de loin, et embaumant les airs de son encens naturel.

Des souverains s'arrêteront au milieu du jeu cruel de la guerre, oubliant le sang pendant une heure pour admirer la toile ou le marbre : ceux qui ravagent tout ce que la terre a de plus beau, forcés à la louange, sentiront le pouvoir de ce qu'ils détruisent ; et l'art,

se méprenant dans sa reconnaissance, élèvera des monuments et des emblèmes à des tyrans qui ne voient en lui que leur jouet ; il prostituera ses charmes à d'orgueilleux pontifes <sup>5</sup>, qui emploient l'homme de génie comme la brute condamnée à porter les fardeaux et à servir nos besoins : celui qui leur vend ses veilles leur vend aussi son ame. L'artiste qui travaille pour les nations reste pauvre, il est vrai, mais libre ; celui qui est aux gages des monarques n'est qu'un mercenaire en livrée dorée, qui se tient à leur porte avec l'air humble d'un esclave.

O grand Dieu, qui gouvernes et inspires le génie, comment se fait-il que les mortels, dont le pouvoir sur la terre ressemble le plus en apparence au tien dans le ciel, soient eux-mêmes si peu semblables à toi dans tes attributs divers, foulent au pied les têtes qui s'humilient devant eux, et puis nous assurent que leurs droits sont les tiens ?

Pourquoi les enfants de la renommée, qui croient recevoir du ciel leurs inspirations ; pourquoi ceux que les peuples nomment le plus souvent doivent-ils passer leurs jours dans la misère et la douleur, ou parvenir à la richesse par les sentiers de la honte, flétris par un déshonneur plus amer que sous le poids de leurs chaînes dorées ? Si leur destinée les retire de la bassesse, où ils sont tentés en vain dans leur dénûment, pourquoi faut-il que leurs ames soutiennent une épreuve plus dure, la guerre intérieure de leurs passions ?

Florence ! lorsque ton injuste sentence fit raser

mon toit, je t'aimais; mais la vengeance de mes vers, le ressentiment des injures que chaque année aigrit en accumulant mes malédictions, voilà ce qui survivra à tout ce que tu as de plus cher..... à ton orgueil, à ta richesse, à ta liberté, et même au plus infernal des maux de ce monde, à l'empire que de petits tyrans exercent dans un état; car cet empire n'est pas seulement le partage des rois; les démagogues ne leur cèdent qu'en date, parce qu'ils disparaissent plus tôt. Honte à tout ce qui sème la haine parmi les hommes, dans l'avarice, la discorde, la cruauté! honte à tout ce qu'enfante la mort, fils du péché (\*), par son inceste avec sa mère! dans l'oppression qu'il exerce.... le chef d'une faction n'est que le frère du sultan et l'imitateur des despotes.

Florence! malgré tes torts, mon ame solitaire, semblable au captif qui songe à s'échapper; a long-temps soupiré à l'idée de retourner à toi: un exilé est le plus malheureux de tous les captifs; il a le monde entier pour prison; les montagnes, les mers et le cercle de l'horizon sont comme des barrières qui le séparent du seul coin de la terre où..... quel que fût son destin..... il serait encore l'enfant de la patrie et irait volontiers mourir..... Florence! quand cette ame solitaire ira se joindre aux esprits de la même nature qu'elle, tu reconnaîtras mon mérite, et tu chercheras à honorer par une urne vide les cendres que tu n'obtiendras jamais.....

(\*) Allusion à la fiction de Milton, qui fait de la mort le fils du péché.

Hélas! « que t'ai-je fait, ô mon peuple <sup>6?</sup> » Tu t'es toujours montré sévère ; mais ici tu as dépassé les bornes de la méchanceté des hommes ; car j'étais tout ce qu'un citoyen pouvait être : je fus élevé par ta volonté ; je fus ton fils dévoué dans la paix et dans la guerre, et voilà pourquoi tu m'as traité en ennemi..... C'en est fait : je ne puis franchir l'éternelle barrière qui nous sépare, et je mourrai seul, prévoyant, avec l'œil attristé d'un prophète, les jours de ton infortune, et les prédisant à ceux qui ne m'écouteront pas, comme ce fut toujours le sort des prédictions. Mais enfin l'heure viendra où la vérité brillera à leurs yeux humides de larmes, et les forcera de reconnaître le prophète dans son tombeau.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

---

# NOTES

## DU CHANT QUATRIÈME.

---

### NOTE PREMIÈRE.

Un dôme son image.  
La coupole de Saint-Pierre.

### NOTE II.

Son cerveau reproduit le législateur hébreu.  
La statue de Moïse sur le monument de Jules II.

### SONETTO

DI GIOVANNI BATTISTA ZAPPI.

Chi è costui, che in dura pietra scolto,  
Siede gigante; e le più illustre e conte  
Prove dell' arte avvanza, e ha 'vive, e pronte  
Le labbia sì, che le parole ascolto?  
Quest' è Mose; ben me' l diceva il folto  
Onor del mento, e' l doppio raggio in fronte;  
Quest' è Mose, quando scendea del monte,  
E gran parte del Nume avea nel volto.  
Tal era allor che le sonanti e vaste  
Acque ei sospese a se d' intorno, e tale  
Quando il mar chiuse, e ne fe' tomba altrui.  
E voi sue turbe un rio vitello alzate?  
Alzata avete imago a questa eguale!  
Ch' era men fallo l' adorar costui.

### NOTE III.

Les damnés devant le trône du souverain juge.  
Le jugement dernier dans la chapelle Sistine.

## NOTE IV.

La source de ces grandes pensées, etc.

J'ai lu quelque part que Michel-Ange était si enthousiaste du Dante, qu'il avait dessiné toute la *Divina Comedia* ; mais ses dessins furent perdus dans un voyage par mer.

## NOTE V.

D'orgueilleux pontifes, etc.

Témoin la conduite de Jules II envers Michel-Ange, qui eut aussi à se plaindre de l'oubli de Léon X.

## NOTE VI.

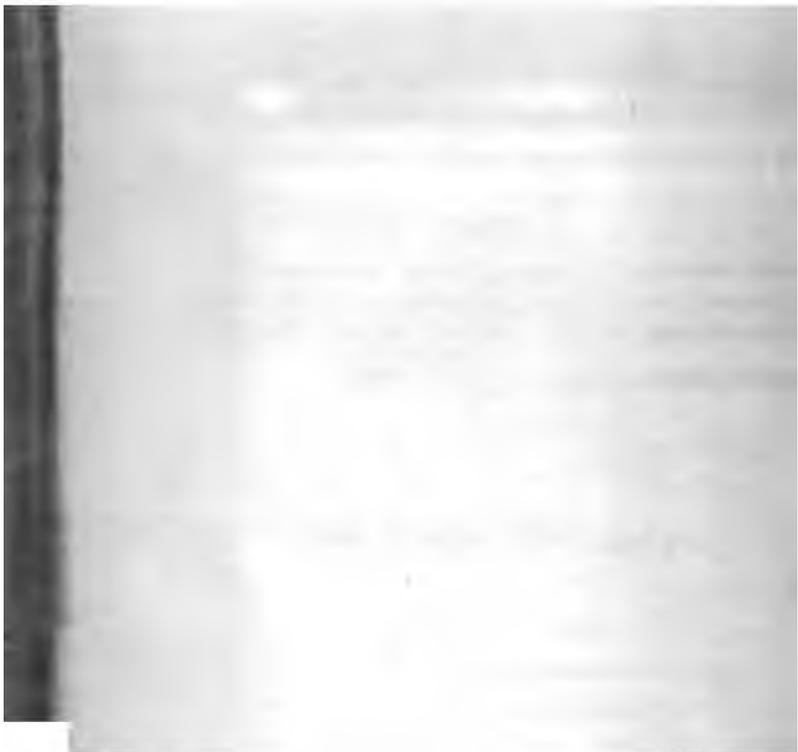
Que t'ai-je fait, ô mon peuple ?

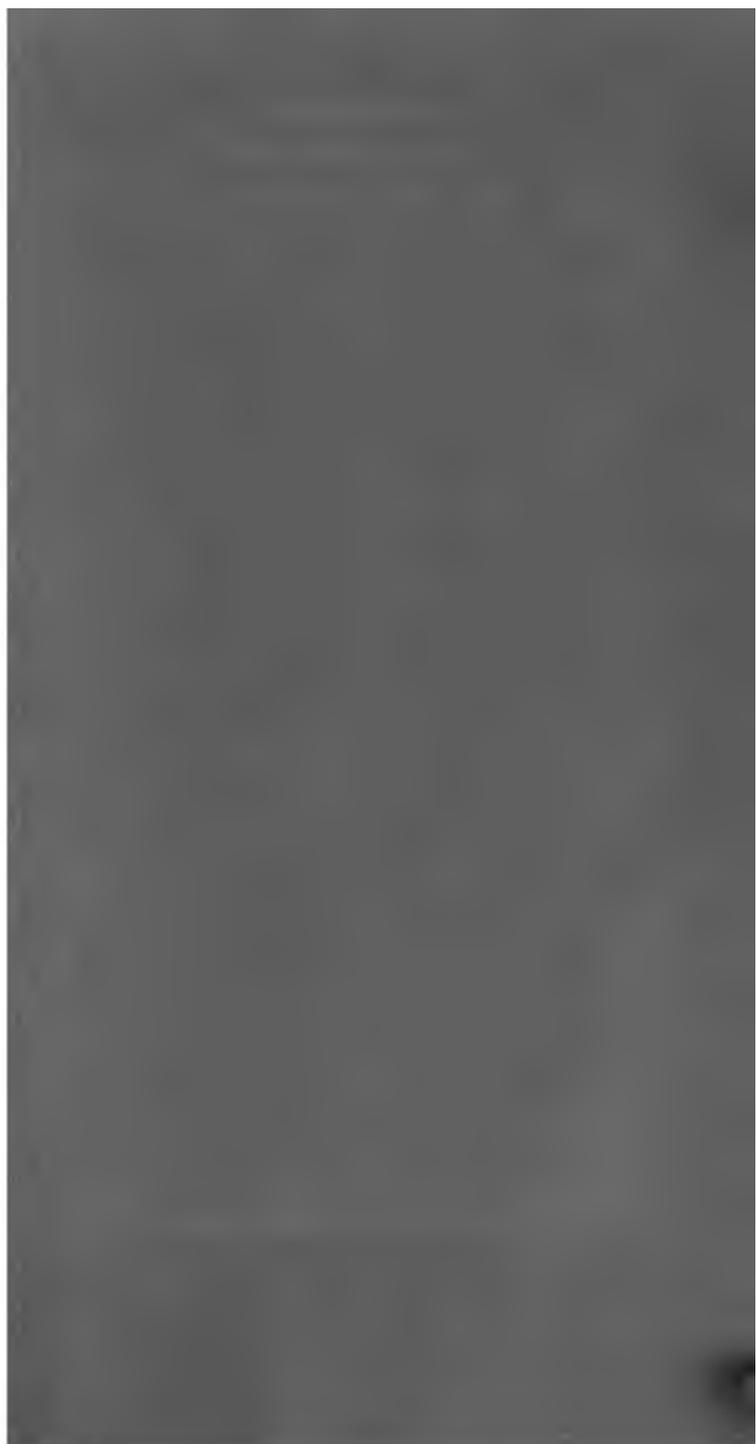
« E scrisse più volte, non solamente a particolari cittadini del regimento, ma ancora al popolo ; e intra l'altre un epistola assai lunga che comincia : *Popule mi, quid feci tibi?*

(*Vita di Dante, scritta da Lionardo Aretino.*)

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.









DEC 30 1929

